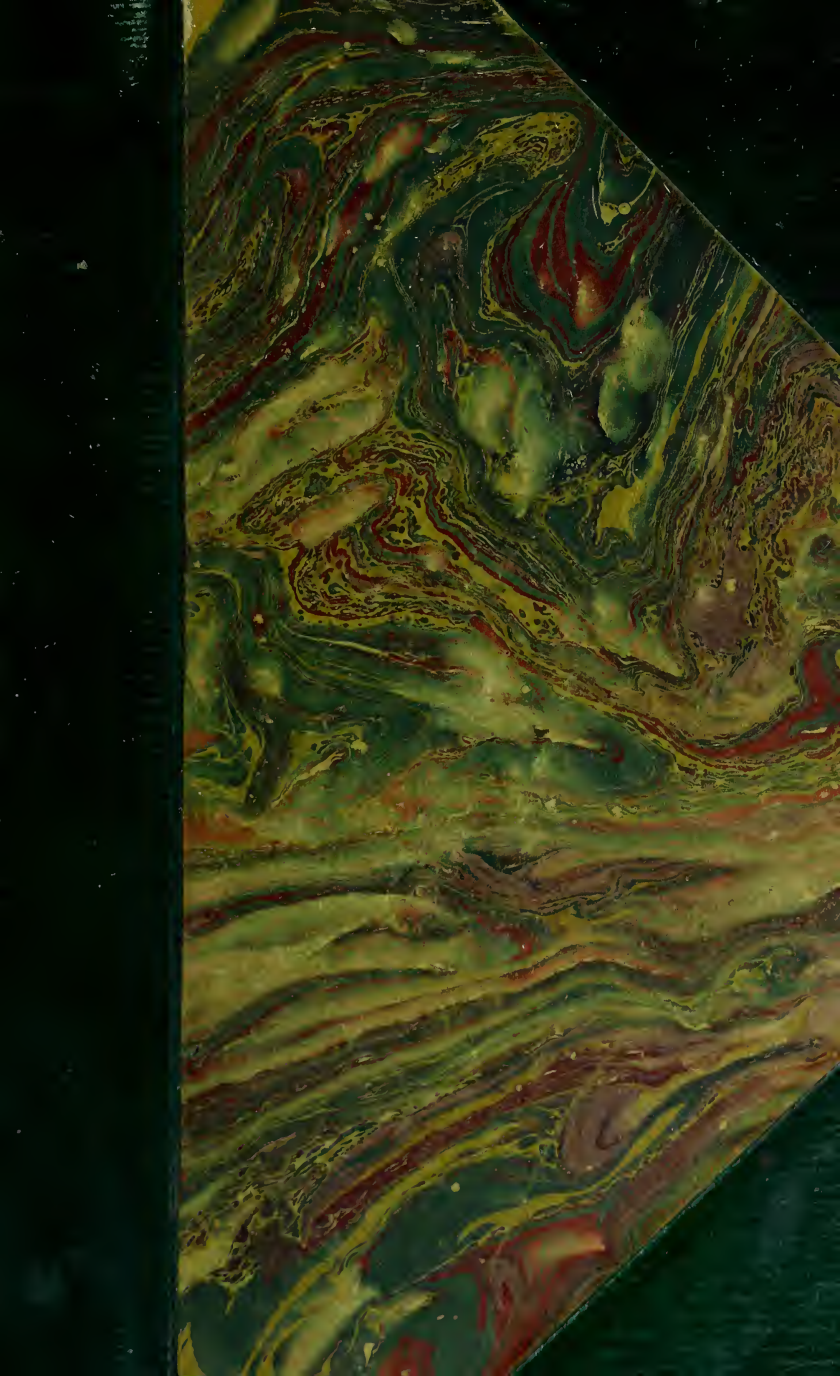
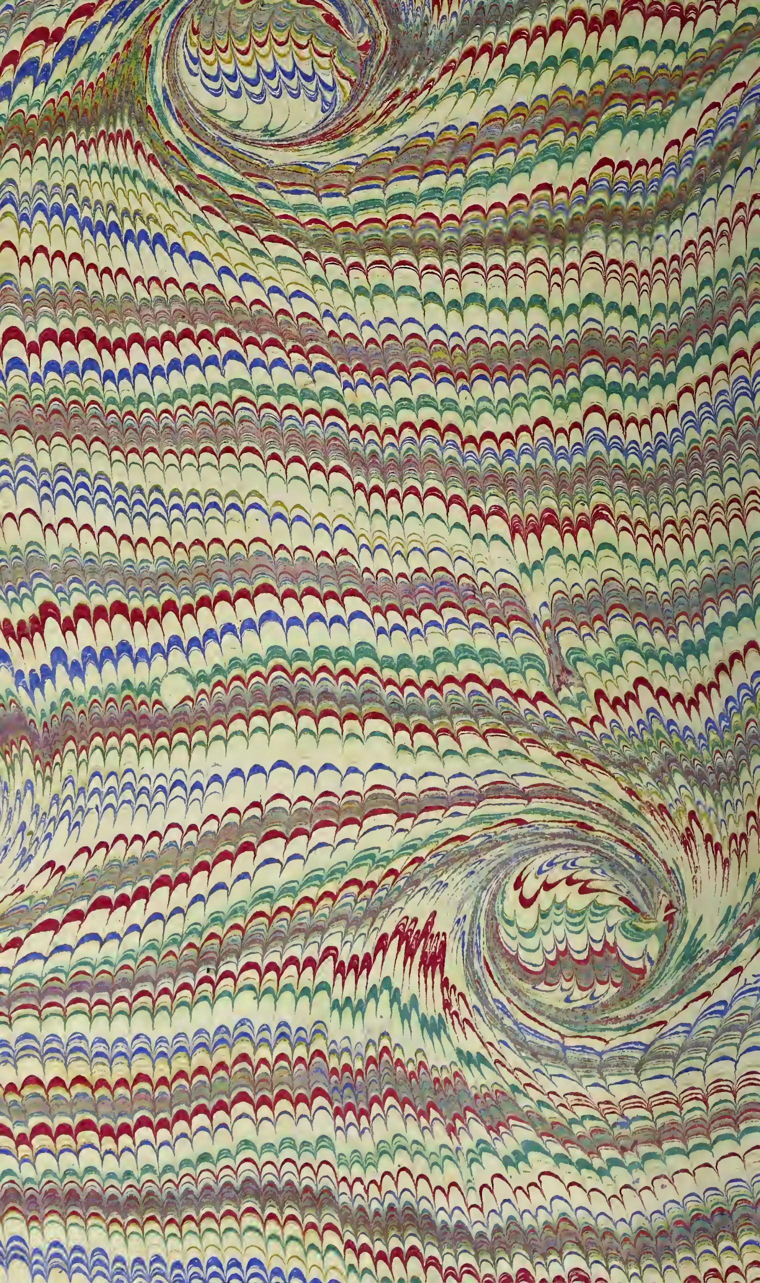
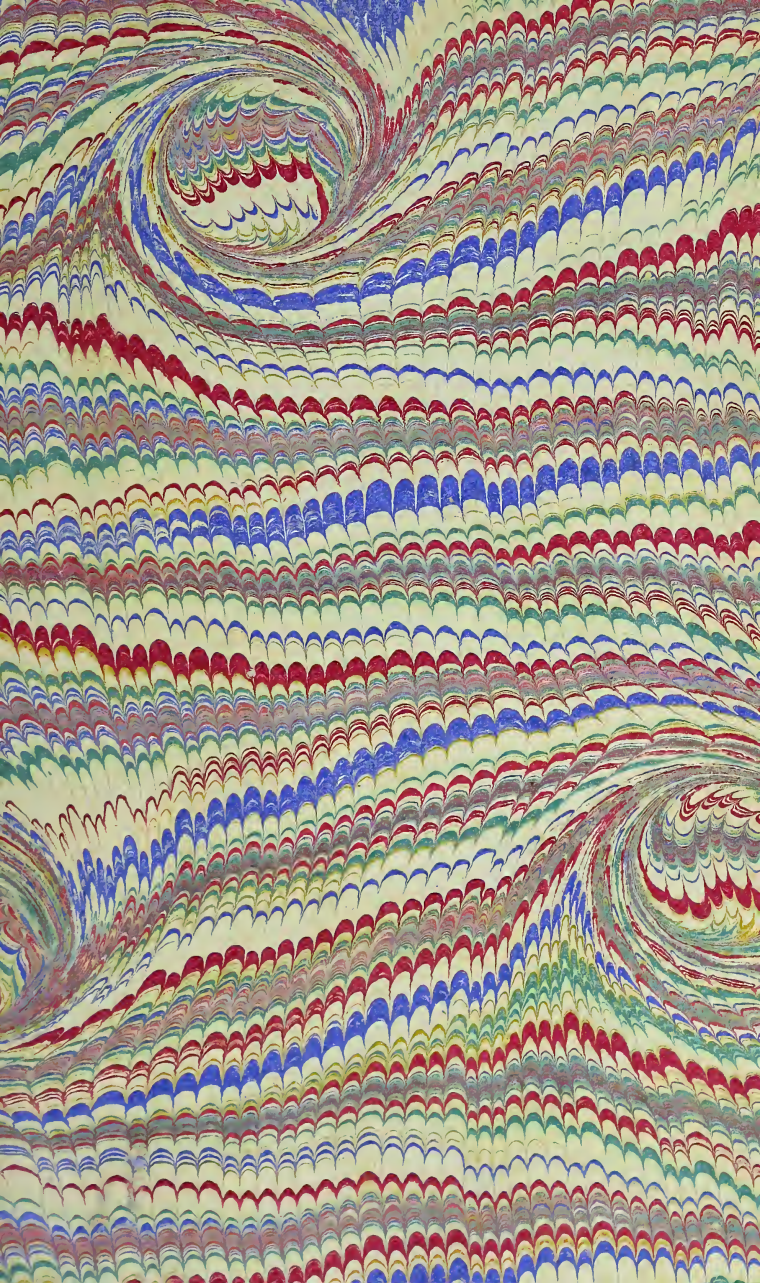










ANDRÉ BEAUNIER

LES SOUVENIRS D'UN PEINTRE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1906

à madame Jeanne Raunay
respectueux hommage
André Beaunier

LES

SOUVENIRS D'UN PEINTRE

DU MÊME AUTEUR

Les Dupont-Leterrier, roman.................... 1 vol.
Notes sur la Russie............................ 1 vol.
Bonshommes de Paris............................ 1 vol.
La Poésie nouvelle............................. 1 vol.
Les Trois Legrand, roman....................... 1 vol.
Picrate et Siméon, roman....................... 1 vol.
Le Roi Tobol, roman............................ 1 vol.
L'Art de regarder les tableaux................. 1 vol.

Il a été tiré de cet ouvrage
6 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

ANDRÉ BEAUNIER

LES SOUVENIRS
D'UN PEINTRE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1906

Mon cher Beaunier,

Mes bavardages sont devenus un livre : c'est une étonnante aventure!...

...Je vous montrais les albums où sont les croquis du temps de ma jeunesse, je relisais avec vous des lettres anciennes, je vous racontais les anecdotes gaies ou tristes qui furent ma vie de jadis et d'hier... A remuer ce passé, proche ou lointain, j'éprouvais des émotions douces et pénibles. Je voyais ce passé bien petit, bien effacé déjà dans ma mémoire et dans la réalité des choses... Il me semblait que tout cela n'était plus que des fleurs

fanées, comme on en trouve d'oubliées entre les feuillets des vieux volumes...

Mais vous, comme les enfants à qui l'on dit des histoires, vous me demandiez : « Et puis alors?... »

Je voulais garder pour moi ces souvenirs. Vous m'avez persuadé de vous les donner. Notre amitié, votre délicate discrétion, votre talent m'encourageaient à vous laisser choisir, parmi les incidents de mes heures douloureuses ou belles, ceux dont vous feriez pour le public un récit véritable. A ces fleurs fanées vous avez rendu leur fraîcheur et leur parfum; je ne sais pas comment vous avez fait!...

Je savais que vous respecteriez ma volonté de mettre au premier plan mes amis et de me laisser à la place modeste où je me plais. Ce volume, qui est de vous, on ne peut l'appeler mémoires; mais il serait plutôt encore les mémoires de mes amis que les miens, et les mémoires de Regnault surtout, de qui je suis heureux qu'une exacte image soit tracée.

De mes croquis vous avez fait des tableaux émouvants et charmants. Je souhaite que vos lecteurs les apprécient.

Pour moi, je me félicite de vous avoir prouvé, mon cher Beaunier, ma grande amitié et de vous avoir offert l'occasion d'écrire encore un beau livre.

Croyez-moi votre ami,

GEORGES CLAIRIN.

LES

SOUVENIRS D'UN PEINTRE

I

INGRES ET DELACROIX

— Quand je commençai à dessiner, c'était sous le règne de deux peintres, qui n'étaient pas d'accord entre eux, mais qui se partageaient l'art contemporain. Deux puissants dieux : Ingres et Delacroix !...

Je les ai vus l'un et l'autre. Et je ne peux pas dire que je les aie connus vraiment ; — mais je les ai vus, ces deux grands hommes, — et, par le temps qui court, c'est bien quelque chose, il me semble !...

Mon père était entrepreneur de travaux publics. Et il rêvait, par bonté pure, de me voir entrer dans sa profession : là, il m'aurait conseillé, guidé... Mais je n'étais encore qu'un petit adolescent, qu'il dut renoncer à son vœu. Je dessinais et je voulais dessiner : hors de là, je ne valais rien. Je ne serais qu'un bon ou qu'un mauvais artiste, rien d'autre... Mon père en prit son parti, avec une tendresse souriante ; et, dès lors, il m'aida dans mon projet,

fut le complice de mes ambitions et de mes goûts. Je lui dois toutes mes belles heures. C'est grâce à lui que j'ai pu vivre à ma guise et travailler beaucoup.

Près de chez nous, du côté des Invalides, demeurait un de ses amis, un peintre, Romain Caze. Mon père avait confiance en lui, parce que Romain Caze était un homme de talent et un brave homme, et parce qu'il était élève d'Ingres. Un bon père de famille, qui laissait son fils entrer dans la carrière des arts, était moins tourmenté si ce fils voulait bien suivre M. Ingres, M. Ingres étant l'ennemi des révolutionnaires et le dernier rempart de la tradition contre les novateurs. Seulement, le grand homme était âgé ; il ne prenait plus d'élèves. Donc il ne restait que d'être l'élève de l'un de ses élèves préférés. Il fut décidé que Romain Caze serait mon maître. En effet, je reçus de lui les premiers éléments ; il me fut très utile et très bon.

Romain Caze est un peu oublié, de nos jours. Il était alors assez connu. Il fit beaucoup de peinture religieuse, décora beaucoup d'églises. Ses compositions, un peu froides et académiques sans doute, ont cependant de vrais mérites, non de couleur peut-être, mais de juste arrangement. Ce qu'il a fait de mieux, ce sont des portraits au crayon, moins beaux que ceux de son maître, d'un style très pur cependant et d'une exécution très fine. Ces portraits de Romain Caze ont aujourd'hui un grand charme d'ancienneté : les cravates d'autrefois, les redingotes, et non seulement le costume, mais la tournure qu'on avait, les façons, l'air, tout cela leur donne un précieux agrément.

Eh bien, Romain Caze me parlait de M. Ingres avec une si pieuse déférence et, les conseils qu'il

me donnait, il les plaçait si dévotement sous l'invocation de ce nom qui lui était à prononcer terrible et doux, que M. Ingres devint, dans ma jeune pensée, quelque chose comme le bon Dieu des peintres. Il me semblait que c'était lui qui avait formulé, une fois pour toutes, les lois de l'art, et que sa mystérieuse autorité s'imposait comme un indiscutable évangile, et que Romain Caze était une sorte d'apôtre de ce pouvoir prodigieux, un apôtre seulement.

Ce fut le premier sentiment que m'inspira, de loin, de très loin, l'auteur du *Triomphe d'Homère :* un sentiment d'ordre mystique et religieux.

Mais un autre ami de mon père était Paul Huet, grand paysagiste, alors très à la mode, et le contraire exactement de Romain Caze. Il y a un tableau de lui, au Louvre, l'*Inondation de Saint-Cloud*. Paul Huet n'était pas un fidèle de M. Ingres. Il niait l'art académique, comme il disait; et il le niait avec une effronterie pleine d'entrain. Son atelier fut, sous l'Empire, l'un des rendez-vous préférés des indépendants, des audacieux, des romantiques et, quant à la politique, des républicains... Je le voyais, l'été, à la campagne; et il me parlait de son grand ami Eugène Delacroix. Il m'en parlait avec autant d'enthousiasme que Romain Caze de M. Ingres...

De sorte que deux cultes s'offraient à moi et se disputaient ma piété : à Paris, entre les quatre murs de l'atelier de Romain Caze, le culte d'Ingres ; à la campagne, dans la liberté de la nature et des vacances, le culte d'Eugène Delacroix...

— Ce sont deux puissants dieux! pensais-je.

Le désir ne me vint pas tout de suite de les voir : le néophyte sait qu'il n'a pas droit à la révélation de tout le mystère; il attend son tour et observe

une craintive modestie. Je dus me familiariser d'abord avec mes superstitions...

Mais, un jour, Romain Caze, qui était de très bonne humeur et qu'un de mes dessins avait contenté, me dit :

— Pour ta récompense, petit, je te montrerai M. Ingres!...

Il ne me dit pas à quelle date il fixait la cérémonie. La promesse, même vague, suffit à me troubler prodigieusement... Les voiles du sanctuaire s'écarteraient et je verrais le dieu... Ma curiosité me tourmentait; cependant, ému, je me répétais :

— Non, non, je ne suis pas digne!...

Ce bon méridional de Caze scandait ses phrases avec rudesse, et je l'entends encore me dire, quelques jours après :

— Petit, c'est aujourd'hui que je t'emmène voir M. Ingres. Prends ta casquette, vite!...

M. Ingres avait alors son atelier au quatrième étage d'une maison du quai Voltaire. Comme mon cœur battait, quand, à la suite de Romain Caze, je montai les marches de ce haut escalier! Et, quand Romain Caze sonna, je fus angoissé douloureusement.

La porte s'ouvrit. Et c'était M. Ingres lui-même qui était venu l'ouvrir!...

Il n'était pas grand. Il portait une longue redingote de clergyman et, sur la tête, un petit bonnet noir. Il ressemblait à un bedeau, — oui, le dieu ressemblait à un bedeau d'église!... Mais son œil vif regardait bien en face, avec une acuité singulière; et sa figure s'anima lorsqu'il reconnut Romain Caze...

Il nous reçut très gentiment, sans pontifier le moins du monde. Et non seulement j'aurais

admis qu'il pontifiât, mais la simplicité de son accueil m'étonna, me déçut presque...

Il venait de terminer son *Jésus au milieu des docteurs*. Ce n'est pas une de ses belles œuvres; aujourd'hui, je me l'avoue. Mais alors, quelle émotion n'avais-je pas, à la pensée que je voyais M. Ingres le jour même qu'il avait mis à son *Jésus* la dernière main!... Ce tableau, je le regardais, sans guère le comprendre, et il m'imposait plus que je ne l'aimais.

L'atelier, très simple. Ni bibelots ni meubles de prix. Aux murs, des études, rangées en lignes parallèles, correctement. Je m'attendais à un tout autre atelier. Celui-là, qui ne ressemblait guère à un temple, me parut respectable et je le trouvai sublime en son genre.

Parmi les études, accrochées aux murs, je me rappelle un torse nu, un torse d'homme, de modèle, copié sur nature, avec ses imperfections. C'était ce torse-là que M. Ingres avait ensuite transformé, idéalisé pour en faire le torse d'Homère, de ligne pure, de couleur pâle, d'aspect divin.

Au fond de la pièce, il y avait, assis sur une chaise, un homme barbu, à longs cheveux frisés où il passait de belles mains blanches, Théophile Gautier, critique d'art, très calme, très respectueux et qui écoutait les dires de M. Ingres avec une attention déférente. Il me semble que les critiques d'art n'ont plus beaucoup cette attitude modeste et réservée, même s'ils ne sont pas Théophile Gautier. C'est peut-être qu'ils ne rendent pas visite à des M. Ingres, que sais-je?

M. Ingres nous fit asseoir, et il nous montra son tableau. Je regardais Gautier; je regardais M. Ingres, j'admirais cette vieillesse robuste et saine. M. Ingres, d'une voix lente et nette, expli-

quait à Gautier comment il travaillait. Gautier, qui d'abord avait été peintre, connaissait les expressions du métier; de sorte que M. Ingres lui parlait comme à un collègue qui comprend à demi-mots. Et il ne cherchait pas à l'étonner par un déploiement de théories telles qu'en exhibe, de nos jours, le moindre barbouilleur. Mais il lui indiquait ses procédés, ses artifices, ses volontés durables. Gautier l'écoutait religieusement et, s'il risquait une question, ne le faisait qu'avec une extrême réserve... On se figure, n'est-ce pas? le bon Gautier plus exubérant, plus romantique. Mais les hommes de cette époque avaient le sentiment du génie. Et c'était une belle chose que la piété diligente dont je voyais entouré ce vieillard aux mains petites et potelées, si humble sous sa redingote noire.

Quand nous sommes partis, mon maître et moi, j'étais touché, j'étais émerveillé d'un spectacle très simple et très grand...

— Eh bien, petit? me dit Romain Caze.

Je répondis :

— C'est beau.

Il ajouta :

— Petit, n'oublie jamais que tu as vu M. Ingres.

Je ne l'ai jamais oublié; et j'ai toujours gardé un culte au vieil artiste glorieux qui s'était fait le fidèle servant d'un art très noble.

Mais, l'été, à la campagne, Paul Huet ne me parlait que de Delacroix, et avec quel entrain!... Moi, je n'osais pas lui parler de M. Ingres. Même, quand j'étais auprès de lui et qu'il me célébrait son dieu, je ne pensais plus guère à M. Ingres.

Ce Paul Huet fut mêlé à tout le mouvement lit-

téraire et artistisque et politique même de son temps; et, de toutes manières, en tout, il était un homme avancé. On voyait chez lui Pelletan père et, bien petit encore, à peine un adolescent, Pelletan fils; Sadi-Carnot, le futur président de la République, et qui alors portait l'uniforme polytechnicien; le sculpteur Préault, qui était le Rodin de l'époque, pour la réputation de farouche indépendance, l'audace proclamée et la haine affirmée des académies : un homme de beaucoup d'esprit, d'ailleurs, drôle, fin, malicieux et dont les mots à l'emporte-pièce étaient célèbres comme aujourd'hui ceux, par exemple, de Degas. Préault n'est plus, à présent, très illustre. Il avait du talent, de la fougue, une originalité véritable et qu'il savait mettre en valeur et que même il exagérait... On aurait bien étonné les critiques d'art de l'Empire, si on leur avait dit que Préault ne laisserait pas une renommée prodigieuse.

Parmi les familiers de Paul Huet, j'oublie évidemment des noms qui avaient alors de l'éclat. Et c'était un attrayant plaisir, pour moi, que de rencontrer chez lui ces hommes importants. Ce juvénile romantisme m'emballait, assurément; et j'étais beaucoup trop jeune pour n'être pas sensible à ces hardiesses de paroles et d'idées qui se prodiguaient autour de moi. Que Romain Caze, en telle compagnie, me semblait pâle et froid!... Et, quant à M. Ingres, j'aimais mieux écarter momentanément son souvenir que d'avoir à concilier, dans mon esprit, l'admiration que je lui avais vouée avec ces fortes velléités d'indépendance et de révolte qui me prenaient au contact de ce terrible Paul Huet.

Il était alors l'un des représentants les plus célèbres du paysage romantique, c'est-à-dire du

paysage vrai. Non pas que l'on voulût, en ce temps-là, copier la nature avec cette sorte d'exactitude photographique qui est la facile manie contemporaine. Plutôt, on sacrifiait l'exactitude à la vérité : c'est tout autre chose.

Les paysagistes romantiques subissaient l'influence anglaise. Géricault, Delacroix et bien d'autres avaient passé le détroit et admiré là-bas Turner — qu'on s'est récemment donné l'air de découvrir et qu'on admire, bien souvent, sur des faux — Turner, Constable, Bonnington. Ce dernier vint à Paris. C'était un élégant, fin, distingué, précieux. Il disait : « Quand on se présente devant les maîtres, on doit s'être habillé de ses plus beaux vêtements ». Alors, il allait au Louvre en frac, cravate blanche, et gants blancs qu'à peine retirait-il pour faire une copie respectueuse.

Le paysage historique, cependant, restait en faveur et demeurait fidèle aux traditions de Nicolas Poussin. Il eut, quelque temps, Corot. Le paysage romantique eut Paul Huet, Corot seconde manière, puis Rousseau, Troyon, Daubigny.

Les portraitistes anglais n'avaient pas d'influence. Delacroix et Géricault les connaissaient et les appréciaient ; mais, comme David, Gros, Gérard et M. Ingres, ils ne devaient rien qu'aux Italiens et aux Hollandais, maîtres véritables des Anglais eux-mêmes.

Aujourd'hui, tout cela est renversé. Nos paysagistes ont renoncé aux Anglais, pour s'adonner au photographisme ; et ce sont nos portraitistes qui se sont mis à l'école des Rœburn, des Romney, des Gainsborough et des Reynolds. Telles sont les tribulations du snobisme.

Je n'ai jamais rencontré Delacroix, chez Paul Huet. Mais on parlait de lui sans cesse, et avec un

zèle passionné. Absent, il était là d'une façon mystique. Il inspirait toute la conversation; il en était l'âme cachée et agissante, ardente, tumultueuse. On n'avait pas pour lui la dévotion timide et profonde que M. Ingres inspirait, mais une sorte de fanatisme enflammé. Evidemment, ce dieu demandait un culte plus expansif et des cantiques plutôt que du recueillement.

Il y avait des études de Delacroix aux murs de l'atelier de Paul Huet; et Paul Huet me les commentait avec éloquence. Un jour, il m'a dit :

— Ingres, c'est une ligne droite. Delacroix, c'est un éclair!

Et sa main brusque dessina dans l'air de prestes saccades. Certes, il préférait l'éclair; — et, quand il le dessinait, je crois que je le préférais aussi... Comment résister, si l'on a vingt ans, à un tel apostolat?...

Du reste, si « éclair » qu'il fût, Delacroix n'en avait pas moins un fond classique très solide. Il préférait Racine aux romantiques qu'il aimait le mieux. Chaque matin, — c'est Paul Huet qui me l'a raconté, — comme un musicien fait des gammes, il copiait, au crayon, des médailles antiques, des moulages de statues grecques... Seulement, il était très mondain, brillant causeur, et sortait beaucoup. De sorte que, nerveux, délicat, il se fatiguait; son lever n'était pas toujours facile. Et il s'écriait : « Oh! les bougies, les bougies!... Ce sont les bougies qui m'auront perdu!... » Les bougies, c'est-à-dire le monde, la vie élégante : cet éclairage, quand Delacroix était jeune, commençait à peine et avait la vogue.

Politiques, littérateurs, aussi bien que les peintres, semblaient tous, chez Paul Huet, recevoir d'Eugène Delacroix l'inspiration décisive; et j'ad-

mirais avec surprise une telle variété d'influence.

Paul Huet m'avait souvent promis de me conduire à l'atelier de son maître et de son ami. Je ne sais plus comment échoua ce projet...

Je n'ai vu Delacroix qu'une fois, mais je l'ai bien vu. C'était à l'enterrement d'Horace Vernet. Il y avait foule. J'arrivai un peu en retard et je ne pus guère entrer dans l'église, bondée. Enfin, je trouvai une chaise, aux derniers rangs; je la pris, et bientôt je reconnus le voisin que le hasard m'avait donné.

Il était habillé, je n'ose dire simplement : car son costume le désignait à tous les regards, — mais pauvrement, — et non sans recherche, mais sans soin. Un manteau ample, boutonné au cou, et qui tombait en larges plis. Un gros cache-nez, rayé noir et blanc. Le visage, verdâtre, maigre, ravagé. Une bizarre petite moustache, pas plus large que les ailes du nez et rasée aux deux extrémités des lèvres; une moustache un peu comique de paillasse. Le nez droit, fin. Des yeux très vifs, et durs, et orgueilleux. Je regardai Delacroix, au point d'oublier absolument Horace Vernet et la messe qui se disait à l'intention de sa vie éternelle. Je regardai Delacroix avec une insistante curiosité... Le dieu était à côté de moi, dans la foule, et mon épaule touchait son manteau!... Je ne sais si Delacroix fut gêné de mon attention peu discrète : de temps en temps, il plongeait sur moi son regard terrible et qui m'épouvantait.

Il avait un aspect de malade hautain. Sa physionomie était dédaigneuse, arrogante et mal commode.

Je me rappelle très bien le visage que je lui vis ce jour-là. Plus tard, à Médinet-Habou, une momie qu'on déterra sous mes yeux lui ressem-

blait étrangement, avec sa petite moustache pareille, sa peau parcheminée, sous laquelle le dessin des os apparaissait, et ses cheveux noirs ramenés vers les tempes.

Voilà ce que j'ai connu de M. Ingres et d'Eugène Delacroix, les dieux de ma jeunesse.

II

HENRI REGNAULT

— Il y a, dans l'existence de tous les hommes de ma génération, une péripétie épouvantable : la guerre!... Oui, notre existence est, par elle, coupée en deux.

Nous avions vingt-cinq ans. Nous étions partis pour la vie avec allégresse, avec enthousiasme, comme de jeunes chevaux qui galopent. Ah! comme nous galopions!... Et puis, la haie que nous devions sauter, soudain, se lève, absurdement. Les uns s'y sont cassé le cou. Les autres ont été à droite ou à gauche, éparpillés : notre peloton était défait; nous avons trotté au hasard, comme nous avons pu.

La guerre!... J'y ai perdu Henri Regnault, mon ami, ma jeunesse. C'était un être vigoureux, toujours chantant, gai, au torse fort.

Je l'ai connu à l'Ecole des Beaux-Arts.

Il était le fils de l'illustre savant... Je me rappelle ce père Regnault, un homme énergique, volontaire. Il s'était fait lui-même. Il avait perdu son père de très bonne heure; et sa mère, demeurée veuve, n'avait pas du tout de fortune. Des gens de l'Est. Tout enfant, ce Regnault ne songeait qu'aux mathéma-

tiques. Un beau jour, il décide qu'il viendra s'installer à Paris, en vue des mathématiques : il comptait trouver à Paris plus de mathématiques qu'ailleurs. Il se met en route, à pied. Diable! il n'avait pas sur lui de quoi voyager en diligence!... Il arrive à Paris; et, comme on ne se nourrit pas de chiffres, il entre dans une petite maison de modes. Les modes sont une chose à laquelle il ne connaît rien; mais on le charge de porter aux belles dames les chapeaux qu'elles ont commandés, des chapeaux superbes. Il est gentil : un petit Alsacien blond, aux yeux bleus, aux grands cheveux bouclés; les clientes n'ont rien à lui reprocher. Il se lie d'amitié, bientôt avec le deuxième comptable de la maison, un nommé Renouard. Un comptable, une sorte de mathématicien; des chiffres!... Ce Renouard avait sa chambre au sixième; le petit Regnault, lui, avait pour la nuit la garde du magasin : il y couchait entre deux comptoirs. Renouard avait de la chandelle; souvent, le soir, le petit Regnault montait et profitait de la lumière pour étudier les livres de mathématiques qu'il achetait sur l'économie de ses pauvres appointements.

Un peu plus tard, un oncle qu'il avait dans l'Est et qui était professeur le fit rentrer au pays, lui enseigna ce qu'il savait de sciences. Bref, le petit Regnault fut reçu à l'Ecole polytechnique, le premier.

Avec son bel uniforme, le voici qui retourne à son magasin de modes, un peu fier. On le félicite. Il s'informe des clientes auxquelles il allait naguère porter des chapeaux. Et il retourne chez plusieurs d'entre elles, celles qui lui étaient le plus sympathiques, pour se montrer en militaire d'élite. Il se présente :

— Je suis le petit Regnault qui venait vous apporter vos chapeaux.

On le reçoit très gentiment, avec des « ah! », des « oh! » admiratifs, et mille prévenances.

Renouard, cependant, avait monté en grade; il était en passe de devenir un gros homme de finances. Renouard et le père Regnault furent toujours très bons amis.

Plus tard, beaucoup plus tard — c'est Henri qui m'a raconté cela, — ils étaient l'un et l'autre, un soir, chez Renouard : bel appartement, aux murs damassés, dorés. Renouard a fait fortune; Regnault est membre de l'Institut, directeur de la manufacture de Sèvres, professeur au Collège de France, que sais-je? Renouard songe au passé et dit à son camarade :

— Nous avons fait du chemin, depuis la maison de modes!...

— Oui, réplique le père Regnault; mais...

— Mais quoi?

— Toi, tu es riche...

Et Renouard, regardant la boutonnière de Regnault, ornée d'une rosette large et composite, tandis que Regnault regarde le luxueux appartement :

— Oui; mais, toi, tu es décoré!...

Telles étaient leurs deux mélancolies; je les imagine contents tout de même.

Ah! c'était une tête solide, ce père Regnault. Pas un rêveur le moins du monde. Il avait le sens des réalités. Et, quand Henri annonça qu'il voulait être peintre, le père Regnault ne fut pas enchanté. En tout cas, il décida que son fils serait un peintre sérieux. Il était trop intelligent pour ne pas apercevoir le génie du jeune garçon. Mais il se méfiait de sa fantaisie; et il résolut de le brider, sachant qu'une véritable originalité sort toujours et profite d'avoir été contenue.

Alors, il mit Henri chez Lamothe, élève d'Ingres, afin qu'il apprît son métier, connût les règles et ensuite ne les balançât qu'à bon escient. Il lui permit de voir un peu Troyon, dont la mère travaillait à Sèvres; mais il n'avait pas un goût très vif pour ce peintre indépendant. Il conduisait lui-même Henri au Louvre; il le guidait et ne lui laissait admirer que les maîtres de tout repos.

Il avait grand soin de ne pas le laisser s'attarder devant les Rubens et les Véronèse, peintres audacieux. Il les lui cachait.

Et quand Henri, s'émancipant, fit une copie des *Noces de Cana*, le père Regnault fut très inquiet.

A l'époque dont je vous parle, les conditions de la vie étaient, pour les jeunes artistes, assez différentes de ce qu'elles sont devenues. Par exemple, il n'y avait pas d'ateliers à l'Ecole des Beaux-Arts. Nous étions, nous, à l'atelier Picot; il en existait deux autres encore, et une académie tenue par un ancien modèle nommé Suisse. L'académie coûtait moins cher que les ateliers; elle était fréquentée par les indépendants, les farouches, tandis que les ateliers avaient pour directeurs des membres de l'Institut.

L'atelier Picot était situé au coin de la rue La Bruyère et de la rue La Rochefoucauld. La plupart d'entre nous demeuraient loin, chez leurs parents, ou bien, provinciaux venus à Paris avec une très modique pension, en quelque chambre d'un quartier moins cher. Moi, je faisais quotidiennement la route des Invalides à Montmartre; il n'y avait pas d'omnibus, alors; il n'y avait pas de bicyclettes... Nous marchions. Nous arrivions de bonne heure, exactement; nous travaillions

beaucoup, nous étions très ambitieux. Mais notre désir de gloire ne nous guindait pas; nous étions de joyeux apprentis...

Le matin, jusqu'au déjeuner, séance de modèle vivant, homme ou femme. Et puis le déjeuner... Nous avions apporté de la viande froide dans un papier, ou bien nous descendions aux provisions chez le charcutier, le boulanger... Les dessinateurs avaient de petits tabourets bas, les peintres des tabourets plus hauts. Pour le déjeuner, les tabourets des dessinateurs servaient de sièges, et les tabourets des peintres, de tables. L'atelier se transformait ainsi, de son mieux, en salle à manger... Picot avait sa maison et son jardin. Notre atelier se trouvait dans les communs. Il n'était ni très grand ni extrêmement clair; mais les murs s'ornaient des toiles jugées les meilleures dans les concours que notre maître organisait entre ses élèves : on y voyait aussi des charges hâtivement brossées, et des essais de palettes, des touches hasardeuses et que souvent nous arrangions en caricatures. Le déjeuner, frugal, était gai. Les provisions se partageaient, et les plus pauvres attrapaient toujours leur pitance; il ne restait pas une croûte de pain. Les plus pauvres étaient extrêmement pauvres; s'ils n'avaient pas de quoi s'acheter des toiles, ils peignaient sur du papier tendu.

Les plus anciens, qui gagnaient déjà un peu leur vie — leur simple vie, — allaient prendre leurs repas chez la mère Joseph, une petite fruitière de la rue La Rochefoucauld. Pour trente sous, cette bonne femme vous servait, dans son arrière-boutique, un déjeuner passable. On se tassait autour d'une table ronde. Les causeries étaient le véritable dessert.

La fruiterie de la mère Joseph n'existe plus,

l'atelier Picot est remplacé par une maison de rapport. Et la plupart des jeunes hommes qui avaient alors un si bel entrain, tant de zèle et de confiance, sont morts ou ont disparu : quelques-uns ont fait leur chemin; les autres se sont arrêtés en route.

L'après-midi, nous descendions vers Paris, pour aller travailler au Louvre, les dessinateurs dans les salles de l'antique, nous à la peinture. Nous faisions des copies d'après les maîtres, afin de nous exercer et, quelquefois, pour la vente. Les copies, en ce temps-là, se vendaient : c'était la mode, dans la petite bourgeoisie.

Puis, à la fermeture du Louvre, on allait dîner, n'importe où, chez le marchand de vins, dans les environs; et, à sept heures, nous nous retrouvions à l'Ecole, où nous avions des cours de dessin : mais il fallait, pour suivre ces cours, avoir affronté le concours de places... A neuf heures, nous nous quittions; et quelques-uns faisaient la fête, d'autres allaient se coucher, d'autres se réunissaient dans l'atelier de l'un d'eux et travaillaient encore.

Nous étions ainsi un petit groupe acharné à bien préparer le concours de Rome. Il y avait Leloir, Vibert, Berne Bellecourt, Adan, Butin et moi... Plusieurs semaines avant le concours, tous les jours, nous allions chez Adan. L'un de nos professeurs nous avait donné, sous pli cacheté, un sujet d'esquisse. Adan décachetait l'enveloppe et lisait le sujet... Alors, nous nous mettions dans des coins ou derrière des paravents; ou bien, au moyen de gilets, de pantalons, d'étoffes quelconques, nous nous faisions des sortes de loges, dûment séparées les unes des autres, et nous commencions à chercher une composition maligne : même temps, mêmes toiles, mêmes conditions réglementaires que pour

le concours véritable. Et nous travaillions comme des nègres, dans nos cachettes. Pils ou Cabanel, ou bien le père de Leloir, nous corrigeait : et c'était presque toujours Vibert qui avait la première place... Après le concours d'esquisses, le concours de figures peintes...

L'ennui de l'aventure, c'est qu'aucun de nous n'a jamais pu décrocher le prix de Rome. Leloir est monté en loge une fois : ce fut tout notre succès!...

Aujourd'hui, les élèves des Beaux-Arts ont beaucoup plus de facilités que nous n'en avions. Depuis le matin jusqu'à dix heures et demie du soir, l'Ecole leur est ouverte. Ils y ont des ateliers, des professeurs, des modèles, une bibliothèque, des cours très bien faits et traitant de tout ce qu'ils ont besoin de savoir... Une salle de moulages, des photographies, des tableaux de maîtres, rien ne leur manque. Et tout cela, gratuitement : nous devions, nous, payer, pour l'atelier seul, vingt francs par mois!...

Mais nous étions passionnés d'art, et d'art seulement, de sorte que nous avions une délicieuse tranquillité morale. Parmi les troubles qui nous étaient épargnés, je vous signale la politique. Nous l'ignorions absolument. Nous ne lisions guère ou pas du tout de journaux... Il me semble qu'il y avait plus de gaieté, plus de fantaisie qu'à présent; il me semble que nous étions plus amis qu'on ne l'est aujourd'hui... Peut-être que je me trompe, qui sait?...

Nous étions élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, Regnault et moi, lorsqu'un jour, ô merveille! une commande nous arriva.

Voici. Renouard achetait une propriété. Il la voulait orner de peinture. Il nous commanda des

panneaux décoratifs : quatre mètres de hauteur, deux mètres de largeur. La gloire !

Et il ajouta :

— Je vous les payerai !...

Nous n'avons guère eu de jours plus heureux, plus orgueilleux. Il fallait nous voir!... Regnault chantait à tue-tête. Nos camarades de l'Ecole enviaient notre bonheur; nous n'étions ni discrets ni modestes. Nous n'eûmes désormais que dédain pour l'Ecole.

Le père Regnault disait que c'était du désordre. Il n'aimait pas cette commande, qui interrompait les études d'Henri, lui montait la tête.

Il nous fallait un atelier, un grand atelier. Songez : des panneaux de quatre mètres sur deux!... Ce fut boulevard Saint-Michel, à peu près en face de l'Ecole des mines. Les murs étaient peints en rouge sang de bœuf. L'ancien atelier de Devéria : Devéria avait fait, dans cet atelier, cette *Naissance de Henri IV* qui le dispensa de la conscription...

Il y avait, entre ces quatre murs, du romantisme. Et nous étions jeunes, fringants, romantiques nous-mêmes. Un de nos amis, Blanchard — qui est mort, — travaillait avec nous.

Il s'agissait de meubler cet atelier superbe et nu. Nous empruntâmes à des marchands de bric-à-brac, que nous connaissions, des bouts de tapisserie, des armes, des oripeaux magnifiques et d'authenticité douteuse. Nous avions besoin de tout cela pour nos panneaux; le sujet : natures mortes. Natures mortes, mais bien vivantes et romantiques. Nous eûmes des tapis et des matelas, parce que, le soir, quelquefois, quand on avait de belles idées de peinture, on restait tard, on voulait être là dès l'aube à travailler; impossible de s'en aller. Nos pères se figuraient que nous faisions la fête, dans

ces cas-là. Pas du tout! Et les splendides réveils que nous avions, au matin, parmi nos bibelots, devant nos toiles qui nous plaisaient tant!...

Des amis venaient nous voir. C'étaient Saint-Saëns; la belle Augusta Holmès, avec son père; Pavie, le pauvre Pavie qui est mort si absurdement et qui nous donnait de justes indications d'anatomie; Cazalis, à qui nous trouvions un faux air de Musset et qui nous récitait des vers; Armand Renaud, poète lui aussi, un petit sécot qui devint directeur des Beaux-Arts à l'Hôtel de Ville. Comme il écrivait des poèmes, parmi les paperasses officielles, la Commune, en mettant le feu à l'Hôtel de Ville, lui brûla une partie de son œuvre inédite : pauvre Armand Renaud!... Saint-Saëns mettait en musique des vers de Renaud, *les Nuits persanes*, et, de Cazalis, *l'Egalité devant la mort*. Nous avions un piano, loué au mois : un mauvais piano, je l'avoue.

Pour nos panneaux, il nous fallait du gibier, certainement. Nous achetâmes un beau morceau de chevreuil, et d'autres bêtes, des canards sauvages, des perdreaux. Il fut décidé que, le panneau de chasse terminé, nous donnerions un festin, dans notre atelier.

Alors, nous nous disions l'un à l'autre :

— Dépêche-toi de faire ton chevreuil; il ne sera plus mangeable, si tu traînes!

Le panneau achevé, nos victuailles avaient perdu l'essentiel de leur fraîcheur. Nous convoquâmes le restaurateur qui nous faisait nos déjeuners. Il étudia nos modèles et déclara :

— C'est un peu tard, assurément. Mais je gratterai!

Oui, ce fut un festin; ce fut une petite noce de Cana, plus gaie que la vraie.

Quelques jours après, un matin, nous sortions,

Regnault et moi, de chez notre marchand de vins, ayant déjeuné tant bien que mal ; et nous rencontrâmes Gounod.

Gounod aimait beaucoup Henri, à cause de sa belle voix. Il nous dit :

— Je suis content ; je viens d'achever *Roméo et Juliette !*

Nous l'admirions. Nous lui fîmes nos compliments. Il nous raconta son œuvre, qui nous enchanta. Et puis, il nous offrit :

— Si vous voulez, j'irai demain chez vous. Vous avez un piano, n'est-ce pas? Eh bien, je vous chanterai *Roméo ;* vous entendrez *Roméo* les premiers. Convenu ?

— Certes, convenu !

Décidément, notre piano ne valait rien. Nous nous en sommes procuré un autre, un peu meilleur. Et nous avons épousseté, balayé l'atelier, convoqué nos amis : Bussine, Saint-Saëns, Holmès et les autres.

A onze heures, déjeuner. Nous avions, Regnault et moi, des vareuses rouges, pleines de couleur, comme des palettes. Gounod se mit en bras de chemise, gilet déboutonné.

Le voici au piano. Il chante. Il chante tout, varie sa voix pour les divers personnages, fait les chœurs, tout !

C'était un homme séduisant, emballant. Comme il chantait ! Il nous tortillait, avec sa voix. Nous pleurions. Holmès, que son père avait amenée de Versailles, — son père était un Irlandais qui avait des raisons politiques de ne pas demeurer en Irlande, — la belle Augusta Holmès eut une crise de nerfs. Elle était échevelée ; elle tiraillait ses splendides cheveux blonds.

Ah ! quelle effervescence de jeunesse et d'admiration généreuse !...

Gounod parti avec Saint-Saëns, Holmès s'approcha du piano. A notre insu, le crépuscule était venu; à peine faisait-il encore un peu clair, dans l'atelier. Holmès, debout, les cheveux sur les épaules, toucha le clavier. Aux premières notes, nous étions bouleversés. Elle avait une voix divine. Elle chanta l'*Orphée* de Gluck. C'était du Gluck à sa façon, de fantaisiste extraordinaire. Je me rappelle que la nuit tomba vite et qu'un rayon de lune éclaira, comme s'il le faisait exprès, notre belle chanteuse.

Ce fut admirable; ce fut romantique à souhait. L'ombre de Devéria dut être contente!... Amitié, talent, génie!...

Ce soir-là, nous étions tous amoureux d'Holmès. Quand son père l'emmena, — car il fallait retourner à Versailles, — nous restâmes abasourdis. Nous étions affalés. Nous n'avions pas la force d'allumer une lampe. Nous n'avions pas faim. Notre seul désir était d'entendre encore de la musique.

— Si nous allions à l'Opéra?...

C'est Regnault, je crois, qui eut cette idée. A l'Opéra!... On jouait du Gluck, par bonheur. Nous voici partis pour l'Opéra, à pied, sans dîner, portés par notre enthousiasme. Musique, peinture, beauté! ..

Le lendemain matin, nous étions las extrêmement. Nous nous sommes levés parce qu'on venait chercher le piano. Et quand il fallut se remettre à peindre!...

Cet enthousiasme de notre jeunesse était sincère, sain, robuste. Nous étions des gaillards larges d'épaules, et non pas de chétifs dilettantes comme on en voit aujourd'hui.

Nous avions pris rendez-vous pour la première de *Roméo*. Trois heures de queue. L'un de nous avait un pliant : on se le prêtait, on se le passait;

et celui qui l'avait, momentanément, en profitait pour dîner de viande froide et de pain. Nous applaudîmes à tout rompre; mais la véritable première de *Roméo et Juliette*, c'est dans notre atelier du boulevard Saint-Michel que j'aime le mieux à me la rappeler.

Nos panneaux décoratifs ont eu les honneurs du Salon; ils existent encore, dans une propriété de Normandie où est née Charlotte Corday.

Entre temps, Regnault eut le prix de Rome. Il avait eu à faire un Achille pleurant sur le corps de Patrocle. Une Thétis y figurait, qu'il peignit à la ressemblance d'Augusta Holmès. Hébert était alors directeur de la Villa Médicis. Il adorait Regnault. Il avait été, lui aussi, à ses débuts, une sorte de révolutionnaire en art. Quand il peignit *Joseph vendu par ses frères*, il y mit des burnous : c'était la première fois qu'on mettait des burnous dans une scène de la Bible; cela fit une sorte de scandale.

A Rome, Regnault fit son *Automédon* et, pour mieux peindre les chevaux d'Achille, s'avisa de monter à cheval. Il ne savait pas; mais il ne doutait de rien. Donc, il loua des chevaux et se promena par la campagne romaine. Un jour, il fit une chute terrible et se fendit le crâne.

L'*Automédon* devait être son « envoi de Rome ». Or, il y avait des règlements précis pour les envois; leurs dimensions étaient fixées une fois pour toutes. Regnault fit beaucoup plus grand, bien sûr : on dut, pour tirer son tableau de l'atelier, démolir un bout du toit.

Malgré la gentillesse indulgente de Hébert, il étouffait dans la Villa. Il décida de voyager en Espagne, à quoi M. Hébert consentit paternellement.

C'est alors que je le retrouvai.

III

LA BRETAGNE

La Bretagne a été, pour notre jeunesse, une révélation délicieuse et poignante de la nature.

La première fois que je visitai ce pays, ce fut avec mon père, qui construisait les premiers chemins de fer bretons. Les indigènes voyaient d'un très mauvais œil cette innovation quasi-diabolique. Les prêtres tonnaient en chaire contre ces machines qui apporteraient trop aisément la corruption des Babylones, en ces campagnes, et les pires désastres... Sous le nom de « chemineaux », ingénieurs, entrepreneurs, ouvriers qui travaillaient à la voie ferrée étaient méprisés, injuriés, houspillés.

On voyageait en diligence, par la Bretagne pittoresque et singulière. Longues étapes somnolentes, en compagnie de paysans, de curés, de commis-voyageurs, de bonnes sœurs et de châtelains, arrêts en des auberges, fatigue; — et paysages admirables.

Il y avait, au moment de la conscription, dans les villages, des scènes extraordinaires, des tu-

multes où les femmes étaient particulièrement surexcitées : elles criaient, s'agitaient, voulaient retenir les maris, les fils qui partaient. J'ai vu des scènes analogues en Orient, plus tard... D'ailleurs, la Bretagne ressemblait un peu — sauf la lumière — au Maroc fanatique et immuable... Tout cela, depuis, a changé!...

Hennebont était alors un site charmant et paisible. Mon père y bâtissait un grand viaduc. Oui, un coin de nature déserte et silencieuse, rêveuse : il y a maintenant des grèves terribles, en ce lieu si doux.

Je laissai mon père à ses travaux et je me dirigeai — à pied, presque tout le temps — vers la pointe du Raz, qu'on ne connaissait, pour ainsi dire, pas encore. Le village que j'habitai enfin, Plogoff, se composait de quelques maisons autour d'une église. Je m'installai chez le maire Yvenou, qui était en outre épicier, mercier, marchand de vins, bedeau, et qui avait parmi d'autres mérites celui de parler un peu français. Il était seul dans ce cas; et, s'il s'absentait ou se grisait, je n'avais plus personne à qui m'adresser.

Les Yvenou m'accueillirent très bien. Je fus admis à leur vie de famille. La nourriture était primitive, et la viande y manquait. Chaque semaine, Yvenou allait s'approvisionner au marché d'Audierne. Il revenait gris, laplupart du temps. C'était, d'ailleurs, un homme intelligent et bon... Nous mangions du pain noir et prodigieusement dur; mais Yvenou avait d'excellent vin...

Je lui dis, un jour :

— Il faudra venir me voir à Paris, père Yvenou...

Il se récria, comme devant un projet fabuleux. Une dizaine d'années plus tard, je le vis arriver.

Il entra dans mon atelier, ses sabots à la main. Il était changé, maigri et triste...

— Je viens de Lourdes, me dit-il. On m'a sermonné... C'est pour ne plus boire !

Il revenait, le pauvre diable, sans un sou, riche seulement d'une résolution de tempérance qu'il avait prise et qui serait mal commode à tenir. Il était las ; il n'avait rien compris à tout ce qu'il avait vu... Il retourna, comme il put, à Plogoff : et bientôt il mourut.

Mais, à l'époque dont je vous parle, Yvenou était un grand bel homme, au visage rasé, les joues encadrées de cheveux pendants... Il avait huit garçons et filles. Sa femme, la mère Yvenou, était admirable : une figure longue et fine, les traits aigus, une lady Macbeth ; et je la vois armée d'un large coutelas, qui taille contre sa poitrine plate un formidable pain rond, dont elle jette à ses mioches de tout âge les tranches larges.

C'était une grande chose imposante et lugubre, que ce pays. J'en ai subi le charme farouche... Quand je revins à Paris, je racontai aux camarades ce voyage, je leur vantai la pointe du Raz ; bref, aux vacances, je les entraînai. Nous sommes tous partis pour la Bretagne, bons bohémiens avides de beaux paysages.

Il y avait Regnault, Pavie, alors étudiant en médecine ; Philipoteaux, fils de l'illustrateur des *Trois Mousquetaires*, — il a fait, lui, des panoramas et il est, au Caire, inspecteur des écoles de dessin ; — il y avait Jadin, le peintre, fils du peintre de la vénerie de l'Empereur ; Jacquet, le peintre ; Butin, un bel artiste, dont il faudra que je vous parle, et Camille Saint-Saëns, délicieux, gai ; il recueillit, dans les fêtes de villages, les chants du pays et composa ces *Rhapsodies bre-*

tonnes qui comptent parmi ses plus belles œuvres.

En fait de bagages, nous emportions sur le dos nos boîtes à couleurs, nos pinceaux et nos toiles. Notre costume était une vareuse quelconque, un pantalon de toile, tenu par une ceinture rouge... Et voilà comment nous sommes partis, plus gais qu'on ne le fut jamais. Pavie, au lieu d'un sac de peintre, avait son fusil de chasse et son carnier; il annonçait qu'il se chargeait de la nourriture!

Nous sommes allés par le chemin de fer — troisième classe — aussi loin qu'il voulut nous mener : il s'arrêtait alors aux environs de Quimper. De là, sac au dos, comme des soldats, nous avons pris les routes et les sentiers. Et nous allions, petite escouade bien vaillante. Après deux jours de marche, nous sommes arrivés à Douarnenez, où nous fûmes tout de suite l'étonnement de la population... Il y avait un hôtel où fréquentaient les commis-voyageurs. C'était trop beau pour nous; et nous nous sommes abattus, bandes d'oiseaux migrateurs, sur une auberge très modique.

Les gens de Douarnenez nous détestèrent et ne le dissimulèrent point. Nous nous levions au petit jour et nous allions dessiner, peindre, ici ou là, un calvaire, une église, un joli coin quelconque. C'étaient, à chaque instant, des histoires. A Treboul, village de pêcheurs, on nous lança des pierres et, plus d'une fois, nous dûmes signifier que nous riposterions. Nous rentrions ensemble, donnant de l'orgueil à nos bâtons : c'étaient de bons bâtons ferrés, les manches de nos parasols, des armes éventuelles... A peine étions-nous partis, on jetait des ordures très dégoûtantes à l'endroit que nous quittions, afin qu'il nous fût impossible, le lendemain, d'y revenir.

Nous étions, Regnault et moi, gauchers. Les

Bretons s'en aperçurent et conclurent que nous devions être, l'un et l'autre, des suppôts de l'enfer, des fils du Diable; cela conformément à une légende que j'ai oubliée, — et qu'on retrouve identique, en divers pays : au Maroc, par exemple.

Un jour, je dessinais un ravissant lavoir de pierre, au bord d'une mare. L'une des laveuses se figura que je faisais son portrait; elle arriva comme une furie et, de toutes ses forces de diablesse, elle me flanqua sur le dos, sur la nuque, des coups de torchon mouillé.

Les gens de Treboul nous accusèrent d'empoisonner leurs fontaines. Nous nous plaignîmes au maire, qui apaisa un peu ses administrés. Mais comme, pour le remercier, nous chantions une sérénade sous ses fenêtres, il comprit mal notre intention gracieuse, se fâcha lui-même. Nous n'avions désormais qu'à nous en aller. Nous sommes partis pour le Raz : une journée de trotte. Philipoteaux, qui était de petite taille, marchait toujours devant pour démontrer que ses courtes jambes en valaient d'autres. Pavie, à droite ou à gauche, tirait des coups de fusil dans les landes... Et ainsi cheminait notre bataillon de jeunesse joyeuse, au milieu de ce pays sévère...

Des routes bordées d'ajoncs, des espaces d'herbe courte où le granit affleurait. Les paysans, à notre passage, rentraient chez eux et fermaient leurs portes.

Un jour que nous dessinions du côté de Douarnenez, un Anglais qui se promenait s'arrêta, causa un instant avec nous, regarda nos croquis et nous invita, quand nous passerions devant tel château, à entrer, à déjeuner avec lui. Ce château était sur le chemin du Raz... Nous le reconnûmes; nos chants signalèrent notre arrivée. Le châtelain

vint à notre rencontre... Il demeurait là toute l'année. Il n'allait plus en Angleterre; il vivait loin de son pays, loin de toute civilisation. Il s'habillait en gentilhomme, vivait bien, ne voyait personne, ne parlait jamais.

Il y avait un piano chez lui. Saint-Saëns y joua ses rhapsodies... Notre présence égaya, une heure ou deux, le château et le châtelain. Et puis nous sommes partis : château et châtelain furent rendus à leur silence et à leur singularité...

Nous arrivons chez le père Yvenou.

Dans une chambre de son premier étage, il joncha le sol de paille et, de place en place, étendit des matelas : même, il dressa un lit de sangle, le seul qu'il possédât. Il nous offrit d'abord un dîner comme il n'en faisait pas tous les jours : des œufs, un peu de viande et de la morue salée qui, depuis très longtemps, séchait auprès de sa cheminée bretonne; surtout du vin, qui nous ragaillardit.

Le temps était superbe, trop beau. J'aurais voulu, pour présenter avantageusement à mes amis la pointe du Raz, un coup de tempête.

En attendant, ce ne fut pas une petite chose que de nous coucher. Nous étions, par bonheur, assez las pour trouver agréable le moindre gîte. Chacun de nous mit à côté de son matelas son sac, ses bottes, sa boîte à couleurs. Le lit de sangle était, tous les soirs, tiré au sort. Du reste, on y était plus mal qu'ailleurs; mais, unique, il avait un air de privilège. Je me rappelle que Pavie l'eut deux nuits de suite et que, la deuxième nuit, comme il était grand dormeur, nous l'avons ficelé à sa paillasse...

Toute la journée, pendant que nous dessinions, il chassait : il rapportait des moineaux, des

oiseaux d'eau, des sarcelles, des mouettes si coriaces qu'elles n'étaient bonnes qu'à orner de leurs ailes nos chapeaux.

Nous nous baignions dans la baie des Trépassés. Il fallait se tenir les mains et se former en chaîne pour n'être pas emportés par le courant.

Un jour, nous avons fait une chose absurde et cocasse. Nous avons creusé des trous sur la plage et nous nous sommes enterrés. Les têtes seules dépassaient, quelques-unes coiffées de varechs. Cette baie des Trépassés est bien l'un des plus sinistres paysages que j'aie vus. Imaginez-la, cette fois, habitée de têtes au ras du sol, de têtes vivantes, grimaçantes et chantantes. Quelqu'un qui fût passé par là se fût sauvé de terreur, je crois!...

Il y avait de si beaux soleils couchants qu'ils nous donnaient un grand désir de voir aussi l'astre se lever sur l'étang clair où est noyée la ville d'Ys. Et nous restions, à l'attendre, toute la nuit, roulés dans nos manteaux, étendus sur le sable, nos parasols ouverts contre le vent. Les légendes nous envahissaient; dans le silence nocturne, nous ne savions pas si nous entendions ou non gémir les trépassés et sonner les cloches d'Ys...

Ah! que nous vivions admirablement bien! Comme des sauvages, comme des hommes primitifs, en belle intelligence avec la nature!... L'un de nos amis, Mouillard, un lettré, avait apporté un livre, les *Essais* de Montaigne... Il fut évident bientôt que cette littérature n'avait rien à faire avec nous. Montaigne fut écarté. Seul nous intéressa et nous émut le paysage.

Regnault fit de magnifiques études, plus grandes que les nôtres et qui étaient difficiles à rapporter : le vent s'y mettait comme dans des voiles; il fallait être deux pour les tenir.

Un soir, nous nous étions couchés de bonne heure, et le sommeil tardait à venir. Quelqu'un proposa :

— Si nous jouions à dire de chacun de nous ce que nous dirions de lui s'il n'était pas là?

Nous étions si amis que l'offre n'était qu'amusante ; elle fut approuvée unanimement.

Cependant, Mouillard, qui était doux et réfléchi, parut inquiet et hasarda :

— Seulement, nous déguiserons notre voix...

Je ne sais plus comment la chose se décida; et je ne sais plus qui fut la première victime désignée. Mais Mouillard dut parler d'abord.

Il hésita quelque temps, et puis déclara :

— Il faut premièrement éteindre la camoufle!...

Cette chandelle fut éteinte. Un sentiment de pudeur, de gêne et de camaraderie offensée nous était venu...

Dans l'obscurité nécessaire, une voix s'éleva, une voix que nous ne reconnaissions guère et que nous ne voulions pas reconnaître, une voix étrangère, une voix qui avait perdu sa sonorité familière et amicale, une voix qui affectait d'être gaie, comme ces visages tristes qui, pour cacher leur émotion, font des grimaces de gaieté... Que dit-elle, cette voix, d'ailleurs? Je ne le sais plus...

Ce que je me rappelle très bien, c'est que le jeu ne dura guère. Le jeu ne rendait pas ce qu'on attendait de lui. Le jeu fut triste et eut un air de méchanceté singulière. Le jeu fut grave et bientôt lugubre. Quelqu'un dit :

— Eh bien, assez!... Maintenant on dort!...

Je crois que c'est Regnault qui dit cela...

Le sommeil vint, comme après un cauchemar... Au réveil, le lendemain matin, nous nous regar-

dions avec un peu d'embarras... Regnault conclut :

— Il ne faudra pas recommencer! C'est un mauvais jeu, inutile et bête!... Nous aurons bien le temps de nous débiner, plus tard, dans la vie!... Pas maintenant!...

Une belle promenade effaça l'impression pénible. Et nous n'avons jamais recommencé — même plus tard, dans la vie, — le jeu de la méchante vérité!...

Nous sommes retournés en Bretagne l'année suivante. A Douarnenez, nous avons rencontré Jules Breton, déjà célèbre et qui découvrait, en ce pays alors ignoré, une beauté toute neuve. Nous avons rencontré aussi Lancyer, qui est mort récemment, paysagiste habile et sensible. Il a fait ensuite de jolies vues de Paris; il aima les belles architectures, les perspectives ingénieuses et l'atmosphère de Paris, qui est d'une demi-transparence délicate...

A Sainte-Anne-la-Palud, près de Douarnenez, il y eut un grand pardon. Les pardons n'étaient pas alors ce qu'ils sont aujourd'hui devenus : des sortes de fêtes foraines, triviales et bruyantes... Ils avaient un beau caractère, à la fois religieux et sauvage, pieux et orgiaque tout ensemble.

Cela durait quatre ou cinq jours...

Au fond de la baie de Douarnenez, il y avait une chapelle, petite et immémoriale; le sanctuaire avait accueilli, au cours des âges, la plainte et le vœu des humbles foules...

Lorsque nous sommes arrivés, l'église était tout entourée d'un campement. On eût dit de hordes voyageuses qui, ayant choisi leur étape, se reposent un peu avant de reprendre leur course

interminable. Plutôt encore, — car c'était à l'extrême pointe du Finistère, — on eût dit de hordes voyageuses qui, faute d'espace, déconcertées, s'arrêtent, ne savent plus que faire et, lasses, se reposent de l'inutile effort...

Les tentes hâtives indiquaient la courte halte; mais la mer toute proche barrait l'horizon.

Chaque village avait son bout de campement : les costumes, les coiffes variaient de place en place. Et partout on apercevait des comptoirs où le cidre se débitait en bolées, le cidre, le vin, l'eau-de-vie.

Les gens qui étaient venus là, pèlerins et mendiants, sorte de cour des miracles ambulante, quémandaient une guérison miraculeuse; et l'alcool les avait presque tous minés, — l'alcool qu'ils avaient bu ou qu'avaient bu leurs pères, — mais ils buvaient encore de l'alcool contre les murailles de l'église où ils étaient venus implorer le surnaturel secours... Ils attendaient tout de l'intervention céleste, et ils avaient limité leur initiative au voyage.

Pas d'étrangers, de touristes... Alors, ces mendiants dévots n'étaient point là, comme aujourd'hui ou comme ailleurs, pour la galerie : ils s'abandonnaient à la fantaisie de leur outrecuidante crédulité.

Il arrivait, de tous les côtés, des pèlerins, par les chemins, par les rochers, par la plage, les uns à pied, d'autres à cheval, d'autres en charrette. Et, par la baie, arrivaient des barques aux voiles d'ocre, brillantes, des barques lourdes, chargées de paysans et de paysannes des villages voisins : les costumes, d'une barque à l'autre, différaient; les coiffes blanches étaient agitées par la brise...

Il y avait de petites filles dont le visage était

puéril et cependant marqué des siècles antérieurs : les coiffes qui les embéguinaient et les guimpes empesées et les tabliers de toile épaisse donnaient à leur allure un air lent, guindé, triste, et à leurs jeux un caractère de mélancolie... Il y avait des femmes toutes chargées de marmaille, un enfant sur les épaules, un autre au sein, d'autres par terre et accrochés d'un petit poing ferme à leurs robes. Il y avait de vieux bonshommes, dont la peau avait l'aspect du sol poudreux, dont la couleur était celle des vieux murs en délabre ; et ils semblaient, immobiles, appartenir au paysage depuis les origines des choses ; et ils étaient si vieux qu'on les eût dits indestructibles comme les pierres et les talus. Je m'en rappelle un dont la figure était comme un rocher : ses yeux ressemblaient à deux moules, ses lèvres à des cordes et les poils de sa barbe à des varechs... Il y avait de jeunes hommes, au menton rasé, aux traits nets et réguliers, qu'on eût pris pour des types de légende héroïque... Seulement, quelquefois, tout cela chavirait, à cause de la fatigue ou de l'ivresse.

Nous avons trouvé asile dans une tente. Ces tentes étaient de longs couloirs larges et bas, formés de toiles et de bâches qu'on avait posées sur des mâts, des perches ou de quelconques bâtons. Nous couchions par terre, pêle-mêle avec ces pèlerins dont l'odeur était forte. Nos compagnons avaient, sous l'influence du cidre ou de l'alcool, de vigoureux élans de gaieté. Alors, ils chantaient éperdument ; et puis le sommeil les calmait. Dès le soleil levant, nous sortions de ces refuges...

Un matin, nous étions allés faire nos ablutions à une source voisine. Soudain, nous entendîmes des chants, véhéments et religieux... C'étaient les hommes de Plougastel qui, à genoux devant le so-

leil, entonnaient leurs pieux cantiques. Ils avaient de longs cheveux pendants et ils étaient coiffés de bonnets rouges, comme les Napolitains. La scène fut orientale, étonnamment... Alors, nous aussi, nous avons chanté, dès que fut achevé le cantique des hommes de Plougastel, dont nous ne connaissions ni l'air ni les paroles. Nous avons chanté un hymne au soleil, d'Augusta Holmès!... Les gens de Plougastel ne le comprirent pas. Ainsi s'ajoutèrent l'une à l'autre ces deux invocations à la nature matinale...

L'après-midi, nous faisions maints croquis, évidemment. Les pèlerins ne demandaient pas mieux que de poser, moyennant quelques piécettes.

Et puis venait l'heure de la procession. Les pèlerins, sur le parvis, se mettaient en cortège. Cela faisait un long serpent mouvant. Divers pèlerins, — car le temps chaud voulait qu'on bût, — divers pèlerins étaient gris. Ils titubaient, hélas! et ne réussissaient pas à garder un alignement parfait, de sorte que le long serpent s'évasait par endroits et oscillait... Mais, à la porte de l'église, montés sur des bornes, à droite et à gauche, deux gendarmes, maniant leurs sabres, poussaient les pochards et les réintégraient dans les justes limites d'un cortège qui peut s'enfourner par une porte d'église.

Nous nous promenions. Un jour, nous avons rencontré un château abandonné, Ker Azan. Les arbres du parc étaient morts. Je ne sais quelle maladie les avait tués. Ils n'avaient plus de feuilles. Les branches dénudées et les fûts sans écorce étaient blancs comme de la pierre, comme du plâtre. Le château n'avait plus de vitres; les fenêtres vides s'ouvraient sur de l'ombre vague. Et l'on eût dit le château de la misère ou de la mort.

Quand nous étions installés à Plogoff, nous avions devant nous, au loin, l'île de Sein, mystérieuse dans les brumes. Les pêcheurs racontaient à son propos des choses étranges, où se mêlaient aux récits authentiques des légendes fort singulières. Il n'en fallait pas tant pour nous donner le désir de visiter cette île.

Seulement, elle était séparée du Raz par un courant dangereux. Le passage de la côte à l'île ne se faisait qu'à intervalles irréguliers, selon le temps, la marée, et pour porter là-bas du pain, des provisions.

Nous sommes partis avec l'une de ces équipes. Il fallait descendre d'abord au fond d'une crique étroite, entre des roches hautes comme des clochers de cathédrales. Une barque pontée était là, bien abritée par ces murailles formidables et mouillée dans un retrait calme de l'eau. Le diable était de sortir de ce refuge mal commode! Pour cela, on amena la barque en avant; et puis, nous attendîmes une forte lame qui, en se retirant, fût capable de nous porter, de nous entraîner sur son dos et de nous rejeter plus loin, par-dessus les roches pointues où se serait brisée notre carène si nous étions retombés plus tôt que de raison. La grosse lame nous porta comme fit un dauphin pour le personnage de la fable; — et ce dauphin mythologique a, sans doute, son origine en de telles vagues obligeantes.

Ce départ n'était pas facile; quand nous fûmes au plus haut de la vague, il y avait lieu à quelque inquiétude... Nous sommes entrés dans le courant. Il nous tirait avec force : la voilure et les rames ne lui résistaient point aisément.

Soudain, les matelots ôtent leurs bonnets, se mettent à genoux et commencent à prier. Ils récitent

une longue litanie bretonne, et les versets et les répons...

Nous avons cru qu'ils recommandaient leur âme à Dieu... et que nous étions perdus... Le capitaine nous rassura. Il nous expliqua, comme il put, en son français sommaire, que c'était la coutume : chaque fois qu'une embarcation passait ici, l'équipage priait pour les trépassés...

Ce lui fut une occasion de nous raconter des histoires de naufrages, plus ou moins fantastiques, et qui n'avaient pas pour effet de nous rassurer. Plus nos matelots étaient occupés à leurs dévotions et plus nous nous sentions en péril, de telle sorte que nous apercevions une menaçante analogie entre ces trépassés et nous.

Cependant, nous arrivâmes... L'île était plate et incroyablement rocheuse. Pas un arbre, nulle végétation. On n'y voyait de terre que de petits coins, si étroits et si peu nombreux qu'on les économisait, qu'on les gardait pour les sépultures.

Il n'y avait, dans toute l'île, que deux vaches, en fait d'animaux, et maigres, nourries je ne sais comment.

Les gens de Sein, vigies de l'extrême pointe bretonne, épient l'horizon, guettent les navires en détresse et leur portent secours. Cette population misérable et brave assume cet office. C'est son rôle héroïque et c'est aussi son métier; on recueille, à l'occasion, des épaves... D'ailleurs, ils pêchent autour de l'île et se nourrissent de poisson; ce qu'ils n'utilisent pas, ils le vendent au continent.

Lorsque à notre arrivée nous fûmes en vue de cette île, nous n'aperçûmes d'abord que fumée, fumée blanche et qui tournoyait sous le vent; elle partait du sol et l'on eût dit que l'île même, tout entière, se consumait.

Nous débarquons. Personne. Le silence et le désert, comme si les habitants avaient brûlé les premiers... Nous cheminons, étonnés, émus. Enfin nous rencontrons un vieux pêcheur, assis, qui nous regarde et ne bouge pas...

— C'est le légionnaire! nous dit le capitaine.

Le vieux pêcheur avait, en effet, la croix de la légion d'honneur pendue sur la poitrine à un large ruban rouge. Nous ne nous attendions pas à trouver là, en cette solitude ignorée, où il semblait que la vertu même dût être obscure et secrète, un chevalier de la légion d'honneur!... Ce brave homme nous donna l'hospitalité. Nous nous sommes installés chez lui; et, pour combien de temps, nous ne le savions pas : jusqu'à la mer propice pour le retour...

Le légionnaire nous raconta mille et mille histoires. Il avait, jadis, matelot de l'Etat, fait le tour du monde trois fois, visité l'Inde, la Chine, — Paris même!...

Ce voyageur des lointains merveilleux, qui avait vu tous les climats, tous les horizons, toutes les villes, et qui, maintenant, s'était confiné dans les strictes limites de cette île farouche!... Quoi? Nulle part, sur la terre qu'il avait toute parcourue, dans les pays de soleil et de lumière parfumée, dans les villes admirables et singulières, nulle part il n'avait trouvé un lieu plus doux que ce roc battu de la tempête, pour y fixer sa destinée?...

— Tous les hommes de l'île ont voyagé comme ça!...

Je l'avais cru isolé, cantonné dans ses souvenirs incompréhensibles à d'autres... Mais non, les autres aussi revenaient des pays étranges!... Et alors il me sembla que l'île tout entière souffrait d'une pareille nostalgie, ou bien était malade d'un même désen-

chantement. Le vieux devina mon doute; et il me dit :

— C'est le clocher!...

Il me montrait la petite église :

— C'est ça qui nous ramène!...

Ainsi, les pérégrinations extravagantes, la visite de la planète et l'émerveillement des séjours variés n'avaient été, pour ces gens, que promenades vaines : l'île affreuse était la vérité durable et nécessaire!... Qu'importe si, ailleurs, la vie a des douceurs charmantes! Ils étaient de l'île et revenaient à l'île : le reste ne les concernait pas.

La fumée qui emplissait l'île venait du goémon que les femmes brûlaient. Elles arrachaient aux rochers le goémon, elles l'étalaient, le faisaient sécher. Puis elles creusaient des trous, mettaient le goémon dedans et l'allumaient : la cendre donnait de la soude.

Une fumée âcre, où s'agitaient des sorcières de Macbeth. Gestes bizarres et mimiques de cauchemar. Elles apportaient les touffes de goémon et les secouaient comme des chevelures. Elles s'agenouillaient devant les trous et y jetaient le goémon qui rôtissait en crépitant. La fumée les aveuglait, leur piquait les paupières : elles mettaient leurs bras devant leurs yeux. Avec des bâtons elles remuaient la masse brûlante. Elles avaient l'air de pythonisses qui accomplissent un rite funèbre; les trous étaient comme des tombes ouvertes où des cadavres se consument. Elles chantaient pour s'exciter à la besogne. Elles étaient effrayantes et sauvages.

A la fin de septembre, il y eut des tempêtes formidables, qui démolirent les digues de cailloux dont l'île était entourée. En telle occurrence, tout

le monde travaillait aux digues. Les vieillards et les enfants étaient menés chez le maire, dont la maison avait un étage, pour le cas d'inondation. Hommes et femmes portaient au rivage des cailloux, des morceaux de rochers. On luttait contre le flot; on défendait pied à pied, contre l'envahissement de l'eau, l'île désolée, sinistre, morne — et plus aimée que nul paysage d'Orient délicieux!...

IV

ULYSSE BUTIN

— Je vous raconterai la vie humble et touchante de mon ami Ulysse Butin, qui avait été un enfant du peuple et qui fut un grand artiste. A quarante-cinq ans, après avoir trop souffert, trop peiné, il mourut, quand le succès et le bonheur allaient lui donner sa récompense.

Si je savais mieux vous faire ce récit, vous auriez l'impression d'un roman d'Alphonse Daudet : les personnages de cette aventure sont de simples et bonnes gens que mine un labeur quotidien. Mais, en outre, Ulysse Butin, qui eut une patiente et dure destinée, était un homme d'un admirable talent; et le contraste est pathétique entre sa chétive existence et la très haute qualité de son esprit.

Il eut le sort de bien des artistes pauvres de mon temps. Seulement, la noblesse de son âme, la grâce de son caractère et la vive gaieté de son esprit ajoutent une poésie charmante à sa misère.

Ulysse Butin naquit le 15 mai 1838 à Saint-Quentin, ville du Nord, ville un peu flamande. Son père, petit négociant qui n'avait pas réussi, fut à la

fin trieur de laine. Il ne gagnait guère d'argent et la famille avait bien de la peine à vivre, malgré le dévouement et l'énergie de la mère.

Pendant la première enfance de Butin, le ménage essaya de s'installer à Reims, le père cherchant de l'ouvrage. On y passa quelque temps. De cette époque difficile, Butin gardait un souvenir. On l'avait mis à l'école mutuelle. Il rencontrait, sur son chemin, une petite fille de son âge, qui allait chez les bonnes sœurs tandis qu'il allait chez les frères. Tous deux étaient sensibles et timides. Ils faisaient la route ensemble et s'aimaient tendrement, avec ingénuité... Plus tard, comme Butin retournait à Reims, il s'informa de la petite Virginie ; elle était morte (1).

Butin devait avoir une dizaine d'années quand sa mère le ramena soudainement à Saint-Quentin. L'existence fut, à ce moment-là, plus pénible que jamais. Le père était resté à Reims : je crois qu'il ne valait pas cher ; la mère travaillait. Lorsque Butin, devenu homme, gagna quelques francs chaque jour, il s'en déclarait fort heureux et disait avec bonhomie :

— Que me faut-il de plus ? Je n'oublie pas qu'à Saint-Quentin je ramassais du crottin de cheval sur les routes pour rapporter deux sous à ma mère.

Il était alors un petit garçon rose, blond, frisé. Sa bonne mine lui valut des privilèges. Il fut enfant de chœur et, aux fêtes de Noël, eut le rôle d'un gentil saint Jean. Puis, à la mi-carême, il représenta, monté sur le bœuf gras, l'Amour... Il

(1) Cette anecdote est racontée par M. Abel Patoux, dans une brochure intitulée *Ulysse Butin, notice biographique* (Saint-Quentin, 1891).

nous racontait cela, plus tard; et il riait, à l'évocation de ce passé, comme un enfant naïf.

Jusqu'à quinze ans, il suivit les classes de l'école primaire. Puis il entra dans les bureaux de l'enregistrement : vingt francs par mois. Il avait toujours eu la passion de dessiner et, dès qu'il le put, il se fit admettre à l'école de La Tour. Après deux années de vain enregistrement, il fut placé chez un négociant en tissus. Seulement, il illustrait ses factures!... L'une, un jour, destinée à M. Férouelle, fabricant de rideaux, était ornée d'une double caricature : M. Férouelle et Madame. Furieux, ce client vint se plaindre et demanda l'expulsion du facétieux employé. Butin quitta la boutique, sans guère dissimuler le projet de se jeter dans le canal. M. Férouelle courut après lui, et lui pardonna, et même devint son protecteur excellent. Butin, chez M. Férouelle, dessina des modèles de rideaux. Plus tard, à Paris ou ailleurs, il lui arrivait de reconnaître, à des devantures de cafés ou de restaurants, ses modèles qui décidément avaient du succès et survivaient à ses années industrielles.

Le soir, pour rentrer chez lui, Butin passait devant une maison qui l'enchantait. Une jeune fille — une jeune fille, sans doute — y jouait du piano, de simples et gracieuses mélodies, des romances. Butin se dissimulait de son mieux ou bien s'asseyait sur le trottoir pour écouter cette musique ravissante et qui le troublait délicieusement. A la fin des beaux jours d'été, quand s'ouvraient les fenêtres harmonieuses sur le silence de la rue et qu'au ciel viraient et criaient les martinets délirants, ce concert attrapé au passage était, pour le jeune homme rêveur et doux, une aubaine. Quand la musique était finie et que le piano s'était refermé d'un bruit sec, Butin s'en allait un peu triste et

chargé d'une agréable mélancolie. Il fit des économies à grand'peine et s'acheta une petite flûte. Alors, chez lui, il s'essayait à reproduire sur sa petite flûte les airs qu'il venait d'entendre et qu'il avait retenus. Une fois, ayant bien étudié, il se tint aux écoutes tant que la jeune fille joua le morceau qu'il aimait le mieux. Et puis, dès qu'elle eut fini, lui commença sur sa flûte. Il était inquiet, tremblait de faire une fausse note ou de déplaire. Il s'appliquait. Il entendit que la fenêtre s'ouvrait, derrière lui ; il devina qu'on le regardait. Il acheva son air comme il put, malgré son vif émoi, et se sauva sans avoir osé se retourner, sans avoir voulu regarder, lui, cette jeune fille qu'il se plaisait à imaginer si belle et qu'il eût peut-être vue courroucée.

Les jours suivants, il craignit de passer devant cette maison. Quand il se hasarda de nouveau, les persiennes étaient fermées; il n'y avait plus de musique, plus de jeune fille... Et très longtemps après, à Paris, dans un salon, Butin rencontra cette jeune fille, qui était devenue une dame, et qui n'était plus jeune; il lui avoua qu'il était le petit joueur de flûte d'autrefois : mais elle avait oublié absolument cette anecdote ancienne...

En 1858, Butin, qui avait vingt ans, concourut pour obtenir une bourse de six cents francs que la ville de Saint-Quentin donnait chaque année à un jeune artiste. Le sujet fut *Le roi Lear tenant Cordelia morte dans ses bras*. Il eut le prix, *ex-æquo* avec l'un de ses amis, Chevreux. Cela lui faisait trois cents francs pour venir s'installer à Paris. M. Férouelle, par bonté d'âme, s'effrayait de le voir affronter une telle aventure. Il lui fit espérer un bel avenir dans sa maison de commerce... Mais Butin ne voulait que dessiner, peindre et,

pour cela, être à Paris : ateliers, musées, son rêve !...

Avec Chevreux, il loua une chambre, cent francs par an, rue des Lombards, chez un marchand de beurre et de salaisons qu'ils aidaient quelquefois à remuer ses barils et ses sacs. Ils n'eurent qu'un lit, pour deux qu'ils étaient.

Chevreux était intelligent, bien doué. Ils travaillèrent l'un et l'autre à force et se privèrent de tout, car il fallait vivre au taux de trois cents francs l'un. Quant à la nourriture, ils se procuraient, aux Halles, des bouts de légumes, qu'ils faisaient cuire, eux-mêmes, le matin : le bouillon qui en résultait, avec du pain trempé dedans, était le déjeuner; les légumes, on les gardait pour dîner.

Butin, qui était de constitution solide, résistait à ce régime déplorable. Mais, un jour, Chevreux devint fou. Il se réveilla délirant, absurde. Il fallut qu'on vînt le chercher et qu'on l'emmenât, pour l'enfermer.

C'est un peu avant ce drame que nous avons connu Butin. Pas grand, trapu, robuste, large d'épaules, un homme du Nord, un type de Flamand, les cheveux frisés, abondants, d'un blond roux, les moustaches en l'air, l'œil bleu, très fin, très malin. Toujours gai, rieur, malgré la misère, toujours en train, spirituel, ingénieux à imaginer des drôleries ; et jamais commun : en dépit de l'allure un peu lourde, une nature distinguée et délicate. Dans la causerie, une voix douce ; et une voix, pour chanter, magnifique. C'est ainsi qu'il se lia bientôt avec Regnault. Ils avaient, Regnault et lui, le même amour de la musique, et c'était leur jeu de rivaliser à qui lancerait les plus belles notes. En outre, Butin jouait de la flûte ; il avait toujours sa flûte dans sa poche, ou bien aux lèvres

et, entre deux coups de pinceau, jouait avec plaisir un petit air... Tous les arts et toutes les gentillesses de l'esprit lui étaient naturels. Il n'avait reçu qu'une instruction sommaire et il écrivait des lettres charmantes. C'était une âme exquise et privilégiée.

Privé de son ami Chevreux, très ébranlé par la tristesse de cette aventure et très seul désormais, Butin se rapprocha davantage de ses camarades d'atelier. Il était laborieux, très régulier aux séances, mais timide, craintif, dans les premiers temps. Il travaillait silencieusement, avec une attention rêveuse. Il regardait longuement le modèle, d'un air réfléchi, pour attraper le caractère et la poésie de la pose... Il faisait de très beaux dessins; mais il avait du mal à peindre, souffrant d'une sorte de daltonisme intermittent... Je me rappelle qu'une fois, plus tard, il peignit en vert le gros homme rouge de la *Descente de croix* de Rubens...

Voici comment nous sommes devenus intimes. Nous n'étions jusqu'alors que camarades, quand, un soir, traversant le pont des Arts pour rentrer chez mon père, après l'école, je rencontrai Butin. Je reconnus de loin sa silhouette singulière. Il avait, et il eut longtemps, en guise de coiffure, une casquette apportée de Saint-Quentin : la singulière casquette! en toile cirée, affectant la forme d'un tronc de cône, quelque chose d'intermédiaire entre le shako et le képi, avec une visière; et c'était beaucoup trop petit; cela se posait comiquement sur les touffes embroussaillées de ses cheveux. A cette époque, les chanteurs des cours, venus d'Alsace ou du Jura, portaient de ces casquettes étranges. Comment Butin s'était-il procuré ce couvre-chef, d'où l'avait-il? Je ne sais pas... Ce

soir-là, Butin tenait de la main droite une paire de fortes chaussures. Il les brandit, en me voyant. Il me dit :

— Regarde ça... Des souliers à vis!... Une emplette! C'est magnifique... Ce que j'ai aux pieds actuellement refuse le service...

J'admirai les bonnes chaussures.

— Avec cela, reprenait-il avec joie, je vais pouvoir marcher proprement!...

J'admirai encore; et je mettais, à trouver ces souliers à vis excellents, toute ma complaisance. Et puis, je serrai la main de leur propriétaire heureux...

— Au revoir, je vais dîner...

— Moi pas! reprit Butin, parce que je me suis acheté ces chaussures-là. Le jour qu'on s'est payé de tels souliers à vis, on ne dîne pas!...

La pauvreté ne lui ôta jamais sa bonne humeur.

— Viens dîner à la maison, lui dis-je.

Il ne fit pas de difficultés. Je l'emmenai. Mon père fut enchanté de lui, le trouva tout à fait drôle et charmant... Il revint souvent; et souvent, le soir, je tirais un matelas de mon lit; cela faisait deux lits et Butin restait à coucher.

Depuis qu'on avait emmené Chevreux, devenu fou, la chambre de la rue des Lombards ne lui était plus supportable, et il vivait en bohémien, passant la nuit n'importe où plutôt que de rentrer chez lui. Quelquefois il dormait, dans l'atelier de notre ami Adan, sur la table à modèle. Adan fut, pour lui, très bon, très affectueux. Son père possédait une maison passage Saulnier; une chambre du sixième étage n'était pas louée : on la donna à Butin.

Ah! que le pauvre garçon fut content!... Il avait un local à lui, pas de termes à payer!... Et, dans

cette petite chambre bien modeste où nous étions souvent réunis, que de bonnes causeries ensemble, que de rêves, que de projets, qui ne se sont pas tous accomplis, tant s'en faut !...

Butin fut de la bande. Il était avec nous en Bretagne ; — il était avec nous à la première de *Roméo*, l'un des événements de notre jeunesse; et je me rappelle la joie orgueilleuse avec laquelle il embrassa Gounod, quand nous sommes allés féliciter l'auteur après le triomphe de la soirée.

En face de Butin, de l'autre côté du passage, demeurait la célèbre Déjazet, qui avait été charmante, délicieuse, fêtée comme pas une et qui déjà n'était plus du tout jeune. Nous la voyions à son balcon, bonne femme en peignoir, avec des bigoudis aux cheveux et des mèches un peu défrisées le long des joues. Elle n'était plus à la scène et passait son temps à se chamailler avec son chien, son chat, ses oiseaux, ceux-là qui voulaient manger ceux-ci et ceux-ci qui piaillaient, éparpillaient leur millet et renversaient l'eau de leur cage. La pauvre Déjazet n'en finissait pas de mettre en ordre cette ménagerie. Nous la regardions, et cela nous amusait de voir cette étoile tombée de son ciel théâtral dans les complications de la vie ; hélas ! et nous la taquinions... Une fois, sur un carreau de la fenêtre de Butin, nous avons peint une bonne femme, à sa ressemblance, que son chat et son chien s'apprêtent à dévorer. Elle se fâcha tout rouge !...

A l'atelier Picot, Butin travaillait beaucoup. Et il était la gentillesse même. Je me rappelle qu'il avait, parmi nous, de grands succès pour son remarquable talent d'équilibriste : chaises, pinceaux, appuis-main, toiles, cela tenait au bout de son doigt, sur son nez, son menton, ses cheveux et

sautait à sa guise et retombait où il voulait, confortablement. Au Louvre, il faisait des copies de tableaux célèbres, de très bonnes copies. Il en vendit et put ainsi améliorer un peu sa pension. Il dessinait de mieux en mieux : quelques-uns de ses croquis d'alors sont de véritables chefs-d'œuvre.

Quand il put renoncer à l'hospitalité d'Adan, passage Saulnier, il loua une petite chambre, du côté de la rue Bergère, dans une grande maison, toute pleine de locataires, bondée. Il n'était pas trop malheureux, à cette époque-là. Il avait nos amitiés, chaudes et qui lui étaient précieuses autant qu'à nous la sienne. Nos parents l'invitaient à dîner, appréciaient sa gaieté charmante et ses bonnes manières. Mais, le soir, la rentrée dans son taudis lui était dure...

C'est à ce moment qu'il fit la connaissance d'une brave et digne femme, sa voisine, Mme Lesenne.

Dans ces grandes casernes que sont les maisons des pauvres gens, tout le monde se connaît. On se rencontre sur le palier ; les logements sont proches les uns des autres, porte à porte. On cause, on se rend de menus services...

Mme Lesenne, qui n'était pas jeune, demeurait là avec sa fille et son fils. Ces trois personnes avaient très bonne tenue, un air de dignité naturelle dans l'existence chétive et monotone.

Une fois, Butin malade d'un refroidissement, Mme Lesenne remarqua qu'elle ne le voyait plus entrer et sortir. Elle frappa donc à sa porte :

— Voisin, qu'est-ce qu'il y a?

— Ça ne va pas, voisine!...

Et la voisine excellente soigna le voisin, fit ses courses, lui prépara des tisanes, surveilla sa fièvre, et enfin fut pour lui maternelle. Ces deux infortunes se rapprochèrent : reconnaissance et compas-

sion firent une amitié. On échangea des confidences, des récits de la destinée impitoyable, de la détresse commune. Raconter sa douleur à qui veut bien l'entendre avec pitié est un allégement que le cœur, simple ou compliqué, recherche.

Quand Butin put se lever, Mme Lesenne le pria de dîner chez elle, un soir, un autre soir. Peu à peu, l'habitude se prit. Comme Mme Lesenne était très pauvre, Butin lui donnait, pour ses modestes repas, un peu d'argent; bref, il eut sa pension chez sa voisine obligeante.

La jeune fille, Louisette, qui avait dix-huit ans, était délicieusement jolie. Longue, fine, de grands yeux bleus, limpides et doux, des cheveux blonds coiffés en bandeaux, une grâce posée et calme, l'air d'une petite vierge en ivoire florentin, une âme silencieuse, attentive, et vite émue mais discrète et cachant en elle son émoi... Une fleur, un lis, dans la vulgarité de la misère.

Butin demanda à Mme Lesenne la permission de faire un portrait de la jeune fille. Je crois que dès lors il l'aimait... Louisette, quand le voisin n'était pas là, semblait triste... S'ils ne s'aimaient pas encore, du moins éprouvaient-ils à se voir un touchant et secret plaisir. Seulement, ils ne se le disaient pas et ils étaient alarmés en silence...

Mme Lesenne était la veuve d'un ouvrier mécanicien, très intelligent mais fantasque, forte tête, aventureux, et dont les hardiesses avaient mis le ménage en mauvais point. Petit homme sec, à tête d'aigle, Lesenne était tourmenté de politique et fut, trop tôt pour les commodités de la famille, un républicain d'extrême gauche. Il avait un frère, un grand bougre de bellâtre qui, lui, s'était fait soldat. Les opinions de l'un et de l'autre n'al-

laient point ensemble ; et ils se chamaillaient.

En 1852, Lesenne, le républicain, s'emballe, court les meetings, pérore, gesticule. Bref, il a tout à fait l'allure d'un homme dangereux. On le mit en prison.

Quand Mme Lesenne apprit cela, peu s'en fallut qu'elle ne devînt folle. On perquisitionna chez elle et on lui annonça que son mari était un conspirateur redoutable. Effarée, elle allait et venait, dans son logement; puis lasse, les jambes perdues, elle s'accota contre un placard qu'elle eut ainsi l'air de dissimuler. Les policiers ouvrirent le placard et y trouvèrent un vieux pistolet rouillé. C'était le seul résultat de l'opération, car Lesenne, plus hâbleur que vraiment actif, n'appartenait point à un complot. Le vieux pistolet rouillé, pièce de bric-à-brac, parut aux policiers si important que Mme Lesenne, menottes aux mains, fut emmenée à Saint-Lazare.

Louisette, tout enfant, et son petit frère plus jeune qu'elle restèrent seuls. Mais Louisette ne perdit pas la tête. Deux fois le jour, elle fit la soupe et la porta, avec son petit frère qu'elle traînait par la main, à Saint-Lazare pour la prisonnière.

Telle fut l'enfance malheureuse et pitoyable de Louisette. Mais les tristes hasards de la vie ne portaient pas atteinte à son âme, qui était exquise et qui continua de fleurir divinement.

Je ne sais pas combien de temps Lesenne et sa femme furent en prison, lui pour des phrases, elle pour rien. Quand on les libéra, Lesenne partit pour le Nouveau-Monde, avec sa femme et ses deux enfants. Il y trouva du travail, je ne sais lequel; et la vie s'arrangeait à peu près, lorsque éclata la guerre, là-bas...

Ah! Lesenne n'était pas homme à se tenir tran-

quille, dès que se présentait une occasion d'aventures!... Il s'engagea et disparut, annonçant qu'il allait se battre pour le triomphe de ses idées. Ce diable d'homme trouvait moyen d'avoir des idées partout, en Amérique comme en France, et des idées exigeantes, qui l'empêchaient toujours de gagner sa vie et celle des siens!...

Les jours et les semaines passèrent. Mme Lesenne ne recevait pas de nouvelles de son mari; elle ignorait où il était, ce qu'il faisait, quand il reviendrait. La misère recommença et, loin de son pays, la pauvre femme se sentait plus seule, plus abandonnée, plus embarrassée de nourrir ses enfants : elle décida de rentrer en France avec eux. Et puis alors, elle se mit à la besogne, bravement; elle n'épargna ni ses forces ni son courage et, au jour le jour, gagna ce qu'il fallait pour ne pas mourir.

Au bout de bien des mois, elle reçut d'Amérique, et par l'intermédiaire de l'ambassade, un papier officiel qui l'informait de ceci : — Lesenne s'était battu comme un lion, jusqu'à être nommé, pour sa conduite extraordinaire, colonel; ensuite, une bataille avait été livrée où le colonel Lesenne, en tête de son régiment, fut tué; de sorte que le gouvernement américain, touché de gratitude, faisait une pension à la veuve de ce héros...

C'est à peu près à cette époque-là que Butin fit la connaissance de la famille Lesenne. La pension ne suffisait pas, à beaucoup près. Le fils Lesenne, mécanicien comme son père, était placé, tant bien que mal. Les deux femmes, toute la journée, cousaient et piquaient des gilets pour les magasins de nouveautés; la nuit, elles travaillaient, aux Halles, à décharger et à étalager des légumes...

Nous allions quelquefois passer la soirée chez

Mme Lesenne avec notre ami Butin. Nous apportions, qui un gâteau, qui de la bière, enfin des friandises... Il y avait Regnault, Adan, Cazalis, Saint-Saëns... Un petit appartement bien propre d'ouvriers honnêtes. La réunion était dans la salle à manger, autour de la table couverte d'une toile cirée brune et jaune. Mme Lesenne et Louisette cousaient, d'abord auprès de l'étroite fenêtre, afin de profiter du jour déclinant, et puis on allumait la lampe. Les tartes, les brioches, la bière, les bonbons étaient exposés sur la table... Et nous causions, art ou littérature, avenir, projets, rêves... Cazalis récitait ses vers ou bien nous lisait des pages du livre qui venait de paraître, avec le soin de passer les lignes qui n'étaient pas de l'âge de Louisette. Butin dessinait, avançait un travail commandé. Les deux femmes continuaient à coudre; et, parfois, leurs aiguilles s'arrêtaient, si la lecture ou la causerie était particulièrement attrayante; Louisette écoutait, avec une surprise intelligente, et se taisait. De temps en temps, nous chantions; mais pas trop fort, dans cette maison dont les murs étaient minces, afin de ne pas donner mauvais air à nos réunions.

Le frère, le jeune mécanicien, le teint noir comme l'ont les gens qui travaillent les métaux, était assis par terre dans un coin et, une chandelle à la main, lisait obstinément *les Trois Mousquetaires* ou *Monte-Cristo* : rien ne pouvait le distraire de cette lecture, qui le prenait tout entier.

Le pauvre logis était plein de ferveur et de chimère.

Les soirées, chez Mme Lesenne, ne se prolongeaient pas très tard. Il fallait laisser les deux femmes se reposer avant d'aller à leur ouvrage, aux Halles; et nous devions, nous-mêmes, être

levés de bonne heure le lendemain matin pour travailler. Nous partions ensemble et Butin nous accompagnait ; nous nous reconduisions les uns les autres et nous bavardions tout le long du chemin.

Or, un soir, nous étions, Adan, Butin et moi, tous les trois. C'était au début du printemps, quand la tiédeur nouvelle de l'air est si douce que l'on voudrait vivre dehors à respirer le ciel délicieux... Nous allions par les rues et, entre les maisons hautes, nous regardions les étoiles... Nous ne parlions guère, occupés au plaisir de savourer l'heure charmante, — et si bien occupés à ce plaisir, Adan et moi, que nous n'avions pas remarqué que notre ami, inquiet, voulait nous parler, s'apprêtait à une confidence...

Il nous rappela de notre songe vague :

— J'ai quelque chose à vous dire... Voici... Je vais me marier... Oui, j'épouserai Louisette... Je l'aime depuis longtemps et... elle m'aime... Je ne le sais que depuis hier... Tant que je n'eus pas un sou vaillant, je n'osais pas lui demander d'être ma femme... Mais, maintenant, j'ai la certitude de pouvoir, en travaillant, lui donner une existence acceptable, une existence, en tout cas, beaucoup moins dure que celle qu'elle a présentement... Voilà ce que j'avais à vous dire...

Il débita tout cela aussi vite que son émotion le lui permettait ; et, s'il hésitait, d'une phrase à l'autre, son angoisse nous tenait en haleine ainsi que lui. Quand il se tut, nous ne trouvions, ni Adan ni moi, les mots que notre amitié réclamait... Nous lui avons serré les mains, tout simplement. Et puis, le premier trouble passé, nous avons bavardé tous les trois, bavardé de bonheur et d'avenir !...

Butin fut fiancé plusieurs mois. Il fallait, avant le mariage, faire un peu d'économies...

La situation matérielle de notre ami s'améliorait de jour en jour. Il avait été nommé professeur de dessin dans les écoles municipales de Paris, au traitement annuel de quinze cents francs, — une somme! disait-il. En outre, il vendait, par-ci par-là, quelques copies et donnait des leçons particulières. Il profita de cette modeste opulence pour reconnaître plus largement les services que lui rendait Mme Lesenne, pour payer plus cher sa pension. Ce ne fut pas facile : Mme Lesenne était scrupuleuse, bonne, délicate; Butin, pour être généreux, devait user de dialectique...

Quand il fut fiancé, il prit plus d'initiative et fit mieux valoir son autorité. Il exigea que les deux femmes n'allassent plus aux Halles : ce travail les épuisait. Mais il ne put obtenir qu'elles fussent inactives. Elles continuèrent à gagner leur vie en piquant des gilets depuis le matin jusqu'au soir. C'était leur dignité, leur fierté de pauvres femmes honnêtes.

Mme Lesenne avait des difficultés avec son beau-frère, le militaire. Celui-ci, très impérialiste, ne pardonnait pas à la mémoire de son frère le républicanisme, la prison, tout cela... Il était devenu tambour-major et certes se félicitait de ce grade; mais il se figurait que l'aventure de son frère l'avait desservi et qu'il aurait fait, sans le scandale de ce frère, une carrière encore plus belle. De là son exaspération, sa rancune. Il allait, de temps en temps, voir sa belle-sœur; et c'étaient alors des reproches, des récriminations, des injures... Il vint, un jour que Butin était là, et tout de suite commença de faire une scène. Comme Butin, fiancé, l'engageait à plus de modération, de politesse, il se

fâcha tout rouge et voulut le mettre à la porte, militairement. Mal lui en prit. Ce fut Butin qui, trapu et hardi, le chassa...

On ne revit pas ce tambour-major humilié...

Un autre jour, en arrivant, Butin trouva les deux femmes en larmes. Voici. Le magasin de nouveautés dont elles avaient la clientèle ne leur donnait presque plus de gilets à coudre. L'après-midi, Mme Lesenne était allée, comme de coutume, livrer la besogne faite et en demander d'autre à faire...

— Eh bien?...

— Eh bien, le chef de rayon ne m'en a pas donné...

— Pourquoi?...

— Il n'a pas voulu m'en donner...

— Mais pour quelle raison?...

Mme Lesenne hésitait à répondre... Elle souffrait visiblement d'avoir une chose trop pénible, trop humiliante à raconter. Butin la pressa de tout dire : on pouvait bien avoir confiance en lui... Alors, Mme Lesenne avoua, pleurante, malheureuse :

— Le chef de rayon m'a demandé : « Pourquoi donc n'est-ce plus jamais votre fille qui vient chercher les gilets? » Je lui ai répondu : « Elle est fatiguée ; mais moi, je viens : c'est la même chose!... » Il se récria, en riant de toutes ses forces : « Ah! mais non, mais non, ça n'est pas la même chose!... » J'ai insisté... J'avais envie de m'en aller tout de suite, après avoir reçu cette insolence. Mais, non, j'ai insisté, parce qu'il faut que j'aie de l'ouvrage... Seulement, rien n'y a fait et j'avais beau dire; il s'obstinait à me répondre : « Dites à votre fille de venir, et nous lui donnerons tous les gilets qu'elle voudra!... » A la fin, je suis partie...

Vous imaginez ce que Butin put souffrir à ce

récit cruel ; et vous imaginez aussi la colère qu'il ressentit à ce récit qui l'offensait. La douloureuse destinée de Louisette lui était révélée, plus pénible encore qu'il ne l'avait cru. Il la plaignit et il l'aima davantage... Et certes il ne put douter qu'elle n'eût traversé, comme une petite hermine, toutes ces laideurs de la vie ; l'insulte des vilains hommages ne l'avait pas atteinte ; elle était demeurée candide, ingénue, enfantine.

C'était elle qui n'avait plus voulu aller demander des gilets, parce qu'on était trop aimable pour elle et qu'on lui en donnait trop obligeamment, de sorte que les autres femmes, qui venaient aussi chercher de l'ouvrage, jasaient... Alors, elle avait eu l'idée d'envoyer sa mère : la réponse que la vieille dame apportait, cela, c'était l'affront direct... Et, pendant que la vieille dame racontait cela de nouveau, Louisette, devant son fiancé, rougissait, pleurait.

Oui, Butin l'aima davantage. Il y avait, dans leur tendresse réciproque, de la pitié, l'intelligence de deux âmes que la vie a meurtries et qui ont cette charité affectueuse de vouloir se consoler l'une l'autre.

Il fut décidé qu'on ne s'adresserait plus à ce magasin, qu'on chercherait ailleurs et que, si Louisette devait aller prendre de l'ouvrage, Butin l'accompagnerait. Alors, Louisette fut contente et ses beaux yeux mouillés de larmes resplendirent de gratitude.

Mais Butin ne pouvait pas toujours accompagner Louisette. Et, dans les autres magasins, ce fut à peu près la même chose... Un soir, elle rentra disant :

— On m'a dit qu'on m'apporterait l'ouvrage...

— Pourquoi ? demanda Butin.

— Je ne sais pas. J'ai dit à l'employé que ce n'était pas la peine... Il m'a répondu : « Ne vous inquiétez de rien, je vous porterai cela... »

Butin, comme d'habitude, s'installa dans un coin de la salle à manger pour travailler. Il dessinait. Les deux femmes attendaient et, en attendant, parlaient peu. Butin disait qu'il fallait renoncer à ces besognes, qu'il gagnait maintenant assez pour faire aller la maison... Mais la vieille Mme Lesenne hochait la tête et, sur ses genoux, ses mains inoccupées tremblotaient, regrettant l'ouvrage, l'occupation du gagne-pain. Louisette demeurait silencieuse à regarder le crayon de Butin tracer de belles et subtiles lignes... L'attente fut longue, impatiente... Puis, un coup de sonnette... Mme Lesenne alla ouvrir... Et il entra un calicot, fort élégant, bien pommadé, bien rasé, ses petites moustaches blondes bien relevées, et des manières rondes, des phrases rondes...

— Merci, monsieur, dit Mme Lesenne dans l'antichambre... Je vous remercie beaucoup...

Evidemment, elle tâchait d'éconduire le personnage. Mais lui, intrépide, insistait :

— C'est pour Mlle Louise. J'aurais quelques explications à lui donner, des recommandations à lui faire...

Et il entra dans la salle à manger, pimpant, confiant :

— Bonjour, mademoiselle!...

La pauvre Louisette, pâle, frémissante, bégaya quelques mots. Butin ne levait pas le nez de son dessin. Le calicot ne le vit pas, ou le négligea, imprudemment :

— Eh! bien, mademoiselle, c'est tout l'accueil que vous me faites?... Oh! mais, je vais remporter ma commande, si vous me recevez comme ça!...

Butin se leva, d'un coup, la rage au cœur, jetant par terre sa planche à dessin, son crayon, et regarda fixement le calicot, avec des yeux tels que celui-ci, malgré sa fatuité résolue, se troubla et balbutia :

— Oh ! qu'est-ce? qu'est-ce?...

— Remportez-moi tout ça! hurla Butin. Et fichez-moi le camp, tout de suite, hop là!...

— C'est bien, c'est bien !... Je m'en vais !...

Et il fila, sans demander son reste.

Seul avec les deux femmes, Butin se radoucit. Il fallait apaiser Louisette et consoler Mme Lesenne, qui sentait lui échapper l'ouvrage. Butin leur exposa que c'était fini de cette vie laborieuse et déplaisante, qu'il gagnerait assez pour que sa femme n'eût pas à travailler : elle l'aiderait, en étant toujours auprès de lui; elle serait son entrain, sa poésie, son inspiration. Et, quant à Mme Lesenne, elle habiterait avec eux...

— Je ne veux pas vous être à charge, gémit-elle...

Mais Butin reprit, affectant la gaieté :

— Quel orgueil!... Et puis, il y a la pension américaine, que vous oubliez!... Comment? Ça ne vous suffit pas, cette pension, madame Lesenne?... Bigre! quelle cupidité! Quel luxe désirez-vous donc?...

Il plaisanta. Il avait dans l'esprit de merveilleuses ressources; et, ce qu'il voulait démontrer, il le démontrait à force de bonne humeur, de drôlerie, de bonté.

Il ajoutait, avec une importance comique :

— Et puis, ce n'est pas tout! Mais vous oubliez une chose capitale, une chose si capitale que, si vous continuez à l'oublier, le mariage ne sera pas possible!... Quoi?... Mais les robes!... Est-ce que

Louisette ira à l'église avec cette petite robe-là? Et vous, madame Lesenne, est-ce que vous conduirez votre fille à l'autel en ce costume de tous les jours?... Point!... Et c'est-à-dire que, dès demain, nous irons acheter l'étoffe nécessaire à la façon d'une robe de mariée et d'une robe de mère de mariée!... Demain, sans plus tarder!... Ensuite, vous consacrerez tout votre zèle, l'une et l'autre, à coudre ces étoffes de manière à les transformer en robes, en belles robes. Et vous n'aurez pas trop de temps, vous n'aurez pas trop de vos vingt doigts, toutes les deux, pour réaliser ces chefs-d'œuvre!...

Ainsi tournaient, avec Butin, les choses tristes de la vie : il en faisait de la tendresse et de la gaieté.

Les dernières semaines, jusqu'au mariage, furent calmes, douces, gentilles. Entre Louisette et Butin, il y avait une sorte de ferveur religieuse.

Et, pour nous, les amis de Butin, ce mariage était un grand événement. Nous avions pour les fiancés autant d'affection que de respect. Nous aimions leur petit roman de gens très bons, très simples et très courageux, qui s'engagent dans l'aventure de la vie sans autre chance de réussite que leur confiance et leur amour... Nos parents éprouvaient le même sentiment que nous ; et, dans nos familles, l'annonce du mariage de Butin fut accueillie avec une sympathie émue...

Dans le quartier, cela fit sensation. La petite Lesenne qui épousait un artiste, et qui serait une dame, une belle dame!... Les boutiquiers la félicitèrent et firent leurs offres de service. Le coiffeur annonça qu'il coifferait pour rien la mariée et qu'il friserait pour rien le marié!...

A Saint-Quentin, l'enthousiasme fut moindre. On commençait à s'enorgueillir de Butin, là-bas,

et l'on trouvait que cette gloire de la ville aurait pu épouser une héritière. M. Férouelle avait fait, pour son protégé de naguère, des rêves plus ambitieux...

Butin ne fut pas très attentif à ces restrictions. Il était, à Paris, entouré d'une atmosphère d'amitié qui suffisait à le distraire de son pays natal; et puis, son bonheur l'exaltait : il adorait Louisette.

Adan, toujours gentil, prétendit que Butin fût élégant. Il lui donna un habit noir, des souliers vernis et un chapeau de soie, haute forme, — un chapeau de soie qui devait remplacer, pour le beau jour, la petite casquette en toile cirée!...

Il ne fallait pas faire de dépenses inutiles. Butin, Louisette et Mme Lesenne furent d'avis que la cérémonie fût très simple. On demanderait à l'église la messe la moins chère, et puis on irait à la campagne en tapissière : c'était tout le voyage de noces que l'on se permît.

Donc, l'un des premiers jours du mois de mai 1868, par un très beau temps, nous fûmes conviés à la bénédiction nuptiale qui, en l'église de Saint-Nicolas-des-Champs, devait unir Ulysse Butin et Louisette Lesenne.

Lorsqu'ils arrivèrent, tous les deux, avec la bonne Mme Lesenne, en fiacre, ils s'attendaient à trouver là quelques amis fidèles... Or, sous le portail de l'église, sur le perron, sur le trottoir et jusque sur la chaussée, il y avait une petite foule; et ce n'étaient pas seulement les intimes de Butin que l'on voyait, mais encore ses professeurs — des membres de l'Institut! — et les parents de ses amis, ses élèves et les parents de ses élèves, des dames élégantes, des messieurs connus; sans compter les gens du quartier, les voisins; sans compter non plus ces dames et ces demoiselles

des Halles qui étaient venues pour Mme et Mlle Lesenne!... Bref, une assistance un peu mêlée, un peu diverse plutôt, mais nombreuse et dans laquelle on remarquait des gens très bien.

Ce fut le premier étonnement de Butin, de voir tant de monde. Avec son habit noir et son haute-forme, il était singulier; à peine le reconnaissions-nous. Et lui-même semblait ne pas très bien se reconnaître : parmi tant de nouveautés imprévues, il était ahuri. Louisette, en mariée, était ravissante. Son grave et doux visage souriait; ses cheveux blonds, sous le tulle blanc, lui faisaient une couronne d'or pâle. Et elle n'éprouvait aucun embarras, aucune timidité; elle saluait avec aisance et avec grâce, elle tendait la main, répondait gentiment aux félicitations. Se sentir Mme Butin lui donnait de l'assurance, et tout de suite elle prenait le ton qu'il fallait.

Soudain, la grande porte de l'église s'ouvre, et voici qu'apparaît un beau suisse, hallebarde au poing, bicorne en tête, mollets blancs, et quelle prestance !...

Butin s'approche de lui et demande :

— Le mariage de M. Butin, s'il vous plaît?...

— En face, répond le suisse; au maître-autel.

Butin, qui a commandé une simple messe dans une chapelle latérale, est convaincu que le suisse se trompe...

— Mais non... Le mariage de M. Butin... Un tout petit mariage, dans une chapelle.

— En face ! répète le suisse, imperturbable.

D'un geste rapide, il désigne le maître-autel, et déjà il s'apprête à y mener le cortège qui, derrière Butin, se forme. Aucune hésitation n'est plus possible. Butin, qui ne comprend pas l'aventure, entre dans l'église, Mme Lesenne à son bras. Tout

à coup l'orgue tonne ; il joue une marche nuptiale ; il emplit l'église d'une clameur retentissante.

C'était Saint-Saëns, notre délicieux ami Saint-Saëns, qui tenait l'orgue, en l'honneur de Butin. Et, cette belle cérémonie, c'était le père d'une élève de Butin qui l'avait commandée pour remplacer l'autre, la toute petite, que notre ami avait prévue...

Le pauvre ami allait, suivant le suisse et ne sachant plus s'il ne rêvait pas, inquiet vaguement d'une erreur, mais cédant à une force à peu près fatale et mystérieuse, qui avait organisé les choses indépendamment de lui, sans l'avertir et sans tenir compte de ses desseins... Quand le cortège s'arrêta, il vit à nos figures que nous étions de mèche avec la destinée... Alors, il fut ému et gai. Louisette rayonnait.

En ce temps-là, c'était l'usage aux cérémonies nuptiales, de « tenir le poêle ». Le poêle : une longue bande de soie blanche que l'on tendait de bout en bout et sous laquelle s'agenouillaient les mariés. Comme témoin de Butin, je tenais donc le poêle, quand je sentis mon équilibre menacé par quelque chose de bondissant qui me secouait aux chevilles : c'était le caniche du coiffeur, qui arrivait sans être invité, qui me reconnaissait et en marquait son agrément. Je me dégageai, d'un coup de pied ; l'animal affectueux fila jusque vers l'autel : on eut toutes les peines du monde à le chasser. Cet incident malencontreux n'eut pas d'autre inconvénient; la cérémonie se déroula selon le rite et le protocole, et fut parfaite.

Au sortir de l'église, après les salutations, les tapissières nous attendaient. Elles nous conduisirent au bois de Vincennes, — pas les plus belles dames ni les membres de l'Institut, mais les cama-

rades d'atelier, les demoiselles des Halles, enfin les intimes.

Une guinguette nous reçut, une guinguette un peu vulgaire, assurément, qu'importe! Nous nous sommes promenés par le bois; nous étions jeunes et gais. Et nous avons dîné dans la guinguette. chacun payant son écot. Je me rappelle que les demoiselles des Halles avaient une tenue excellente, et meilleure tenue que nous. Il y en avait de très jolies ; elles avaient fait toilette, et toutes étaient remarquables de ton, de modestie. Depuis ce jour-là, j'ai beaucoup d'estime pour les demoiselles des Halles. On dansa. Le dîner fut charmant d'allégresse et de cordialité. Au dessert, on chanta. Les splendides voix de Regnault et de Butin firent merveille. Les demoiselles des Halles savaient des romances poétiques et sentimentales. Les Saint-Quentinois avaient des chansons de là-bas, un peu flamandes, et les entonnèrent. Butin se les rappelait par bribes, concourait aux refrains, docile au souvenir de sa mélancolique enfance. Il y eut des toasts, des compliments en vers et en prose. Ce fut simple, gentil et, du commencement à la fin, très convenable.

Après le dîner, on dansa de nouveau.

Louisette et Butin semblaient un peu décontenancés au milieu de cette joie dont ils étaient l'occasion...

Le bal dura jusqu'au matin. Quand le jour parut, nous avons compris que nous nous étions attardés... Vite, vite, les tapissières. Il faisait frais... Je ne sais comment il arriva que Butin fut placé tout en haut du véhicule, sur le toit; et, à cause du froid, nous l'avions emmitoufflé de paille. Fouette, cocher, vers Paris!...

A la Bastille, les tapissières se sont arrêtées. Leur

service finissait là. Nous sommes descendus. La place était livrée aux arroseurs, aux balayeurs. C'était le triste Paris du petit jour, quand le ciel est gris, mal lavé, l'atmosphère humide et comme un peu chagrine.

Nous sommes partis, les uns et les autres, vers nos domiciles respectifs, à pied presque tous. Louisette et Butin s'en allèrent, bras dessus, bras dessous, fatigués, émus, Louisette relevant la traîne de sa robe de mariée. Ils cheminèrent lentement, pris de tristesse tendre et de douce crainte. Ils avaient loué un petit appartement bien modeste, au coin de la rue Guénégaud et du quai, près de la Monnaie, — près de la Monnaie, nous! disait Butin...

— Le Pactole! le Pactole!...

Quand ils arrivèrent au quai, — tout cela c'est Butin qui me l'a raconté plus tard, — Butin vérifia qu'il ne possédait plus que deux francs. Il dit :

— C'est peu, pour entrer en ménage!...

Louisette ne répondit pas.

Ils longèrent le quai, pendant quelque temps, et puis ils s'arrêtèrent à regarder le fleuve. L'eau dévalait, lente, pesante, avec des tourbillons et des remous; on devinait sa profondeur à la lourdeur massive de son cours. En face d'eux, il y avait le Pont-Neuf, le Louvre et, plus loin, les tours de Notre-Dame. Les architectures étaient baignées de brume matinale qui estompait leurs lignes et donnait à leurs silhouettes un air d'immobiles fantômes. Ils regardèrent l'eau, le jeu multiple de ses glauques cernures, ses petites vagues molles, ses plis souples... Et Butin, songeur, murmura :

— Serons-nous heureux? Que va-t-il nous arriver?...

Il ajouta :

— Aujourd'hui nous sommes très heureux. Le serons-nous encore? le serons-nous longtemps?...

Il était frôlé de la peur des lendemains et, sans le vouloir, il rêvait d'éterniser la minute, précieuse et menacée, de son bonheur le plus parfait...

Il fit un grand effort pour s'arracher à la hantise et regarda Louisette, à son côté, Louisette frissonnante en robe de mariée, Louisette qui s'appuyait à son bras avec confiance, Louisette dont les yeux le rassurèrent.

— Essayons! dit-il, souriant avec gratitude.

Et ils allèrent chez eux. Comme ils entraient, un bruit léger les étonna, le régulier tic tac d'une pendule... Vous imaginez bien que Butin n'avait jamais eu ni pendule ni montre. Cette pendule était un cadeau de ses amis; nous l'avions fait apporter la veille, secrètement, comme une surprise... Et Butin m'a raconté que leur plaisir fut grand, fut délicat : oui, le tic tac alerte et vif de la pendule les égaya, leur donna le sentiment de la vie inlassable, vaillante et qu'il faut vivre avec un bel entrain.

Tel fut le mariage de notre ami Ulysse Butin et de Louisette Lesenne. Je m'en souviens avec émotion.

Leurs premiers temps furent heureux. Certes, ils manquaient d'argent. Mais enfin Butin donnait des leçons; nous lui faisions avoir des travaux. Bref, il gagnait au jour le jour de quoi vivre modestement. Mme Lesenne était venue s'installer chez eux. Louisette ne cousait plus de gilets; elle tenait le petit ménage avec un soin minutieux et, dans cette existence nouvelle, moins fatigante, plus douce, elle s'épanouissait. Elle eut de belles années où nous la vîmes contente, jolie et délicieuse de souriante

simplicité. Nous continuions à nous réunir, le soir, de temps en temps, chez eux, comme autrefois chez Mme Lesenne...

Puis survint la guerre. Butin n'était pas à Paris. Il avait reçu la commande d'une décoration pour une église, — à Chartres, à Evreux ou en Touraine, je ne sais plus, — et il était là-bas avec sa femme. Ils s'attardèrent un peu trop et ne purent pas rentrer à Paris avant le siège. Ce leur fut une épreuve pénible. Ils avaient laissé à Paris un petit enfant qui leur était né et qu'ils avaient confié aux soins de la grand'mère ; mais le petit enfant mourut pendant le siège.

Ils eurent ensuite deux enfants, une fille et un garçon, qui aujourd'hui sont mariés et qui sont dignes de leurs parents.

Après la guerre, la situation s'améliora. Butin eut, au Salon, de véritables succès. Ce furent, de 1874 à 1881, *les Pêcheurs de moules*, *l'Attente*, les *Femmes au cabestan*, l'*Enterrement à Villerville*, *la Femme du marin*, *l'Ex-voto*, *le Départ*, œuvres charmantes et profondes, d'un sentiment très délicat, très sincère et très réservé. Butin ne va jamais jusqu'au bout de l'émotion qu'il éveille, il n'abuse pas, il donne à entendre et n'insiste pas. Surtout il a soin de ne pas dériver jusqu'à la littérature ; c'est par le seul moyen de son art strict et rigoureux qu'il attendrit et fait songer. Son dessin est admirable de justesse, de sobriété, de vigueur ramassée et souple : c'est vraiment le dessin d'un maître. La couleur est un peu grise : son esprit subtil et discret se plaisait dans les nuances de demi-jour et il savait choisir des sujets auxquels convînt une grande douceur de coloris.

Le succès fut tel qu'on déménagea ; on s'installa, mieux qu'à la Monnaie, en haut du faubourg Saint-

Honoré. Après le Salon de 1881, voilà Butin décoré. Grande joie. A Saint-Quentin, banquet, discours en l'honneur du glorieux compatriote. Ce fut l'époque la plus prospère; — et le malheur n'était pas loin.

Louisette tomba malade. Elle avait eu l'enfance et l'adolescence trop dures. Les fatigues d'autrefois l'avaient minée intimement; dès la première atteinte de la maladie, incapable de résistance, elle était perdue. Elle souffrit de la poitrine, elle toussa, maigrit. Butin la conduisit à Villerville, à Pau. Il fit, pour la sauver, tout ce qu'il put. A mesure qu'elle allait de plus en plus mal et qu'il était plus évident que nul remède ne prévaudrait contre tant de faiblesse et de langueur, le pauvre homme s'affolait davantage; il ne vivait plus que tremblant, dans une sorte d'épouvante tragique, d'angoisse suffocante, et l'effort qu'il faisait pour dissimuler son effroi, auprès de la malade, le tuait.

Pendant les derniers mois de sa vie courte, Louisette fut plus que jamais exquise; une beauté surnaturelle lui vint, le charme mystérieux et comme angélique de son visage divinisa ses traits émaciés et les mots qu'elle disait semblaient venir du Paradis.

Un jour qu'elle se croyait mieux elle mourut.

Butin, dès lors, n'exista plus. Il tomba malade à son tour. Louisette mourut au mois de juin 1883, Butin au mois de décembre.

Telles furent ces pauvres et belles vies.

V

NOTRE AMI PAVIE

— L'histoire de notre ami Pavie est tragique, extraordinaire, folle. Elle est déplorable, mais héroïque et singulière au point de ne plus sembler mélancolique ; elle est absurde et attachante comme un roman d'aventures...

Pauvre Pavie déraisonnable et qui voulut embellir d'exploits sa destinée, mais le sort déjoua ses intentions généreuses !...

Il était le fils d'un Français établi depuis longtemps en Amérique. Ce Français, intelligent, riche, avait un autre fils. Il les envoya tous les deux achever à Paris leurs études : l'un était assez calme ; l'autre, Octave, n'était pas calme du tout.

Octave Pavie, à peine adolescent, ne rêvait que voyages, équipées. Très vivant, brillant, joli garçon, il avait un grand charme d'allègre jeunesse.

Il était, quand il devint notre camarade, étudiant en médecine. Nous l'avons connu par Cazalis, qui suivait les mêmes cours que lui, — ce docteur Cazalis, qui est aussi le poète Jean Lahor et qui même, en ce temps-là, faisait plus de vers que de

médecine. Pavie nous plut. Nous l'adoptâmes : il fut de la bande.

Il vint avec nous en Bretagne et se montra sans cesse le plus gai, le plus charmant compagnon. Je vous ai dit comme il parcourait les landes, chasseur de lapins et d'oiseaux d'eau; tandis que nous dessinions, il s'en allait, lui, battre les buissons...

Un peu plus tard, au retour de cette expédition bretonne, il épousa — ou peu s'en faut — une jeune Irlandaise, très jolie, intelligente, bonne, et eut d'elle une petite fille. Nous voyions de temps en temps Mme Pavie, et nous avions pour elle autant d'estime que de simple amitié. Pavie devait l'épouser véritablement un jour ou l'autre; il lui manquait divers papiers, qu'on lui enverrait d'Amérique; et puis il était toujours si occupé de projets et de chimères qu'il paraissait, dans la réalité quotidienne, négligent. Plus empressé, notre sympathique respect consacra Mme Pavie.

Ensuite, nous avons été, les uns et les autres, dispersés... Rome, l'Espagne, le Maroc, — nous avons perdu de vue le jeune couple.

Arriva la guerre. Nous ne savions pas où était Pavie. Mais, un jour, Mme Pavie vint me voir. Elle me raconta que Pavie était en province et, conscient de ses origines françaises, se conduisait en brave homme. Il avait organisé et entretenait à ses frais un petit escadron franc d'éclaireurs... Evidemment, il ne suffisait point à cet imaginatif de s'enrôler dans les troupes régulières. Il rêva de prouesses magnifiques et, en somme, sut se rendre utile en plusieurs occasions.

Seulement, tout à son aventure, il oublia Mme et Mlle Pavie. Son escadron lui coûtait assez cher et accaparait tout son zèle. Les communications entre Paris et la province furent coupées. Bref, Mme Pa-

vie, avec sa fillette, se trouva bientôt fort embarrassée et nous en fit la confidence. Nous avons pris soin d'elle, amicalement.

Pavie, après la guerre, revint à Paris. Mais, ayant à regret licencié son escadron de partisans, il était moins apte que jamais à la vie tranquille. Une nouvelle idée le tourmentait : aller au pôle Nord. Mme Pavie l'eût en vain voulu retenir. Bref, il partit pour l'Amérique, afin d'organiser son entreprise.

Deux ans passèrent. Mme Pavie, tant qu'elle eut de ses nouvelles, nous les communiqua. Et puis l'explorateur s'enfonça dans le silencieux mystère des glaces inconnues. Personne ne sut ce qu'il devenait.

Ce qu'il devenait?... Mme Pavie, avec sa fillette à la main, en deuil, pleurante, me vint raconter que Pavie était mort... Son émotion coupait ses phrases. Elle me donnait un détail après un autre, s'interrompait... Le récit la choquait, l'offensait, lui était pénible à faire... Oui, l'expédition avait mal tourné. Pavie, dans sa hâte de héros pressé, avait un peu bâclé ses préparatifs. Il était si hardi, si brave, qu'il ne s'attardait pas aux précautions... Et puis les circonstances avaient tourné contre lui, le hasard s'était dressé entre lui et son projet, le mauvais hasard qui disloque les meilleurs agencements. D'abord, on avait navigué le mieux du monde, avec confiance, avec entrain. Les premières difficultés furent éludées gaillardement. Le navire souffrit; on n'y fit guère attention, parce qu'on était résolu à mener vivement la belle entreprise. On fatigua le navire; et, quand survinrent les mauvais temps, il n'avait plus la résistance nécessaire. On fut pris dans les glaces, les neiges. Il fallut séjourner là...

— Deux matelots sont revenus... Deux seulement... On sait l'endroit exact où Pavie est mort. Et même, les deux matelots ont rapporté, dans une boîte, les restes de leur capitaine...

C'est à peu près tout ce que je sus par Mme Pavie. Je n'appris que plus tard le plus horrible, que voici.

Quand on fut immobilisé dans les glaces, les vivres vinrent à manquer. On ne pouvait ni avancer ni reculer; on ne pouvait qu'attendre l'heureuse rencontre d'une autre expédition. Mais il ne s'en présenta point.

Les matelots devinrent fous. Pavie, pour les calmer, fit l'impossible et bientôt ne fut pas maître d'eux. C'était la famine et c'était la démence qu'elle amène.

Après des heures d'angoisse et de colère, après des heures qu'on a peine à se représenter, on décida de tirer au sort pour savoir qui — qui — qui serait mangé!... Pavie voulut participer à cette loterie funèbre, dont le gagnant serait victime... Le sort désigna, non le plus jeune, non le mousse, — mais le capitaine!

Il paraît que Pavie, alors, désigné, se souleva, donna une grande secousse afin de se jeter par-dessus bord, dans une anfractuosité de la glace, dans l'eau, et de se noyer. Les affamés le rattrapèrent par les jambes, le tirèrent à eux... Et ils le mangèrent.

Il avait vu les yeux dévorants de son équipage et, pris de peur, il avait choisi une autre mort... Ils le mangèrent, ou, du moins, ils en mangèrent une bonne partie. De sorte que, « les restes du docteur Pavie » que ses matelots rapportèrent, c'étaient les restes, en effet, de leur repas, les reliefs qui avaient échappé à leur féroce appétit...

Ainsi mourut notre pauvre ami Pavie, un gentil garçon qui jamais ne tint compte des difficultés lorsqu'il avait une aventure en tête.

Comment revinrent les matelots? Comment racontèrent-ils leur histoire? Ou comment leur histoire fut-elle connue? Et furent-ils poursuivis, condamnés? Ou bien leur état de folie les excusa-t-il? Je crois que je ne l'ai pas su; en tout cas, je l'ai oublié.

Personne n'aurait pu prévoir l'horreur d'une telle fin. Mais il fut toujours évident que Pavie ne mourrait pas dans son lit, ayant mené sa vie à bien…

La pauvre Mme Pavie n'avait plus ni ressources ni espérance. Pour toute fortune, elle possédait plusieurs lettres de Pavie, par lesquelles il s'engageait à l'épouser bientôt. Il lui avait laissé, en partant, ce témoignage inutile de son attachement fidèle.

Mme Pavie, sur notre conseil, s'adressa à la famille de notre ami : elle écrivit et jamais ne reçut de réponse. Alors, l'un de nous lui trouva une petite place de caissière, n'importe où; elle gagna sa vie et la vie de son enfant comme elle le put.

Elle venait me voir, deux ou trois fois l'an, me raconter ses mélancolies…

Un jour, elle était ici, dans mon atelier, — quand mon domestique entra, m'apportant une carte.

Je lus cette carte :

MADAME PAVIE

— Comment? Mais, la voici, Madame Pavie!
— Non… C'est une autre dame…
— Une autre dame Pavie?…

J'en étais là de m'étonner... Je regardais la carte ; et je regardais la première Mme Pavie. Celle-ci ne comprenait rien à l'incident : — moi, non plus !... La seconde Mme Pavie, sans plus attendre qu'on l'introduisît, très résolue, entra...

C'était une grande femme, jolie, élégante, pourvue de toute l'énergie américaine. Elle s'avançait, à pas rapides, vers moi. Quand elle fut tout près, sans que j'eusse bougé, elle me déclara brusquement :

— Je suis Madame Pavie !

— Mais non !... fis-je, interloqué.

Elle répliqua :

— Si ! Je suis Madame Pavie, la veuve du docteur Pavie, qui est parti pour le pôle Nord, a fait naufrage et fut mangé !

Elle me regardait, directement, dans les yeux. Moi, je regardais la première Mme Pavie ; et puis la seconde... Je regardais l'une et l'autre, alternativement : l'Américaine était solide, robuste, arrogante, et l'Irlandaise était douce, frêle, résignée... L'Irlandaise regardait étrangement l'Américaine... Je fus, entre ces deux femmes de mon camarade Pavie, éperdu, épouvanté, stupide...

Que faire ?... Je les présentai l'une à l'autre :

— Madame Pavie !... Madame Pavie !...

Et, tout de suite, il me sembla que je dégageais ma responsabilité. Je m'écartai ; j'attendis... Un instant, je pensai que ces deux femmes allaient se précipiter l'une contre l'autre et qu'elles se battraient... Inégal combat ! Je devrais me jeter au secours de la chétive Irlandaise ; l'Américaine n'en ferait qu'une bouchée : une Mme Pavie serait mangée par une autre Mme Pavie, comme avait été mangé par ses matelots mon pauvre Pavie !...

J'imaginai tout cela en un clin d'œil, avec une lucidité qui m'effraya... Pas du tout!... La petite Mme Pavie, émue et pâle, ne bougeait point. La grande Mme Pavie alla vers elle, la main tendue; et elle dit :

— Je sais... Pavie m'avait raconté, loyalement, parce que Pavie était loyal... Maintenant, madame, notre mari est mort; c'est la destinée... Alors, moi, je vous tends la main et je vous demande si vous voulez être mon amie... Moi, je serai votre amie, volontiers... Vous m'aiderez dans une tâche que j'assume et qui est de recueillir tous les documents sur l'homme brave qui fut mon mari... et le vôtre... Je fais une enquête, par la Société de Géographie et par tous les moyens, sur son courage, son abnégation, ses malheurs... Voulez-vous m'aider?...

Elle débita tout cela d'une traite... La petite Irlandaise était ahurie. L'Américaine, après un instant de silence, reprit :

— Voulez-vous être mon amie et m'aider?

— Oui!... répondit, à demi-voix, l'Irlandaise.

L'Américaine, qui lui tenait toujours la main, la lui secoua vigoureusement, en signe d'entente...

Je me dis, en moi-même :

— Ouf!...

Et je félicitai vivement les deux femmes de mon ami : c'était bien, c'était à merveille!... Alors, la petite Irlandaise, plus sûre d'elle, eut un élan :

— C'est convenu!... Je vous aiderai...

Elles partirent ensemble, bras dessus, bras dessous, comme deux amies d'autrefois qui se retrouvent, et parlant anglais. C'est une langue, parmi d'autres, que j'ignore. Mais elles n'avaient plus besoin d'être comprises de moi : elles s'entendaient si bien, toutes les deux!...

Je les vis s'en aller; et, en moi-même, je me répétai :

— Ouf!...

Je n'ai jamais revu l'Américaine. L'Irlandaise, je l'ai revue quelques mois plus tard. Elle me fit un grand éloge de l'Américaine, qui avait été charmante, obligeante, délicieuse pour elle et pour sa fille, et qui lui avait proposé une situation très agréable en Amérique. Mais, elle, l'Irlandaise, n'avait pas voulu traverser l'Océan... L'Américaine était partie avec tous ses documents, après maintes recherches, enquêtes, conversations, copies d'articles de journaux... A-t-elle écrit la biographie d'Octave Pavie? je l'ignore. Si elle l'a fait, je suis sûr qu'elle a consacré un grand chapitre à la première Mme Pavie.

Quelque deux ou trois ans plus tard, je reçus de Londres une lettre de cette première Mme Pavie. Elle s'était réinstallée dans sa Grande-Bretagne; elle s'était tirée d'affaire, et je pense que l'aide de la seconde Mme Pavie y contribua. L'avenir de la petite fille était assuré...

La première Mme Pavie mourut peu de temps après, ayant achevé sa destinée douloureuse et patiente.

Une autre chose que je n'ai jamais sue, par exemple, c'est si mon ami Pavie avait trouvé le loisir d'épouser vraiment sa seconde femme plus que la première. Il était romanesque, chimérique; il se dépêchait de vivre, comme s'il devinait que son existence serait très courte. Il n'avait pas le temps de se marier; il eut, cependant, deux épouses, très fidèles et très dévouées.

VI

LA RÉVOLUTION ESPAGNOLE DE 1868

— Dès que Regnault fut libre, il quitta Rome pour venir me retrouver à Burgos, où je l'attendais avec un de nos bons amis, Roger Jourdain, le peintre. Jourdain voyagea plusieurs semaines avec nous; et puis il fut pris de nostalgie et rentra en France.

Nous avons rencontré Lockroy. Je le connaissais depuis longtemps : nous faisions tous les deux partie d'un dîner dit du « Tire-Bouchon », qui se donnait aux Batignolles, chez le père Choquet, et où venaient Vibert, Leloir, Barrias, d'autres encore.

Donc. à la gare de Burgos, nous attendions Regnault, lorsque je vis, à la portière d'un compartiment, une tête absolument glabre et qui me dit bonjour... C'était Regnault : à la suite de son accident de cheval, il avait perdu barbe et cheveux. Un Regnault méconnaissable.

Burgos est une sombre ville, et qui nous étonna par son air farouche. Mais quelle joie était la nôtre! Voir l'Espagne d'Hugo, de Gautier!...

L'Espagne avait encore son pittoresque, ses costumes. Aujourd'hui, les casquettes de cyclistes, à visières de celluloïde, ont remplacé le sombrero; les pantalons larges de terrassiers ont remplacé les culottes courtes et les bas bleus ou blancs; les espadrilles sont devenues de gros souliers. Nous aurons été parmi les derniers à voir la vieille Espagne d'autrefois.

Lockroy nous déclamait des vers d'Hugo :

Burgos de son chapitre étale la richesse;
Peñaflor est marquise et Girone est duchesse.

Etc. Il savait Hugo par cœur.

A Burgos, dans la seule auberge possible, il y avait, je m'en souviens, une très belle fille qui nous fit laver ses assiettes, étant cuisinière; nous les lavions, Regnault et moi, pour lui faire plaisir.

Ce n'était pas notre seule occupation. Mais nous prenions dans les rues, partout, des croquis.

Un jour, j'étais à la cathédrale et je travaillais à une aquarelle : une magnifique tenture de soie rose brodée, en or, d'armes épiscopales, — lorsque le bedeau s'approcha de moi, un terrible bedeau, sinistre, et qui me dit :

— Hier, on a assassiné l'évêque derrière ce rideau!

La tenture de soie rose prit, à mes yeux, des couleurs flamboyantes. J'étais romantique; toutefois, je me retirai : la place, décidément, n'était pas sûre et le conseil du bedeau me sembla bon à suivre.

Nous voyions arriver, de la campagne vers la ville, les paysans. Il y avait, dans les rues, des attroupements bizarres. Des gens armés circu-

laient. Cette agitation, qui ne troublait pas beaucoup le silence de cette ville, avait quelque chose d'étrange et d'inquiétant, pour nous surtout qui n'étions pas au courant de l'aventure et qui ne savions pas que la révolution d'Espagne commençât.

Nous sommes allés ensuite à Avila, qui est une ville triste. Et nous pensions à sainte Thérèse.

La *posada* où nous descendîmes était une vraie auberge de don Quichotte. Il s'y arrêtait un instant, pour repartir bientôt, des rouliers, des muletiers, des gens extraordinaires, costumés étrangement, armés de couteaux, de tromblons, et qui avaient des gueules formidables!... Les gaillards se dirigeaient vers Madrid, pour la Révolution.

Quelle hôtellerie! A la porte de notre chambre, il n'y avait pas de verrou; mais nous avions une façon particulière de nous barricader au moyen d'une brosse à dents savamment introduite dans la serrure.

La première nuit que nous étions là, nous entendons soudain du bruit, des chuchotements, de singuliers murmures, qui viennent de la salle d'en bas. Qu'est-ce? Nous sommes inquiets; nous sommes plus curieux encore : et nous descendons, pour voir un peu. Nous tombons en plein milieu d'une réunion de conspirateurs. Ils n'attendaient qu'un mot d'ordre pour joindre Madrid, et prenaient leurs dispositions. De temps à autre, une voix basse et lugubre proférait :

— Viva la gorda!

C'est-à-dire : « Vive la grande!... » Sous-entendu : « Révolution ». Le mot principal, on ne le disait pas; on était de vrais conspirateurs de mélodrame.

Ils nous reconnurent pour des Français et n'eu-

rent pas de cesse que nous leur chantions la *Marseillaise.* Nous la chantâmes tous les deux, Regnault et moi, — Regnault, surtout, avec sa belle voix éclatante, — pendant que les conjurés mangeaient des pastèques. Je vois encore Regnault monter sur la table et chanter :

Allons, enfants de la patrie...

Le premier couplet. Toujours le premier; les autres, les Français ne les savent pas. Mais, le premier couplet achevé, Regnault le recommençait. Il s'était coiffé, comme d'une tiare verte et luisante, d'une écorce vide de pastèque et chantait éperdument.

Désormais, la Révolution possédait toutes nos curiosités. Nous avons quitté Avila pour Madrid, afin de ne rien perdre du spectacle que les conspirateurs nous préparaient. Et nous nous sommes dépêchés : nous voulions arriver en même temps que ces farouches gaillards que nous voyions se hâter vers la capitale avec des projets dans la tête.

Notre *casa de huespedes,* sorte de pension de famille qui, mieux qu'un hôtel, convenait à la modicité de nos ressources, était située au centre de la ville. Elle appartenait à des Français. L'homme était le dernier postillon qui eût fait le service de la frontière à Madrid, avant les chemins de fer. La femme avait été femme de chambre de Mme de Montijo. Elle nous raconta de jolis traits de bonté de la duchesse d'Albe, sœur de l'impératrice Eugénie.

Madrid était calme. Un jour, à la promenade, nous vîmes un rassemblement de troupes : les officiers prêtaient serment de fidélité à la Reine.

Nous avions des lettres de recommandation pour

Madrazo, peintre de la Reine, directeur de l'Ecole des beaux-arts, conservateur du musée. Un homme délicieux, distingué, obligeant. Plus tard, les révolutionnaires, maîtres de Madrid, voulurent l'expulser, comme peintre de la Reine; mais nous lui évitâmes, Regnault et moi, cet ennui. Il profita de nos bonnes relations avec les insurgés.

Nous allions beaucoup au musée. Nous avions le costume espagnol : chapeau de torero, à grands bords, et la cape ; — de telle sorte qu'on nous prenait pour des Portugais!... Nous travaillions. Regnault préparait son « envoi de Rome » — daté de Madrid : — une copie des *Lances*, de Velasquez. Quand nous peignions, tous les deux, au musée, l'étonnement de nos petits confrères espagnols était de nous voir gauchers l'un et l'autre, comme si ç'avait été la mode, cette année-là, en notre pays.

Mais, surtout, la rue était, pour nous, pleine d'idées de tableaux. Il nous fallut louer un atelier. Ce fut calle Cervantès; et les meubles venaient du *Rastro*, qui est le « Temple » de Madrid.

Nous avions fait la connaissance des gitanos. Ils avaient leur campement dans un quartier de Madrid, dans un faubourg qui s'appelait — en vérité, je ne sais pas pourquoi ce nom français — « Chambéry » ; le soir, quand on fermait les portes de la ville, ils devaient être rentrés chez eux. Bref, ils habitaient une sorte de ghetto. C'était une tribu de bandits et de vagabonds ; des gens de rien, mais pittoresques à souhait : les modèles rêvés, pour ces peintres que nous étions. De temps à autre, quelques-uns d'entre eux venaient poser à notre atelier : c'était le désespoir de notre propriétaire, pour qui le mépris des gitanos était un dogme. Ils nous invitèrent, un jour :

— Venez nous voir dans notre famille.

Et nous, d'accepter. On n'entrait pas comme on voulait, dans le campement des gitanos. C'était un milieu très-fermé. Nos amis madrilènes nous déconseillaient vivement cette aventure. Inutile : notre curiosité avait ses exigences. Quand nous partîmes pour cette aventure, nous emportions sous nos capes de bonnes bouteilles de vin, des gâteaux et de petits présents pour les femmes. Il fallait amadouer les caractères trop revêches.

Des gitanos de marque sortirent du campement et vinrent à notre rencontre.

Cette démarche courtoise nous avait sacrés gitanos. La tribu nous exhiba ses richesses. Châles de soie, belles vestes, couteaux, mille bibelots. Opéra-comique et bric-à-brac : un singulier mélange.

Les gitanos parlaient une langue impossible : on ne sait pas ce que c'est, que cette langue-là!... Eux sont des espèces d'Indiens bizarres, bronzés, beaux comme le soleil. Et les voici qui se mettent à chanter : Regnault notait leurs musiques; et leurs femmes à danser. Quelles danses! un peu sauvages et admirables.

Le champagne, les gâteaux, les pâtés eurent un vif succès. Et de la cordialité s'ensuivit. Ce furent des cris, des bavardages incompréhensibles...

Un petit garçon venait de naître. Il fut décidé que nous en serions, Regnault et moi, les parrains. Qu'est devenu notre filleul? A vrai dire, je ne le sais pas.

Les femmes nous baisaient les mains, de gratitude et de respect. Toutefois, on nous avait avertis de ne pas leur faire la cour...

Les plus malignes de la bande lisaient, aux lignes de nos paumes, la bonne aventure. Aucune

d'elles ne prédit le triste sort qui attendait mon pauvre Regnault!... La marmaille, les petits ânes, la basse-cour nous entouraient; et c'était un prodigieux pêle-mêle.

Quand nous dûmes, la nuit approchant, nous retirer pour rentrer dans Madrid, les hommes avec leurs gourdins nous accompagnèrent jusqu'à la limite du campement. Il faisait un beau temps, une splendide nuit d'Espagne. Tout à coup, les voici qui se rangent en deux lignes parallèles, se placent vis-à-vis, lèvent leurs gourdins et, de ces gourdins levés, font une sorte de toiture sous laquelle il faut que nous passions entre leur double file. Et, cependant, ils disent à chacun de nous quelque chose de rauque et qui signifie :

— Nous serons toujours près de toi, parce que, si le ciel tombe, nous empêcherons avec nos gourdins que les morceaux du ciel t'écrasent !

A quelques jours de là, nous vîmes, au Prado, des soldats qui partaient pour la bataille d'Alcala.

Une autre fois, nous travaillions au musée, lorsque survint et déclara qu'elle nous cherchait depuis deux jours la duchesse Colonna, — cette duchesse Colonna qui, sous le pseudonyme de Marcello, a fait de jolie sculpture : à Rome, des bustes et de grandes figures ; à Paris, cette *Pythie* en bronze, qui est au bas de l'escalier de l'Opéra.

Marcello !... C'était une grande femme, très artiste, belle, élancée, vivante et enthousiaste, gaie. Elle voyageait en Espagne avec un de ses parents. Celui-ci, homme de précaution, avait dans ses poches deux lettres de recommandation qui pouvaient également lui être utiles : l'une, entourée d'un ruban bleu, dans la poche de droite, était adressée à Marfori, le ministre de la Reine, pour le cas où la Révolution serait écrasée;

l'autre, entourée d'un ruban rouge, dans la poche de gauche, était adressée au général Prim, pour le cas où la Révolution triompherait. De cette manière, il était tranquille, ou à peu près... Ils s'étaient trouvés un instant, la duchesse et lui, pris dans l'armée royaliste; et celle-ci, justement, que commandait Novallichez, venait d'être battue par les troupes insurrectionnelles de Serrano. Bagages perdus, la duchesse était habillée, en ce mois d'octobre, d'une petite robe de toile.

Toute la saison, nous allions ensemble au musée. La duchesse emportait un bougeoir de l'hôtel, et elle s'en servait comme d'une armature: elle le revêtait de glaise et, dans la glaise, modelait les nains de Velasquez, dont nous faisions, Regnault et moi, des copies.

Pendant que nous travaillions ainsi de notre métier, tous les trois, je vis arriver, un matin, la comtesse de Nadaillac. Elle aussi était venue en Espagne pour se promener et pour peindre, sans prévoir la révolution. Elle possédait un joli talent d'aquarelliste. Je l'avais vue souvent, au Louvre, faire des copies. Cela suffisait pour qu'en de telles conjonctures j'allasse au-devant d'elle et lui offrisse le secours de notre expérience...

Nous fûmes donc quatre artistes, deux gauchers et deux grandes femmes, l'une blonde et l'autre brune, belles l'une et l'autre et, par leur haute taille, singulières à côté des petites et rondelettes Espagnoles. Les passants regardaient ces étrangers étonnants qui, en pleine Révolution, s'occupaient de peinture et de sculpture.

Le drôle d'aspect qu'eut alors Madrid!... Désormais, nous vécûmes, Regnault et moi, dans la rue, à regarder. La duchesse Colonna et son parent se

tinrent un peu à l'écart. Il y avait des barricades, de place en place; et des ficelles, tendues entre deux maisons opposées, portaient des banderoles où se lisaient ces mots : « *Pena de muerte á los ladrones!*... Peine de mort aux voleurs! »

Prise du palais royal par les républicains, distribution d'armes au peuple. Nous étions là, Regnault et moi.

On nous offre des hallebardes, des épées de cour. Nous les acceptons volontiers...

D'ailleurs, on ne tuait personne, en dépit de ces armements. Ceux qui avaient des fusils et de la poudre tiraient sur les pigeons : il en fut fait un massacre. Pourtant, j'ai vu mettre à mal un pauvre diable qui avait volé la montre d'un Anglais. L'Anglais, humanitaire, protestait, affirmait que la faute n'était pas grave, prenait généreusement la défense de son voleur. Il ne comprenait pas l'espagnol; on ne comprenait pas son anglais; il se débattait, mais on lui montrait les banderoles où était signifiée la peine de mort pour les voleurs. L'amateur de montres anglaises fut écharpé. Sauf quelques incidents de ce genre, la révolution madrilène fut bruyante, certes, mais inoffensive.

Évidemment, on nous fit chanter force *Marseillaise*. Et même, il fut décidé que nous peindrions les étendards des corporations. Alors, nous voici, Regnault et moi, près d'une barricade, assis sur des caisses de poudre, qui décorons les grandes bannières de Républiques envolées dans le ciel, de devises, de portraits de Prim, de Topete, de Serrano, de « Vive Prim! », etc. Nous étions un peu les prisonniers de l'émeute. Du reste, on apprécia notre peinture et nous fûmes très populaires.

Entre temps, la Révolution démolissait les écuries de la Reine et les républicains se mettaient à cheval.

La ville était pleine de sérénades. Mais de sérénades à la République!... C'étaient les étudiants qui fêtaient ainsi leur nouvel idéal.

Il y eut de beaux épisodes. Nous avons vu l'entrée du général Prim à Madrid.

Un autre jour, à la Puerta del Sol, grand tumulte. On crie : « *Viva Castelar !...* » Qui est-ce? Nous ne savons pas... Mais le personnage est acclamé. On dételle ses chevaux. Cette ardeur nous gagne; et, avec d'autres, mieux renseignés que nous peut-être, nous nous attelons à la voiture de ce triomphateur, pour la traîner. Ce n'est qu'ensuite que nous avons appris ce qu'était ce tribun, dont la tonitruante voix nous avait frappés sans nous rien dire... Mais notre zèle n'était pas méticuleux, et nulle occasion d'enthousiasme ne nous laissait indifférents.

Un soir, à la plazza Mayor, où autrefois on brûlait les juifs, il y eut musique. Des Italiens, leurs petits violons sur le ventre, jouaient de chaudes romances. Nous chantions, nous, la *Marseillaise* : premier couplet; le deuxième, impossible de nous le rappeler!... Et nous étions bientôt très enroués.

Une autre fois, grande manifestation sur la calle Alcala. Défilé autour de la Puerta del Sol. Regnault et moi, nous représentions, bénévolement, la France. Tamberlick, le ténor italien, représentait l'Italie. Et un directeur de cirque, dont je ne sais plus le nom, représentait je ne sais plus quel pays. Il était descendu à la même *casa de huespedes* que nous... Je me rappelle qu'il se vantait d'avoir, le premier, organisé en France des exhibitions d'éléphants... Nous marchions derrière les toreros. Tamberlick entonna de rudes « enfants de la Patrie » !...

Si bien que, le lendemain, nous reçûmes avis de l'ambassade d'avoir à nous tenir tranquilles, Re-

gnault surtout, à qui l'on rappelait son titre de pensionnaire de la Villa Médicis ; même, on nous menaçait d'expulsion.

Et puis, le gouvernement provisoire s'étant installé, ordre fut donné de rendre les armes. Grande tristesse pour Regnault et pour moi !... Nous entourâmes de chiffons nos hallebardes et nos épées de cour et nous les rapportâmes au Palais, timides et confus. Ainsi se termina notre carrière de républicains espagnols.

VII

LE PORTRAIT DU GÉNÉRAL PRIM

— Un jour, tandis que nous travaillions dans notre atelier de la calle Cervantès, Regnault et moi, on nous annonça deux visiteurs : le comte et la comtesse de Barck. Nous ne les connaissions pas.

Le comte dit à Regnault :

— Nous sommes amis du général Prim... et nous sommes de la conspiration... Bref, voulez-vous faire le portrait du général?... A vrai dire, il ne pourra guère poser; il n'a pas le temps... Mais il s'agit d'un grand tableau; le général à cheval, entouré du peuple madrilène, comme à son entrée dans la ville. Les conditions? N'importe lesquelles!...

Regnault accepta tout de suite. Nous avions assisté à l'entrée triomphale de Prim dans la capitale espagnole : un beau spectacle et digne de tenter le génie de Regnault.

De Barck était Suédois, de bonne famille, vivant, gai, enthousiaste, artiste; il dessinait avec goût... Mais surtout il avait la passion de la politique. Lors de l'affaire de Boulogne, c'est lui qui se

trouva là pour prêter son passeport au prince Napoléon. L'Empereur, plus tard, lui en marqua généreusement sa gratitude. La comtesse de Barck était une petite femme, un peu boulotte, très jolie, brune, des yeux noirs. Son portrait en costume espagnol, par Regnault, est au Louvre. Française, du reste; fille d'un officier, élevée à Saint-Denis, intelligente, vive, courageuse; oui, une gentille Française!...

Donc, les de Barck avaient rencontré le général Prim à Bruxelles, où il était exilé. Mari et femme : deux âmes de conspirateurs! A peine eurent-ils causé avec Prim que l'affaire s'arrangeait, au gré de celui-ci et de ceux-là. Il fut convenu que, pour rentrer en Espagne, Prim assumerait ce personnage : valet de chambre du comte de Barck. Le rôle exigeait que Prim n'eût pas de barbe; il dut se faire raser : ce ne fut pas sans peine ni regret, car Prim tenait à sa barbe!...

Le difficile était, pour de Barck, de traiter le général Prim en domestique, aux yeux de tous, et, pour le général Prim, d'observer strictement les règles de sa nouvelle situation. Or, un soir, dans le salon des de Barck, Prim, en sécurité, causait les mains dans les poches de son pantalon, devant la cheminée; et je crois qu'il fumait un cigare. C'était à l'hôtel. Un domestique — un vrai domestique de l'hôtel — entre et voit ce valet de chambre supposé qui se coiffe négligemment avec un petit peigne de poche, tout en épiloguant sur ceci ou cela, en homme du monde bien reçu par des amis.

— Nous crûmes être découverts et pincés! nous disait le comte de Barck, en nous racontant, plus tard, cette anecdote.

Nous n'avons connu ces détails de la conspira-

tion que peu à peu. Mais l'offre du portrait fut acceptée séance tenante.

Prim était un singulier petit homme, qui affectait la froideur et la simplicité. Il prenait un genre Bonaparte. Il ne portait pas ses décorations. Il avait les mains gantées de gants crispins noirs. Général d'artillerie : tenue austère. Les autres — Serrano, par exemple, — avaient la poitrine couverte d'ordres et de dorures épaisses. Lui, semblait une petite vipère noire.

Il parlait assez bien le français... Enfin, nous nous entendions. Il dit à Regnault :

— Venez me voir, dans mon bureau, quand vous voudrez...

Son calme résolu, la netteté sèche de ses propos, contrastaient avec l'exubérance méridionale des autres généraux insurgés.

Regnault allait voir le général Prim, à son bureau, de temps en temps. Quelquefois, nous sortions avec lui. Quand nous le reconduisions au ministère, après avoir dîné ensemble chez des amis, nous avions l'air de sa petite garde. Notre situation n'était pas mauvaise, dans la révolution espagnole.

Sous l'Empire, les jeunes artistes étaient volontiers républicains. Nous l'étions. Mais, surtout, le pittoresque de l'aventure nous ravissait.

Avec tout cela, Prim ne posait pas beaucoup. Il n'était pas libre : ce n'est pas une petite affaire que de transformer en gouvernement régulier l'insurrection. Alors, il eut l'idée de prêter à Regnault le costume qu'il portait lors de son entrée à Madrid.

Et c'est moi qui posai !

Un ennui : Prim était plus petit que moi, plus étroit d'épaules. Son uniforme ne m'allait pas du tout. Cependant, je le revêtis. Comme Prim, dans

le tableau, devait être à cheval, j'enfourchai un tonneau que nous avions placé sur deux chaises et calé tant bien que mal. Des ficelles me servirent d'étriers.

Prim ne croyait ni à Dieu ni au diable. Il avait confiance en son étoile. Il disait que la balle qui devait le tuer n'était pas encore fondue!... Je ne sais pas quand elle le fut. Quelques mois plus tard, en effet, Prim sortait de la Chambre des députés, lorsqu'une pétarade éclata d'une boutique dont les volets étaient clos et Prim fut blessé à mort; il succomba, quelques jours plus tard, avec des souffrances atroces. On n'a jamais trouvé les assassins; ou, du moins, on ne les a jamais trouvés officiellement.

Toujours est-il qu'il faisait l'esprit fort et représentait gaillardement la libre pensée espagnole.

Or, un jour que j'étais à cheval sur mon tonneau, ma main, qui, machinalement, touchait ma tunique, sentit à gauche quelque chose d'épais, comme un sachet cousu dans la doublure.

Impossible de ne pas regarder cela. Nous étions curieux, je vous l'ai dit!... Alors, nous décousons la doublure soigneusement; nous grattons, comme de petites souris acharnées. Nous trouvons un sachet. Nous ouvrons le sachet; et, dedans, que découvrons-nous? Une médaille de la Sainte Vierge, enroulée d'un bout de cierge brûlé!... Voilà.

Regnault travaillait dur, à son Prim. Quand il était en veine, impossible de l'interrompre. Une fois, il s'acharnait sur les jambes du cheval, — je ne posais plus! — il refusa de dîner. Il n'avait pas faim, disait-il; et j'insistais inutilement pour qu'il évitât de se fatiguer. Comme la nuit vint, il plaça des bougies sur sa palette, et il continua de peindre, à cette lumière. Il grignotait, distraitement,

des bouts de pain sec, — sec, enfin, je le croyais !...

Mais, à minuit, tout à coup, le voici malade. Il est pâle, il se tortille; il souffre horriblement de l'estomac. Je m'effraie; j'appelle le *sereno* et je l'envoie quérir un médecin... Regnault, tout à son œuvre, avait laissé traîner son pain dans son bleu de Prusse; — et il s'était absurdement empoisonné. Des vomitifs! Et, le lendemain, il travaillait.

Pour son cheval, il avait été faire des études — très belles! — dans les écuries de la Reine, dont les chevaux servaient maintenant aux généraux républicains. Il avait choisi pour modèle un magnifique andalou, à la crinière superbe et qui piaffait le mieux du monde.

Quand la tête du cheval fut faite, il fallut lui mettre à la bouche, autour du mors, de l'écume, comme en ont les fringants coursiers. Pour cela, nous faisions avec une éponge mousser du savon; puis nous jetions l'éponge à la bouche du cheval, sur la toile même, et Regnault peignait cette mousse savonneuse à mesure qu'elle se dissolvait : il se dépêchait, tandis que crevaient les petites bulles fragiles.

Le tableau était fort avancé, presque achevé, lorsque Prim vint nous rendre visite et voir son portrait. Il était accompagné de sa femme, du général Milans del Bosc et des autres officiers de son état-major.

Il regarda la toile, quelque temps, et ne dit rien. Il fut très froid, — si glacial même, que Regnault lui demanda s'il avait quelques observations à formuler... Eh bien, il fit la grimace. Il n'était pas content... Pourquoi le peintre l'avait-il entouré de « tout ce peuple »?... Prim était, au fond, très aristocrate; il avait une façon des plus méprisantes de

dire : « tout ce peuple, *pueblo!...* » qui était bien cocasse.

Regnault s'excusa, rappelant qu'il avait représenté l'entrée du général à Madrid, et qu'à son entrée le général était entouré de cet enthousiaste *pueblo*. Nouvelle grimace.

En outre, Regnault avait fait à Prim une mèche de cheveux sur le front. Cela ne plut guère à Mme Prim. Elle affirma que son mari était d'habitude bien coiffé et qu'il avait « une bonne tenue »... On se quitta sèchement : ça n'allait pas!...

Ensuite, Milans del Bosc revint, envoyé par Prim, pour excuser le général. Prim écrivit et s'excusa lui-même de sa « franchise toute militaire » : voilà tout; quant à aimer ce portrait, non, il ne l'aimait décidément pas.

— C'est bien! — dit Regnault; — je garderai mon tableau!...

Milans del Bosc fit, de la part de Prim, quelques cérémonies... A quoi bon?...

Regnault garda son œuvre. Elle lui fut laissée pour compte; et c'est à cette circonstance que le Louvre doit de posséder le portrait du général Prim, qui est une grande merveille.

Milans del Bosc était un petit homme, tout petit, blanc de poil, excessif, drôle, nerveux, sec; une gouttelette de don Quichotte. Il avait de l'esprit, de la gaieté. Nous l'appelions « le petit général ». Nous lui disions :

— Bonjour, petit général!...

Il n'avait pas du tout la froideur orgueilleuse de Prim. Nous l'amusions. Il était si petit qu'il ne portait pas d'épée : il n'y avait pas d'épée assez courte pour lui. Au lieu d'épée, une badine, — même sur les champs de bataille, où il avait eu du succès.

Il est dans le portrait du général Prim. Et il y a un autre portrait de lui, qu'a fait Regnault : on le voit assis sur un coin de table, les jambes ballantes, impayable. Ce tableau est maintenant à Fribourg, en Suisse, au musée Marcello. La duchesse Colonna, née Adèle d'Affry, était, à la fin de sa courte vie, revenue habiter la Suisse natale; en mourant, elle légua cette collection de ses œuvres, et d'œuvres qu'elle tenait de ses amis, à la petite et calme ville où elle avait eu des jours tranquilles...

Milans del Bosc !... Un petit frisé, blanc. Martial, avec cela, fier, très espagnol!... Et parlant très bien le français.

Une chose charmante, ce fut la présentation des généraux républicains à nos grandes dames, la duchesse Colonna, la comtesse de Nadaillac. Milans del Bosc avait une grande admiration pour la duchesse Colonna. Ils se rencontraient souvent à notre atelier. Conversations interminables, bavardages. Regnault chantait des *malagueñas*... Et Milans, en notre compagnie, oubliait tout à fait la Révolution. Un jour, au musée où il nous avait accompagnés, et où chacun de nous travaillait à le peindre, à le dessiner, à le sculpter, il l'oublia si bien qu'elle dut se rappeler à lui. Nous étions là... Tout à coup nous entendons du bruit dans la rue. Il fallut que Milans se mît à la fenêtre et saluât le peuple, qui le relançait par ses ovations.

La duchesse Colonna fit son buste : il était enchanté. Quand nous allions au musée, il escortait la duchesse Colonna; il la protégeait par sa seule présence. Il ne la quittait pas d'un pouce. Et rien au monde n'était plus amusant que de voir l'orgueil charmé de ce petit bonhomme de général, qui avait à son bras une duchesse de deux têtes plus haute que lui. Une duchesse romaine — vieille

aristocratie, — et lui, général de révolution. La duchesse avait son bougeoir à la main, bien entendu, — son bougeoir d'hôtel qui lui servait d'armature pour sa glaise.

Nous circulions ainsi par les rues madrilènes!... Un jour que l'émeute était inquiétante, le concierge du musée nous proposa des matelas pour la nuit. Nous avons décliné son offre obligeante, et nous sommes rentrés, — sans encombre, d'ailleurs. Nous sautions les barricades et nous criions :

— *Viva la Republica! Somos republicanos!...*

Nous étions priés à des réceptions dans la haute société républicaine. L'habit, pour cela, était nécessaire. Et nous n'avions pas d'habits... Il nous fallut chercher un tailleur et organiser de hâtives élégances...

Un soir, grand dîner chez l'un des personnages qui avaient été le plus mêlés aux derniers événements. Le gouvernement provisoire commençait à s'installer. Tous les nouveaux ministres étaient de la fête... Nous arrivons à sept heures. A huit heures, on ne dînait pas encore. Huit heures et demie, rien; huit heures trois quarts, rien. Neuf heures :

— Madame est servie!...

Bien! Seulement, Madame n'avait plus un bijou sur elle; Monsieur n'avait plus ni montre ni chaîne de montre... Les fournisseurs faisant des difficultés, il avait fallu payer d'avance, — et, faute d'argent liquide, avec les bijoux.

Nous donnions aussi des fêtes, à l'atelier; de petites fêtes cordiales et pittoresques. Nos amis les gitanos venaient, avec leurs guitares, et, sur leurs guitares, jouaient des airs que scandèrent nos danses, plus d'une fois, gaillardement. Les sérénades républicaines se modulaient sous nos fenê-

tres. Il y avait, à notre plafond, un grand parasol. Au bout des baleines, nous placions des bougies : et cela faisait une sorte de lustre. L'orchestre des guitaristes était dissimulé derrière le portrait du général Prim... De jolies fêtes !...

Le congé touchant à sa fin, Regnault devait retourner à la Villa. Et je crois bien que je vous ai raconté tout notre premier séjour en Espagne... Il y a encore ceci, pourtant...

Un jour, en pleine Révolution, un domestique arrive, porteur d'une lettre signée de deux jolis noms : une dame française, une dame espagnole. « Nous désirons vous voir; indiquez-nous le rendez-vous que vous voudrez... »

Nous, de répondre : « A l'atelier!... »

Elles vinrent. Nous ne les connaissions pas du tout... Jolies!... Et de grandes dames, comme il est dit dans *la Tour de Nesle*. L'une d'elles, la belle Andalouse, avait beaucoup à redouter de la Révolution. Elle ne se sentait pas trop en sûreté, dans Madrid, et ne voulait pas non plus s'exiler sans emporter avec elle ses bijoux, mille objets d'art, son luxe...

— Nous venons vous demander aide et protection...

Comment donc?... Nos bonnes relations avec Prim nous valaient une clientèle.

N'irons-nous pas prendre une tasse de thé, demain soir?... Assurément; avec un vif plaisir!... Ce beau palais était situé dans un quartier redoutable. Nous nous dissimulons sous nos capes très espagnoles, nous ramenons sur nos yeux nos *sombreros*. Grand mystère. Il s'agit de frapper trois fois à une petite porte de service. Nous frappons. Un domestique nous mène par des corridors indéfinis,

qu'il nous fait traverser, des caves, des pièces obscures, un mystérieux et inquiétant labyrinthe. Et puis, une porte s'ouvre. Un petit salon bien éclairé, luxueux, confortable, — et les deux dames! Un thé délicieux, un thé de mélodrame délicieux... Huit jours après, les deux dames avaient disparu, pour plus de sûreté. Un domestique les avait dénoncées. Nous ne les avons pas revues; et nous sommes, quelque temps, restés très amoureux de leur souvenir.

Enfin, voilà notre premier séjour à Madrid. Il est marqué par un chef-d'œuvre : le portrait de Prim!...

VIII

ROME PONTIFICALE

— Le congé de Regnault fini, nous partons pour Rome. Nous manquions d'argent, certes. Avant de quitter Madrid, nous vendîmes quelques tableaux et nos bibelots : de quoi faire, en troisième classe, le trajet de Madrid à Rome.

Le voyage fut difficile et interminable, — mélancolique aussi, car nous regrettions l'Espagne. Lentes diligences, mules fatiguées; les rivières de cette région, qui sont d'habitude sèches, étaient, après la saison des pluies, transformées en torrents. Le chemin de fer, que nous prenions de temps en temps, n'était guère plus alerte que les mules.

Nous nous sommes embarqués à Marseille. Tempête! Il nous fallut relâcher en Corse. Augmentation de frais, catastrophe! Nous avons passé trois jours à Ajaccio. Mais, pour éviter les tentations dispendieuses, nous demeurions à bord. Et pas de bordées!... Le souvenir le plus net que nous ayons gardé de la Corse, le voici : tous les hommes nous avaient l'air de ressembler à Napoléon, tous, les

les maigres et les opulents, au jeune Bonaparte ou à l'Empereur alourdi.

Dans notre bateau, nous étions à fond de cale, par raison de nécessaire économie. Ni l'atmosphère ni la compagnie n'étant agréables, nous passions tout notre temps sur le pont, — l'atmosphère était redevenue clémente, — à jouer de la guitare et des castagnettes. Regnault chantait sous la belle nuit méditerranéenne, où la douceur italienne se pressentait déjà.

A Rome, nous avons retrouvé plusieurs amis parisiens ; et nous avons reçu, de M. Hébert, l'accueil le plus charmant. C'était un homme délicieux. J'allais sans cesse à la Villa. Nous déjeunions dans l'atelier de Regnault, en dépit des règlements et grâce à la bonne volonté de M. Hébert.

Oui, la beauté de Rome nous fut sensible ; mais le souvenir de l'Espagne nous offusquait un peu l'Italie.

Cependant, nous nous promenions.

Rome était, alors, ville pontificale. Territoire du Pape, mais que l'étranger protégeait. Colonels, officiers, soldats français y étaient comme en pays conquis, allaient et venaient, par les rues, comme chez eux. C'était singulier, pittoresque.

On fermait les portes de la ville à neuf heures ; et il fallait rentrer sans retard, vu que les faubourgs étaient dangereux.

Nous nous promenions à cheval, dans la campagne romaine. Nous emmenions avec nous de grands diables de levriers que nous avions et qui couraient après les troupeaux, aux cris des pâtres et à nos risques. Nous rencontrions évêques, monsignors divers, cardinaux. Quand passait un cardinal, dans son carrosse encadré de laquais, il nous fallait — c'était le rite et la loi — descendre de cheval et nous mettre à genoux.

La mise en scène était fort belle, dans la Rome pontificale. J'ai vu, à Pâques, la bénédiction *urbi et orbi*. La place Saint-Pierre, entre les deux bras étendus de la basilique, était bondée de monde. Toute cette foule, innombrable, variée, nobles et peuple, à genoux. Un paysan avait amené de la campagne une couple de bœufs blancs, parés de fleurs, les cornes dorées, pour les donner en hommage au Pape : il accomplissait, sans le savoir, une cérémonie antique, qui durait depuis les temps pastoraux. Pie IX parut au balcon de Saint-Pierre; quand il prononça la bénédiction solennelle, toutes les têtes s'inclinèrent vers le sol, comme écrasées sous le prestige de la scène. Et puis, selon l'usage, Pie IX lança vers la foule la petite feuille de papier sur laquelle était écrit le texte de la bénédiction. Alors, chacun de se dresser; brouhaha, rivalités pour avoir cette petite feuille de papier porte-bonheur.

Nous avions retrouvé Marcello. Elle s'était réinstallée au palais Colonna et nous accompagnait dans nos promenades quelquefois. Un jour, à la tombée du crépuscule, nous nous étions assis, Regnault, deux ou trois camarades et moi, devant le Colisée, sur un tertre qui, depuis, a disparu : les fouilles du Forum ne s'étaient pas encore étendues jusque-là. Ce quartier, maintenant, est méconnaissable. Rome entière est méconnaissable!... Arrive Marcello. Elle s'assied auprès de nous pour regarder avec nous le Colisée se teindre aux couleurs du soleil couchant. C'était splendide! Et nous avions un tel amour de toutes choses; nous étions si jeunes, si enthousiastes!... La nuit vint, le clair de lune s'annonça. Impossible de quitter le Colisée en un tel moment. Marcello, elle, dut s'en aller : elle dînait en ville. Ce lui fut un désespoir! Elle nous fit pro-

mettre, en partant, que l'un de nous irait la chercher pour le clair de lune. Nous avons dîné, nous, dans une *trattoria* voisine. Marcello revint, emmitouflée d'un manteau sur sa robe de gala, une mantille sur la tête. Le clair de lune rayonnait. Les grandes arcatures du Colisée étaient blanches, bleutées, avec de larges baies noires. Un grand fantôme environné de mystère, et qui joue avec la lumière et l'ombre, silencieusement !...

Il y avait, à cette époque, au centre du Colisée, une haute croix de bois noir, dédiée aux martyrs chrétiens qui moururent là ; c'était un lieu de pèlerinage et de cérémonies religieuses. Dans la solitude nocturne, cette croix était inquiétante, sinistre. Puis, le clair de lune, qui passait par les fenêtres des murailles gigantesques, se posa sur la croix. Elle brilla ; elle fut étrange et lumineuse ; et l'on eût dit qu'elle évoquait à l'entour l'âme des premiers temps chrétiens parmi ces prodigieuses ruines païennes : la même fantasmagorie éveillait tout le passé, contradictoire, hostile, mort.

Et puis, nous attendîmes le soleil levant. Il colora, dora le faîte des murailles, entra peu à peu dans l'immense cercle d'ombre et fut chez lui.

Au petit jour, passée la joie des belles fantasmagories nocturnes, soudain nous avons senti que nous étions las ; nous avons vu que nous étions poudreux, terreux, laids de fatigue. Un rapide frisson... Marcello, coquette, se sauva.

Regnault travaillait alors à la *Salomé*, avec un petit modèle qu'il avait trouvé place d'Espagne, — c'est, à Rome, l'endroit où les modèles se réunissent pour être embauchés ; — il ne songeait pas, d'abord, à en faire une Salomé : mais la fillette, gracile et dansante, se transformait ainsi naturellement.

Nos réunions, à la Villa, étaient charmantes. Hébert recevait beaucoup, les plus jolies femmes de l'aristocratie romaine et les hommes les plus intelligents.

On venait aussi à l'atelier de Regnault. J'y ai rencontré Liszt, bien souvent. Je le vois encore, en costume d'abbé, son mantelet, sa culotte courte, ses mollets fins dans des bas de soie noire. Bien bâti. Et ses cheveux longs, ses yeux si beaux. Il se mettait au piano volontiers. Un homme délicieux et bizarre.

Il avait, à Rome, un immense succès mondain. Quand il se mettait au piano, tout le monde entrait en extase. Une dame recueillit un bout de cigare qu'il avait jeté et le fit monter en broche.

Il m'a raconté qu'un jour il jouait du piano à la cour de Russie. L'Empereur et quelques grands-ducs se mirent à causer, assez bruyamment. Alors, Liszt se lève, ferme le piano et dit :

— Quand l'Empereur parle, tout le monde doit se taire.

Puis il se retire, ayant salué.

Le lendemain, il reçut avis d'avoir à passer la frontière dans les vingt-quatre heures, sous peine de désagréments.

Il était fort indépendant de caractère, et nerveux, emballé. Du reste, gai, bon enfant.

Dumas fils m'a raconté qu'étant jeune il rencontra Liszt à Marseille. Ils se lièrent d'amitié. Un soir, ils dînèrent ensemble, excellemment : la bouillabaisse, le champagne, etc. Ensuite, les voilà très en train. Ils se promenèrent, à la nuit tombée, par les rues marseillaises. Liszt se jucha sur les épaules de Dumas. Ils étaient fort grands, tous les deux. Superposés, ils faisaient un prodigieux géant. Leur jeu consista, ce soir-là, à enlever les écriteaux

des « appartements à louer »... Liszt et Dumas!...

Liszt était maigre, sec, un air de tzigane, un Méphistophélès hongrois. Une tête d'aigle, un nez en bec d'aigle, et des yeux d'aigle.

C'est encore à cette époque-là que nous avons connu Fortuny. Un bel artiste et merveilleusement dévoué à son idéal. Il était le gendre de Madrazo, le directeur du musée de Madrid, dont je vous ai parlé. Ce fut, pour nous, l'occasion de nous lier; le plaisir de nous rappeler l'Espagne ensemble nous était précieux. Fortuny et Regnault devinrent très amis. Ces deux natures très différentes, mais remarquables l'une et l'autre, se plurent... Nous l'avons retrouvé, plus tard, à Grenade, avant de partir pour le Maroc. Il avait un peu le type italien, brun, et de superbes yeux bleus. Pas très grand, simple, un charme infini, beaucoup plus calme et rêveur que nous; travailleur acharné.

La musique était fort en honneur, à l'atelier de Regnault. Il avait une voix de ténor admirable, poétique, lointaine, délicieuse. Il était un grand musicien, comme il était un grand peintre. Il chantait incomparablement les mélodies de Schumann, qui étaient alors très ignorées : ce sont les peintres qui ont révélé Schumann aux musiciens de l'Académie.

Nous avons fait alors la connaissance d'un garçon qui eut son moment de vogue extraordinaire : Diaz de Soria, le baryton mondain.

C'était un Bordelais. Il était venu à Rome pour placer des vins. Beau garçon, superbe, un teint mat, une barbe brune : un Heredia pâle. L'un des pensionnaires de la Villa, je ne sais plus lequel, l'entendit chanter, remarqua sa jolie voix et nous le présenta. Mais Diaz ne chantait alors que de pitoyables romances provinciales. Regnault lui

conseilla de travailler, lui améliora son répertoire, le mit au Schumann. Bientôt, Diaz eut, aux soirées de M. Hébert, un immense succès.

Ensuite, il renonça au placement des vins, s'établit à Paris et fit fureur, dans les salons. Il n'avait pas une voix très forte, mais une diction parfaite.

Dès que nous pûmes quitter Rome, Regnault et moi, il ne fut question pour nous que de retourner en Espagne. Avant notre départ, les indépendants offrirent à leurs camarades de la Villa un grand dîner. Rendez-vous au *Papa Julio*, petit restaurant genre Clamart, à une demi-heure de Rome. Sur la table, il y eut un tonneau d'orvieto, orné de pampres. Et nous étions là, sous la treille, une bande gaie, éprise d'art et de beauté ; il y avait, parmi nous, de futurs membres de l'Institut et de beaux artistes dont les noms devinrent glorieux.

Retour à pied. Nous chantions, nous baguenaudions. Quand nous arrivâmes à la porte de Rome, il était neuf heures un quart. Porte fermée, bien entendu. Or, nous étions environnés de gaillards de mauvaise mine. La perspective d'avoir à passer la nuit dans ce faubourg n'était pas engageante. Il nous fallut parlementer avec les gardiens de la porte, gens difficiles à convaincre.

— Pensionnaires de la Villa Médicis !... Citoyens français !...

On nous ouvrit, à la fin. Ce ne fut pas sans peine.

IX

LA SIERRA, GRENADE, GIBRALTAR

— Nous avons fait un bref séjour à Barcelone, encore agitée par la Révolution. Mais nous étions impatients de voir Grenade et tout le midi de l'Espagne.

Puis, nous sommes allés aux îles Baléares. Difficultés de passeports, mille ennuis. A Palma, notre vieil hôtelier nous raconta que c'était chez lui qu'étaient descendus, plusieurs années auparavant, George Sand et Chopin. Ces deux amoureux se firent passer pour mari et femme. Mais leur correspondance révéla leurs noms dissemblables et les trahit. Or, on avait, aux îles Baléares, le goût de la morale stricte. On leur signifia que les ménages inauthentiques n'étaient pas reçus, dans l'île, et qu'ils eussent à s'en aller, afin de ne pas corrompre la population par leur mauvais exemple. Ils s'en allèrent.

Alicante nous enchanta par ses costumes pittoresques et son paysage admirable. Le père Regnault nous envoya, pour la photographie, des plaques sèches : un procédé qu'il venait d'inventer et qui

faisait, dans la pratique de la photographie, une révolution pareille à celle qu'apporta plus tard l'instantané. Seulement, avec les plaques du père Regnault, il fallait quinze minutes de pose !... Nous suivîmes à la lettre ses instructions minutieuses et nombreuses. Mais, hélas ! dès que nous lavions nos plaques, soigneusement, tout s'en allait; nous obtenions du verre bien transparent, limpide, trop limpide !... A quoi tenait ce phénomène ?... Nous relisions les savantes missives du père Regnault; nous nous appliquions, avec zèle, avec un pédantisme scrupuleux... Rien !... Le père Regnault s'était-il trompé ? Inadmissible !... Nous aperçûmes enfin le défaut de nos manipulations. Voici. Nous lavions nos plaques avec l'eau de nos cuvettes; or, on nous mettait, dans nos pots à eau, de l'eau de mer ! Quant nous eûmes trouvé la cause de notre échec, toutes nos plaques étaient usées.

D'Alicante à Grenade, il y avait bien une diligence. Mais nous détestions ce moyen peu locomotif. Alors, nous avons décidé de faire à pied le chemin. Nous étions accompagnés d'un ami espagnol, qui connaissait un peu le pays, et d'un pensionnaire de la Villa, un graveur, Laguillermie.

Ah ! les bons bohémiens que nous fûmes !... Pas de bagages, guère d'argent, chemises de flanelle... Nous couchions à la belle étoile, le plus souvent.

Le délicieux voyage !...

Notre nourriture : un peu de viande, de temps en temps; mais surtout des œufs, du chocolat. Courtes haltes dans les posadas de la montagne, parmi les rouliers et les gueux. Nous faisions cuire nous-mêmes, au bout d'un bâtonnet, de pauvres biftecks. L'essentiel était d'éviter cette cuisine à l'huile, mal odorante, qu'on nous offrait. Le chocolat, dans nos poches, fondait, prenait des formes

improbables; et le diable était d'en détacher le papier d'argent. Pour dix sous, dans les posadas de la montagne, on avait un lit de sangle; mais la belle étoile nous plaisait mieux. Et nous chantions! Des romances, des malagueñas...

Un jour, comme nous traversions, au soleil levant, une petite ville dont je ne sais plus le nom, nous entendons un bruit singulier de casseroles qu'on tape, de pincettes, de castagnettes, et des chansons : une aubade que donnaient les gens de cette petite ville à leur madone, dont c'était la fête. La statuette, gracieuse, était éclairée du premier soleil.

Nous étions cuits de soleil, nos vêtements en loques, nos souliers délabrés. Trois semaines de voyage en pleine Sierra-Nevada!...

Nous avions acheté deux bourriquets pour porter nos maigres baluchons. Ils n'allaient pas vite, les bourriquets.

Une fois, arrive à notre rencontre une voiture, une espèce de carriole, une vraie carriole de don Quichotte, mais escortée de deux gendarmes... La Révolution, dans la Sierra, continuait... Eh bien, ils sont gris, les gendarmes. Ils nous demandent nos papiers; nous les leur présentons. Dans la voiture, nous voyons des gens enchaînés, qui nous font une ovation, réclament notre aide pour les délivrer, nous encouragent à la résistance. Les gendarmes étudient nos papiers. Nos passeports sont en règle; mais les gendarmes sont gris. L'excitation de leurs prisonniers les met en colère. Nous ripostons. Ils nous menacent. Je parlemente avec eux et j'engage mes camarades à déguerpir. Ils se sauvent. Je reste seul en présence des gendarmes, je tire mon revolver...

C'était absurde; mais cela réussit. Les prison-

niers se tordaient, criaient, faisaient rage. Les gendarmes grognèrent et je filai.

Jamais Grenade ne vit arriver plus pitoyables voyageurs que nous. Des gueux! Nos coups de soleil nous faisaient des figures de grillades. Nous n'avions pour ainsi dire plus de pantalons, et pas le sou. Avec cela, las de pittoresque pour le moment, nous désirions de bons lits, du confort, du repos et voire du luxe!

Nous avisâmes le meilleur hôtel de la ville, près de l'Alhambra. Notre seule fortune était l'un de nos bourricots; nous avions, en chemin, vendu l'autre, faute d'argent. Le patron de ce bel hôtel examina nos mauvaises mines et n'hésita guère avant de nous déclarer qu'il n'avait pas une chambre libre, — bien qu'il n'eût pas un voyageur, en réalité!

Mais l'hôtelier d'en face, un psychologue, nous fait signe.

— Nous n'avons pas le sou, monsieur l'hôtelier. Seulement, nous voudrions de belles chambres, de bons lits. Nous n'avons plus de vêtements, et nous voudrions des vêtements propres. Nous attendons de l'argent de France; pour le moment...

Cet homme ingénieux nous logea, nous prêta même cinq cents francs. Il n'eut pas à regretter sa confiance. Nous lui avons ensuite envoyé des clients nombreux; et nous dénigrions à qui mieux mieux son fier rival.

Oh! la joie de se laver dans de l'eau claire! Et puis, nous descendîmes chez le marchand d'habits, et nous eûmes de petits complets fort présentables, ou à peu près.

L'Alhambra fut notre atelier. Nous y étions comme chez nous.

A la porte de l'Alhambra, il y avait une maisonnette; par une fenêtre, nous vîmes passer une grande moustache blonde, un œil malin. Le personnage, ensuite, rôda autour de nous et nous aborda, puis entama la conversation. Il était photographe; mais, d'abord, il avait fait de la peinture. Atelier Picot. Comme moi! Nous voilà presque amis. Il se nomma :

— Mauzaise!...

Il y a au Louvre un plafond signé Mauzaise, où l'on voit un grand diable de Temps, porteur, évidemment, d'une faulx. Quand nous allions au Louvre peindre, s'il pleuvait, il nous arrivait de dire : « Ah! que le temps est *mauzaise*, aujourd'hui!... » Ce n'était pas bien fort; que voulez-vous?...

Le Mauzaise du Louvre était le père de notre nouveau camarade. Celui-ci avait été au service en Afrique; là, il avait eu des ennuis et finalement s'était établi photographe à Grenade.

Nous étions ainsi quatre Français à l'Alhambra. Et nous avions pour compagnons deux prisonniers espagnols, à peu près sans gardiens : ils se trouvaient bien logés dans cette incomparable prison, de sorte qu'ils ne se sauvaient pas...

Nous nous promenions à cheval dans les alentours — sans les prisonniers. Des hauteurs environnantes, nous découvrions Grenade, admirable et solitaire. Temps magnifique. Petits séjours à Séville, à Cordoue. Travail, enthousiasme.

A Séville, un jour, dans la cathédrale, c'était la fête de la Vierge; des gamins, habillés en pages de l'ancien temps, jouaient de la guitare, des castagnettes et dansaient un fandango devant la statue de la Vierge.

A Cordoue, il nous vint un peu de mélancolie,

parce que nous manquions d'argent et que nous désirions visiter le Maroc.

Un matin, nous étions à la mosquée, en train de peindre. Un visiteur : c'est Brame, le marchand de tableaux. Je le reconnais. Il était accompagné de Daubigny, le paysagiste, un homme délicieux, qui avait alors une soixantaine d'années.

— Je vous cherche, ainsi que Regnault! me dit Brame.

Il avait appris à Grenade notre présence et nous cherchait, en effet. Il promenait Daubigny dans l'Espagne méridionale, pour le faire travailler.

Daubigny cause avec moi, tandis que Brame s'entretient avec Regnault. Il me raconte qu'il est ébloui par ces paysages inattendus.

Délicat artiste, habitué aux doux bords de l'Oise, il était ébloui par ces excessives soleillades. Il admirait et il était déconcerté. Il me disait :

— Ah! ce sont de beaux coups de poing que je reçois dans les yeux!...

Il lui fallait changer du tout au tout sa palette, ses habitudes; les couleurs lui manquaient.

Regnault, après avoir causé avec Brame, jubilait. Il vint à moi :

— L'argent!... Le Maroc!...

Brame venait de lui acheter la *Salomé* dont il avait, à Rome, entendu dire merveille. Il la payait huit mille francs, dont il versait quatre séance tenante; le reste, à la livraison de l'œuvre, encore inachevée.

Quatre mille francs!... Nous avons fait, premièrement, un bon dîner dans un posada de choix. Brame et Daubigny furent nos invités. Nous fîmes danser des Andalouses. Le charmant et vieux Daubigny disait, avec ravissement :

— Eh bien, je trouve encore cela très joli!...

Retour à Grenade. La ville était très agitée. Il y avait eu, en notre absence, une recrudescence de la révolution.

Nous vîmes un gaillard qui, pendant un après-midi, avait, à lui seul, tenu en respect toute une rue au moyen de son tromblon. Une petite rue étroite, et qui serpentait et qui se terminait en cul-de-sac. Il s'était installé au bout, ayant à côté de lui un seau de clous et de ferraille. Il emplissait de ces clous et de cette ferraille le tromblon, puis il tirait en éventail et balayait tout devant lui. Ce n'était pas mortel, mais désagréable.

Il disait qu'il avait été l'ami de Prim. Je lui ai acheté son fusil. Le voici, tenez!...

Nous avons parcouru à cheval tous les environs de Grenade : Baza, Guadix, les prodigieux panoramas d'une nature que le soleil chauffe et illumine merveilleusement.

Un pays étrange. Pas de culture, rien. Pas la moindre végétation. Ni fleurs, ni herbe — pas même un arbre, de place en place, ainsi qu'on en voit dans les plus mornes paysages et qui sont comme les témoins de la vaste solitude environnante. Nous faisions des lieues et des lieues, souvent, sans rencontrer âme qui vécût. C'était plus désert et silencieux que les sables africains. Les montagnes, uniquement!...

Mais ce paysage inculte n'était pas triste ni farouche, à cause de la lumière. La lumière l'animait, le vivifiait; la lumière était l'habitante joyeuse et belle de cette solitude où elle s'installait, où elle se jouait, où elle variait ses mille coquetteries, où elle répandait son trésor innombrable et charmant, les fleurs de ses rayons et la mouvante fantaisie de ses prestiges.

Des alternatives d'escarpements et de plans hori-

zontaux formant terrasse entre un contrefort de la montagne et quelque anfractuosité. On eût dit les marches d'un escalier gigantesque. Les neiges qui fondaient de la Sierra y dégringolaient par enproits et ravinaient profondément les sables, qui avaient la couleur rosée des alcarazas. Des sables un peu pailletés, qui réfractent bien la lumière; c'est avec ces sables-là, dont la couleur au soleil est si belle, que les Espagnols font les grandes urnes où ils mettent leur huile et leur vin.

Le vent, la pluie des mauvaises saisons déchiquettent ces étendues friables, leur donnent des formes pittoresques, amusantes, ingénieuses. Les montagnes, selon leur éloignement, sont roses ou bleues. L'atmosphère est limpide, admirablement. Un ciel bleu clair, où passent parfois des files lentes de blancs nuages moutonneux.

On nous avait affirmé que cette région n'était pas sûre. Par endroits, des gitanos demeurent, à la façon de troglodytes, dans les trous du sol; ils se creusent des gîtes et se terrent là comme des lapins. On ne devine leur présence qu'à des monticules de sable forés en leur milieu et d'où s'échappe parfois une fumée : c'est leur cheminée, leur prise d'air.

Nous baguenaudions, par ce paysage, bottés, à cheval, nos sacs de bohémiens sur le dos; et nous nous amusions du contraste que fait l'architecture naturelle de ces montagnes avec Grenade qui est un palais de fées.

Un jour, l'air était si pur, la lumière si belle, si extravagante de profusion, de richesse, les montagnes s'y étageaient si magnifiquement, les unes lourdes et massives, les autres diaphanes, bleutées, violacées, blanches avec des reflets roses, la fantasmagorie était si délicieusement épanouie,

et nous étions si heureux de vivre, de voir de si belles choses, d'être si jeunes au milieu de ces couleurs irradiées, que nous sommes restés quelque temps immobiles, comme pris de stupeur; et nous nous sommes embrassés, en pleurant de joie et d'enthousiasme.

Fortuny nous accompagna de temps en temps. Il était rondelet, cavalier médiocre. Nous avons ensemble visité le château de la Calaorra. On nous avait dit que ce château datait de Charles-Quint et que le roi y envoyait « à la campagne » des seigneurs dont il n'était pas content.

Quelques heures de cheval. Et puis nous arrivons à une vallée au milieu de laquelle se dresse un pic, que surmonte une sorte de citadelle ronde : la Calaorra. En bas, un petit village. Nous gravissons le pic, par des sentiers tournant en spirale; et nous arrivons à une porte, à une terrible porte, armée de clous, une porte de prison plutôt que d'un lieu de villégiature. A la hauteur de notre main de cavaliers, un marteau : nous frappons; cela retentit dans le silence. Pas de réponse. Nous frappons encore, maintes fois. Enfin, nous entendons un bruit de clefs, un bruit de verrous et de chaînes. Paraît un vieil homme effaré, le gardien du château vide. Il nous dit d'attacher nos chevaux; et nous entrons. Un patio bizarre, une cour ronde sur laquelle la circulaire muraille n'a pas une fenêtre, mais, régulièrement disposées, une dizaine de portes solides, avec de fortes ferrures. Cette cour a un aspect lugubre... Le gardien, tremblotant, veut bien nous montrer l'appartement du seigneur qui venait passer quelque temps à la campagne. Il ouvre l'une des portes: un trou noir, — une oubliette, en un mot. Seconde porte ouverte : encore une oubliette. Et ainsi de suite. Voilà les

villégiatures qu'offrait Charles-Quint aux seigneurs dont il se méfiait.

Gibraltar, où nous avons passé quelques jours avant de nous embarquer pour le Maroc, — quel contraste avec l'Andalousie!... Brusque entrée dans la civilisation anglaise, après la douce et paresseuse Andalousie. Ville fortifiée, militaire.

Un régiment de highlanders défile : jupes courtes, genoux découverts, bonnets à plumes; et des musiques singulières, binious, grosses caisses, fifres stridents, — après les guitares et les castagnettes d'Andalousie; les refrains martiaux, après les sérénades; et de gros hommes roux et opulents, après ces petits Espagnols, noirs et secs comme des raisins des quatre-mendiants.

Entre l'Espagne et le territoire anglais s'étend une zone neutre où veillent, face à face, les sentinelles anglaises et espagnoles. Je me rappelle leurs guérites : la guérite anglaise, bien construite et bien entretenue, campée droit, peinte, fraîche; et la guérite espagnole, vieilles planches, posées au petit bonheur et parmi lesquelles poussent les courges et les rouges piments.

De Grenade à Gibraltar, changement de planète!...

Et puis, nous avons pris la mer, à destination de Tanger la blanche et la mystérieuse, dont le charme pressenti nous attirait.

X

TANGER

— Notre arrivée à Tanger : première apparition de l'Orient; quelle joie!... La couleur de l'Orient, l'odeur de l'Orient, son éloignement, son mystère, son prestige!... Une autre vie, un autre rêve de la vie! et le plaisir de se dépayser, le sentiment d'une déconcertante et admirable liberté, lorsque autour de vous se transforment toutes les conditions familières de l'existence! et la promesse d'un beau ciel, d'une splendide lumière qui ruissellera sur le décor de votre allégresse!... Ah! pendant cette traversée que nous fîmes de Gibraltar à Tanger, quelle fut notre impatience; et, quand nous arrivâmes en vue de la ville blanche et mystérieuse, quel fut notre émoi!... La tête nous tournait, à Regnault et à moi, une angoisse nous étreignait et nos yeux s'écarquillaient pour saisir de loin la nouveauté prodigieuse du spectacle tant désiré.

Songez-y. L'Orient n'était pas encore ce qu'il est maintenant, une promenade facile où mènent de confortables croisières. Les peintres orientalistes n'étaient pas encore ce qu'ils sont aujour-

d'hui : légion. Songez aussi que nous avions la passion du soleil et de ses splendeurs, que notre jeunesse lui consacrait un culte enthousiaste, que l'Espagne nous avait déjà éblouis et que l'Afrique nous promettait une plus étonnante illumination. L'Orient, l'Orient!...

Et l'arrivée à Tanger fut le premier coup de l'Orient sur nos âmes éprises de lumière.

A cette époque, les bateaux ne touchaient pas jusqu'au rivage. Nous avons fait escale à quelque distance du port. Et là, nous vîmes accourir vers nous, de la plage, des Marocains et des nègres, trempés dans l'eau jusqu'à la ceinture et qui allaient nous transporter sur leur dos... En vérité, nous entrions dans l'Orient sur le dos de l'Orient lui-même; et, Guillaume le Conquérant, s'il triompha lorsqu'il envahissait le sol d'outre-mer, sa joie n'était pas plus ardente, orgueilleuse et victorieuse que la nôtre!...

A peine avions-nous mis le pied sur le sol marocain, voici que nous aborde un juif obligeant et qui tout de suite a pour nous cette qualité précieuse, de parler le français. Un juif d'Orient : longue robe noire, calotte noire à la base de laquelle s'enroule un foulard qui, l'assurant bien sur la tête, fait turban, petit turban, symbole du turban, — complaisance d'une race pour une autre.

Il se montra, sans tarder, fort aimable. Voyant en nous des Français, il nous indiqua l'un de nos compatriotes chez qui l'on pouvait se loger, et s'offrit à nous y conduire. Nous acceptâmes volontiers; car, en bons bohémiens que nous étions, nous débarquions sur la terre inconnue sans idée nette du gîte qui nous accueillerait.

En chemin, conversation. Le juif affable nous

interrogea. Et, quand il sut que nous étions peintres, il s'émerveilla et se récria :

— Ah! mais, alors, vous devez connaître M. Alexandre Dumas et M. Eugène Delacroix...

M. Alexandre Dumas, c'était Dumas père.

— Certainement!...

Il était aisé de voir que le bonhomme avait ainsi ses références pour tout le monde et que, même si nous n'avions pas été Français, il aurait eu des noms de compatriotes à nous citer.

— Comment vont-ils, MM. Dumas et Eugène Delacroix ?...

— Très bien!...

Là-dessus, un moment de silence. Et notre guide reprit aussitôt :

— M. Delacroix, c'est un homme très bien. Il est souvent venu chez moi. J'ai encore ma nièce, qui posait pour lui. Elle a un peu enforci, depuis que M. Delacroix l'admirait; mais elle est encore belle. Je vous la montrerai... Et, si vous désirez qu'elle pose pour vous...

Et puis, un peu plus tard :

— M. Alexandre Dumas était, lui aussi, très aimable... Seulement, il me doit beaucoup d'argent... Il était venu au Maroc avec son bateau, comme un souverain... J'avais chez moi des bibelots. Il m'en a acheté plusieurs; et puis il m'a acheté le tout... « Je vous prends tout cela! » disait-il... Donc, il me donna un petit acompte et m'annonça que, le reste, il me l'enverrait... Il a quitté le Maroc; il est retourné dans son pays — et il a sans doute oublié sa petite dette... Assurément, un écrivain comme lui avait autre chose à penser... Je lui ai écrit pour me rappeler à son bon souvenir, plusieurs fois. Mais il ne m'a pas répondu...

Et le bonhomme répétait :

— Il ne m'a pas répondu, jamais, jamais!...

Sa constatation n'allait pas sans un peu d'amertume. Et nous, ces noms de France, Dumas, Delacroix, nous étonnaient, nous importunaient un peu : nous nous croyions plus loin d'Europe, mieux coupés de Paris et des Parisiens!...

Le juif bavardait ainsi en nous guidant par les rues blanches et montantes. Nous n'étions qu'à demi attentifs à son bavardage; et, pendant qu'il épiloguait, nous regardions à droite et à gauche, silencieux, interloqués, émerveillés, ce paysage des Mille et une Nuits. Les rues étaient encaissées entre des maisons peintes à la chaux; quelques maisons jaunes : celles des juifs. Nous passions par des portes mauresques; nous rencontrions des hommes singuliers, des femmes enveloppées de linges et furtives, comme des fantômes.

Le Français chez qui nous mena notre cicerone tenait une sorte d'hôtellerie, une pension de famille plutôt, où nous eûmes, dans les prix doux, une chambre modeste. Il avait reçu avant nous un peintre français, l'un des premiers qui aient utilisé le paysage marocain, Dehodencq.

Quand nous fûmes dans notre chambre, notre bonheur fut complet : n'avions-nous pas réalisé un rêve difficile et admirable, qui nous tenait à cœur depuis longtemps. Il nous sembla que le Maroc était à nous.

Nos premières promenades dans la ville et les environs nous démontrèrent que la réalité était plus belle encore que notre rêve, dépassait et bouleversait nos espérances. Le charme d'Orient agit sur nous si vite et si puissamment, il nous posséda si bien qu'au bout de peu de jours nous étions résolus à n'y plus renoncer; mais nous nous éta-

blirions au Maroc, nous ne quitterions plus notre conquête d'une lumière prodigieuse, d'un horizon féerique et d'une pittoresque destinée.

Impossible de rester à l'hôtel. Il nous fallait désormais être chez nous. Alors, nous avons loué une maison mauresque, une petite maison simple mais bien de là-bas. Un patio central; quatre colonnes soutenant une terrasse ; entre les colonnes, quatre chambres. C'était tout blanc, éblouissant!... Et loin d'Europe, délicieusement loin!...

Puis, nous avons monté notre ménage. Nous avons acheté des chevaux, pris un Maure pour les soigner, deux autres Maures pour nous servir. L'un d'eux s'appelait Mohamed; il était beau : une barbe noire, une fine moustache, et bien découplé. C'est lui qui a servi de modèle à Regnault pour l'*Exécuteur*. Quant à notre palefrenier, nous l'appelions Ali-Pata... On nous l'avait recommandé comme un admirable écuyer, mais il était tout petit; un vrai nain de Velasquez, avec une éléphantiasis à la jambe gauche; mais il sautait sur un cheval comme un singe, et, en dépit de son mollet monumental, cavalcadait superbement.

Bientôt, notre domesticité se compléta d'un gitano, d'un vrai gitano, fils de gitanos, mais né aux Batignolles, que Regnault avait emmené à Rome, qui posa pour l'*Automédon* et qu'il fit venir à Tanger. Il s'appelait Lagraine. Son père était, à Paris, joueur d'orgue. Il apporta de Rome la *Salomé*, que Regnault termina au Maroc, et ce grand lévrier noir, très beau, très grand, que nous avions appelé Prim et qui figure dans plusieurs tableaux de Regnault. Lagraine fut notre intendant. Il était intelligent, débrouillard; il nous servait de menuisier, de photographe...

Quant à notre cuisinière, ce fut la veuve d'un consul grec de Gibraltar!...

Ainsi se rencontraient, dans notre maison mauresque de Tanger, diverses races.

Les murs blancs, les colonnes blanches, c'était morne. Il fallait décorer tout cela. Nous avons peint les portes en bleu turquoise, les murs s'ornèrent de panneaux multicolores. Ce devint un petit palais. Toute la provision de couleurs que Lagraine avait apportée y passa. Les serrures, couvertes de papier d'argent que nos paquets de chocolat nous fournirent, furent parées de beaux dessins dont les motifs venaient de l'Alhambra. Et nous tendîmes un peu partout des étoffes orientales, de beaux tapis, — tenez, ceux-ci, justement; oui, les voici, rapportés du Maroc après la guerre!... — notre juif nous procurait ces merveilles.

Nous étions, un jour, à travailler, Regnault et moi, lorsque survint notre ami Benjamin Constant. Il n'est resté, cette fois, que deux semaines au Maroc; il y revint plus tard, on le sait. Toute son œuvre a subi l'heureuse et belle influence de Tanger; tout son Orient, ce fut le Maroc. Il faisait alors son premier voyage en Orient, et il eut toujours dans l'esprit cette première vision de Tanger, blanche et lumineuse.

Quoiqu'il fût né à Paris, il avait et il eut toute sa vie un bizarre accent toulousain, dont nous nous amusions.

Nous allions prendre des bains de mer. Sur la plage, il disait encore :

— C'est drôle! Je suis de Paris et j'ai l'accent toulousain!...

Mais, une fois dans l'eau, il affirmait :

— Ecoutez; dans l'eau, je n'ai pas d'accent!...

On ne dirait pas, dans l'eau, que je suis de Toulouse!...

Illusion. Mais c'était son plaisir d'admirer ce phénomène illusoire.

Quand Regnault eut fini la *Salomé*, il se mit à son *Exécuteur*, qui est au Louvre maintenant. La tête de la victime, détachée du tronc, roule... Il fallait du sang, beaucoup de sang. Regnault eut beaucoup de mal à réussir ce sang-là. Il essaya maintes fois et fut maintes fois mécontent... Vous vous rappelez ce tableau, et comme le sang y est admirable?... Eh bien, voici comment Regnault l'obtint, après tant de vaines tentatives. Nous avons placé la toile par terre, à plat sur le sol. Nous avons empli de laque un petit pot. Regnault la prenait avec son couteau à palette et la lançait aux bons endroits : elle y faisait des gouttes nettes, diverses, nombreuses, comme du sang qui a giclé. Puis il versa directement, du pot sur les marches que l'on voit dans son tableau, de longues bandes de laque fraîche et liquide. Alors, nous avons relevé peu à peu la toile, lentement, avec soin, de telle sorte que la laque, à mesure qu'augmentait l'inclinaison, coulait davantage; nous tenions la toile immobile quand la laque avait bien coulé, nous la laissions sécher un peu, nous la fassions couler encore... Et c'est ainsi que Regnault figura si merveilleusement le sang qui dégringole sur les marches de son tableau, qui s'y traîne, qui s'y égoutte...

C'était un truc comme un autre; mais jugeons-le par son résultat!...

Nous avions oublié la France; nous n'étions plus que des Orientaux heureux... C'était en mai 1870... Nous ignorions les bruits de guerre,

l'émoi où vivait Paris, la menace du bouleversement effroyable...

Nous aurions pu, nous aurions dû, logiquement, être renseignés par le chargé d'affaires de France, que nous voyions souvent; mais non, ce diplomate charmant vivait dans un rêve et n'était au courant de rien... L'étrange garçon!... Un homme superbe, grand, beau, aimable, souriant, qui nous fit le meilleur accueil, qui fut enchanté de trouver en nous une compagnie qui lui manquait, — des peintres surtout : car il faisait de la peinture. De la peinture et de la poésie. C'était un artiste, un lettré, un délicat. Il avait embelli sa demeure de bibelots, d'armures luxueuses : un musée!...

Il mit son influence à notre disposition, de la manière la plus gracieuse, et nous facilita le travail. Ce n'était pas commode, à cette époque-là, de travailler, au Maroc. Quand nous étions installés dans les rues, à faire un croquis, une étude, les Arabes qui passaient nous jetaient un coup d'œil dédaigneux et lançaient par terre un crachat : mépris de l'infidèle et mépris de l'homme qui fait des images.

Notre chargé d'affaires était un camarade délicieux; mais, un diplomate, pas le moins du monde. Il avait — cadeaux de l'empereur du Maroc — de magnifiques chevaux, des selles admirables. Eh bien, sur ces coursiers et ces harnachements impériaux, il faisait monter ses domestiques, des nègres, et il donnait, pour notre plaisir, des fantasias sur la plage. Oui, pour notre plaisir à tous les trois, ces divertissements. Cela choquait les Marocains. C'était un jeu de dilettante, mais une faute diplomatique.

Je ne sais s'il était au courant de ce qui se passait en Allemagne et en France. Je ne me le

figure pas beaucoup... En tout cas, il ne nous en parlait jamais. Il ne parlait que d'art, de peinture, de poésie. Et nous aussi, nous ne songions guère à autre chose.

Nous l'avons, un jour, trouvé au fond de son jardin, fort occupé à peindre un mur blanchi soigneusement et préparé pour la couleur. Il était monté sur un petit banc. Tantôt, il se dressait et, par-dessus le mur, regardait le beau paysage; tantôt il se baissait et sur son mur copiait ce paysage.

Van Eyck et Velasquez, quand ils reçurent de leurs souverains des missions diplomatiques, oubliaient la peinture davantage que ne faisait notre chargé d'affaires au printemps de 1870.

Quelques années plus tard, — en 1875, il me semble, — de retour à Paris depuis longtemps, j'entre dans un bureau de tabac, pour des timbres ou des cigarettes; et je remarque, achetant deux sous de tabac dans un cornet, un monsieur, comme on dit, d'un certain âge et qui, pour tirer de sa poche ses deux sous, a posé sur le comptoir les paquets dont il était embarrassé : de la charcuterie enveloppée de papier blanc, un morceau de pain, un morceau de fromage.

C'était notre ancien chargé d'affaires à Tanger, — réduit, hélas! à la portion congrue. Encore très beau, mais vieilli, voûté, minable. Ah! ce n'était plus le grand seigneur élégant de naguère. Toujours aimable, enjoué, cependant. Il me dit :

— Voilà. Un peu de tabac, de pain, de charcuterie, de fromage, cela me suffit, somme toute... J'ai loué, dans ce quartier-ci, une boutique et je l'ai transformée en atelier, comme j'ai pu... J'y fais de la peinture...

Sa voix était affaiblie, chevrotante. Il ajouta :

— Viendrez-vous me voir, un jour, à mon atelier?... Nous parlerons du Maroc !...

On l'avait relevé de ses fonctions diplomatiques à Tanger, où, d'ailleurs, il ne s'occupait de rien. Il n'avait pas protesté autrement et, philosophe, avait organisé sa petite existence selon ses moyens et ses goûts.

J'allai le voir dans son atelier. Une pauvre boutique, en effet, meublée d'un lit de fer, de chevalets, ornée de quelques bouts d'études assez gentils et de souvenirs de Tanger qui donnaient à ce lieu triste un petit air d'Orient quand même.

Telle fut la fin de ce diplomate qui aimait trop la peinture.

Il avait un peu de sang napolitain dans les veines, et le goût très vif du farniente. Un esprit très fin, même une âme charmante et, bref, toutes les qualités, excepté celles que sa profession requérait le plus impérieusement.

Toutes les puissances européennes avaient leurs représentants à Tanger. Le soir, à la promenade, sur la plage, tandis que se couchait le soleil à l'horizon méditerranéen, ces divers messieurs se saluaient avec courtoisie. Chacun d'eux, à cheval et suivi de ses cavaliers, mettait sa vanité et quelque chose de son orgueil national dans son harnachement : l'Américain, fier d'une selle mexicaine et d'énormes étriers; l'Italien, pompeux, fastueux, le poil de sa bête drapé de soie flottante; l'Anglais, correct, tel qu'à Hyde-Park on l'aurait vu. L'Allemand, lui, ne sortait guère. Le Belge, mal portant, se consacrait à la collection des bibelots africains.

Cette petite Europe en miniature échangeait

mille politesses, et des visites, et des réceptions. L'isolement parmi les Maures suffisait à rapprocher ces nations hétérogènes. Mais chacun gardait son caractère national involontairement et peut-être avec un peu de coquetterie.

L'Anglais était grand chasseur. Il nous invitait, Regnault et moi, très souvent, à ses battues, avec plusieurs de ses collègues. Nos lévriers faisaient merveille, à filer le lièvre par ces landes incultes. Nous étions tous à cheval; et c'étaient de grandes galopades à n'en plus finir. Des serviteurs arabes nous accompagnaient, les uns à cheval, d'autres à pied. Quand l'heure du déjeuner arrivait, on étendait sur le sol des tapis orientaux; alors, festins comme on en voit dans les tableaux de la Renaissance italienne... L'Anglais emmenait avec lui son fils et ses deux filles. Une fois, l'une de celles-ci tomba de son cheval. Le père et le frère étaient en avant et galopaient, exaltés par la poursuite d'un sanglier. Nous, chevaliers français, nous nous approchons de la jeune fille; nous mettons pied à terre; nous la relevons... Elle n'était pas très blessée, mais humiliée, comme Anglaise et comme femme de cheval... Elle accepta un peu de rhum que nous avions dans une gourde. Nous l'avons remise à cheval, silencieuse, hautaine. A peine à cheval, elle fila, au triple galop, rejoindre son père et son frère, sans nous dire un mot. Nous, cependant, laissés en arrière, humiliés à notre tour, nous évoquions le merci gracieux qu'une Française aurait trouvé à nous dire; alors, songeant qu'une Française aurait été plus gentille, nous sommes rentrés à Tanger sans plus nous occuper de cette chasse britannique.

En dépit des dehors amènes, les nations ne s'aimaient pas beaucoup. Il se faisait, entre les

diverses légations, un commerce de cancans malicieux, comme dans une petite ville provinciale de Normandie ou de Beauce. Les allées et venues des uns et des autres étaient bien connues, aperçues des terrasses et commentées. Si l'on voyait, de rue en rue, monter vers le palais du gouverneur, en haut de la Kasbah, l'un des chargés d'affaires, on regardait sa montre, on attendait, on calculait le temps que resterait ce diplomate auprès du ministre du Sultan... Pour peu que la conversation durât, vive alarme; et l'on intriguait de manière à obtenir un entretien de même longueur au moins et, de préférence, plus long.

Dans cette lutte d'influences étrangères, on redoutait surtout, comme le plus heureux et le plus audacieux rival, l'Anglais. Ah! le représentant de l'Angleterre était actif, était habile!... Il s'était mis en relations avec le Chérif d'Ouassan — qui est le pape du Maroc, — et cela lui donnait une autorité considérable, en ce pays de fanatisme religieux.

Notre chargé d'affaires, lui, n'avait pas cure de tout cela. Il planait bien au-dessus de tels détails et négligeait nonchalamment — tant il aimait la peinture et son repos! — la concurrence, assez âpre déjà, de ses collègues.

Ce Chérif d'Ouassan était un singulier personnage, énorme et jovial. Imaginez une sorte de Falstaff cuivré qui aurait été — oui, c'est cela, — pape au Maroc. Toutes les nations étaient, pour lui, aux petits soins, afin de gagner ses importantes bonnes grâces. Chacune des légations donnait, en son honneur et pour son agrément, de belles fêtes. Et des gâteries, et du champagne, et des flatteries. Lui, acceptait tout cela volontiers, avec un rire satisfait. Il profitait de ces excellentes

dispositions, aimant les bons procédés et les fines nourritures.

C'est qu'il était capital, à cette époque, d'avoir pour soi la religion, là-bas. Les chrétiens ne pénétraient à Fez que très difficilement. Tanger, qui les recevait mieux, avait, à cause de cela, une mauvaise réputation parmi les fidèles d'Allah : ville pourrie, ville gâtée, la Babylone de l'Islam. Et, dès huit heures du soir, Tanger devait clore ses portes pour éviter une invasion des paysans indignés.

De là cette rivalité, cette émulation de gentillesses à l'égard du Chérif, qui ne s'en plaignait pas. Il avait une préférence marquée pour l'Anglais.

L'Anglais, en effet, l'emmenait chasser le sanglier. Grande joie, pour le bon Chérif, de chasser la « bête maudite ». Quand il l'apercevait, il ne se connaissait plus, c'était du délire!

Il portait le costume arabe, turban, veste courte et large, culotte de zouave; mais — et ici se marquait bien l'influence britannique — bottes anglaises, gourdes anglaises, selle anglaise, fusil anglais : autant de cadeaux de son grand ami! Et c'était un plaisir de voir cavalcader par les plaines, les vallons, sauter les mottes de terre et crier de joie, ce souverain pontife du Maroc, qui avait bien déjeuné, bien bu et qui, avec les infidèles, courait après la bête ennemie.

Le Chérif d'Ouassan fut si docile à l'influence anglaise qu'il épousa bientôt, en justes noces, une Anglaise!... une Anglaise de Gibraltar, si je ne me trompe. Cela fit, à Tanger, vous pouvez m'en croire, une impression considérable. Quand ils virent cette dame européenne s'installer auprès du Chérif, avec son piano anglais et tout son attirail d'Anglaise, les fidèles ne surent que conjecturer...

Plus tard, après qu'on eut donné à l'indolent diplomate français dont je vous ai parlé un successeur plus occupé de son affaire, un homme très distingué, M. Tissot, le Chérif se laissa conquérir insensiblement à l'influence française. Tant et si bien qu'un beau jour il se déclara notre protégé. De nouveau, sensation parmi les Marocains. Ils se demandaient, je me le figure, où leur Chérif en viendrait à force d'être variable.

Le Chérif eut, de son épouse anglaise, deux fils; il les fit élever à Alger, — parce qu'il adorait les Français, décidément.

Et le Chérif vint à Paris. Je l'ai vu, un soir, à l'Opéra. Il était superbe : veste brodée, culotte rouge à bande d'or, bottes vernies, turban blanc et... gants blancs, — les premiers gants de sa vie!... Il s'amusait beaucoup; il était tout oreilles, tout yeux surtout, regardait les femmes et plastronnait. Sa face de cuivre était illuminée de plaisir et il semblait oublier le mieux du monde le troupeau lointain de ses fidèles aux mains nues.

Tels étaient, il y a trente-cinq ans, au Maroc, les efforts de la civilisation. Le pays était fort sauvage. Certaines manifestations religieuses avaient un caractère assurément pittoresque, mais effrayant.

Par exemple, la secte des Aïssaouas se livrait a de prodigieuses folies... Les Parisiens qui ont le moins quitté Paris connaissent ou croient connaître les Aïssaouas. Ils en ont vu, dans les Expositions universelles, se fourrer des sabres dans le gosier, manger des épingles, se transpercer les joues avec des aiguilles, etc. Les pauvres diables, à la vérité, ne faisaient qu'exécuter de leur mieux un numéro de music-hall; la chose accomplie, ils rentraient dans les coulisses, doux comme des

moutons et contents d'avoir gagné leur journée... Mais, là-bas, à Tanger, nous avons suivi, Regnault et moi, de véritables scènes de fanatisme et de frénésie sacrée.

Les Aïssaouas avaient, sur la hauteur, au sud de la ville, le tombeau de leur saint et, dans la ville même, leur petite mosquée. Leurs fêtes revenaient, à date fixe, plusieurs fois l'an. Quand ils partaient pour leur pèlerinage au tombeau de leur saint, on n'était pas tranquille : les boutiques et les maisons qui se trouvaient sur leur passage probable fermaient et se barricadaient; les juifs surtout se méfiaient.

Moi, pour assister à leurs farouches manigances, j'avais deux moyens. Je partais à cheval et je m'approchais de leur troupe assez pour les voir, mais je gardais une distance respectable et j'étais prêt à galoper le cas échéant... Ou bien, je demandais l'asile au chargé d'affaires allemand. Sa légation était située de telle sorte, aux confins de la ville, qu'en me dissimulant un peu je découvrais impunément, sur le Socco, les ébats de ces terribles gaillards.

Voici. Quand ils s'étaient exaltés quelque temps auprès du tombeau, ils se formaient en cortège et descendaient la pente vers Tanger. En avant marchait le chef. Il était entouré d'un cercle de fanatiques hurlant, gesticulant en cadence; et, lui, battait la mesure au moyen d'une hachette à deux tranchants, haut brandie et secouée selon le rythme d'une cantilène forcenée. Les Aïssaouas se tenaient de deux en deux, les bras tendus, les mains sur tes épaules du voisin; cela faisait une chaîne continue d'énergumènes. Le demi-cercle qui précédait le chef allait à reculons. Plus d'un dégringolait, roulait; la chaîne se reformait sans lui. Derrière

le chef, marchaient les musiciens, impassibles eux; mais leurs immenses tambourins faisaient un vacarme d'enfer. Ensuite, à cheval, venait le prêtre, accompagné de hordes endiablées.

Tout cela criait, ou plutôt ahanait, d'une voix rauque, véhémente, absurde, — une voix de fatigue exaspérée, de rage et de douleur, une plainte, un râle, un gémissement dont le souffle court se multiplie en saccades forcenées. On eût dit de haleurs épileptiques; on eût dit d'une bacchanale de démons; on eût dit d'un jeu monstrueux de musiciens fous.

Ils se dressaient sur la pointe des pieds, sautaient et retombaient sur les talons, raides, et la tête leur chavirait en arrière, puis se rejetait en avant. Ils avaient le front et les tempes rasés, mais une longue et maigre chevelure pendait de leur occiput et, à chacun de leurs sursauts, se trémoussait, leur cinglait le visage comme un fouet, les excitait. Et quels hurlements! et quel remuement!...

Le chef, s'il voyait l'un de ses bonshommes s'exaspérer par trop, lui donnait un petit coup de sa hachette sur le crâne; le sang coulait et cela soulageait un peu le trop ardent camarade...

A droite et à gauche de ce défilé religieux, gisaient ou se livraient à leurs contorsions de véritables possédés, laissés là comme des épaves : leur enthousiasme ne leur avait pas permis de suivre; on les abandonnait à leur ferveur terrible.

A l'entrée du Socco, il y avait un trou, une sorte d'étroite citerne. Un jour, j'y ai vu tomber ensemble trois ou quatre imbéciles qui, devançant à reculons le chef, ne savaient pas où ils allaient. Ils ne sont pas descendus jusqu'au fond, parce que, tombant ensemble, ils bouchèrent de leurs trois ou

quatre corps la citerne. Ils avaient la tête en bas; leurs pieds émergeaient. On a dû les tirer par les pieds, les tirer tous les trois ou quatre ensemble : si l'on en avait enlevé un, les autres se fussent enfoncés...

Le chef était soucieux de ses hommes. Ceux qui chancelaient, à demi évanouis, il les secouait, il leur tapait sur la tête, il les remettait sur leurs jambes; il n'abandonnait que les désespérés.

Une fois enfournés dans leur mosquée, ils redoublaient de diabolique frénésie. Ils s'achevaient là. On entendait du dehors leurs sinistres hurlements... Dans le patio de la mosquée, il y avait un palmier de six ou huit mètres. Les Aïssaouas y grimpaient aussi haut que possible et puis ils se laissaient choir, sur le dos, sur le flanc, sur le ventre, n'importe comment. S'ils ne se tuaient pas, c'est qu'il y a sans doute un dieu pour les Aïssaouas.

Quelques femmes prenaient part à ces dévotions énergiques, mais dissimulées sous les haïks et les voiles. D'ailleurs, on ne leur prêtait nulle attention gracieuse : il s'agissait bien d'autre chose!...

Parmi nos domestiques maures, Mohamed était Aïssaoua. Je ne l'ai pas su tout de suite. Mais, de temps à autre, il filait; on ne savait pas ce qu'il était devenu; il revenait exténué, pareil à une loque, pareil à un ivrogne invétéré qui vient de subir sa crise d'absinthe. Je le soupçonnais d'avoir fait la fête un peu trop; pas du tout : il avait accompli ses devoirs religieux avec une conscience excessive et qui l'avait mis sur ses boulets.

Ces Aïssaouas n'étaient qu'une secte, et il ne faut pas juger d'après eux la clientèle de notre Chérif... Mais, tout de même, voyez-vous le pape de ce Maroc, à l'Opéra de Paris, en gants blancs, la mine amusée?...

XI

ADIEUX AU MAROC

Au commencement de 1870, à Tanger, Regnault reçut d'Alexandre Dumas fils une lettre qui contenait la commande d'un grand tableau : une scène mauresque. Joie très vive de Regnault. Il venait de terminer la *Salomé*, l'*Exécuteur*. Il ne se reposait jamais et toute offre d'une besogne nouvelle était son meilleur plaisir.

Seulement, il lui fallait, pour ce tableau, de belles Mauresques... Moi aussi j'en avais besoin... Et rien n'était plus difficile, en ce Maroc, que de se procurer des modèles de femmes!..

Grâce à notre bon cicerone israélite, nous avions eu des juives, sans trop de peine. Il y avait encore à Tanger beaucoup de juives qui portaient leur costume national. D'autres, qui s'habillaient à l'européenne, étaient un peu ridicules. Le costume des juives était riche et lourd : velours et or, drap broché d'or, velours de diverses couleurs, très surchargé, un foulard autour de la tête. Ce costume opulent faisait un singulier contraste avec

celui des Mauresques, léger, flottant... D'ailleurs, elles étaient gaies, avenantes, belles.

Mais il nous fallait des Mauresques... Impossible d'en avoir, malgré l'extrême obligeance de notre chargé d'affaires, qui se multiplia en notre faveur et qui ne réussit pas dans cette diplomatie-là mieux que dans l'autre.

C'était, pour une Mauresque, une sorte de crime religieux que de se montrer à des infidèles, à des chiens de chrétiens comme nous; et, quant à la pose en vue d'une image, sacrilège!...

Le hasard nous servit bien, cette fois comme toujours pendant notre jeunesse heureuse. On eût dit qu'une bonne fée nous protégeait, ingénieuse à combiner autour de nous les circonstances. Nous avons eu de la chance merveilleusement, jusqu'au jour de la terrible catastrophe où, d'un coup, du fait d'une balle perdue, nous avons expié toutes les aubaines de notre vie!

Enfin, nous ne sommes encore qu'à Tanger; ne devançons pas les tristesses...

Nous nous promenions, un jour, sur le Socco, Regnault et moi. Le Socco était, en dehors de la ville, un vaste espace de sable où avaient lieu le marché, les fêtes, les rassemblements bavards, où arrivaient du Sud et de l'Orient les caravanes chargées de dattes, de tapis, de bijoux en clinquant. Il y avait, ce jour-là, beaucoup de monde sur le Socco, beaucoup d'animation, de vie remuante et babillante... Tout à coup, nous nous sentons l'un et l'autre tirés par une manche de nos vestons. Alors, de nous retourner, intrigués. C'est un fantôme qui nous a donné ce signe de son intérêt particulier.

Une Mauresque, dans la rue, c'est, je vous l'ai dit, un fantôme drapé de linge. De la femme qui est

là-dessous, on ne voit que deux doigts, deux yeux et deux talons. Ces deux doigts sont l'index et le médium de la main droite, qui retiennent à la hauteur de la joue gauche un pan d'étoffe. Les deux yeux noirs brillent dans l'intervalle étroit de ce suaire. Et, quant aux deux talons, ils n'ont que juste la place de se montrer, entre la babouche et le bas de la robe qu'ils soulèvent en marchant, l'un après l'autre.

Ah! les deux yeux de notre mystérieuse dame pétillaient singulièrement; ils regardaient vite, à droite et à gauche, méfiants, inquiets, et nous faisaient signe, rieurs un peu, spirituels, drôles, — drôles et beaux...

Mais le voilà, notre modèle!...

Aux signes de ces beaux yeux noirs, nous répondons par un signe d'intelligence, en catimini. Et nous retournons vers Tanger. Le fantôme nous suit. Nous rentrons chez nous et nous avons soin de laisser notre porte entr'ouverte. Le fantôme entre; et le voici dans notre patio.

Cette Mauresque aimable s'appelait Chamma-Bent el Arbi. Plus tard, nous avons su que « chamma » voulait dire aussi, dans la langue des Marocains, « chandelle ». Quand Chamma connut que nous le savions, offensée, elle nous pria de la nommer Aïscha désormais.

Chamma n'ignorait pas complètement le français et elle parlait assez bien l'espagnol. C'est ainsi que nous avons pu d'abord nous comprendre...

Donc, elle entre chez nous. Elle est dans notre patio. Nous écartons nos domestiques. Ceux-là, bons mahométans, pouvaient faire à Chamma, qui, au mépris de la loi religieuse, entrait chez l'infidèle, un mauvais parti. Alors, demeurée seule avec nous, Chamma nous raconte avec volubilité qu'elle

sait qui nous sommes, et que depuis longtemps elle veut nous venir voir, et qu'elle sera volontiers notre modèle. Seulement, elle court un grand péril et elle en a conscience; elle réclame le mystère et la précaution.

La Mauresque, dans une maison de chrétiens, était protégée, à condition de n'en plus sortir. Mais, pour peu qu'elle en sortît, elle risquait d'être, au dehors, accueillie par une farouche bastonnade. Nous lui promîmes d'être discrets. Evidemment, nous ne la trahirions pas!... Il était plus difficile d'acquérir la complicité de nos domestiques maures, qu'irritait et qu'indignait la présence de cette Chamma. Nous leur fîmes la leçon, nous les requîmes de se taire. Le moins commode à persuader était Mohamed : inciter à la tolérance un Aïssaoua!... Ce qui nous sauva ou ce qui sauva Chamma, c'est que Mohamed s'était lui-même compromis en nous servant obligeamment de modèle : du moment qu'il avait prêté son visage et l'ensemble de sa personne à la production d'une image, qu'avait-il à réclamer?...

Toutefois, notre domesticité grognait. Il nous fallut la menacer, à diverses reprises, d'un renvoi en masse pour obtenir qu'elle se tût. Et la veuve du consul grec de Gibraltar ne voyait pas sans irritation cette Mauresque arrogante — car Chamma était fière, peu conciliante! — prendre chez nous les façons d'une sultane favorite. Chamma causait avec nous et nous narrait son aventure; elle ne s'humiliait aucunement et l'on eût dit qu'elle se plaisait à exciter autour d'elle la jalousie, l'envie...

Chamma était belle; Chamma avait une tête étrange, des mines coquettes, des yeux câlins et de doux gestes langoureux qui lui donnaient un vif agrément.

Son histoire?... Une histoire de féministe orientale, de révoltée. Elle avait été, naguère, mariée à un chef. Seulement, elle ne donna point d'enfants à ce chef, qui, alors, la prit en grippe et, comme épouse inféconde, la chassa de son lit et de sa demeure. Grand dépit de femme offensée! Dès lors, Chamma fut en guerre ouverte contre l'Islam et préféra les chrétiens, qui ne répudient pas leurs femmes faute d'enfants. L'Islam l'avait froissée : elle se vengeait, et nous étions l'occasion de sa vengeance. Elle trouva un plaisir de rancune satisfaite à entrer dans la maison des chrétiens et à poser pour eux, visage découvert et parfois toute nue, de manière à narguer davantage les lois de la religion qu'elle détestait de tout son cœur.

Regnault fit, d'après elle, des quantités de croquis et principalement une grande, une magnifique étude qui devait servir au tableau de Dumas fils. Elle sortait, de temps à autre, avec mille précautions. Elle allait chercher pour nous des étoffes, des costumes et souvent elle nous ramenait quelque amie. Chamma fut, pour Regnault et pour moi, toutes les Mauresques, la Mauresque!...

Quand Chamma ne pouvait pas sortir, à cause de la surveillance dont elle était l'objet, — on sut bientôt qu'elle était installée chez nous, — c'était son jeu quelquefois de revêtir un costume européen. Costume d'homme, évidemment : nous n'avions pas de robe de dame à lui prêter. Et alors elle montait avec nous sur la terrasse de notre maison, le soir, la nuit, lorsqu'il faisait sombre. Nous nous penchions tous les trois vers la rue, où nous voyions rôder, guettant notre porte, les agents de police armés de leurs bâtons et prêts à se saisir de l'apostate, si la fantaisie la prenait, par hasard, de s'aventurer par la voie publique. Ils l'eussent vite

attrapée... Mais, à la faveur de son déguisement de garçon, Chamma les narguait. Nos trois têtes allongées, — nous étions étendus à plat ventre sur la terrasse, — nos six yeux suivaient les mouvements des policiers et leur vaine stratégie; et, quand minuit sonnait, nous chantions, comme dans le *Caïd* : « La garde passe, il est minuit!... » à la confusion de cette garde vigilante.

Peut-être avons-nous, Regnault et moi, goûté, sur cette terrasse de notre cher refuge marocain, les plus belles heures de notre vie.

La vue était admirable, vers la ville blanche et la Méditerranée... Des murailles blanches, des cubes de pierre peinte d'où émergeait la plus haute verdure des arbres des patios. Le soir, cheminaient par les ruelles les lanternes que portaient devant les promeneurs les domestiques et les soldats des légations : décor un peu japonais. Et, de temps à autre, surgissaient des murailles des femmes blanches et spectrales, qui chantaient de mélancoliques refrains sous la nuit radieuse... Oui, elles surgissaient comme de blancs jets d'eau, blanches parmi la blancheur des murailles, qui semblaient de neige; et leur chant nous les signalait. Nous les guettions. Il en surgissait une ici ou là, puis une autre ailleurs; entre ces apparitions, il y avait des intervalles inégaux que notre impatience trouvait longs. Elles apparaissaient et disparaissaient vite, à peine aperçues, devinées; et, grâce à leurs rapides épiphanies, l'étendue illimitée de l'Islam se peuplait pour nous d'éparse et inquiétante volupté.

Un après-midi que la lumière était particulièrement belle, tandis que nous contemplions de notre terrasse le paysage splendide, les murailles plus ou moins hautes et qu'étageait la pente du terrain et qui dégringolaient vers la mer bleue,

comme un grand escalier de marbre mat, nous avons reconnu là le décor de cette *Entrée des Croisés à Constantinople*, qui est un des chefs-d'œuvre de Delacroix.

Delacroix, à l'époque où il peignit ce tableau, n'était pas allé à Constantinople. La capitale du Maroc était tout l'Orient qu'il connût; et c'est d'après Tanger la blanche qu'il conçut et qu'il exécuta sa splendide Constantinople, penchée elle aussi vers la mer d'un bleu de turquoise, sous un ciel bleu et riche : les marches d'un prodigieux palais des Mille et une Nuits, qui trempe dans l'eau merveilleuse!...

Cette *Entrée des Croisés à Constantinople* avait en son temps fait sensation. Jusqu'alors on ne représentait qu'un Orient convenu; mais Delacroix avait trouvé à Tanger les caractères de l'Orient véritable, certes plus beau que l'autre, plus étonnant et qui, d'abord, parut chimérique, inventé, une gageure de peintre romantique...

Ah! les soirées de notre terrasse, après la journée de travail heureux!... Nous nous couchions sur de beaux tapis orientaux; et nous aimions le clair de lune; et nous étions séparés de l'Europe, retranchés du reste du monde, ignorant tous autres événements que ceux du ciel oriental qui passe du bleu diurne au bleu nocturne par mille nuances extraordinaires. Nous oubliions qu'il y eût une Europe, — qu'il y eût une France; — et la guerre était imminente : nous ne le savions pas!...

Mais nous faisions de beaux projets. Et telle était notre joie de l'Orient que notre plus cher désir fut d'y installer définitivement notre vie : — acheter un terrain, bâtir une maison mauresque, un atelier. Nous avons trouvé le terrain, nous l'avons

acheté : il dominait le Socco, vue admirable... Plans, combinaisons; et les maçons reçurent l'ordre de construire le mur qui délimiterait notre propriété !...

Oui, nous étions alors au plus haut point de notre bonheur. Et puis, tout s'est effondré.

Un jour, nous apprenons par l'une des légations étrangères que les affaires de France vont mal, décidément. Inquiets, nous allons demander des renseignements à la légation française. Pour la première fois, notre chargé d'affaires nous parut triste, préoccupé... Nous avons alors compris que c'était grave. Les attachés des autres pays étaient, avec nous, gênés, mystérieux...

Dans notre beau ciel, à notre insu, un nuage s'était formé peu à peu. Maintenant il nous menaçait, il pesait sur nos têtes.

Nos parents ne nous écrivaient pas grand'chose de la guerre. Sans doute ne souhaitaient-ils pas beaucoup de nous voir revenir en de telles circonstances.

Bref, l'incertitude où nous étions devint de l'angoisse et nous fut insupportable. Un soir, nous résolûmes de partir, de regagner Paris en hâte... C'était un soir de clair de lune délicieux. Nous regardions de notre terrasse la nuit lumineuse et charmante se peupler de belles fantasmagories. Mais une souffrance horrible nous étreignait : la guerre, la patrie en danger, la tuerie là-bas, chez nous, tandis qu'était ici magnifique et ensorcelante la nature.

...Nous avons fait, sur la plage, le lendemain, notre dernière promenade à cheval. Nos levriers nous accompagnaient. Et je vous jure que nos

bêtes étaient tristes; nos grands lévriers fous ne bondissaient pas, nos chevaux avaient le col penché. Nous avons fait une lieue au pas, sans mot dire. Lorsque nous fûmes arrivés à l'extrémité de la plage, nous nous sommes retournés pour regarder encore Tanger la blanche et la mer admirable... Tout cela, le reverrions-nous jamais, tout cela qui était notre jeunesse épanouie?... Et nous nous sommes regardés dans les yeux; et nous avons, l'un et l'autre, senti que c'était bien fini de notre rêve.

Nous avons renvoyé Chamma, nos domestiques. Nous laissions la maison telle quelle; nous la confiions à la vigilance de notre cuisinière, la veuve du consul grec. Lagraine devait rester quelques jours afin d'emballer la *Salomé*, nos études, afin de mettre en ordre nos affaires. Nous avons vendu nos chevaux; Mohamed et Ali-Pata s'en allèrent, pleurant...

Et nous nous sommes embarqués pour Cadix. De Cadix à Paris, nous prîmes le chemin le plus direct. Le voyage fut interminable, funèbre!...

XII

LES SOLDATS IMPROVISÉS

— Oui, ce retour du Maroc vers Paris fut une chose fastidieuse et atroce. Nous avions une hâte égale, Regnault et moi, d'en finir avec ce long martyre d'incertitude : la lenteur des trains, la difficulté des communications nous était un perpétuel tourment. Une double nostalgie nous hantait, car le Maroc abandonné nous appelait encore et surtout la France envahie nous requérait.

Nous savions le territoire envahi ; nous avions appris, à Tanger, les derniers jours, l'effroyable série des défaites qui avaient ouvert décidément la frontière de notre pays. Mais le détail de tout cela nous échappait et nous étions très en retard sur les événements. Pendant la traversée de l'Espagne, nous descendions à chacune des stations importantes pour essayer de nous procurer des journaux : les nouvelles étaient rares et vagues, mauvaises certes et de nature à nous faire craindre pis encore que ce qu'on signalait... Puis il nous fallait passer, dans notre compartiment, de longues et pénibles heures à épiloguer sur de médiocres

renseignements, à discuter les probabilités, à tâcher de nous convaincre l'un l'autre d'une exagération possible des récits que l'indifférence étrangère accueillait... Et notre beau rêve oriental s'en allait, s'effilochait, s'éparpillait, mourait. Plus nous montions vers le nord et plus le ciel était gris, la nature terne, jusqu'à ce qu'enfin nous entourât la saison de chez nous que nous avions oubliée : l'automne!...

Nous qui venions à peine de quitter le pays du soleil souverain, nous qui avions encore dans les yeux les beaux rayons resplendissants de l'astre, nous qui étions tout imprégnés du merveilleux Orient!... Et nous qu'une patrie en deuil réclamait!...

Il nous semblait que, de nos âmes, s'enfuyaient nos lumineuses idées et que nos âmes s'emplissaient d'une mélancolie définitive.

A partir de la frontière pyrénéenne, nous eûmes des nouvelles plus exactes. Plus exactes et désastreuses! Nous connûmes la situation vraie et nous en subîmes l'épouvante... Paris était menacé; ne serait-il pas fermé, coupé du reste de la France avant notre arrivée?... Cette crainte nous harcelait. Et elle était justifiée : nous ne sommes entrés dans Paris que peu de semaines avant l'investissement.

Nous avions annoncé à nos parents notre retour. A la gare, nous avons trouvé, Regnault et moi, nos pères, qui nous attendaient. Le père Regnault était venu de Sèvres — il était alors directeur de la Manufacture — et il devait y retourner peu d'heures après, afin de veiller et d'être là en cas de péril. Henri, à cause de cela, s'installa chez nous.

Nos pères, à la sortie du train, nous emmenèrent déjeuner dans un restaurant voisin de la gare. Ils étaient accompagnés d'un Anglais que nous avions

connu à Gibraltar, M. Smith. M. Smith, depuis cette époque, avait voyagé; puis, étant par hasard à Paris, il avait été voir mon père et s'était informé de nous... C'est ainsi qu'il fut à notre rencontre.

Ce déjeuner au restaurant, je me le rappellerai toujours, comme une heure déconcertante et affolante de ma vie. Nous étions, les deux Marocains, fort ahuris. Pour comprendre tant de sinistres nouvelles qui soudain se révélaient à nous, ah! nous étions trop las et consternés, trop déçus, principalement, dans notre orgueil national. Les récits que l'on nous faisait nous désespéraient et ne nous étaient pas vite intelligibles ni croyables. N'était-ce pas un affreux cauchemar qu'on nous racontait? étions-nous bien éveillés? Notre fatigue nous donnait à penser que nous rêvions et qu'il fallait secouer cette mauvaise imagination... Mais, peu à peu, les faits devinrent plus précis et acquirent une réalité convaincante.

Le père Regnault blâmait son fils d'être revenu : — que n'était-il resté là-bas, en sûreté?...

M. Smith, l'Anglais, qui aimait beaucoup la France, mais qui, pourvu d'esprit pratique, voyait les choses avec une lucidité terrible, affirmait que la partie était perdue, que nul espoir ne subsistait et que la simple sagesse voulait que l'on s'en tînt là :

— Vous ne pouvez pas continuer la lutte plus longtemps, disait-il; payez une indemnité de guerre, même considérable. Si vous vous acharnez, vous perdrez autre chose que de l'argent, — du territoire!...

Il parlait en prophète positiviste. Peut-être avait-il raison mathématiquement; je ne sais... Mais, alors, son opinion ne pouvait que nous déconcerter, Regnault et moi. En étions-nous là,

vraiment? la France en était-elle venue là, tandis que nous ignorions, à Tanger, toute l'aventure qui se préparait?... Le langage de Smith nous décourageait et nous excitait à la fois. En tout cas, notre parti était pris et là-dessus nous n'avions pas d'hésitation : nous allions nous engager et faire de notre mieux notre évident devoir d'hommes jeunes et vigoureux.

Après ce déjeuner tragique, le père Regnault s'en retournait à Sèvres; nous allions, mon père, Henri et moi, chez nous... Et nous étions comme ivres de colère, de désespoir, d'étonnement!...

Est-ce le lendemain ou le surlendemain? — je ne sais plus; — mais le père Regnault vint de Sèvres déjeuner chez nous. Je vous l'ai dit, c'était un homme énergique et volontaire, et même d'une extrême dureté dans ses exigences. Eh bien, il voulait absolument emmener son fils, avec lui, à Sèvres. Il se méfiait du caractère vif, ardent et aventureux d'Henri. Le pauvre homme! Quand je me souviens de cette scène, je me demande s'il n'avait pas une sorte de pressentiment, si la terrible fatalité ne l'avertissait pas d'un péril qui menaçait son fils, qui allait lui tuer son fils... Pendant tout le temps de ce déjeuner familial, il argumenta de façon pressante et irritée : il défendait à Henri de s'engager, il lui rappelait avec rudesse que le prix de Rome l'exemptait de tout service, il s'exprimait avec colère. Henri lui répliquait, avec colère aussi, que les circonstances n'admettaient pas d'exemption, qu'il avait un devoir impérieux à accomplir et qu'il l'accomplirait, en dépit de tout ce que son père pourrait lui dire. On était, à Paris, alors, très surexcité. La querelle de ces deux hommes fut passionnée, excessive. Ils se quit-

tèrent, ce jour-là, fâchés : — ils ne se sont jamais revus !...

Il y eut, vous le savez, Buzenval peu après.

Le père Regnault était retourné à Sèvres. Lors de l'investissement, il crut qu'il lui serait permis, eu égard à sa situation, aux relations qu'il avait, de rentrer dans Paris et de s'y enfermer avec son fils. Pas du tout !... On lui répondit que, puisqu'il avait aussi des enfants à Strasbourg, on l'autorisait à s'y rendre ; on lui donnait volontiers, mais pour cette destination seule, un sauf-conduit.

Le pauvre vieux fit un affreux voyage. Plus il s'éloignait de Paris et moins avait d'effet le sauf-conduit. Ce savant n'avait pas l'esprit pratique ; il ne s'était pas muni d'assez d'argent. Il eut froid, souffrit de toutes les manières. Une hernie qu'il avait, le bandage se défaisant, devint grave. Il était un forcené priseur et il manqua de tabac. Les diligences de Lorraine le secouèrent sans pitié. Quand il arriva, la fièvre le prit, on crut qu'il allait mourir...

Bref, il était à Strasbourg, lors de Buzenval !...

La manufacture de Sèvres avait été envahie. Les ennemis s'y installèrent, comme chez eux. Ou, plutôt, non, pas du tout comme chez eux, car ils pillèrent, brisèrent, détruisirent. Les papiers scientifiques du père Regnault, les instruments qui servaient à ses expériences furent éparpillés, cassés, anéantis.

Il y avait là un tableau d'Henri, un *Christ mis au tombeau*, qu'il avait commencé avant de partir pour Rome et pour lequel il avait, au Val-de-Grâce, fait une aquarelle que j'ai, d'après le cadavre d'un grenadier-garde. Un magnifique tableau ! Les Poméraniens le décrochèrent de la muraille où il était et l'utilisèrent comme une cloison pour séparer, à

l'écurie, deux chevaux qui tapèrent là-dessus à coups de sabot...

Nous nous sommes engagés, Regnault et moi, le même jour; et nous avons été inscrits dans le 69e bataillon de marche. Capote brune, pantalon brun à bande rouge, képi brun à bande rouge; fusil à tabatière, — dont nous ignorions le maniement.

Nous n'avions jamais été soldats. A cette époque-là, les jeunes gens qui ne comptaient pas faire leur carrière dans l'armée se procuraient des remplaçants.

Cependant, nous nous sommes tous engagés.

Ces jours qui précédèrent l'investissement, nous rencontrions dans les rues nos camarades de jadis, nos amis de l'Ecole des beaux-arts, la bande joyeuse qui fréquentait avec nous l'atelier du boulevard d'Enfer et que, depuis ce temps, les voyages des uns et des autres avaient dispersée. Après des mois de séparation, nous nous retrouvions militaires; nous avions peine à nous reconnaître, la barbe allongée, en militaires imprévus... C'était Saint-Saëns, maladif et garde national tout de même, qui venait de passer la nuit devant les remparts. C'était le gai, le charmant Roger Jourdain, artilleur, lui, un grade aux manches de sa capote, et qui, très brave, occupait au Point-du-Jour un des postes les plus dangereux. C'était Emmanuel Jadin, le fils du peintre de la vénerie de l'Empereur, sous-lieutenant de mobiles, qui, à Fontainebleau, participait à la garde de la forêt, de sa forêt : un grand ami de la nature et des arbres!... C'était Cazalis, le médecin poète. C'était Armand Renaud, le poète des *Nuits Persanes*, que Saint-Saëns avait mises en musique; c'était Blanchard, prix de Rome; c'était Escalier, l'architecte, qui, tout jeune marié, était

revenu s'enfermer dans Paris menacé; c'était Victor Giraud, peintre de grand talent, qui mourut des suites d'un refroidissement pris aux avant-postes, — tous soldats. Augusta Holmès était aux ambulances. D'autres de nos camarades, comme Pavie, servaient dans les armées provinciales... Nous nous rencontrions, nous nous serrions les mains, n'osant pas évoquer le souvenir des jours heureux, ne sachant pas si nous nous reverrions jamais; nous étions frissonnants d'inquiétude, de révolte patriotique et de jeune espoir en dépit de funestes prévisions...

Quelques-uns de nos confrères avaient formé une compagnie indépendante, composée presque entièrement d'artistes ou d'amateurs d'art : — Vibert, le gros Vibert, qui avait plutôt l'air d'un curé que d'un soldat, qui, en temps ordinaire, avait peur de la moindre égratignure et qui fut très brave; Leloir, Jacquet, le peintre; Leroux, qui fut blessé très grièvement; Vanier, l'architecte, qui fut laissé pour mort, bien d'autres encore... Cette compagnie d'artistes était, à chaque instant, portée en avant; un jour, elle écopa terriblement et revint fort éclopée.

Il y avait aussi un bataillon d'universitaires, parmi lesquels le plus remarquable était M. Duruy, l'ancien ministre, devenu simple soldat et magnifique sous la capote, le képi de côté, martial et d'aspect romain. Regnault a fait, au crayon, le portrait de ce beau garde national qui avait déjà ses fils sous les drapeaux et qui voulait servir lui-même.

Divers croquis de plusieurs d'entre nous ont été faits alors par un artiste d'un très joli talent, Bida. Ce Bida, Toulousain, comptait, malgré ses soixante ans peut-être, parmi nos bons camarades. Il avait été élève de Delacroix; mais il ne fit jamais de peinture et se consacra tout au dessin.

C'était un délicat, un homme instruit, fin, délicieux. On a de lui beaucoup de compositions orientales, d'un réel agrément, d'un art subtil. Dans la série de ses soldats improvisés de 1870, il y a Charles Garnier, Regnault, moi, bien d'autres. C'est une collection pittoresque. Nous y sommes représentés en uniforme, avec nos fusils, nos baïonnettes. Notre uniforme se prêtait, d'ailleurs, à quelque fantaisie; notre armement aussi. A cause du froid vif, nous ajoutions à nos capotes des peaux de mouton, des ceintures de laine rouge ou bleue, enfin, des revolvers dont nous espérions nous servir, à l'occasion, plus commodément que de nos fusils...

Notre bataillon de marche s'était recruté principalement aux Batignolles et à Clichy; et certes, il y avait là de fortes têtes, mais de braves gens. Notre chef était le colonel de Brancion. Dans notre escouade, je me souviens surtout de Bethmon, soldat comme nous, par ailleurs député de la Charente, marié, père de famille, délicat de santé. On lui avait offert une situation de tout repos qui l'exemptait de tout service; mais il l'avait refusée, pour faire le coup de feu avec les camarades. Ami de Gambetta, de Grévy, on le comptait parmi les « irréconciliables » de l'Empire. Il était gai, quand il ne souffrait pas trop. Et puis, il y avait Duval, un financier; Briant, propriétaire normand; d'autres encore, un père avec son fils, etc... J'ai oublié les noms...

Les bataillons de marche étaient requis de temps en temps. On nous menait aux avant-postes pour un jour, ou deux, ou trois; et ensuite nous étions libres pour un jour ou deux, jusqu'à un nouvel appel. Mais alors, retournés à la vie bourgeoise, nous gardions notre uniforme : les hommes jeunes et valides

qu'on rencontrait en civil dans les rues étaient vilipendés...

Pendant nos jours de loisir, nous retournions à peindre. Regnault avait trouvé un atelier rue Chaptal; c'était Goupil qui le lui prêtait. Sa capote militaire sur le dos, il fit quatre ou cinq grandes aquarelles, les plus belles qu'on ait de lui. Sujets orientaux. Il avait rapporté du Maroc de pleins cartons de croquis... Nous avions ainsi quelques heures, de temps en temps, quelques heures de demi-oubli où de nouveau nous enchantaient les souvenirs lumineux de Tanger... Puis il fallait reprendre le sac, la giberne et le fusil, repartir vers l'horrible réalité de la guerre, du péril absurde et de l'angoisse patriotique.

On nous faisait quelquefois faire l'exercice, un peu, dans des cours de caserne ou bien sur la place Saint-Augustin. Nous n'avions — Regnault et moi et tant d'autres! — jamais tenu un fusil; la manœuvre de la tabatière nous échappait. En outre, nous étions, tous les deux, gauchers. Notre maladresse était ridicule, comique et désolante.

Ah! les tristes jours, désorganisés, fatigants, cruels, où nous faisions avec acharnement une besogne indispensable et désespérée! Il nous semblait qu'heure par heure nous payions cher, et lentement, la claire joie que nous avions goûtée et savourée toute notre jeunesse durant.

XIII

AUX AVANT-POSTES

— Une chose insupportable et qui exaspérait Regnault, ce fut cette perpétuelle alternance de vie militaire et de vie bourgeoise. On nous menait aux avant-postes ; et puis nous étions relevés par d'autres bataillons, et alors, pour deux ou trois jours, nous étions libres. De telle sorte que nous devions sans cesse nous remettre en train, pour repartir ; et, quand nous étions bien exaltés, le retour au logis nous coûtait davantage que tout le reste. Nous aurions mieux aimé servir continûment ou, du moins, être, dans les intervalles de service, casernés, tenus militairement, exercés... Les chevaux, qui ont une dure charge à traîner se fatiguent plus à des arrêts nombreux et à de fréquents démarrages qu'à une course régulière. Tel était un peu notre cas.

Et puis, il nous semblait qu'on aurait pu nous utiliser davantage; nous ragions de ne pas nous sentir plus efficaces, quand il aurait fallu — c'était notre idée — faire donner toute l'énergie disponible.

Regnault surtout se fâchait. Il avait besoin d'activité; les jours de loisir, il était furieux.

Bref, un soir, il ne revint pas. Il s'était, l'après-midi, absenté; je le croyais à son atelier de la rue Chaptal. Je fus inquiet de lui toute la nuit durant... Le lendemain matin, je reçus la lettre que voici :

« Mon cher ami,

» Je sais que cette petite lettre ne te sera pas agréable. Mais, malgré tout mon regret de te faire de la peine, je te l'envoie pourtant. J'obéis à un besoin que j'ai depuis longtemps : je m'ennuie terriblement de l'inertie dans laquelle je suis. Je ne suis pas habitué à rester si longtemps sans rien faire. J'ai besoin d'activité. Quand tu recevras cette lettre, je serai je ne sais où, — armé, bien armé, — ne me cherche pas. Si je fais quelque chose de bon, — c'est-à-dire : si je tue un Prussien, — je t'en enverrai quelques pièces. Je ne dis pas la culotte, ni la cuisse, ni l'épaule, mais quelques insignes, sabre ou épaulettes, etc.

» Si tu ne me vois pas revenir, — ce qui ne me paraît pas vraisemblable, bien que ce soit possible, — rappelle-toi notre bonne amitié, remercie ton excellent père de son hospitalité, prends dans mes affaires ce qui te plaît... »

Ici, Regnault me donnait un certain nombre d'indications précises : son testament. Puis...

« Avec le reste, tu feras finir l'atelier et la maison de Tanger, dont je te fais cadeau et où je te prie de travailler à force, et de vivre à ton bon plaisir, en souvenir de moi.

» Voilà mes affaires en règle, pour le cas où je serais tué ou fusillé... »

Je compris à ce mot que Regnault s'était engagé dans les francs-tireurs : on fusille ces soldats irréguliers, au lieu de les faire prisonniers. La lettre continuait ainsi :

« J'ai besoin de mouvement ; le mot de *sédentaire* m'écrase !... Comme il y a quatre-vingt-dix chances sur cent pour que je revienne sain et sauf, ne t'inquiète pas autrement de moi. Garde cette lettre jusqu'à ce que je revienne. Et, si tu ne me vois pas revenir, dans quelques jours, ne t'en afflige pas trop. Songe que j'ai eu une vie assez agréable jusqu'à présent, et qu'en somme je ne suis qu'un individu comme tout le monde. Nous en avons perdu près de deux cent mille. Je serai peut-être le deux cent mille et unième, voilà tout !

» En attendant, mon ami, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que ton père et les amis.

» Si tu vois mon père avant moi, tranquillise-le.

» Tout à toi, de cœur,

» Ton vieil ami,

» REGNAULT. »

Cette lettre est datée du 27 septembre 1870. Regnault, franc-tireur, opéra du côté de Vincennes.

Il revint, au bout de huit ou dix jours, découragé, lamentable. Il avait trouvé là-bas la même organisation médiocre et la même incurie qui, sur un point comme sur l'autre, paralysaient nos efforts. Les francs-tireurs l'avaient déçu. Donc, il reprit avec moi son service au 69e bataillon de marche. Et nous sommes allés ensemble aux avant-postes, plusieurs fois en des coins dangereux.

Un froid terrible, dès l'automne, et particulièrement pénible pour ces Orientaux que nous étions devenus. Les cache-nez, les peaux de mouton dont nous nous entourions nous protégeaient mal contre la gelée persistante.

Un jour, on nous conduisit aux carrières d'Arcueil-Cachan. Nous ne sommes arrivés que le soir, à la nuit tombée. L'endroit où l'on nous arrêta, dans l'obscurité nocturne, était étrange, fantastique. On y pouvait à peine discerner la blancheur vague des carrières et de grands trous noirs, et puis des silhouettes bizarres, incompréhensibles : c'étaient d'immenses roues, posées verticalement, montées sur de singulières armatures, pareilles à des squelettes de moulins à vent. On eût dit, plutôt encore, d'instruments de torture et dont les dimensions étaient prodigieuses, surhumaines. Un silence absolu autour de nous. La singulière nuit que nous avons passée, en compagnie de ces choses !...

Quand le jour vint, nous reconnûmes que ces roues servaient à soulever et à porter, comme des grues, les blocs qu'on extrayait des carrières. Devant nous, il y avait une plaine de champs et de jardins maraîchers; on n'y devinait pas un soldat; à nul signe on n'apercevait la guerre, en ce coin de banlieue parisienne. Peu à peu, nous nous sommes familiarisés avec nos entours. Ce qui, de nuit, nous semblait quasi diabolique ne fut plus que pittoresque. Et alors, peintres que nous étions, nous nous mîmes à faire des croquis de ces blocs de pierre, épars, abandonnés, laissés les uns contre les autres en désordre, et de ces roues, de ces grands moulins à pierre...

Mais, tout à coup, des balles sifflèrent, —

bzing, bzing! — Leur sifflement signifiait pour nous :

— Hé, hé!... Vous n'êtes pas peintres, mais soldats; attention!...

Alors, nous avons fourré nos albums dans nos poches, nous nous sommes dissimulés derrière les blocs de pierre et nous avons tiré comme nous avons pu. Qu'avons-nous tué? je l'ignore. Regnault disait :

— C'est assommant! On ne peut donc pas être, cinq minutes, un peu peintre, ici?

Et il tirait, tant qu'il pouvait.

Une autre fois, nous étions en avant du fort d'Issy; et nous eûmes une étrange nuit, toute hantée de feux follets... Mais, pour comprendre cette scène, il faut savoir l'état d'esprit où la fièvre obsidionale mettait, à ce moment-là, les gens de Paris.

La crainte de la trahison tourmentait les cerveaux. Et l'on soupçonnait des espions partout; il y en avait, certes : mais on en voyait davantage. On racontait que certains se déguisaient en vieilles femmes : de là à regarder d'un mauvais œil toutes les vieilles femmes, il n'y avait pas loin. L'un de nos camarades, un architecte, bohème invétéré, la gloire du quartier Latin, Piton, eut des ennuis à ce propos. C'était un grand gaillard blond, qui avait, je l'avoue, une tête assez germanique. Garde national, d'ailleurs, et faisant son devoir tout comme un autre. Un après-midi qu'il se promenait, on l'arrêta; il prouva son identité, on le relâcha. Mais, alors, il réfléchit que son air allemand venait peut-être de sa barbe blonde, opulente. Il se fit raser. Or, un autre après-midi qu'il passait devant les fortifications, une escouade sortit à sa

rencontre et l'arrêta encore. L'un des soldats qui l'arrêtaient criait : « Je vous reconnais; vous vous êtes fait couper la barbe, mais je vous reconnais tout de même!... » De sorte que le malheureux Piton, que sa barbe allemande avait compromis, fut ensuite inquiété pour sa barbe absente. On le mena dans un poste. Un de mes oncles qui, par bonheur, se trouvait là, de garde, s'entendit appeler par le pauvre diable, le reconnut comme mon camarade, garantit son innocence et le fit mettre en liberté.

Le bruit courut, dans Paris, que les espions correspondaient entre eux au moyen de signaux lumineux. La nuit, quand on voyait une fenêtre éclairée d'une lumière un peu vive, on s'inquiétait, on allait prévenir la police. Et ainsi s'organisa la chasse aux signaux. A maintes reprises, nous fûmes formés en patrouilles pour des visites domiciliaires. Nous montions les escaliers de maisons quelconques, nous entrions — et nous trouvions, en général, de bons bourgeois, assis autour d'une lampe et qui causaient, et qui épiloguaient sur les malheurs de la guerre...

Nous étions arrivés à neuf ou dix heures du soir en avant du fort d'Issy — et nous ne savions pas du tout où nous étions. On ne nous disait jamais où l'on nous menait. La plupart d'entre nous ignoraient absolument la banlieue. Il faisait nuit noire quand nous prenions position, et nous ne discernions le paysage que le lendemain matin.

Ce soir-là, on nous recommanda le plus grand silence et toutes les précautions possibles. On nous révéla que nous étions à la pointe même des avant-postes et qu'on allait nous placer, à distance les uns des autres, en sentinelles avancées. Nous comptions sur une bataille pour le lendemain :

tant mieux! Nous étions las de nos perpétuelles démarches qui n'aboutissaient pas et qu'il fallait toujours recommencer vainement.

Le capitaine demanda des hommes de bonne volonté qui auraient pour mission d'aller en avant, de creuser des trous, de s'y cacher et de veiller. On nous distribua des pelles et des pioches. Nous voilà partis, en escouade éparpillée, rampants comme des loups, dans la nuit. Une plaine d'ombre. Nous buttions contre des bottes d'herbes, des choux. C'étaient, comme à Arcueil, des terrains de maraîchers. Quelques-uns d'entre nous trouvèrent des trous creusés par les Allemands, abandonnés, et les utilisèrent. Moi, je tombai dans le fossé qui longeait le mur d'une propriété particulière, ce fut ma cachette. Je m'y enfonçai, et je fus aux aguets. La consigne était la suivante : danger, silence, attention, ne tirer qu'à coup sûr et seulement en cas d'évidente nécessité. Nous étions allez loin l'un de l'autre, Regnault et moi. Nous avions au poing nos revolvers, qui nous inspiraient plus de confiance que nos diables de fusils à tabatière. Silence absolu, silence affreux; nous aurions mieux aimé entendre siffler des balles qui, au moins, nous auraient indiqué la position de l'ennemi, tandis que nous ne savions même pas de quel côté nous étions menacés. Chacun dans son trou, nous faisions des réflexions amères. Les légumes, autour de nous, prenaient des dimensions et des aspects redoutables; des arrosoirs nous semblaient de folles choses périlleuses.

Devant nous, c'était la nuit noire, la nuit complète... Soudain, j'y vis apparaître un feu, de forme ronde; il brilla quelques secondes, et disparut. Puis un autre le remplaça, plus à gauche et de forme carrée. Puis un autre encore, ailleurs. Il

y en eut plusieurs ; ils se multiplièrent, les uns en lignes verticales, d'autres en lignes horizontales. C'étaient bien des signaux, cette fois!... Ils s'allumaient et puis s'éteignaient, comme des yeux qui s'ouvrent et se ferment, des yeux de veille brûlante et acharnée. Parfois ils étaient proches et ils s'éloignaient bientôt; parfois ils clignotaient comme de petites étoiles à l'horizon. L'effarante nuit fut semée de ces mystérieux regards.

Accoté contre mon mur, j'examinais cette féerie inquiétante, lorsque à l'angle même de ce mur où j'étais accoté se mirent à danser d'autres signaux, oui, sur la crête du mur ; ils apparaissaient, disparaissaient, remuaient avec régularité... Qu'était-ce? On ne nous avait pas parlé de signaux possibles... Qu'était-ce que cette conversation qui passait par-dessus nos têtes, et qui nous était incompréhensible, — et qui peut-être s'adressait à nous?... Il n'était pas évident que ce silencieux langage ne fût pas destiné à nous avertir, à nous communiquer des ordres, à nous signaler un péril... Ou bien étaient-ce des Allemands qui dialoguaient ainsi, de poste en poste?...

Nos soldats, dans leurs trous, s'agitèrent. A demi-voix, nous nous appelions, nous nous interrogions, en chuchotant, sur le mystère de ces feux qui évoquaient en nous la peur obsidionale de la trahison... Il se produisit, entre ces diverses sentinelles avancées que nous étions, une sorte de contact frémissant.

Des coups de fusil partirent. Je tirai moi-même, sans trop savoir ce que je faisais.

Puis, approchèrent de moi des ombres rampantes. C'étaient nos officiers. L'un d'eux me demanda pourquoi je tirais. Je lui répondis qu'il y avait des signaux dans la nuit. Ils s'étaient presque

tous éteints. Un ou deux encore se rallumèrent: je les montrai... Nos officiers ne savaient pas plus que nous ce que ces signaux voulaient dire, d'où ils venaient, à qui ils s'adressaient.

Au jour, nous avons vu la plaine, devant nous, semée de maisonnettes, de baraques. Nous avons vu au loin le fort d'Issy, qui dominait notre position. Nous avons vu, très près de nous, les choux, les échalas, les bottes d'herbe, les arrosoirs réduits à leur réalité médiocre et rassurante... Il nous parut probable que les signaux avaient été, la nuit durant, échangés entre le fort d'Issy et d'autres points de la périphérie parisienne. Les maisons intermédiaires servaient d'étapes et les nouvelles se propageaient ainsi, de distance en distance... Qui les recevait? Cela, nous ne le savions pas. Et nous discutions, là-dessus, en soldats naïfs et qui ne connaissent rien du tout aux choses de la guerre. Du reste, je n'ai pas vérifié, ensuite, la valeur de nos interprétations.

Le lendemain, nous fûmes relevés de notre garde, sans avoir rien fait, sans avoir vu d'ennemis, ayant tiré dans la nuit vide des coups de fusil perdus. La bataille que nous avions pressentie ne fut pas livrée — faute de Prussiens.

Et nous sommes rentrés à Paris, rendus pour un bout de temps à l'inactivité sans avoir compris le moins du monde ce qui s'était passé, ce qu'on avait voulu de nous, à quoi nous aurions pu servir... Impression pénible, déconcertante, en vérité décourageante!...

Je me souviens d'une sortie encore qu'a faite notre bataillon. Nous allions aux Folies-Nanterre. Nous avons quitté Paris par l'avenue de la Grande-Armée. Elle était, ce jour-là, transformée en un

long campement. L'armée du général Vinoy, comme Paris allait être investi, s'était repliée, en mauvais état, sur la capitale. A droite et à gauche de l'avenue, il y avait des soldats entassés pêle-mêle. Notre 69e bataillon de marche traversa cette foule triste et harassée, comme une rivière au cours allègre passe un marais. Nous n'osions guère regarder ces soldats malheureux, qui étaient mieux renseignés que nous et qui savaient des choses que nous voulions ignorer. Soudain se détachent de cette troupe lasse deux formes humaines, qui viennent à nous et qui nous tendent les mains, à Regnault et à moi. Nous avons peine à les reconnaître... Ce sont deux camarades de naguère, les deux frères Mouillard. Mais leurs barbes incultes, les peaux de mouton où ils sont enfouis les changent. Ils sont bien délabrés; ils sont bien défaits. Leur vue est trop décourageante; et nous passons, menés par le flot continuel de notre bataillon.

Aux Folies-Nanterre, — quelle étrange ironie que ce nom gai pour l'une de nos plus mornes expéditions! — nous fûmes installés, et très mal, dans des carrières abandonnées. Lorsque nous sommes arrivés, il faisait nuit. Quelques-uns d'entre nous tombèrent dans des trous invisibles; deux ou trois se blessèrent grièvement : on les emporta en cachette, afin de ne pas attrister les autres.

J'ai rarement eu plus froid, de ma vie. Un vent terrible, qui coupait les joues, glaçait les yeux. Défense absolue de faire du feu. Nos gourdes gelèrent.

D'ailleurs, silence et tranquillité. Pas un coup de fusil, pas une alerte. La nuit fut très dure, et plus pénible que si nous avions eu l'occasion de tirer un peu...

Nous étions tout près de Paris. Alors, on nous avait défendu d'apporter aucune nourriture. Il était prévu que l'intendance nous enverrait des boîtes de conserve et du pain.

Quelle nuit! N'importe quelle activité nous eût mieux valu que cette torpeur accablante et cette vaine attente immobile, transie... La faim s'en mêla. Nous espérions recevoir, au petit jour, notre nourriture. Au petit jour, rien. La matinée se passa dans un pareil jeûne. Et, bientôt, on commença de grincher... Oui, les affamés réclamaient. Il y eut des discours, à demi-voix, des discours irrités : les orateurs faisaient valoir que nous n'étions qu'à une heure de Paris, — et que si l'intendance ne pouvait seulement pas envoyer de vivres à cette distance-là!... Ceux qui négligeaient de se mettre en colère étaient au moins découragés et faisaient de lugubres réflexions. Nous mourions de froid, de faim... Quand les boîtes de conserve arrivèrent, il était temps, en vérité!

Nous avons passé aux Folies-Nanterre deux nuits et deux jours très pénibles. A la fin, nous avons tiré quelques coups de fusil, dans le vide, sans trop savoir où... Puis, nous sommes rentrés à Paris. Et j'ignore si notre expédition pouvait servir à quelque chose. Y avait-il un danger de ce côté-là? fut-ce peut-être une erreur de nos chefs? Je l'ignore. Il nous sembla que nous avions souffert inutilement. Cette pensée irritante n'était pas pour nous ragaillardir...

XIV

NOEL 1870

— Le 24 décembre, les soldats du 69e bataillon de marche avaient rendez-vous sur la place de la Trinité. Nous n'avions pas de caserne, bien entendu : les jours de service nous marchions, les jours de loisir nous étions chacun chez soi.

Cette fois, on nous avertit que nous allions au danger... Enfin !... « Ça va chauffer ! » disaient nos chefs. Il gelait dur, en attendant.

Aux avant-postes ! L'objet de notre mission : garder le pont de Suresnes, qui était fortement menacé ; relever des Bretons qui étaient là-bas depuis quarante-huit heures et qui n'en pouvaient plus... Ça va chauffer, ça va chauffer !...

Eh bien ! je ne sais pas comment s'est faite cette étape assez courte ; peut-être voulait-on ménager nos forces en prévision d'un dur travail : toujours est-il que nous avons mis tout l'après-midi pour nous rendre au pont de Suresnes. Nous n'y sommes arrivés qu'au soir, sur les neuf heures. Encore nous

fit-on stationner d'abord à deux ou trois cents mètres de la Seine : nous sommes restés deux longues heures l'arme au pied, sans comprendre ce qu'on voulait de nous. Puis on nous mena vers la berge, sur la rive droite du fleuve. Le sol était couvert de neige épaisse; les chemins que nous traversions étaient des ruisseaux de boue glaciale.

On nous avertit d'ouvrir l'œil!... On nous indiqua le pont, qui devait être l'objet de notre vigilance. Il fallait empêcher les Allemands de traverser la Seine, les empêcher à tout prix. D'autre part, on nous signalait que le pont devait être miné, que les Allemands avaient le projet de le faire sauter. La consigne : tirer sur tout ce que nous verrions de suspect vers l'autre rive ou bien aux abords des piles du pont. Bien!

La présence des ennemis n'était pas douteuse. Ils tiraient sur nous sans discontinuer.

La relève des Bretons ne se fit pas très vite. L'un des nôtres se substituait à chaque Breton, dans un trou, dans une cachette quelconque, et devait aussitôt continuer sa surveillance et son tir. Pour gagner ces trous, ces cachettes, on filait à plat ventre, on escaladait en rampant le talus qui séparait de la berge un chemin creux; et nous avions au poing droit notre fusil, de l'autre main nous retenions notre bidon. Les Bretons qui sortaient de leurs gîtes affreux pour nous faire place étaient transis et frissonnants. Ils avaient été très braves tout le jour, ils l'étaient encore. Mais la nuit ne leur valait rien et ils commençaient à perdre la tête : peut-être avaient-ils cru voir, sur les rives pleines d'ombres effarantes, passer les lavandières de leurs légendes celtiques... Ils étaient tremblants, hagards, ils avaient l'air fou.

Et nous nous enfournions, les uns après les

autres, dans ces repaires mal commodes. Nous étions placés à deux ou trois mètres les uns des autres, protégés par de vains remparts de neige que les Bretons avaient construits tant bien que mal. Nous avions les mains gelées. L'onglée nous rendait plus maladroits encore que de coutume. Avec cela, les tabatières de nos fusils, où la glace s'était mise, ne fonctionnaient plus. Pour les ouvrir, nous devions taper dessus, au risque de les fausser, avec des cailloux.

Et veiller!... Nous avions les yeux fixés sur le pont; — le pont, c'est-à-dire, en cette nuit d'hiver, une masse un peu plus sombre que la nuit, une étrange silhouette de fantôme noir qui trempe ses jambes dans l'eau, ou bien qui s'arc-boute, enfin qui prend des poses absurdes. Et l'eau avait des miroitements singuliers; elle ne luisait pas, mais on eût dit que l'ombre y était, par endroits, plus ou moins épaisse, — un mirage d'eau où l'ombre dessinait de fugitives cernures.

Des clapotements d'eau, par instants; et le bruit continuel des balles, comme des moustiques de cauchemar...

Le difficile, quand on doit veiller sur un point précis, ainsi que nous étions chargés de le faire, ce n'est pas d'être attentif, mais plutôt de résister à l'hallucination. Le point qu'on regarde avec un zèle passionné devient cela même qu'il faut qu'on redoute; ce qu'on doit guetter, on le voit. Et ainsi nous avons, toute la nuit, tiré sur des choses noires qui glissaient autour des piles du pont. Cela résistait à notre menace; cela était insensible à notre tir, cela tournait et semblait d'intrépides ennemis que rien n'arrête. Il n'y avait, entre nos balles, que l'intervalle de charger notre fusil; lorsque les tabatières se faussaient ou résistaient

à notre hâte, nous nous servions de nos revolvers. Parfois, pour être en meilleure place et viser mieux, nous sortions de nos cachettes, nous tombions en d'autres trous de boue, de neige...

Soudain, à l'église de Suresnes, commencèrent de sonner les premiers coups de minuit...

Ce qui alors se passa, je l'ai raconté jadis à mon ami Pierné et à Morand, le poète. Ils en ont fait une cantate fort belle... Mais voici l'exacte vérité de la scène. Minuit sonna. D'un trou, quelqu'un dit, d'une voix dolente :

— Minuit!... C'est Noël!...

Ces mots tombèrent dans nos cœurs et les tourmentèrent. Tandis que défilait la kyrielle de la sonnerie, une sorte de frisson passait sur nous... Noël!... Et nous aurions voulu nous rapprocher les uns des autres, nous sentir les coudes, être moins loin, nous croire moins seuls... Noël! les réveillons de naguère, la gaieté, la belle et bonne joie... Que nous étions loin, que nous avions les pieds froids, les yeux lourds de fatigue!... Une mélancolie affreuse descendit sur nous, une tristesse telle que nous fûmes tous immobiles, quelques secondes, comme pris de stupeur. Tout cela, qui est long à vous dire, fut l'œuvre d'un instant; lorsque minuit acheva de sonner, nous tirions dans l'eau, nous tirions vers l'autre rive. Certes, l'ennemi répliquait bien. Nous faisions, les uns et les autres, un feu d'enfer...

Mais quelqu'un, au douzième coup de l'heure, dit encore :

— Minuit!...

Alors Regnault, comme suscité par une force de mystère, sortit de son trou, monta sur un tertre qu'il y avait derrière nous; et, sans plus s'occuper des balles qui arrivaient de l'autre rive, héroïque,

fou, absurde, sublime, il entonna, de sa voix magnifique, le *Noël* d'Adam :

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle...

Cette voix-là, qui tout à coup emplit la nuit farouche, s'imposa comme une souveraine volonté de la nature, comme le vent. Elle domina tout bruit, défia tout péril et régna.

Nous écoutions. Nul commandement n'aurait pu nous faire, en ce moment, manier nos armes. Nos fusils, dans nos mains, ne bougèrent que du tremblement de notre émoi. La fusillade se tut...

Elle se tut de notre côté, et de l'autre aussi, absolument. Le même prestige nous tenait, les uns et les autres, sur les deux rives du fleuve indifférent.

...Où l'homme-Dieu descendit parmi nous...

La phrase ample se déroulait, prenait son temps, s'attardait à de belles inflexions de voix, se jouait avec orgueil, avec ivresse, — avec art... Quand Regnault terminait une strophe, nous la reprenions en chœur; et c'était, pour l'oppression de nos poitrines, un soulagement que d'exhaler ainsi le paradoxe de notre ferveur.

Le *Noël* achevé, silence. Une minute de silence religieux, pathétique, terrible, d'où émergea soudain, comme une flamme naît dans l'ombre, un autre chant!... Celui-là venait de l'autre rive et c'étaient les Allemands qui le proféraient — le « Choral de Luther », si je ne me trompe; — les rudes voix lançaient l'hymne avec la même ardeur que nous avions eue pour chanter notre *Noël*, et

elles se plurent à nous répondre ainsi. Nous avons écouté, l'arme basse, nos ennemis ; et nous frissonnions.

Quand ce fut fini, quelqu'un cria :

— Vive Noël !...

Puis le silence se refit, le même silence qui avait suivi notre chant, un silence plus absolu et, semblait-il, plus définitif, après l'échange d'un enthousiasme qui, peu à peu, tombait, nous laissait ahuris, débiles, éperdus parmi la nombreuse évocation de nos souvenirs, de nos fêtes, de nos familles. Ce double chant avait marqué violemment nos nationalités différentes et hostiles; tout à coup, dans le silence, un coup de feu partit... Il déchira l'enchantement mystique de l'heure. De quel côté fut-il tiré? Je ne le sais pas. Un autre lui répondit, un autre encore, un autre, et la fusillade recommença comme avant minuit... Bzing, bzing !... Les balles sifflèrent. La nuit en fut toute striée. Noël fut abandonné, fut oublié. Nous avons, comme si de rien n'était, repris de part et d'autre notre métier, notre âme de soldats qui sont en péril dans la nuit.

Cela dura jusqu'au jour. Nous étions glacés ; un vent sinistrement froid soufflait. Au jour, nous avons enfin vu le paysage où nous étions : le pont n'avait pas sauté; en face, l'église de Suresnes se profilait sur un ciel neigeux, avec son clocher silencieux qui avait sonné la minuit de Noël... Et nous avons vu que, depuis des heures, nous tirions sur des branches mortes, sur des paquets d'herbe qui s'en allaient à la dérive, qui passaient avec le courant, qui tournoyaient aux remous de l'eau, qui environnaient de leurs lents circuits les piles du pont...

Un peu plus tard, nous escaladions le talus

devant lequel nous avions passé la nuit, et nous nous abritions de notre mieux, fort mal, dans la neige, le corps transi, l'âme transie... Encore deux jours à passer là, dans ces cahutes de neige, à taper sur les tabatières de nos fusils, à tirer sur des ennemis invisibles.

Nos provisions de vivres s'épuisaient. Plus d'eau-de-vie ni de café. Le froid surtout, le froid nous torturait. Au cours du premier après-midi, quelques parents vinrent nous visiter; mon père, entre autres, qui était garde national et, comme tel, attaché à la police des remparts. On nous apportait de la nourriture, du vin ; nous nous sommes réunis derrière les petits monticules de neige que les Bretons avaient construits, et nous avons mangé, bu. Les balles cinglaient; mais nous les négligions, tant pis! car nous avions faim et soif... Je me rappelle que nous avons fait un punch pour nous réchauffer, un punch imprudent... C'est la vie de tranchées : le danger ne compte pas !...

Mon père me dit :

— Passe-moi ton fusil !

Sa colère voulait qu'il fît acte de soldat; et il tira sur des maisons qu'il y avait de l'autre côté de la Seine, et que les Prussiens occupaient.

Quand nos pères sont partis, nous avons vu tristement leurs silhouettes s'en aller vers la ville.

Nous songions, Regnault et moi, à des tableaux de bataille, aux tranchées de Sébastopol, et nous nous disions que la réalité d'une guerre ne ressemble pas du tout à ce qu'on voit dans les musées.

Le surlendemain, d'autres nous remplacèrent. Nous sommes rentrés chez nous; nous aurions mieux aimé rester dehors, dans la neige, dans le froid, nous battre avec fureur jusqu'à la fin de cette guerre maudite !...

XV

L'EXAMEN DE CONSCIENCE AUX AVANT-POSTES

— Quand nous étions dans les tranchées des avant-postes, Regnault et moi, ou quelque autre homme jeune, robuste, désireux de se bien battre, les réflexions que nous faisions étaient poignantes, douloureuses. Nous nous sentions la force d'agir et l'entrain qu'il faut; et, je puis bien le dire aussi, puisqu'il n'y a rien là que de simple et de véridique : ni le courage ne nous manquait, ni l'abnégation que réclame le service de la patrie en péril. Telle fut la cause de notre plus grande douleur : il ne nous était pas loisible d'être efficaces comme nous avions le désir et l'énergie de l'être.

Les jeunes gens du second Empire n'avaient pas été préparés au métier de soldat. Tout le détail de la vie militaire nous échappait : ni les sonneries, ni les commandements ne nous étaient intelligibles... Un coup de canon!... qu'est-ce?... Une mitrailleuse éclate!... qu'est-ce?... Il faut quelque temps pour se familiariser avec ces bruits variés, pour les reconnaître. Il me semble qu'aujourd'hui les réservistes et les territoriaux n'arriveraient pas

à la guerre en tel état de naïveté; tant mieux, si leur est épargnée la tristesse d'avoir au cœur un zèle qui ne sait pas s'y prendre pour servir à quelque chose et pour se manifester utilement!...

A mesure que l'hiver avançait, il devenait de plus en plus difficile de garder la moindre confiance. Cependant, nous nous acharnions à ne pas désespérer tout à fait, et nous passions par des alternatives désolantes de révolte et d'abattement.

Tenez, j'ai retrouvé quelques lettres que j'adressais alors à ma sœur. Ma sœur était absente de Paris, et je profitais de toutes les occasions — les pigeons voyageurs, les ballons, — pour lui faire tenir des nouvelles... Lisez :

« Voyons, voyons, il faut se remonter... La situation n'est pas belle, mais tout n'est pas perdu!... »

L'idée que Paris pût tomber aux mains de l'ennemi ne nous entrait pas facilement dans la tête :

« On est résolu à ne pas céder... Tout le monde est sous les armes; et maintenant la grande fête va commencer. Messieurs les Prussiens ne sont plus si confiants. On n'avance pas sans quelque frayeur sur la capitale du monde civilisé!... Il fut un temps où Paris dansait, chantait, se grisait, était artiste. Aujourd'hui Paris est bardé de fer, de plomb, de poudre... Paris se lève; la belle capitale est furieuse... Les Tuileries sont pleines de boulets, de bombes, dragées à l'usage des Prussiens... J'ai vu tous mes amis, tant mobiles que gardes nationaux. Partout une tranquillité et un accord parfaits; toutes les opinions, tous les partis se sont fondus, réunis en un seul projet : défendre la patrie... »

Il y avait — car nous étions jeunes — des moments où de favorables rumeurs couraient qui suffisaient à nous animer, et les plus belles espérances étaient vite accueillies... Tenez :

« On parle beaucoup de l'intervention des États-Unis. Nos frères d'Amérique viennent nous aider. Ce n'est pas officiel encore; mais je crois que l'affaire s'arrange. Donc, confiance et courage!... »

De telles petites lueurs, bien falotes, éclairaient par instants les ténèbres de notre horizon. Nous avons été longtemps soutenus par la pensée que la province nous dégagerait... Tenez :

« Si la province continue à s'armer, si tous viennent vers nous, pas un Prussien ne reverra sa terre natale... »

Ces lettres là sont du commencement de l'automne. Mais, peu à peu, l'intervention provinciale devint plus douteuse...

« Je trouve qu'on ne se remue guère. Marseille et Lyon, c'est bien; mais il n'est pas question des autres villes, dans les journaux. J'espère néanmoins que toutes les villes de province s'apprêtent avec silence et ruse. Il le faut... »

Un peu plus tard :

« Aujourd'hui, le baromètre est descendu, et bien bas! Le mien surtout. Après avoir réclamé la défense à outrance, ne vais-je pas désirer la paix?... Que faire, puisque la province ne vient pas à notre secours?... »

Un peu plus tard encore :

« Je ne crois plus à rien... Je demande qu'on fasse tuer le moins d'hommes possible... Une fatalité s'est abattue sur nous... »

Un autre jour :

« Nos vivres s'épuisent!... Ah! qu'on se fiche

un coup atroce, et que ce drame épouvantable soit fini!... Nos chefs sont trop démontés et nos soldats ne me paraissent pas confiants. Alors, que faire?... Hier, puisqu'on ne voulait pas se servir de ma peau pour y loger une balle prussienne, j'ai tâché de me remettre un peu au travail, afin d'oublier, quelques instants. Mais, baste! la peinture n'est que ridicule en ces circonstances, et je n'ai vraiment pas la tête assez tranquille... Nous avons un froid du diable, n'étant plus habitués aux brouillards et à l'hiver. Cette raison augmente mes idées tristes... Ou es-tu, beau soleil d'Afrique?... Enfin, que va-t-il se passer? Je n'en sais rien; je ne comprends plus rien!... »

Oui, voilà justement la vérité : nous ne comprenions rien du tout à cette guerre. C'est naturel, je le sais bien, que des soldats n'aient pas la notion nette du plan de campagne, ni même de l'ensemble d'une bataille. Vous vous rappelez, dans la *Chartreuse de Parme*, ce jeune Fabrice del Dongo qui participe à la bataille de Waterloo et qui n'en voit que de futiles épisodes... Fabrice del Dongo n'est pas entré dans le secret des généraux qui menaient l'affaire; et, si plus tard il avait lu dans les livres des historiens le compte rendu de la bataille, il ne l'aurait pas reconnue, cette bataille où il eut son rôle... Moi non plus, dans les livres des historiens, je ne reconnais pas ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu.

Nous n'étions pas du tout soldats. Et même il nous manquait ce caractère du soldat, qui consiste à ne pas épiloguer sur l'aventure où on le mène. Certes nous obéissions; certes nous étions dociles à l'ordre qui nous était donné. Nous ne demandions qu'à marcher, nous ne désirions que d'agir; et, quand on nous disait : « Ça va chauffer! » nous

nous félicitions de la promesse. Une seule chose nous était pénible et presque intolérable : l'inertie. Mais, malgré nous, ignorants et naïfs, nous essayions de comprendre ce qu'on attendait de nous. A chacune de nos sorties, nous espérions saisir le nœud même de l'action. Lorsque ensuite nous rentrions, avec le sentiment de n'avoir rien fait d'utile, en dépit de tout notre effort, notre chagrin pesait plus lourdement sur nous.

Quand nous nous sommes engagés, dans un vif élan de patriotisme, nous croyions être conduits bientôt à quelque beau combat où nous serviraient bien notre force et notre courage : nous étions résolus à ne marchander ni notre courage, ni notre force. Au lieu de quoi, les jours après les jours épuisèrent — et vainement, nous semblait-il, — notre énergie. Nous avons eu l'impression pénible entre toutes de gaspiller en pure perte une vigueur qui devait avoir son emploi.

Pour des soldats improvisés, rien n'est plus douloureux, plus déconcertant, plus accablant.

Voilà l'état d'esprit où nous avions été lentement amenés, lorsque, le 18 janvier 1871, nous sommes partis pour Buzenval, Regnault à côté de moi, Regnault qui, pas à pas, s'en allait à la rencontre inévitable de la mort.

Nous n'avions plus d'enthousiasme ni d'élan. Cet entrain qui vous porte gaillardement au péril et qui vous étourdit et qui vous exalte, il y avait longtemps que nous l'avions à tout jamais perdu... Mon intention n'est pas de vanter ce que nous faisions. Pas du tout! Ce que nous faisions, nous étions nombreux à le faire; et cela nous semblait fatal, nécessaire, naturel... Mais nous étions tout de même stoïques, je peux le dire. Le roulement des tambours ne nous excitait plus; la splendeur

de la guerre s'était éteinte dans nos âmes; aucun espoir ne nous attirait; notre vaillance ne s'alimentait que de nous-mêmes et de notre lucide résignation.

Des soldats improvisés... Cela ne veut pas seulement dire qu'il nous avait fallu apprendre en peu de jours à manier nos fusils et à faire le métier de tirailleurs, de sentinelles; mais nous avions, en peu de jours, dû apprendre l'effort quotidien, l'effort que rien ne récompense, — l'effort inutile.

Les jeunes gens du second Empire n'avaient pas, au cours de leur adolescence, appris cela. On ne leur avait pas donné cette leçon terrible et profitable. Ils n'avaient pas prévu que leur patrie pût avoir, un jour, besoin d'eux. La France était prospère et forte; ou, du moins, elle s'enorgueillissait de cette réputation-là. Et alors, nous ne songions, nous autres peintres, qu'à vivre pour notre art, qui était notre joie et notre fierté.

Regnault et moi, par exemple, nous n'avions pas eu d'autre souci que d'emplir nos yeux de lumière, afin de mettre en nos tableaux cette lumière. Nous visitions l'Italie, l'Espagne et le Maroc, afin d'attraper les plus merveilleux aspects de la nature; et, quand un paysage nous séduisait mieux que nul autre, nous rêvions d'y installer notre existence. C'est ce qui nous arriva, — je vous l'ai dit, n'est-ce pas? — à Tanger. La guerre nous surprit là-bas dans un enchantement qui nous tenait comme à l'écart de tout le reste. A quoi songions-nous d'autre qu'à la merveille des horizons méditerranéens?...

Or, brusquement, nous voici transportés de cette apothéose vers l'horrible réalité d'une guerre malheureuse et humiliante. A la sécurité succède la défaite. Et nous étions là, dans nos trous de neige et de boue, à méditer l'erreur de notre con-

fiance déçue. Tandis que nos yeux regardaient la triste banlieue parisienne, dévastée et déshonorée par la visite des envahisseurs, le morne ciel d'hiver où rôdait l'insidieuse mort, notre mémoire évoquait les splendeurs orientales du Maroc; et, tandis que nous humiliait notre patriotique déconvenue, nous avions peine à nous déshabituer de l'idée d'une patrie assez puissante pour laisser à la jeunesse le loisir de son rêve et de ses enthousiasmes spirituels...

Je ne sais si jamais plus lugubre examen de conscience fut fait que par nous, au cours de cet hiver atroce de 1870-1871, sous la menace de l'ennemi, dans le chagrin de la débâcle.

En voici le témoignage éloquent.

Aux avant-postes, je voyais quelquefois Regnault, abrité tant bien que mal, griffonner au crayon sur un petit carnet qu'il fourrait soudain dans sa poche pour riposter aux balles qui affluaient. Après sa mort, j'ai retrouvé chez moi l'un de ces carnets, qu'il y avait laissé et qui contient des lignes émouvantes.

Tenez, le 15 janvier 1871, — quatre jours avant sa mort, — il écrivait :

« Nous avons perdu des hommes, et beaucoup. Il faut les refaire, et les faire meilleurs et plus forts... »

Un peu plus loin... Ce ne sont que des notes, où la pensée n'est pas tout entière exprimée, mais indiquée seulement; on l'y devine, et surtout on ressent l'angoisse dont ces petites phrases incertaines et incomplètes sont le signe... Un peu plus loin :

« La leçon doit nous servir!... »

Oui, la terrible leçon ! Vous imaginez ce réveil brutal !... La leçon... Mais Regnault, mâle et

ardent, rêvait déjà de régénération et, lui qui avait tant aimé la joie de vivre, écrivait le 15 janvier 1871, dans les tranchées des avant-postes :

« Ne nous laissons plus amollir par des plaisirs faciles... Chaque citoyen doit montrer aujourd'hui l'exemple. La vie pour soi seul n'est plus permise... »

Il faut l'avoir connu, il faut savoir ce qu'étaient sa fougue et sa jeunesse pour juger, à ces mots, de la crise morale qu'il traversait. Nous étions à quatre mois de l'Empire, et déjà l'Empire s'enfonçait dans le passé, prenait un air d'histoire périmée, devant l'urgente nécessité d'une autre vie sociale et nationale... Regnault écrit :

« Sous l'Empire, il était d'usage de ne croire à rien... L'égoïsme doit fuir et entraîner avec lui cette fatale gloriole recherchée par tous : nier et mépriser ce qui est honnête et bon. Glorieux était celui qui, etc... Et quand, à quarante ans, l'épuisement lui défendait de rester debout et lui interdisait tout service pour sa patrie, pour la société, il se prélassait, comptant ses infirmités comme autant de blessures honorables et ses ignominies comme autant de campagnes... »

Puis, — nous sommes à moins de cinq mois du 4 septembre :

« Aujourd'hui, la République, qui est le plus parfait des gouvernements, nous commande à tous la vie la plus pure et la plus honorable, — la plus sérieuse!... Tous nous devons payer à la patrie et, au-dessus d'elle, à l'humanité libre le tribut de notre corps et de notre âme. Ce que les deux peuvent produire, nous devons le lui offrir. Nos forces doivent concourir au bien-être de la grande famille, en pratiquant nous-mêmes et en développant chez les autres les sentiments d'honneur,

l'amour du travail. L'homme régénéré comprendra la liberté et la maintiendra ; fort par la vertu, il se maintiendra lui-même... »

Un peu plus loin, je trouve ces lignes inachevées et mystérieuses :

« La Vie dans la Musique, dans la Peinture, dans la Sculpture, dans tous les métiers, etc., etc. »

Car il aimait passionnément la vie, même en ces jours de débâcle. Il aima passionnément la vie jusqu'à ces dernières heures où la mort approchait de lui, à pas de loup!...

Il était fiancé.

J'ai tardé à vous le dire, parce qu'Henri aimait à garder en secret les sentiments qui lui tenaient le plus au cœur. Mais ce grand événement de son existence rend plus poétiques et plus beaux ses derniers jours et donne à son trépas prématuré une tragique horreur.

C'est à Rome, au mois de juin 1867, qu'il avait rencontré pour la première fois, chez Hébert, Mlle B..., qui accompagnait son père en Italie. A l'automne suivant, il vint à Paris avec les autres pensionnaires de la Villa, pour visiter l'Exposition universelle ; et, pendant ce séjour, il fut souvent reçu, à la campagne, dans cette famille qui pour amis avait des artistes comme Baudry, Fromentin, Garnier, Bida, des écrivains comme les Duruy et Gaston Paris... En 1869, à Grenade, nouvelle rencontre, très brève, de deux jours seulement...

Quand il s'engagea dans les francs-tireurs, ce fut, je crois, sous l'impression d'une pénible échec. Il avait demandé la main de Mlle B... ; et sa demande, tout d'abord, n'avait pas été bien accueillie par les parents de cette jeune fille : ceux-ci ne désiraient pas avoir pour gendre un artiste. Il m'écrivit alors cette lettre émouvante et mysté-

rieuse que vous vous rappelez, et disparut sans guère me donner les motifs de sa détermination... Mais, quelques jours après, il était agréé. Il m'annonça ses fiançailles; et je ne fus pas très surpris : j'avais deviné depuis longtemps son secret. Sa joie était profonde, absolue.

Ce que j'ai maintenant à vous raconter, je sens que je l'ai différé tant que j'ai pu : c'est Buzenval et comment fut tué mon ami.

XVI

BUZENVAL

— Le 17 janvier 1871, les soldats de notre 69e bataillon de marche surent qu'ils avaient à se trouver le lendemain matin, de bonne heure, sur la place Saint-Augustin. C'était là qu'on nous réunissait le plus souvent; et puis on nous emmenait, n'importe où, sans nous révéler l'objet ni même le lieu de notre expédition... Ce matin-là, pourtant, on ne nous cacha guère que l'aventure était sérieuse, tout à fait sérieuse : Paris tentait un coup décisif. On nous distribua double provision de cartouches; nous serions absents plusieurs jours.

Voilà tous les renseignements que nous avions. Mais, autour de nous, il y avait une atmosphère de fièvre, d'impatience; quelque chose enfin nous donnait le secret sentiment d'une heure grave et terrible...

Nous n'emportions pas de nourriture. Evidemment, nous n'irions pas loin. Depuis longtemps le rayon de nos sorties avait diminué; le cercle qui entourait Paris s'était peu à peu resserré, de telle sorte que nous devions toujours être à portée de

l'intendance. Mais on emplit nos gourdes d'eau-de-vie, — ou, du moins, de ce qu'on nommait avantageusement « eau-de-vie » : un mélange d'un peu d'alcool et de beaucoup d'eau.

Et nous sommes partis, nos fusils à l'épaule, nos sacs sur le dos. Cette charge était pénible: nous n'avions pas trop l'habitude du sac militaire, plus pesant et plus gênant que nos sacs d'artistes, avec quoi naguère nous allions chercher par la campagne les beaux paysages.

Nous étions émus, en partant. Cette expédition prit, dès le début, un air d'angoissante solennité.

Nous avons gagné les Champs-Elysées. Là, il nous fallut stationner, à cause de l'encombrement: infanterie, artillerie, cavalerie... Ces troupes, diverses et tassées les unes contre les autres, se dirigeaient, disait-on, vers Sèvres. C'était un fleuve formidable qui emplissait son lit jusqu'aux bords et par endroits les dépassait; un fleuve singulier qui remontait sa pente; un fleuve si dense que les affluents n'y pouvaient pas entrer... Nous autres — et bien d'autres comme nous — qui arrivions par les voies latérales, nous devions attendre une éclaircie pour nous introduire dans ce flot perpétuel où nous serions emportés.

Il y avait, dans le fleuve même, des remous et des courants. Des escadrons de cavalerie, qui filaient vite, se frayaient un passage rapide au milieu de l'infanterie, refoulée à droite et à gauche, immobilisée; et puis la lourde et la bruyante artillerie trimbalait, — comme des escadrilles de bois mort suivent le cours d'une eau tumultueuse, — ses canons, ses caissons.

De temps en temps, par l'effet d'un contre-ordre ou d'une circonstance quelconque, une escouade, une compagnie retournait sur ses pas. On eût dit

qu'un tourbillon l'avait prise, et puis elle repartait avec la masse mouvante à la grimpée de l'avenue.

Nous étions là, sans pouvoir avancer, à l'extrémité de l'une des rues qui donnent sur les Champs-Elysées, buvant une goutte, de-ci, de-là, et grignotant des bouts de pain. Car les heures passaient et nous n'avions pas déjeuné. D'ailleurs, la faim ne nous pressait pas, tant nous étreignait et nous excitait l'émotion de cette journée commençante. Il était évident que ces régiments qui, sous nos yeux, défilaient, avaient le même point de direction que nous et que nous étions tous destinés à une action commune, qui serait rude, qui serait notre plus grosse affaire.

Toute la journée nous avons marché, tantôt vite si le passage n'était pas trop encombré, tantôt et plus souvent à petits pas, plus fatigants qu'une allure régulière; et de perpétuels arrêts nous retardaient, nous exaspéraient, car nous étions impatients de livrer bataille, d'être au plein de la mêlée et d'en finir avec cette auguste incertitude.

Nous sommes arrivés le soir, sur les six heures, au pont de Sèvres. On nous dit de nous procurer, n'importe comment, de quoi manger. Cette fois, en dépit de tout, nous avions faim... Ce fut un remarquable désordre... Les deux ou trois mastroquets et les boutiques alimentaires qui se trouvaient à proximité furent envahis promptement par une foule que ces commerçants n'avaient pas prévue. Ce n'était pas seulement la faim qui nous prenait. Mais nous sentions que d'autres troupes nous suivaient, arrivaient derrière nous et bientôt, si nous ne nous hâtions pas, nous déborderaient. Il faisait nuit, ce qui augmenta la confusion; nous égarions nos camarades, les bataillons s'embrouillaient. Il fallait dépenser des trésors d'énergie et

de ruse pour attraper des bouts de pain, des morceaux de cheval ou d'âne, étonnamment durs et difficiles à déchiqueter.

Sur la rive gauche de la Seine, où nous étions, il y avait des villas, de coquettes habitations d'été, abandonnées presque toutes par leurs propriétaires. Nous sommes entrés dans l'une d'elles. Il gelait, nous étions transis; pour faire du feu, nous avons démoli n'importe quoi. Nous nous sommes couchés n'importe comment, sur des canapés, sur des chaises mises côte à côte ou par terre, la tête sur des bûches, en fait d'oreiller. Nous ressemblions à de farouches sauvages, étrangement campés. A la lueur d'une lanterne que nous avions trouvée, j'ai fait un croquis de notre escouade pittoresque : il est au musée Carnavalet. Puis nous avons dormi tant bien que mal, — et plutôt mal que bien, — las et fébriles de l'attente d'une bataille où s'emploierait notre colère.

A quatre heures du matin, nos officiers arrivèrent, des lanternes à la main, pour nous éveiller... Vite, vite, debout!... Nous étions emmenés vers Buzenval. Notre toilette ne nous prit guère de temps : elle ne consista qu'à nous dresser, qu'à nous étirer... Et nous partîmes, vers Buzenval...

Ce nom, qui ce jour-là devint célèbre, nous était à presque tous inconnu. Les environs de Paris, en 1871, n'étaient pas comme aujourd'hui promenade parisienne : la bicyclette et l'automobile n'existaient pas. Nous ignorions que Buzenval fût près ou loin de Sèvres et nous allions, comme à l'aventure, vers ce champ de bataille que la journée illustrerait.

Avant le départ, on fit l'appel, — formalité qu'on négligeait d'habitude et qui nous persuada que c'était grave; — mais nous ne savions pas

qu'à l'appel du soir tant de soldats manqueraient.

Rendez-vous au bord de la Seine; nouvel appel. Il faisait nuit. Les quelques lanternes qu'il y avait n'éclairaient que des cercles étroits, qui allaient et venaient. Mais, si nous nous retournions parfois, nous apercevions à notre suite des formes noires et mouvantes, plus noires que la nuit et qui faisaient derrière nous un bruit sourd, continu : d'autres soldats, en bataillons pareils au nôtre.

Nous sommes arrivés devant le mont Valérien au petit jour, qui fut morose, terne, pleurard, qui eut du mal à naître et qui nous sembla sinistre. Les alentours avaient un air redoutable. De tous côtés, des troupes débouchaient; le rassemblement se fit tant bien que mal. L'abondance de cette armée, les dispositions que l'on prenait, toutes les circonstances de cette heure matinale signifiaient que la bataille serait livrée, une rude bataille. Cela nous changeait de nos rencontres d'avant-postes; oui, ce serait tout autre chose!...

Notre bataillon fut placé à la première ligne. Bientôt, les coups de canon retentirent. Notre colonel nous annonça que nous avions un poste d'honneur. Il nous parla comme à de vieux soldats; son discours fut peut-être un peu fort pour les soldats improvisés que nous étions : je vis, autour de moi, des visages bouleversés. D'ailleurs, l'émoi ne dura guère; la rapidité des événements emporta toutes impressions... Mais le colonel nous engageait à bien savoir ce que nous faisions; il nous sommait de dire adieu, par la pensée, à nos femmes, à nos fiancées, à nos mères, à toutes nos tendresses; en échange de quoi, il nous promettait que nous allions ajouter — je m'en souviens — « une belle page à l'histoire de France ».

Quelques soldats se baissaient pour rattacher les cordons de leurs souliers; d'autres regardaient à droite ou à gauche, éperdument. L'un de mes voisins se plaignit de ce que le temps lui manquât pour acheter deux sous de tabac... Une sorte d'absurdité nous prenait.

Nous étions au premier rang, je vous l'ai dit. On avait décidé de ne ménager point les gardes nationaux, les bataillons de marche, tous ces « braillards », comme on disait, qui se plaignaient de l'incurie de Trochu, qui demandaient depuis des semaines à marcher : — eh bien! ils marcheraient et ils verraient! Si la bataille était perdue, — je ne crois pas que nos chefs aient eu le moindre espoir, et les dispositions de nos troupes étaient hasardeuses, — du moins aurait-on gagné de faire passer aux « braillards » le goût de réclamer sans cesse le combat!...

Tout cela, je l'ai mieux compris plus tard; mais alors déjà nous avions le sentiment vague de la chose.

Entre les pentes du mont Valérien, d'où nous partîmes, et la propriété de Buzenval, qui était notre objectif, il y avait une zone plate et que rien n'abritait. Nous devions la traverser sous le feu ennemi. Les Prussiens occupaient, en face de nous, les collines. Ils y étaient bien établis et dissimulés à merveille. On ne les devinait qu'au bruit de leurs canons et à de petits flocons d'ouate, la fumée de leurs bouches à feu, qui, entre les arbres, soudain, de place en place, se révélait. On nous rangea, en ordre dispersé, puis on nous commanda d'avancer, en tirailleurs. En avant!... Des lièvres filaient, et nous nous serions crus à la chasse; mais nos fusils étaient lourds à nos mains.

Mon voisin, un petit soldat très gaillard, un enfant du peuple, au vif langage, s'écria :

— Nom de Dieu, je fais dans ma culotte!...

C'était le sang qui lui coulait sur les cuisses... Je le regarde, je le vois blêmir. Je m'approche de lui, pour le soutenir, car il chancelle. Il donne un coup raide de la jambe et tombe mort... J'ai dû le laisser là...

Je ne me rappelle plus son nom. Mais, deux ou trois jours après, un de nos camarades est allé voir la mère du pauvre petit diable, lui annoncer cette mort... La malheureuse femme, parmi ses larmes, murmura :

— Pauvre petit!... a-t-il seulement eu le temps de penser à Dieu, quand il est mort?...

Et notre camarade alors se souvint de ce juron qu'avait, du bout des lèvres, prononcé le moribond :

— Oui, madame! répondit-il, avec une sincérité naïve, que sanctifiait le pathétique de la scène; — oui, madame!...

Ce ne fut pas un sacrilège de le dire.

J'en ai vu tomber beaucoup d'autres, à mes côtés. Les balles pleuvaient sur nous. On les entendait siffler; et quelquefois on entendait un petit bruit sourd : l'une d'elles s'était enfoncée dans le drap d'une capote, l'une d'elles avait blessé ou tué quelqu'un. Ceux qui mouraient ne savaient pas qu'ils mouraient. La blessure n'était pas une souffrance qui les fît crier; je crois même qu'ils ne s'apercevaient pas de leurs blessures. Mais ils défaillaient et ils tombaient comme des gens ivres. Les visages se détendaient, et ils étaient beaux. Une ruade, une contraction nerveuse qui lançait un membre en avant, crispait la bouche; et puis un air de mollesse et de repos : n'était le sang

qui coulait des lèvres disjointes, on eût dit de dormeurs couchés dans l'herbe et qui ont du loisir...

Seulement le spectacle était terrible pour les survivants. La traversée de cette zone découverte fut pénible. Nous tirions en face de nous et nous avancions de notre mieux sous une menace de mort contre laquelle rien ne nous protégeait. Par instants, un irrésistible effroi tourmentait les plus braves, les affolait ; ils couraient en avant, comme des héros, comme des fous. D'autres tombaient, exténués de fatigue ou blessés. Et alors, ceux-ci, la peur de rester seuls, d'être abandonnés là, les agitait de telle sorte qu'ils s'accrochaient aux camarades qui allaient encore. Ils nous tiraient par les pans de nos capotes, ils tâchaient de nous attraper les jambes et de nous retenir auprès d'eux, ils nous suppliaient de rester, ils bavardaient fébrilement, ils déraisonnaient... Cela était plus effarant que les balles des Prussiens. De l'un d'eux, je ne me suis débarrassé qu'en lui flanquant un coup de pied brutal, parce que j'ai senti, une seconde, sa folie me gagner.

La matinée s'écoulait ainsi. Depuis le moment où s'étaient élevées du mont Valérien les trois fusées du signal, qui lançaient en avant les trois corps de Vinoy, de Carrey de Bellemare et de Ducrot, nous n'avions eu ni repos ni nourriture...

Nous avions tiré longtemps sur la maison du jardinier, qui se trouvait à l'angle du parc de Buzenval. Lorsque nous fûmes à peu de distance, soudain les persiennes s'ouvrirent et nous y vîmes apparaître des képis rouges...

— Idiots ! Ne tirez pas sur nous !...

Il y avait là des Français, — et nous ne le savions pas, personne ne le savait ! — des « enfants per-

dus », une troupe de ces irréguliers qui trouvaient moyen de se faufiler partout et dont les prouesses, le plus souvent inutiles, furent cependant des prouesses...

Nous avons filé vers eux et nous sommes restés quelque temps abrités par la propriété de Buzenval.

Comment manœuvraient les trois corps, comment les généraux combinaient l'attaque des retranchements prussiens, comment se déroulait le plan de la bataille, cela nous l'ignorions, — et aujourd'hui encore, je ne le comprends pas tout à fait; ce que je vous dis, c'est ce que voyait un soldat quelconque, parmi des milliers de soldats, c'est la réalité partielle d'un petit coin de terrible bataille...

La propriété de Buzenval était coquette, gracieuse; elle avait un air de villa d'opéra-comique... Hélas!... Sous les murs du parc, c'était assez calme. Le silence n'était troublé que du pas des troupes et du bruit des balles. Mais, en somme, une bataille n'est pas un vacarme comme on l'imaginerait; c'est presque silencieux, cela fait rage sans brouhaha...

Nous étions là depuis quelques minutes et nous attendions les ordres... Nous devions atteindre la propriété : c'était fait. Et puis?... On nous commanda de traverser le parc. Au bout du parc, il y avait un mur; là, il faudrait tenir bon!...

La traversée du parc fut moins pénible que celle de la zone découverte, assurément. Nous pouvions profiter des arbres, des bois coupés, pour nous garantir un peu; les obstacles mêmes que traversent les balles et qui ne donnent nul abri véritable ont, au moins, l'avantage de communiquer aux soldats une sorte de sécurité...

Mais nous aurions voulu voir l'ennemi, en venir aux mains, travailler à la baïonnette. Telle était notre fureur, qu'exaspérait l'invisible et meurtrier passage des balles.

Pourquoi devions-nous franchir ce parc? Où allions-nous? L'objectif était de joindre Versailles; mais nous l'ignorions.

Il pleuvait des balles, il tombait des gouttes de balles, et nous n'apercevions pas un Prussien.

Ducrot passa, très beau, tranquille, à cheval, suivi de quelques officiers d'état-major. Nous avons reconnu parmi eux l'un de nos camarades, un garçon charmant, qui ne nous vit pas, Raoul Brinquant... Nous l'avons appelé :

— Brinquant!...

Brinquant n'entendit pas et continua sa chevauchée, à la suite de son général.

Il s'était formé, pendant le siège, une sorte de garde nationale montée, composée de jeunes gens du monde qui savaient monter à cheval; on les appelait le corps de Franchetti; ils servaient comme officiers d'état-major : Raoul Brinquant était l'un d'eux.

Nous nous trouvions, lorsque survint Ducrot avec ses officiers, au bord d'une allée assez large qui séparait deux portions du parc et qui était balayée par les balles. Ducrot entra dans cette allée. L'un de nous lui cria :

— Fichez le camp! Tout ce qui passe là est tué!

Ducrot nous regarda, nous écouta; puis il se détourna et, sans plus s'occuper de notre avis, il continua son chemin, comme si de rien n'était.

Cette belle sérénité nous ragaillardit, nous excita. Nous étions là, au bord de cette allée de mort, et — c'est assez naturel — nous hésitions

avant de nous y lancer... Un sergent de mobiles, qui avait sur la poitrine la médaille militaire, alla crânement se planter au milieu de l'allée. Voulait-il nous prouver que ce n'était rien, que le péril n'existe pas pour qui le méprise? ou bien était-il pris d'une sorte de démence héroïque? Il mit son fusil sous son bras et, provoquant, insolent, superbe, il tira sa blague et roula une cigarette. Il l'allumait déjà, lorsque ses bras battirent l'air et il tomba, tué raide.

Nous avons traversé cette allée tout de même. Beaucoup furent tués, des lignards, des mobiles, des gens de toute sorte. Et nous voici devant un mur.

Il paraît que, devant ce mur, devait se faire le rassemblement des trois corps, de la droite que commandait Ducrot, de la gauche que commandait Vinoy, et du centre, où nous étions, sous le commandement de Carrey de Bellemare. Alors, les trois corps réunis enfonceraient l'ennemi et fileraient sur Versailles. Ce plan échoua, — on ne le sait que trop, — mais on affirme qu'il fut sur le point d'aboutir...

Nous étions éreintés. Nous ne sentions pas que nous avions faim; mais la faim nous affaiblissait.

Nous attendions les autres. Et nous faisions des trous dans le mur, afin de voir ce qu'il y avait de l'autre côté... Il y avait un large espace de forêt. Seulement, les arbres avaient été sciés à un mètre de leur base, sciés de telle sorte qu'ils ne tenaient plus à leur fût que par des charnières d'écorce; puis on les avait couchés tout de leur long, et ils faisaient entre les Prussiens et nous un obstacle infranchissable : comment traverser, sous la pluie des balles, cet enchevêtrement de forêt vierge artificielle?... Au fond, derrière ces abatis, un

fourré noir d'arbres encore debout et d'où sortaient des flocons de fumée.

Vous devinez ce que put avoir d'exaspérant cette vue!... Quelques-uns voulurent passer quand même. Pour escalader le mur, ils se hissèrent, faisant avec des camarades la courte échelle ; dès qu'ils émergeaient au faîte, ils étaient tués et dégringolaient à côté de nous. Un peu plus tard, pour vérifier si le péril était le même, nous avons levé des képis au bout de nos fusils, plus haut que le mur : ces képis étaient traversés de balles.

Nous sommes restés là toute la fin de la journée, à ne rien faire et à rager. Le jour tomba peu à peu. Les canons et les mitrailleuses faisaient le bruit d'une mer qui déferle sur une plage de galets; et, quand la vague rentre, les galets sont roulés les uns sur les autres... Il y avait, sur la droite, un combat d'artillerie.

Nous attendions. Des branches d'arbres nous tombaient sur la tête. Le crépuscule s'achemina. Les mitrailleuses se turent un peu.

Tout à coup, — ordre de nous replier!... Qu'est-ce? Pourquoi? Qu'y a-t-il?... On nous remmène!... Nous avons fait ce grand effort, nous avons eu cette chance de parvenir, sans être tués, jusque-là, pour rien?... Il nous fut pénible de quitter ce mur et de battre en retraite, sans savoir pourquoi...

Nous redescendîmes cette hauteur que nous avions gravie avec tant de difficulté. Dans l'obscurité, nous buttions contre des cadavres.

Est-ce que la bataille était finie?... Tout le monde rappliquait. De divers points, des troupes descendaient. Désarroi, surexcitation, colère et, par endroits, des commencements de panique...

Notre petit groupe vit arriver un général à che-

val. Ce général était hors de lui. Il nous interpella rudement, nous traita de « braillards », d' « énergumènes », nous demanda où nous allions, nous insulta... La fureur nous affolait : peu s'en fallut qu'il n'eût la cervelle brûlée... Est-ce que nous savions où nous allions? est-ce que nous avions désiré cette retraite!...

Quelques années après, je me suis trouvé chez des amis avec ce général; je lui ai rappelé l'aventure et avoué qu'il l'avait échappé belle.

— Est-ce possible?... s'écria-t-il. J'ai fait cela?... Et vous étiez là, avec Regnault?... Est-ce possible?... Nous étions fous, oui, tous, c'est mon excuse!...

Nous étions fous, en effet, de fatigue, de douleur, de faim, de rage.

Ensuite, nous avons rencontré Ducrot :

— Quoi?... fit-il.

— On nous a dit de nous replier...

Ducrot ne répondit pas et ne s'arrêta même pas : il allait à l'inverse de nous. Nous avons rebroussé chemin, nous avons essayé de le suivre. Il était à cheval. Il galopa et il se perdit dans les ténèbres... Alors, nous sommes revenus à notre bataillon qui descendait, qui descendait. Et je ne sais combien d'autres bataillons descendaient aussi, en désordre, en folie, presque en déroute. Des milliers de soldats, ombres parmi la nuit, filaient, filaient... Oui, c'était bien la retraite, et nous ne nous étions pas trompés!...

Nous nous sommes arrêtés auprès du château, devant le perron. Les Allemands, qui n'avaient pas bougé de leurs positions, tiraient toujours. Leur feu plongeant venait jusqu'à nous; des balles s'aplatissaient sur les murs.

Tant de balles avaient sifflé autour de nous,

depuis des heures et des heures, que nous n'y faisions plus attention.

C'est alors que Regnault, consultant sa giberne, me dit :

— J'ai encore quelques cartouches ; je vais aller les tirer...

— Mais non, lui répondis-je, reste donc là ; c'est fini...

Il tenait à son idée. Il s'éloigna : — je ne l'ai plus revu vivant.

Tout le temps qu'avait duré la bataille, je l'avais vu calme, très brave, circonspect. Pourquoi voulut-il s'éloigner ? Quelle frénésie le prit ? La bataille était finie... Une fatalité pressante le poussait, à son insu. Il avait rendez-vous avec la mort : il s'y rendit, sans le savoir...

D'ailleurs, je n'étais pas autrement inquiet, en le voyant partir. Nous avions échappé à tant de périls qu'il me semblait que nous étions invulnérables. Et puis, Regnault n'avait-il pas son étoile, qui toujours le protégeait, même s'il se lançait en quelque folie ?... Et puis la bataille était finie. Peu à peu, le tir des Allemands s'espaçait. Il n'arrivait plus que de rares balles, qui tombaient n'importe où : — pouvais-je imaginer que l'une de ces balles perdues irait justement trouer la tempe de Regnault ?...

Tout de même, après quelques minutes, le temps me dura ; j'avais hâte de le voir revenir...

Ensuite, on nous donna l'ordre de nous replier sur le mont Valérien. Regnault n'était pas là. Il faudrait partir sans lui. On fit l'appel. « Présent, présent... » Mais, entre ces divers « présent », il y avait des silences, des séries de silences ; autant de disparus — prisonniers, blessés, tués, qu'en savait-on ?

— « Regnault ! »

Silence. Je frissonnai... Et, dans les restes de notre escouade, il y eut un murmure d'effroi...

Je suis parti à sa recherche. Il faisait nuit noire. Je croyais qu'il était blessé, je voulais le croire ; j'écartais, avec une sorte de panique superstitieuse, l'idée qu'il fût tué. J'allai dans la direction qu'il avait prise en me quittant, je remontai la pente, le parc ; je ne sais pas trop où j'allai... Je m'attendais à le voir réapparaître, boitant, ou le bras en écharpe, ou son mouchoir autour de la tête, ou bien affalé au pied d'un arbre. Je me cognais contre des arbres, je buttais contre des cadavres, je marchais sur ces choses molles... Je m'affolais... Je criais :

— Henri !... Henri !...

Ma voix tombait dans le silence de ce bois nocturne, de ce bois mortuaire.

De temps en temps sifflait encore une balle et des brindilles se brisaient autour de moi.

J'avançais comme je pouvais, tantôt essayant de courir, tantôt retardé par l'obstacle des arbres et des corps. Je suivais une allée, je la perdais, je m'engageais dans des fourrés inextricables et je criais à tout hasard le nom de mon ami.

Enfin, j'aperçus une lumière, une cabane. Je m'approchai. J'entendis des cris de douleur. J'entrai.

Dans cette cabane, il y avait des chirurgiens et des blessés. A la lueur de vagues lanternes, on coupait des bras, des jambes, on taillait et le sang coulait et la chair souffrante hurlait. L'horrible spectacle : en plein bois, en pleine nuit, cette cabane isolée où s'entasse la misère atroce des corps déchiquetés, des membres pantelants.

Parmi ces blessés, je cherchai Regnault, avec la

crainte et l'espoir ensemble de l'y trouver... Non, il n'était pas là... Mais alors, était-il avec les vrais vivants ou avec les morts?...

Quand je quittai cette cabane, le cri des blessés me suivit longtemps... La bataille avait été silencieuse, je vous l'ai dit; et elle aboutissait à ce hurlement de douleur!... La véritable horreur de la guerre, c'est, le soir, le résidu de la journée... L'après-midi, ça va!...

Après cette vision de clarté sanglante, je rentrai dans la nuit : mes yeux gardaient de lugubres images. Et je continuai ma course effarée... J'avais lâché mon fusil, trop lourd à mes mains. Le moment où je l'ai lâché, je ne me le rappelle pas. Je me rappelle qu'il me fut lourd à porter, qu'il se prenait dans les branches des arbres, et je me rappelle qu'ensuite je ne l'avais plus : voilà tout. Ce qui s'est passé alors, je ne le sais pas, je ne l'ai jamais su... J'ai butté, probablement; je suis tombé, j'ai perdu connaissance. Depuis la veille, je n'avais pas mangé; depuis la veille, j'étais en présence de la mort. Ajoutez l'horrible inquiétude, l'affolement de Regnault perdu!...

Plus tard, quand j'ai repris mes sens, j'étais dans le bois de Buzenval, couché tout de mon long. J'avais au poing mon revolver. C'était l'aube, à peine l'aube, le premier petit jour, plus sinistre que jamais. Je tremblais, je grelottais... Pourquoi avais-je mon revolver au poing?... Je me suis dressé, je me suis souvenu de l'absence de Regnault. J'ai voulu marcher, mes jambes flageolaient. Sans l'avoir décidé, je descendis la pente; elle me menait malgré moi, comme un homme ivre, qui cède aux facilités du chemin.

Sur le flanc du mont Valérien, j'aperçus des lueurs rouges, disposées circulairement... On eût

dit d'un prodigieux escalier qui tourne; et j'ai cru voir la tour de Babel, mystérieuse, effrayante, colossale, absurde!...

Le jour naissait... J'allais, j'allais... A mesure que j'approchais de cette tour de Babel, elle devint peu à peu le mont Valérien. Les feux qui l'illuminaient, c'étaient les bivouacs des soldats, campés là, dormant.

Parmi ces soldats, je cherchai mon bataillon. J'allais, regardant les uniformes, demandant le 69e... Enfin, je vis les capotes brunes, mes camarades.

Au jour, on fit l'appel. Que de manquants!...

— Regnault!...

Silence... Il me sembla que j'aurais dû le retrouver ici, rentré sans m'avertir... Silence!...

Comme des masses lourdes, les soldats se dressèrent... Nous retournions à Paris, — oui, déçus, affligés, honteux, — sans les morts! Nous retournions à Paris, n'importe comment, par petits paquets, le bataillon défait, traînant le pas, tant nos jambes étaient roides. Nous ne savions pas notre chemin; nous le demandions aux gens des maisonnettes, peureuses, qui s'ouvraient... De temps en temps, nous nous asseyions au bord de la route, à cause de notre lassitude; repartir n'était pas commode... Et, dans ma tête, quelque chose criait: « Regnault! Regnault!... »

Rentrer sans lui!... Je ne suis arrivé chez moi qu'à la fin de l'après-midi. Mon père n'était pas à la maison. Il avait entendu dire que des soldats rentraient par le chemin de fer; il m'attendait à la gare... Enfin, nous nous sommes retrouvés. Il me demanda :

— Et Regnault?...

Des amis vinrent aux nouvelles... Je ne savais rien. J'étais harassé, fourbu...

L'armistice fut déclaré. Alors, nous sommes partis, mon père et moi, à la recherche de Regnault, là-bas, à Buzenval. J'ai refait ce chemin, j'ai revu ce pays!... Sèvres, Nanterre, Suresnes, et le champ de bataille. Les morts étaient encore à terre, mais rangés maintenant, couchés en lignes parallèles, de place en place. L'intendance était passée par là. Et des voitures de bouchers, de grandes guimbardes à deux roues, venaient prendre les morts, les emportaient, en hâte, par charges lourdes.

Nous entrions dans les maisons; nous demandions si l'on n'avait pas vu un blessé, tel blessé... Oui... Non... Capote brune?... Oui... Non... Mais on avait emporté le blessé; ou bien le blessé était mort; — un autre blessé, n'importe quel autre blessé, pas Regnault!...

J'aurais voulu le retrouver parmi les blessés; et, par moments, j'aurais voulu, puisque je devinais qu'il était mort, le retrouver parmi les morts; — tout plutôt que cette horreur de l'avoir perdu, d'avoir perdu même son cadavre.

Cette recherche dura longtemps. Enfin, nous avons reçu, de la préfecture de police, un avis nous faisant connaître que le corps de Henri Regnault était au Père-Lachaise.

Je courus au cimetière, qui était bondé de gens en pleurs. Les voitures de bouchers apportaient leurs sinistres charges, les déposaient et repartaient en quérir d'autres...

J'entrai dans la maisonnette du jardinier : la petite maisonnette où le jardinier du cimetière dépose ses pots de fleurs, ses râteaux, ses bêches, ses arrosoirs. Il y avait là des cris, des ululements.

Les cadavres étaient posés les uns sur les autres et faisaient un long tas, haut d'un mètre et demi. On cherchait là... Je cherchai; je tirai des bras, des jambes, pour déplacer des cadavres qui m'en cachaient d'autres... Je ne trouvai rien.

Des femmes étaient folles, hurlaient. L'une demandait un gilet de flanelle et des bas pour les mettre au cadavre de son fils qui, disait-elle, aurait froid.

J'allais sortir, lorsque je vis, dans un coin, une boîte, un cercueil fait de planches vite clouées. Je soulevai le couvercle : Regnault!...

Oui, c'était lui, tout nu.

Auprès de la boîte, un paquet de son pantalon, de sa capote et de son képi : le reste avait été volé.

C'était lui!... Je le reconnus. Son visage était souillé de terre, des feuilles mortes étaient collées au sang de sa blessure. Sa blessure : un trou à la tempe gauche, un si petit trou que mon petit doigt n'y entrait pas. Du sang coulait aussi de sa bouche.

Je le regardais... Soudain, je vis entrer sa fiancée... Et je me rappelle qu'alors, d'un geste brusque de pudeur, je ramenai sur lui le couvercle du cercueil et le cachai jusqu'au menton.

Un peu plus tard, je suis allé chercher de l'eau et j'ai lavé son visage. Il était beau, calme, serein... Je le lavais lorsque arriva Barrias, le sculpteur, notre ami. Barrias était officier : je ne sais plus dans quelle arme... Il me dit qu'il fallait mouler ce visage qui nous était cher. Il s'en alla et bientôt revint, avec du plâtre. Nous avons fait tous les deux ce moulage, qui est au musée Carnavalet : des poils de la barbe et des cheveux y sont restés.

Le corps d'Henri fut emporté à Saint-Augustin. Où était le père Regnault, je ne le savais

pas... Deux jours après, le service funèbre fut célébré.

Il y avait beaucoup de monde. La nouvelle de la mort de Regnault avait été vite connue à Paris. Saint-Saëns joua lui-même, sur l'orgue, sa *Marche héroïque*, qu'il avait composée pendant la guerre et qu'il acheva pour les obsèques de Regnault.

Tous ceux de nos amis qui n'étaient pas morts furent là, beaucoup en uniformes, d'autres ayant déjà repris leurs vêtements de civils, puisque c'était fini, puisque le suprême découragement nous accablait.

Oui, nous avions reçu, par la mort de Regnault, la dernière tape.

Lorsque se déchaînaient dans l'église les beaux accents de la *Marche héroïque*, c'était tout notre espoir, c'était toute notre jeunesse dont la mort était célébrée.

L'effondrement, la fin de tout!... Les survivants, autour de ce cadavre, sentaient que le meilleur d'eux-mêmes était mort. Regnault, Regnault!... Entre les rangs de cierges, il était la France morte, la France ensevelie; il était nous-mêmes tués en pleine jeunesse, en pleine ardeur, en pleine confiance.

Au cimetière Montparnasse, il y eut des discours. Mais, ici, je ne sais plus; je ne me rappelle plus; tout ce que je me rappelle, je vous l'ai dit...

XVII

VERSAILLES AU PRINTEMPS DE 1871

— Les semaines qui ont suivi la mort de Regnault furent écrasées de trop de douleur et d'ennui.

Chaque jour, il fallait apprendre une mauvaise nouvelle. Nous nous rencontrions, les survivants, dans les rues : un tel était mort, tel autre mourant. Oui, la fatalité passait sur nous !

Beaucoup avaient été tués. Il en mourait encore, des suites de leurs blessures, ou bien de fatigue, ou bien de trop pesante tristesse. Giraud, le peintre, esprit délicat, lettré, charmant, s'en allait d'un refroidissement qu'il avait pris aux avant-postes. Et que d'autres, dont j'ai même oublié les noms, et qui seraient devenus célèbres !... Notre génération fut décimée, elle fut découragée ; aussi n'a-t-elle pas donné ce qu'on devait attendre d'elle.

Dès que j'ai pu quitter Paris, j'ai voyagé un peu. Le père de Regnault, qui s'était retiré en Savoie, me supplia d'aller le voir. Je lui portai des lettres de son fils, des souvenirs ; et je dus lui raconter

tout cela, revivre avec lui tout cela, en détail. Il était froid, calme, très changé; il faisait un trop énergique effort pour dissimuler son chagrin. Et il se raidissait; mais il m'était plus pénible ainsi.

Je suis allé aussi à Fribourg, en Suisse, voir la duchesse Colonna, lui parler de Regnault. Elle était là chez sa mère. La mort de Regnault l'avait profondément affectée. J'ai passé auprès d'elle quelques jours de paix, de repos, de souffrance convalescente. La Suisse, qui est un doux et sage pays, me donna la tranquillité dont j'avais besoin. Enfin, je suis allé à Marseille. Il m'était agréable d'être loin de mes tristesses et de croire que peu à peu je les oublierais...

Mais bientôt une lettre de mon père me rappela.

Il me révélait ce que j'ignorais : les préludes de la Commune, — et qu'après l'effroyable guerre étrangère on commençait, chez nous, à se tuer entre soi!...

Tant de malheurs m'avaient accablé qu'une sorte d'insensibilité m'était venue. Cependant, cette calamité nouvelle et absurde m'offensa comme un excès, comme un acharnement immoral du Destin.

Comment cette folie est née, il faut avoir vécu ces mois de la guerre et du siège pour le comprendre. Le découragement et la surexcitation tout ensemble entretenaient dans les esprits un état morbide. Et puis, on avait trop bu et trop peu mangé. Et puis, la misère des pauvres gens était trop intense. Et puis, on avait l'inquiétante impression d'être descendu au fond du désespoir et de la honte... Ajoutez la fièvre obsidionale, la crainte et le soupçon perpétuel de la trahison. Bref, la panique était installée dans les âmes et les alarmait.

Mon père, qui était propriétaire rue de Rome, et moi, nous recevions des lettres de menaces, des

lettres imbéciles et pitoyables d'énergumènes aux abois.

On nous fit savoir que la garde nationale et les bataillons de marche devaient se rassembler à Versailles et se tenir à la disposition du gouvernement. Le gouvernement était alors à Versailles.

Donc, nous avons quitté Paris, délaissant notre maison, nos besognes et l'espoir d'une reprise de la vie.

Le printemps à Versailles au mois de mai 1871 fut extraordinaire, extravagant, triste et comique. Tout Paris était là. L'hôtel des Réservoirs était le Tortoni des flâneurs; les grandes avenues de Louis XIV avaient l'aspect du Boulevard. Ces Parisiens en exil étaient bien singuliers, étonnés et presque amusés quelquefois de leur changement d'existence, peu sérieux, somme toute, malgré le bruit continuel du canon et de la fusillade. Mais, depuis tant de mois, on avait pris une telle habitude de ce bruit qu'on n'y était plus attentif. La noble et silencieuse Versailles eut, en ce printemps, l'air d'un asile de neurasthéniques et d'hypocondriaques. On se promenait, fumant, discutant, par les allées du parc tranquille. On rencontrait des amis nombreux, les uns découragés, les autres exaspérés. Des gens qui réussissaient, non sans peine, à quitter Paris et à traverser les lignes des insurgés pour gagner Versailles apportaient de mauvaises nouvelles : une maison avait brûlé, ici ou là; il en brûlait beaucoup et chacun se figurait sans cesse apprendre l'incendie de sa demeure.

La pensée que les Allemands assistaient à cette infâme comédie était insupportable et nous révoltait plus que tout le reste. Le bruit courait qu'ils encourageaient l'insurrection et l'excitaient. Au

fond, la Commune recruta ses troupes — laissons de côté les politiciens — parmi de pauvres diables qui, à bout de misère, désiraient gagner trente sous par jour.

Versailles s'était éveillée et ranimée : elle semblait folle. Moi, je n'arrivais pas à me calmer... Tenez, voici quelques bouts de lettres que j'adressais à ma sœur vers le milieu du mois d'avril; vous y trouverez l'indication de l'état d'esprit douloureux où nous étions :

« Une rage concentrée, et le mépris de tout. Je ne veux pas encore quitter Versailles, n'ayant plus confiance en l'avenir. Les uns nous disent que tout va bien, les autres affirment le contraire. Je ne vois partout qu'incapacité, lassitude, et j'ai bien peur que les Prussiens ne soient amenés à finir le drame. En fait de honte, c'est complet !... Il faut que cela finisse le plus tôt possible; autrement... Je passe ma journée dans le parc, je tâche de m'éloigner de la réalité, tout en restant à la disposition des événements. Le parc est superbe; les arbres commencent à se parer de leurs vêtements printaniers... »

Du mois de mai : « Notre existence de réfugiés devient de plus en plus longue... Etre à la porte de Paris et n'y pouvoir rentrer! Ce bruit de canon qui ne cesse ni jour, ni nuit!... Il paraît qu'on a fait une brèche et qu'on a hâte de l'agrandir. Nos soldats sont enragés contre cette canaille pour laquelle il n'y aurait pas de châtiment assez sévère, ni de couteaux assez tranchants, ni de baïonnettes assez pointues, ni de balles assez meurtrières... »

Cela m'étonne, aujourd'hui, de relire cette phrase écrite par moi. Je la trouve un peu féroce... Que voulez-vous? Nous étions à bout de patience, à bout de nerfs; je vous assure

que, la Commune après la guerre, c'était trop !...

« ... Je voudrais bien me remettre au travail. Mais je n'ai pas la cervelle assez tranquille ni le cœur assez gai... Et puis, me remettre au travail, seul, sans mon Regnault!... J'essaye de me dompter; ce n'est pas commode... »

Quand je pus travailler un peu, ce me fut une diversion précieuse. Je rencontrai, un jour, sur la place d'Armes, un de mes amis, Devéria, le neveu du peintre et le fils du lithographe, — les Devéria étaient deux frères. — Ce Devéria junior était au collège avec moi. Lorsque nous avions quinze ans, l'un et l'autre, on demanda des élèves interprètes pour la Chine. Il partit avec un autre de nos amis, le petit Bertal, le fils du caricaturiste qui était alors si à la mode. Partir pour la Chine, cela semblait alors le comble de l'audace et de la plus étonnante imagination. Ces deux camarades nous eurent l'air de Robinsons aventureux et de trop romanesques explorateurs. Devéria vécut assez longtemps là-bas et finit par y avoir une très belle situation. Je le rencontre donc à Versailles, sur la place d'Armes, un après-midi du mois de mai 1871... A peine nous reconnaissions-nous.

— J'ai avec moi une ambassade chinoise! — me dit-il ; et je crus qu'il était fou, mais il insista : — Oui, une ambassade chinoise!... Ils viennent payer une indemnité de la part de leur gouvernement. Et voilà plusieurs semaines que je cherche partout notre gouvernement, à nous, sans le trouver. Il faut que je le trouve. Je ne peux pas laisser mes Chinois rentrer chez eux sans avoir acquitté leur mission... Je ne sais que faire d'eux et je ne sais comment obtenir leur patience... Ça n'est pas commode d'avoir une am-

bassade chinoise sur les bras, par le temps qui court!...

Son embarras était comique. Moi, cette survenue des Chinois, dans la ville de Louis XIV, au milieu des Parisiens chassés de leur capitale par la Commune, me parut compléter à merveille cette absurdité paradoxale dans laquelle nous vivions.

Le gouvernement avait beaucoup voyagé, ces derniers temps. Il était à Bordeaux quand mon ami Devéria le cherchait à Tours, ou réciproquement. La Commune le fit rentrer à Versailles. Mais alors, les événements ne lui laissaient pas trop le loisir de recevoir ces Chinois imprévus. Les Chinois n'y comprenaient rien, se demandaient si l'on ne se moquait pas d'eux et menaçaient de retourner en Chine...

Soudain, Devéria eut une idée :

— J'y songe!... Si tu faisais le portrait du chef de la mission... ça l'occuperait... Veux-tu?...

L'étrangeté de l'aventure me tentait.

— Je veux bien...

Devéria me présenta au personnage. C'était un grand personnage, un mandarin!...

— Seulement, ne te dépêche pas. Fais durer le portrait : c'est ma dernière ressource... Si tu vas trop vite, je suis perdu...

Et c'est ainsi que je me mis à ce tableau de Pénélope.

Mes Chinois avaient loué un grand appartement meublé où ils s'étaient installés, à la chinoise autant que possible. C'est-à-dire qu'ils avaient ajouté au mobilier français mille bibelots de chez eux, des étoffes peintes ou brochées, des bonbonnières, des vases, que sais-je?... Quelques-uns de ces diplomates parlaient un peu français, et nous eûmes des conversations variées, des plus cocasses.

Les bibelots m'enchantaient par leur grâce ingénieuse, leur couleur fine et leur spirituel arrangement. J'en faisais des croquis... Pendant quelques heures, chaque jour, je me croyais transporté miraculeusement à Pékin. Puis, à la fin de l'après-midi, dehors, quand je retournais chez moi, le bruit du canon me rappelait à la cruelle, à l'odieuse réalité.

Si je travaillais avec trop d'entrain, si le portrait de l'ambassadeur allait trop vite, Devéria s'inquiétait, s'approchait de moi et me disait tout bas:

— Doucement, doucement!...

Alors, comme si j'avais besoin de repos, nous interrompions la séance et nous prenions une récréation. Cela consistait parfois à jouer, dans leur grand salon très meublé, à la balle, au ballon, au volant. Et c'était plaisir de voir courir, bondir et s'ébattre ces Chinois agiles dont les magnifiques robes volaient au vent de leur course; leurs longues nattes se trémoussaient derrière eux et, à chacun de leurs détours, les cinglaient comme des fouets.

Et puis Devéria me racontait des histoires de là-bas, fort singulières et qui m'enchantaient... Voici, par exemple, celle d'un missionnaire ingénieux. Il éprouvait une terrible difficulté à expliquer aux petits confucistes Jésus et les douze apôtres. Alors, il fit une image, une grande image, où il représenta l'empereur Napoléon Ier accompagné de ses maréchaux; l'Empereur avait autour du front une auréole... Les petits confucistes ignoraient Jésus et les apôtres; mais ils connaissaient l'Empereur et ses maréchaux... C'est ainsi que Napoléon auréolé fut, dans l'Empire du milieu, l'emblème improvisé du Christ!...

Parmi les diplomates jaunes, je m'étais lié par-

ticulièrement avec un très jeune homme, qui s'appelait, je crois, Tsien-Tsien, esprit remarquable, fin, gracieux. Il fit plus tard une belle carrière, fut ambassadeur en divers endroits, notamment à Paris, où je l'ai revu, mais devenu gras mandarin de svelte adolescent qu'il était à l'époque de la Commune...

D'ailleurs, tous ces Chinois étaient fort aimables et, tout compte fait, patients. Le temps passait et le gouvernement français ne leur donnait pas audience; le gouvernement français était plus mystérieux que le leur, plus secret, plus inabordable, bien qu'il ne fût pas gardé, comme le Fils du Ciel, par la triple enceinte d'une ville sacrée. Ils ne comprenaient absolument rien à la situation dans laquelle ils trouvaient notre pays. Quand le canon tonnait fort, ils demandaient ce qu'il y avait; et nous leur disions n'importe quoi : le moyen d'expliquer la Commune à des Chinois qui ne s'y attendent pas?...

En dépit de mes lenteurs concertées, il fallut bien, un jour, que le portrait du mandarin fût achevé. J'avais beau le reprendre sans cesse, en recommencer inutilement les détails et me reposer très souvent, je dus avouer à Devéria que c'était fini, qu'il eût à chercher un autre passe-temps pour ses diplomates... Que devint l'ambassade? je ne le sais plus. Je quittai Versailles peu de jours après avoir terminé mon portrait, et alors j'eus autre chose à penser : Paris brûlait.

On m'a bien dit — mais je n'en suis pas sûr — qu'en débarquant à Canton mon modèle eut des ennuis et même fut mis à mort : pourquoi, comment? je n'en sais rien. Quant à mon portrait, qu'est-il devenu, dans cet effondrement d'une fortune diplomatique?... Je l'ignore.

Un soir, sur la place d'Armes, on amenait des prisonniers. Arrive une voiture qu'encadrent des cavaliers. Une tête sort de la portière, une tête pâle, étrange : Rochefort. Il était prisonnier ; la voiture qui l'amenait s'arrêta devant la grille d'une caserne. La grille s'ouvrit tout de suite et Rochefort fut introduit hâtivement. Il fallait le soustraire à la foule exaspérée, folle, et qui l'eût massacré, sans doute...

Les Parisiens de Versailles avaient un forcené désir de rentrer à Paris. Dès que ce fut possible, après l'échec des insurgés, vers la fin de mai, presque tous s'en allèrent, avec une impatience de collégiens — ou d'exilés. Ce qui nous attendait à Paris n'était pourtant pas gai !

XVIII

LA COMMUNE

— Nous avions hâte de quitter Versailles, mon père et moi. Le temps nous durait; le peu de nouvelles que nous recevions de Paris étaient mauvaises, plus effrayantes encore par l'incertitude où nous étions des détails précis. N'allions-nous pas trouver en décombres notre maison?

Nous avons suivi les troupes qui rentraient à Paris, mon père en garde national, moi en capote brune de bataillon de marche.

La route de Versailles avait été déblayée; mais Paris n'était pas encore débarrassé des insurgés : repliés là, ils tenaient bon et leur résistance pouvait se prolonger encore quelque temps... Arrivés au Point-du-Jour, nous reconnûmes l'un de nos amis, officier d'artillerie : il avait ses canons braqués sur Paris et, pour tirer, n'attendait que des ordres... Vous imaginez ce que put être, à des gens qui comme nous venaient de passer le siège, cette vue de bouches à feu tournées vers notre capitale : et, cette fois, des canons français!...

L'horreur de ce spectacle faisait qu'on fermait les yeux et qu'on s'écartait en frémissant de rage, de chagrin, de honte.

Nous avons suivi la Seine jusqu'au pont de l'Alma. Et, là, nous nous sommes arrêtés un peu, afin de voir Paris, afin de voir où en était l'agonie de Paris. Nous entendions un vacarme perpétuel de grêle fusillade et de tonnante canonnade. Nous nous dissimulions, de notre mieux, derrière le parapet du pont, et nous regardions... De tous côtés montaient, blanches ou noires, ici lourdes et tournoyantes, ailleurs sveltes et jaillissantes, les fumées des incendies. Elles partaient à distance les unes des autres et puis, un peu plus haut, se rejoignaient en masses sombres : le ciel en était obscurci...

Il me sembla, lorsque surgit l'un de ces nuages, que le Louvre brûlait. J'en eus un véritable désespoir : je crus que s'effondrait dans un brasier final le trésor des siècles et toute notre civilisation ; ensuite la barbarie n'aurait plus qu'à s'installer en incontestable maîtresse de Paris !... C'était, je crois, la bibliothèque du Louvre qui brûlait, et le Palais-Royal.

Soudain retentit une détonation formidable ; et une immense fumée s'élève, en colonne droite, vers le ciel ; elle pousse avec une rapidité vigoureuse et, quand elle arrive à quelque hauteur, s'écrase comme sur un invisible plafond ; les bords retombent, et l'on dirait d'un prodigieux champignon qui s'est dressé hors de la pourriture de Paris sanglant. C'est la poudrière du Luxembourg qui a sauté. Le silence se rétablit, le calme, interrompu de temps en temps par de lointaines fusillades. Et les fumées continuent de s'accumuler, de former sur la ville une nuée pareille à un

suaire qui va tomber sur tant de tristesse et d'abjection.

Tout près de nous, sur le quai, il y avait un cheval mort, les jambes raides, le ventre gonflé, un cheval militaire, tué et qu'on laissait là. Tout à coup, un gamin, un petit voyou de quatorze ans, sortit je ne sais d'où, se croyant seul, et vite, vite, comme un voleur qui se dépêche, qui profite du bon moment, il courut au cheval. Il avait un fort couteau à la main; vite, vite, il tailla dans le cadavre du cheval un morceau de viande, qu'il emporta saignante sous son bras. L'opération n'avait duré qu'un instant; le petit homme s'enfuit à toutes jambes, avec sa nourriture. Cela dut faire, le soir, une ripaille!...

Les quais étaient déserts absolument. Toutefois nous aperçûmes, sous l'arche d'un pont, devinez quoi... Un pêcheur à la ligne!... Protégé par l'arche du pont, cet homme paisible et patient trempait, tandis que Paris brûlait, du fil dans l'eau... Il avait l'air attentif et doux de tous les pêcheurs à la ligne. Ni les explosions ni les jaillissements de fumées lugubres ne le distrayaient de la contemplation de son bouchon, que les petites vagues de l'eau faisaient sautiller. Par moment, il soulevait sa ligne, vérifiait l'hameçon, puis le lançait et attendait. Il semblait ignorer tout le reste... Ce n'était pas un dilettante, que ce pêcheur à la ligne, mais un affamé qui songeait à son repas.

Nous nous sommes dirigés, mon père et moi, vers le Palais de l'Industrie. Un groupe assez nombreux de communards s'y était réfugié. L'avenue des Champs-Elysées était, dans toute sa longueur, tenue en respect par des canons qui, de l'Arc de Triomphe, la menaçaient. Cette prome-

nade, quelques mois plus tôt, sous l'Empire, était si belle! Nous la retrouvions sinistre, affreuse. Sur le fût des arbres, il y avait des balles de plomb, aplaties, encastrées. Cependant, le printemps s'épanouissait; les bourgeons éclataient de sève riche et les feuilles naissaient aux branches.

Le but de notre course triste et dangereuse était de rentrer chez nous, rue de Rome.

Sur la place Saint-Augustin, nous avons dû nous arrêter. L'artillerie était là — et travaillait. Les canons tiraient droit dans la longueur du boulevard Haussmann jusqu'aux maisons de la rue Taitbout qui barent cette perspective. Le boulet passé, les gens, concierges ou autres, à droite et à gauche du boulevard, mettaient le nez dehors et profitaient de l'accalmie pour regarder un peu les dégâts, le résultat; puis ils rentraient chez eux, ainsi que les y engageait la prudence.

Les soldats avançaient lentement, refoulant de proche en proche les insurgés. Ils faisaient avec leurs sacs de petites barricades derrière lesquelles, allongés sur le sol, ils s'installaient pour tirer, à l'occasion, quelques coups de fusil. Puis ils se dressaient, prenaient leurs sacs et, un peu plus loin, recommençaient la même manœuvre.

Enfin, nous sommes arrivés rue de Rome, et notre joie fut grande de trouver notre maison debout. On venait de délivrer le collège Chaptal, que les communards avaient occupé. Le quartier, silencieux, était à peine remis, pourtant, d'un tel émoi.

A la porte de notre maison, nous aperçûmes, qui regardaient vaguement la rue, le concierge et notre ami Maxime Du Camp.

— Ça chauffe! nous dit-il; ça chauffe!...

Maxime Du Camp habitait, dans la maison de mon père, un appartement où il y avait fait, d'un vaste atelier, son cabinet de travail et sa bibliothèque. Il a demeuré chez nous assez longtemps et il devint notre ami. C'était un homme extrêmement agréable et gentil, très serviable, toujours prêt à la causerie, où il était fort brillant, grâce à la merveilleuse profusion de ses anecdotes. Il les contait le mieux du monde et avec un plaisir manifeste. Même, il lui était impossible de garder pour lui, en égoïste, une anecdote qu'il se rappelait soudain. Vous savez qu'on lui a beaucoup reproché certaines révélations relatives à Flaubert... Il a eu tort, je l'admets... Seulement, ce que je certifie, c'est qu'il n'y avait en lui ni méchanceté ni malveillance : il racontait des histoires, voilà tout!... Il était un anecdotier passionné : comment, alors, être bien discret?...

Il était grand, élancé, très élégant de manières, les cheveux frisés et grisonnants, gai, aimable...

Pendant tout le temps que dura la Commune, il resta à Paris, rue de Rome. Je me figure que, tout en maudissant cette abominable insurrection, il y prenait quelque plaisir, tant il était curieux, avide de documents et collectionneur de petits faits.

Il avait été garibaldien, dans sa jeunesse, garibaldien comme plusieurs de sa génération, par sentiment, oui, et par goût de l'aventure pittoresque. J'allais souvent le voir, et il me racontait volontiers ses souvenirs de conspirateur. Les subtiles machinations, les complots bien agencés l'amusaient. Il me disait que l'une des grandes difficultés, là-bas, était de correspondre entre gens affiliés au même parti. Le télégraphe n'allait pas dans les coins et recoins de la péninsule, comme aujourd'hui. On recourait à divers arti-

fices : on utilisait, par exemple, des journaux sur lesquels on avait marqué d'un petit point, à l'encre, quelques lettres de place en place : le lecteur averti reconstituait aisément la phrase, en combinant ces lettres selon des méthodes convenues. Ou bien on glissait de petits papiers dans les boîtes à congé de soldats gagnés à la cause; ces boîtes à congé, en fer-blanc, contenaient les livrets matricules des soldats, leurs pièces d'identité; elles avaient la forme de ces boîtes où les pharmaciens mettent des sinapismes... Ah! le télégraphe et le téléphone ont du tout au tout changé la vie des conspirateurs!...

Maxime Du Camp passa les semaines de la Commune à regarder, en curieux diverti, à observer, à prendre des notes. Après la Commune, il continua de se documenter : il préparait ses *Convulsions de Paris*. Et voici comment il se documentait.

Il demeurait toujours chez mon père. Un jour, le concierge nous signala, et non sans un effroi sincère, qu'il venait à la maison des gens de très mauvaise mine, dont le costume, les façons et la physionomie surtout l'inquiétaient. Ils demandaient tous M. Maxime Du Camp. Le concierge aurait bien voulu les mettre à la porte : il n'osait pas prendre cette initiative sans en avoir reçu l'ordre du propriétaire, mais il considérait que, fréquentée ainsi, la maison n'était pas sûre...

J'allai trouver Maxime Du Camp.

— Qui diable recevez-vous?

— Des communards! me répondit-il.

Et, voyant ma surprise, il ajouta :

— Oui, d'anciens communards qui, pour trois ou quatre francs l'un, viennent me donner des renseignements sur ce qu'ils ont vu, sur ce qu'ils ont fait. Je note leurs récits et, de cette manière, je

connaîtrai bientôt la Commune comme si j'y avais moi-même collaboré. Ah! ce sont de précieux gaillards, pour un historien!...

— Mais vous ne craignez pas?...

Un grand nombre de communards, après la défaite de l'insurrection, ne s'étaient pas remis au travail, soit que leur mauvaise réputation les eût empêchés d'en trouver, soit qu'il leur déplût de rentrer dans la vie régulière. Alors, ils étaient devenus des espèces de bandits, de vagabonds redoutables qui battaient le pavé de Paris et qui, longtemps, tourmentèrent la population paisible.

Tels furent précisément les clients habituels de notre ami. Les premiers convoqués racontèrent la chose aux camarades; il y avait là quelque argent à gagner sans peine, et ce fut à qui, parmi cette canaille, documenterait l'historien de la Commune.

— Prenez garde! lui dis-je.

— Oh! me répondit-il, je prends garde. Je ne reçois mes bonshommes qu'un à un : je ne tiens pas à m'entourer de ces documents-là. Celui que je reçois entre; je le fais approcher : il reste debout, ici, en face de moi, et mon bureau nous sépare. Il me dit : « Bonjour, citoyen! » Je lui réponds : « Bonjour, citoyen! » car il faut être courtois envers les témoins. S'il met ses mains dans ses poches, moi je ne sais pas ce qu'il peut tirer de ses poches : un couteau, un revolver, un quelconque ustensile malveillant... Alors, je dis au citoyen : « Citoyen, tu vas retirer tes mains de tes poches! » S'il les retire gentiment, c'est bien. S'il traîne un peu, s'il fait mine de résister à mon invitation, je me baisse, comme ceci, et, sans perdre de vue mon interlocuteur, je décroche là-dessous, — voyez,

sous la caisse de mon bureau, — ce brave revolver que voici, armé congrûment; je le braque sur mon interlocuteur étonné, puis je répète : « Citoyen, retire tes mains de tes poches! » Cette fois, le citoyen n'hésite pas; il devient doux comme un mouton. Je raccroche mon revolver; je laisse au citoyen le temps de se remettre d'une légitime émotion. La rudesse de mon procédé l'a surpris, mais ne l'a pas choqué le moins du monde. Ensuite, je l'invite à me raconter ce qu'il sait, — et je prends des notes, voilà tout! Quoi de plus simple?

Du Camp me disait qu'il avait ainsi connu les types les plus divers de communards: les uns vantards, les autres honteux; les uns exubérants, phraseurs, cyniques, les autres qui avouaient difficilement... Mais presque tous, un peu poussés, en arrivaient à déclarer : « Je crevais de faim ; on m'a proposé trente sous par jour, et j'ai marché! »

Le souvenir physique le plus net que j'aie gardé de la Commune, je crois bien que c'est l'odeur qu'eut Paris à cette époque-là. Une odeur infecte, entêtante, écœurante : une odeur mêlée de cadavre et d'incendie. La ville malade sentait mauvais, sentait la fièvre et la saleté. Dame! je me rappelle que, tout près d'ici, au coin de la rue de Rome et de la rue d'Edimbourg, il y eut pendant quatre jours trois soldats morts qu'on laissait là couchés n'importe comment, sur le sol d'un immeuble en construction, et qui pourrissaient. Les gens passaient à côté d'eux sans y faire attention; la guerre avait tué bien du monde et à présent on fusillait : la vie humaine ne comptait plus. Mais, ce qui dominait, c'était l'odeur de l'incendie, l'odeur du bois brûlé, et mouillé par les soins des pompiers. Il en résultait une fumée âcre; l'air qu'on respirait piquait la gorge.

Et, pendant des semaines, on vit voleter sur Paris des morceaux de papier consumé, noirs, sinistres comme des papillons de malheur. Il en arriva, par le vent, jusqu'à Versailles. Cela entrait par les fenêtres des maisons, tombait sur le plancher avec un petit bruit métallique; on ne pouvait pas s'en défaire...

Dès que nous nous fûmes réinstallés chez nous, mon père et moi, notre vie fut à moitié militaire; nous eûmes à monter la garde. On nous fit savoir que des gens inquiétants parcouraient les rues de la ville et jetaient du pétrole dans les caves, par les soupiraux. Les incendies se multipliaient, en effet. Il y en avait un peu partout, — et c'était, en somme, le seul éclairage de Paris. Paris était dans l'obscurité. Ni gaz ni lumières, magasins clos. Fumées et lueurs d'incendies, voilà tout. Quand il pleuvait, l'eau faisait écrouler les murs à demi détruits et les décombres s'accumulaient.

Ordre aux propriétaires de veiller sur leurs immeubles.

Dans une boutique abandonnée qui se trouvait au rez-de-chaussée de notre maison, nous avons installé une sorte de corps de garde, composé de ces trois sentinelles : Maxime Du Camp, mon père et moi. Dès le soir, nous prenions la garde à tour de rôle.

L'après-midi, nous allions aux nouvelles et nous donnions, ici ou là, un coup de main. Notre quartier, protégé par Montmartre, était, de jour, assez tranquille... Oui, l'insurrection reculait. Mais les pétarades et les fusillades continuaient. Nous aidions, au besoin, les pompiers, apportant de l'eau dans des seaux ou même travaillant à la manœuvre des pompes. Je me souviens d'un incendie particulièrement violent, qui dévora le coin de la rue

Royale et du Faubourg-Saint-Honoré. Les planchers s'effondrèrent, des pans de murs; et, longtemps après, on voyait encore, en suspens au-dessus des décombres, une jolie commode Louis XVI qui tenait en équilibre étonnant sur un bout de poutrelle du quatrième étage.

Le soir, nous reprenions notre garde sur le pas de notre porte. Maxime Du Camp, chasseur passionné, s'armait d'un excellent fusil de chasse qui aurait tué un communard comme un sanglier, facilement. Mon père et moi, nous avions nos fusils à tabatière.

Nous étions en communication constante avec un poste militaire établi au collège Chaptal. La consigne : tirer sur tout individu porteur d'une lanterne ou d'un feu quelconque. Les communards se glissaient comme des ombres et se sauvaient, à la faveur de cette nuit sinistre où Paris était enveloppé. On empoignait, on ramassait n'importe qui. La menace perpétuelle de l'incendie était affolante et produisait une effroyable panique... Un matin, notre concierge — le meilleur homme du monde et le plus profondément bourgeois — fut pris et mené au conseil de guerre du collège Chaptal. Mon père fut, par bonheur, assez tôt mis au courant de l'affaire pour courir au poste et se porter garant de ce bon serviteur, à qui l'on reprochait je ne sais quoi : c'est qu'une erreur de la justice était, par ces jours-là, redoutable!...

Une nuit, j'étais à la porte de la maison, en train de monter ma garde. Je veillais de mon mieux; mais j'avais sommeil et je m'ennuyais... Le désir me prit de fumer un peu; innocemment je tirai de ma poche une cigarette, et je l'allumai. Mais, à peine avais-je frotté mon allumette... bzing, bzing!.. deux balles de chassepot vinrent s'applatir

contre le mur, tout près de moi, à la hauteur de ma tête... Bref, on tirait sur moi, — du poste!... Je me suis mis à crier, comme un putois. Mon père et Maxime Du Camp sortirent de la boutique, effarés...

— On me flanque des coups de fusil!...

J'étais exaspéré... Des soldats dévalent du poste, en courant, et s'apprêtent à m'arrêter :

— Vous fichez le feu à la maison?...

Je hurlai :

— Mais non, mais non, mais non!... Je suis le fils du propriétaire!... Et, le propriétaire, le voici!... Je ne fiche pas le feu à la maison; je monte la garde. Et je fume une cigarette, mais je monte la garde!...

Les soldats se retirèrent, penauds. L'un d'eux proféra, en manière de contrition pour son erreur :

— Tas de gardes nationaux! Ne fumez pas, au moins, si vous montez la garde!...

Quand les soldats du collège Chaptal étaient encore en chemin pour regagner leur poste, nous aperçûmes, qui grimpait la rue de Rome, un groupe de gens dont l'un portait une lanterne. La lanterne, au bout de son bras, ballait, éclairant des jambes nombreuses... Tout de suite, Maxime Du Camp, mon père et moi, nous armons nos fusils... La consigne était formelle : tirer sur quiconque trimbale du feu par les rues... Et déjà nous épaulions, sans barguigner, lorsque du groupe montant ce mot nous arrive :

— Patrouille!...

C'était une escouade de soldats qui faisait une ronde : — un peu plus nous tirions sur eux!...

Ils s'approchèrent de nous et, furieux :

— Vous êtes fous! Qu'est-ce qui vous prend?...

Dans le désordre où était Paris, les consignes

s'embrouillaient de la façon la plus imprévue... et la plus dangereuse. Peu s'en fallut qu'animés des intentions les meilleures nous ne vengions sur ces bons gardiens de l'ordre les balles qu'avaient tirées contre moi ces autres gardiens de l'ordre qui logeaient au collège Chaptal... Ce fut une singulière nuit, troublée, absurde et assez caractéristique de l'époque.

Paris était sinistre et pittoresque. En se promenant, on rencontrait des barricades abandonnées et qu'il fallait escalader. Il y en avait une magnifique au coin du ministère de la marine et de la rue Saint-Florentin. Quand les ruines faites par les incendies laissaient des pans de murs calamiteux et menaçants, on les faisait sauter au moyen de cartouches d'explosibles. Seulement, on n'était pas encore très habile à manier ces redoutables engins. Une fois, il arriva qu'en voulant détruire une caduque maison des alentours de la Madeleine, on cassa tous les carreaux du quartier, tant la commotion de l'air fut plus violente qu'on ne l'avait prévu. Le vacarme était prodigieux : une détonation formidable, et puis le cliquetis de toutes ces vitres qui tombent et qui se brisent sur le sol...

Un soir, dans les demi-ténèbres du crépuscule, Paris fut rouge. Un grand tumulte de coups de feu et d'explosions venait du côté de Ménilmontant. Nous sommes montés sur les toits : les greniers d'abondance flambaient et ils éclairaient Paris d'une lueur de fournaise.

Comment vous donner une idée de ce qu'était alors l'exaspération générale?... Les communards, repoussés, disloqués, avaient vu détruire leur tentative révolutionnaire. Mais, épars, ils continuèrent longtemps à sévir : leur folie ne fut pas calmée par la défaite. Une rue semblait paisible. Les

patrouilles s'y engageaient sans crainte. Et soudain des coups de fusil partaient sans qu'on sût d'où, des lucarnes des toits ou des soupiraux des caves. Un soldat tombait. Les autres fouillaient les maisons pour venger leur camarade... Un jour, sur le pont de l'Europe, j'ai vu fusiller un malheureux, un fou déchaîné. Il s'était laissé prendre. Une dizaine de soldats et un lieutenant le gardaient. Lui se démenait comme un furieux. Le lieutenant, brave homme, s'efforça de l'adoucir, de le faire tenir un peu tranquille. Lui hurlait :

— Vive la Commune!... vive la Commune!... Tuez-moi, tuez-moi, tas d'assassins!... Vive la Commune!...

C'était dans l'un de ces petits jardinets qu'il y a sur le pont de l'Europe. Un coup de feu retentit. Le communard tomba, criant encore :

— Vive la Commune!...

La patrouille continua sa ronde, laissant là ce cadavre d'un dément.

Lorsque les choses se furent un peu calmées, on s'avisa de nettoyer Paris. Mon père était entrepreneur de travaux publics : il occupait, dans ses chantiers, un grand nombre d'ouvriers qui, depuis la guerre et la Commune, ne travaillaient plus. Le maire, réinstallé dans sa mairie, convoqua mon père et le pria de remettre en état le quartier, d'enlever les barricades, de refaire les trottoirs, les chaussées, les ruisseaux...

Les ouvriers, à cette nouvelle, vinrent redemander de l'ouvrage. Ils arrivaient le matin, rasés, lavés, les mains propres. Beaucoup d'entre eux avaient prêté leur concours à la Commune. Ça se voyait à leur mine chafouine, embarrassée...

— Tu en étais?...

— Je crevais de faim...

Plusieurs avouaient, sans fierté, s'excusaient. Certains ne dissimulèrent pas qu'ils avaient failli être pincés; et ils racontaient leur terrible aventure...

Nous partions, mon père et moi, avec des escouades de ces gaillards qui n'étaient pas commodes à tenir : ils avaient pris des habitudes d'indépendance et de révolte; parfois, des velléités d'insurrection nouvelle les agitaient.

Maintes barricades furent ainsi démolies par ceux-là mêmes qui les avaient construites. Ce fut leur punition d'anéantir, de leurs mains, leur ouvrage.

Je fouillai avec eux dans ces décombres; je remis avec eux des dalles de trottoir et des pavés encore salis de boue sanglante.

Si je m'arrêtais un moment pour faire un croquis d'un petit coin pittoresque, ils me traitaient de « feignant ». Mais j'eus, grâce à mes fonctions nouvelles de chef terrassier, une carte de circulation qui me permit de bien visiter cet atroce Paris assassiné par lui-même.

Sur la place de la Concorde, becs de gaz coupés, fontaines saccagées. Sur la place de la République, il y avait une fontaine gardée par quatre lions de bronze : deux lions étaient couchés sur le sol, démolis; un autre avait reçu un boulet sur la tête, et il lui restait de cet accident une ridicule et pitoyable gueule de travers... A la bibliothèque du Louvre, un matin, j'ai rencontré M. Lefuel, l'architecte du nouveau Louvre. Mon père avait été son entrepreneur, depuis le commencement de ces grands travaux. Lefuel voyait son œuvre à demi détruite, lui qui, pour son escalier monumental, rêvait les grandes fêtes fastueuses de l'Empire!... Il était éperdu, au milieu de ces ruines; il les par-

courait en silence, et j'aperçus qu'il avait une petite larme au coin de l'œil...

J'ai visité le Palais de justice. L'incendie l'avait abîmé. Sur la salle des pas-perdus pendaient, après la chute de la voûte, les fermes de fer, tortillées comme des nœuds de cravate. Les murs étaient encore humides de l'arrosage des pompes. Une petite cour, encaissée entre de hauts bâtiments, était pleine d'eau comme un bassin, comme un puits. Et, sur cette eau, nageaient des parapluies, des corsets, des mouchoirs, des gants : le stock des objets trouvés dans les fiacres ou ailleurs et portés à la préfecture de police s'était, je ne sais comment, déversé là et s'y noyait. Des papiers brûlés voletaient, des lambeaux de livres à demi consumés; je me rappelle avoir ramassé des feuillets d'une vieille *Histoire d'Auvergne* qui s'était transformée en oiseaux fous et que le vent disséminait.

Je restai quelques heures, dans ces ruines du Palais de justice, à faire une aquarelle. Je venais de ranger mes cartons, mes couleurs, et je m'en allais lorsque ça s'effondra. Je partis aveuglé par une nuée de plâtre et de poussière et assourdi par un vacarme extraordinaire... Il me sembla que ces ruines avaient honte d'elles-mêmes, honte d'avoir été vues dans leur farouche horreur et qu'elles s'anéantissaient volontairement.

Je n'oublierai jamais la vision que j'eus de la place Vendôme, après la chute de la Colonne. C'était un soir. La Colonne, disloquée, s'allongeait, comme un grand serpent mort, couché sur de la paille... Le socle seul restait debout; des cordes y pendaient. Des soldats montaient la garde autour du serpent mort, comme s'il était encore capable d'un soudain réveil ou bien comme si lui survivait son danger. Un feu de bivouac était allumé, dont

la fumée rouge et rose montait. Les chevaux, attachés par la bride, mangeaient la paille sur laquelle était chue la Colonne. Et, sur l'un des anneaux du monstre détraqué, une sentinelle, haut perchée, immobile, le fusil à l'épaule, veillait.

XIX

LA CHUTE DE LA COLONNE

— Savez-vous comment fut démolie la Colonne? Je vous le raconterai... C'est toute une histoire, et tragi-comique!...

Quand je retournai au Maroc, après tous ces événements, je traversai l'Espagne et m'arrêtai quelques jours à Séville.

J'étais là, seul, triste, revoyant les belles choses que j'avais vues avec Regnault, revivant cette vie espagnole que j'avais, avec lui, tant aimée. Le soir, ne sachant que faire, j'allais au café. Je m'assis, plusieurs fois de suite, à la même table, et j'eus pour voisin, sans le deviner alors, un homme dont la destinée fut singulière.

Est-ce lui qui m'adressa la parole ou bien moi qui commençai?... N'importe!... Mais nous étions, en cet estaminet d'Andalousie, deux solitaires qu'une nostalgie pareille tourmentait. Il était Français... Nos deux mélancolies s'interpellèrent. Et nous causâmes, rapprochés par un même besoin de bavardage inutile.

Une telle conversation prélude par des propos

vagues et continue par des questions. Il me dit son nom, je lui dis le mien... Il était ingénieur... Son nom, je le tairai ; je l'appellerai, s'il vous plaît, l'Ingénieur...

Nous avons échangé des histoires, des bouts de confidences. Seulement, les confidences de l'Ingénieur n'allaient pas loin, tournaient court et laissaient un mystère devant elles. J'ai senti bientôt qu'il y avait un secret dans sa vie, un secret douloureux ou médiocre, une faute ou un désespoir... Quand je lui demandais s'il ne rentrerait pas en France, il hochait la tête, avec un air de doute et de souffrance. Quand je parlais de la Commune, il se taisait et puis détournait ailleurs la causerie...

Je le quittai pour aller au Maroc. Je laissai à Séville ce compagnon de quelques soirs, et je l'oubliai : le Maroc éveillait en moi des souvenirs poignants et qui m'accaparèrent.

Je n'eus de ses nouvelles que plusieurs années plus tard, et de la façon que voici.

Je dînais un soir avec Sardou. Il fut question de vins d'Espagne ; et je citai l'un des meilleurs, dont j'ai oublié le nom... Sardou me conta qu'il en avait reçu jadis un tonnelet, peu de temps après la Commune, un tonnelet que, de Séville, lui envoyait un ami, un ancien ami, un étrange garçon nommé...

Je reconnus le nom de mon ingénieur...

— Tiens ! dis-je. Mais je l'ai vu à Séville, vers la même date... Un charmant homme, un peu triste...

— Moi, reprit Sardou, c'est à Paris que je l'ai connu, avant et pendant la Commune. Et c'est toute une histoire, une histoire aux termes de laquelle vous verrez que la Colonne fut renversée... grâce à moi, — ou par ma faute, si vous préférez, par ma faute innocente d'ailleurs !... Oui, sans moi,

la Colonne fût restée immuable sur le socle où elle était!...

Je voudrais bien vous reproduire, sans le gâter, le récit de Sardou... Mais comment faire pour n'en laisser perdre ni la gaieté, ni l'esprit, ni la fougue, cette merveilleuse furie avec laquelle il accumule et groupe et arrange les détails de l'anecdote, les mots pittoresques et drôles qu'il trouve et qu'il prodigue et qu'il place avec un art si joliment prime-sautier, et que parfois il interrompt d'un sourire de contentement délicieux?... Enfin, voici l'essentiel...

— Pendant les premiers temps du siège, nous étions, Hébrard, du Locle et moi, tous les trois avec beaucoup d'autres, attachés à un poste excellent, comme gardes nationaux. Nous étions installés — et, ma foi, confortablement — tout en haut de Montmartre, au Moulin de la Galette. Pas de fatigue, un bon abri, chauffé... Il y avait trois postes de ce genre : Sarcey faisait partie de l'un d'eux. Notre rôle consistait à surveiller les abords de Paris. Au moyen d'appareils de projection et avec de grandes lorgnettes d'observatoire, nous examinions l'horizon, de manière à surprendre les mouvements de l'ennemi, s'il envahissait la presqu'île de Gennevilliers.

» Il arriva que notre poste devint l'un des endroits les plus parisiens de la capitale assiégée. Des comédiennes, des femmes aimables nous y rendaient visite, et c'était leur plaisir de regarder dans nos longues-vues. Nous leur montrions, ici ou là, très loin, un uhlan qui fumait sa cigarette : les Parisiennes n'avaient pas encore vu de soldats prussiens. Ces dames se procuraient ainsi les émotions que réclamait leur curiosité.

» Parmi nos camarades, il y avait un très gentil

garçon, capitaine de mobiles de la Vendée. Il était ancien élève de l'Ecole centrale, ingénieur, et, comme tel, il avait déjà construit un chemin de fer, dans le Midi, du côté de Nice. Nous nous sommes liés avec lui. Le soir, nous l'emmenions dîner avec nous chez Brébant, où nous avions notre table et où le maître d'hôtel avait pour nous des prévenances.

» Un jour, je me dis qu'il serait aimable d'organiser une petite fête pour ces dames qui venaient nous voir à Montmartre, un beau dîner. J'avais de très bon vin, que je fis apporter, avec des pâtés et quelques friandises, — et puis un plat dont je dissimulai l'origine : c'étaient, mais bien choisis et délicatement préparés, des rats. Ces dames en mangèrent avec appétit, trouvèrent la chose succulente. Je ne leur dis qu'ensuite qu'elles avaient mangé du rat, et elles durent avouer qu'elles s'étaient régalées. Après le dîner, moi, j'étais de garde, ou n'importe!... Du Locle reconduisit Mlle Massin. L'une de nos invitées était une autre comédienne; ne la nommons pas... Je dis à notre ami l'Ingénieur :

» — Voulez-vous avoir l'obligeance de reconduire mademoiselle à son domicile ?...

» — Très volontiers!...

» Et ils partirent. Eh bien! si je n'avais pas dit à notre Ingénieur : « Reconduisez madame à son domicile », la Colonne n'aurait pas été renversée; cet épisode important de la Commune ne se serait pas produit. Au moment où je prononçais innocemment cette petite phrase, le sort de la Colonne se décidait. La Colonne n'en savait rien; moi non plus!...

» Donc, voilà l'Ingénieur et la Comédienne partis. Que s'est-il passé entre eux, ce soir-là, ou

du moins que s'est-il préparé? Ce n'est pas mon affaire de le savoir. Mais attendez!...

» Un peu plus tard, la situation de Paris devenant plus inquiétante, nous avons décidé, du Locle, Hébrard et moi, de renoncer à notre observatoire de Montmartre, où nous étions trop bien et inutiles. Il ne s'agissait plus d'examiner l'horizon, mais de se battre. Nous nous sommes engagés dans les mitrailleuses. Là nous avons fait notre métier, le mieux possible... Or, une fois, je revenais d'un avant-poste quelconque et je rentrais chez moi, rue Laffitte, lorsque, sur le boulevard, je fus accosté par un grand diable de terre-neuve, qui gambadait, qui me sauta aux épaules et qui me jeta par terre, l'animal! Je me suis fracturé l'épaule... On dut me relever et me transporter chez moi, en fort mauvais point. Je restai, le bras en écharpe, dans un fauteuil, assez longtemps. Afin de distraire mon ennui, mes amis venaient me voir, du Locle, Hébrard, l'Ingénieur et les aimables dames qui naguère nous rendaient visite à Montmartre. Celles-ci faisaient, au lieu de moi infirme, les honneurs, servaient le thé : c'était charmant... Je ne fus pas sans remarquer — si discret qu'on soit, on a des yeux — que l'Ingénieur et la Comédienne arrivaient ensemble, partaient ensemble...

» J'ai oublié de vous dire que cette Comédienne était alors dans les meilleurs termes avec un autre de mes amis; et même, elle avait de lui un enfant, un petit enfant de quelques mois. Cet ami travaillait, pendant le siège, aux bureaux de la Guerre, Mais, qu'était-ce, pour le cœur de notre Comédienne, qu'un gratte-papier auprès de ce brave capitaine de mobiles? Rien du tout!... Je soupçonnai bien que le gratte-papier courait les plus grands risques; il le soupçonna lui-même.

» Deux ou trois jours après l'ouverture des portes, je suis allé voir ce qu'avait pu devenir ma maison de Marly. J'emmenais avec moi du Locle et cet ami infortuné... Appelons-le, pour ne pas le désigner davantage, l'Ami... C'est Rochefort qui m'avait fourni les *laissez-passer* indispensables; je déjeunais à côté de lui, chez Brébant. Il en avait justement trois, chez lui, qu'il se fit apporter et me donna pour moi, du Locle et l'Ami.

» Ma maison n'avait pas souffert des Prussiens. Nous y avons fait un bon repas : bifteck, gigot, que sais-je? Après tant de semaines de privations, les Parisiens n'avaient plus l'habitude de manger. Bref, après le dîner, l'Ami fut malade et alla se coucher. Je l'avais averti qu'une carriole viendrait nous prendre le lendemain matin pour nous reconduire à Paris... Le lendemain matin, quand je descendis de ma chambre, mon domestique m'annonça que l'Ami s'était éclipsé : il était parti, au petit jour, tout seul, à pied... Evidemment, son inquiétude jalouse le tourmentait... Il arrive chez la Comédienne, la trouve en compagnie de l'Ingénieur, se fâche et lâche la Comédienne décidément...

» Voilà donc l'Ingénieur et la Comédienne « ensemble ». Ils s'adoraient. C'était pour le mieux. Par exemple, ce qui n'était pas pour le mieux, c'est que l'Ingénieur n'avait pas le sou : terrible circonstance, comme vous allez voir, pour la Colonne!... Je me figure que l'on vécut, pendant quelque temps, sur l'argent que la Comédienne tira de ses bijoux... L'Ingénieur, la guerre finie, n'avait plus même sa petite solde de capitaine. Il me pria de l'aider à trouver une place. Je lui offris, puisqu'il venait d'être capitaine — et il s'était distingué au combat de Champigny, — de le présenter à M. Thiers, qui peut-être le ferait entrer

dans l'armée, sinon avec son grade de capitaine, du moins comme lieutenant. Il refusa. Un jour, aux environs de Paris, il avait vu Thiers à la promenade entrer dans un bois, les mains derrière le dos, tenant un parapluie. Ce petit homme lui avait déplu, de telle sorte qu'il ne voulait seulement pas lui être présenté!... Voilà ce qu'il me disait; mais il y avait encore autre chose. Il était d'opinions très avancées, connaissait Raoul Rigault, divers communards, et partageait leurs rancunes... Je dois dire, à son honneur, que la Commune lui avait fait des avances; seulement, on lui proposait des emplois militaires, et lui, comme ancien capitaine de mobiles, eut un scrupule : il refusa.

» Mais, avec tout cela, le ménage était fort gêné; la Comédienne trouvait la vie dure.

» Nos deux amoureux, très pauvres, passaient d'habitude leurs soirées dans un café qui s'appelait les Caves Frontin. Un soir, il y avait là, buvant et pérorant, des communards éminents... Les amoureux s'asseyent à une table voisine de ces communards qu'ils n'étaient pas sans connaître un peu. La Comédienne avait sur les cheveux un bonnet rouge : elle s'était, sous l'influence des événements et de la mauvaise fortune, transformée en une sorte de déesse Liberté, et de déesse Révolution...

» Les communards causent entre eux, sans se cacher, sans se méfier de l'Ingénieur ni de la déesse. Ils parlent de la Colonne, spéculent sur les moyens de la jeter bas, concluent que c'est bien désirable, mais malaisé encore plus...

» — Ça n'est pourtant pas difficile!... dit l'Ingénieur à la Comédienne.

» — Quoi?...

» — On coupe en sifflet!...

» Et il fait de la main le geste de couper comme ceci et comme cela. Il se sent redevenir ingénieur et se souvient de ses études... Un communard l'a entendu et lui demande :

» — Qu'est-ce que tu dis, citoyen?...

» — On coupe en sifflet! reprend l'Ingénieur; et il refait son geste expressif...

» — Explique-toi!

» L'Ingénieur ne demande pas mieux que de s'expliquer; la question l'intéresse...

» — Evidemment... C'est simple comme bonjour!... Vous avez bien vu des enfants couper une baguette en sifflet : un coup de canif en biseau de haut en bas, puis un coup de canif en biseau de bas en haut. Cela fait une encoche et une charnière. Ensuite, vous n'avez plus qu'à plier du côté où il y a la charnière : la baguette se casse!...

» Les communards sont émerveillés. Ils le regardent avec admiration. L'un d'eux lui demande :

» — Citoyen, veux-tu te charger de ce travail?...

» — Ah! non, par exemple!...

» Le capitaine de mobiles vendéens, à cette seule idée, s'indigne. Un communard insiste :

» — Fais-nous, au moins, les plans...

» — Mais non, mais non! Laissez-moi tranquille!...

» Et, avec la Comédienne, il s'en va, de mauvaise humeur. La Comédienne sent pâlir son bonnet rouge, sur sa tête. Pourquoi refuser ce travail, — qui n'était pas contraire à leurs idées, — et qui pouvait rapporter un peu d'argent?...

» Le lendemain, l'Ingénieur et la Comédienne étaient chez eux, pauvres comme la veille, un peu plus sans doute, lorsque le même communard, qui la veille avait insisté, se présenta pour insister de

nouveau. Dame! quand on a trouvé un ingénieur, et capable de renverser une colonne Vendôme, on n'a pas envie de le laisser perdre!...

» — Fais-nous les plans, citoyen, tu nous rendras service...

» Et même, il promettait six mille francs pour ce travail. L'Ingénieur refusa... Mais, à peine le communard fut-il sorti, la Comédienne se fâcha tout rouge : elle ne renonçait pas facilement à cette aubaine qui s'offrait...

» — Tu es fou! cria-t-elle. Nous n'avons pas le sou et tu refuses six mille francs, comme ça, bêtement, pour ne pas faire dégringoler ce sale mirliton!...

» Elle fut éloquente, et persuasive. Je ne sais pas si l'Ingénieur courut après le communard, ou si la Comédienne le rappela. Toujours est-il que l'Ingénieur livra les plans, les épures, — et que la Colonne tomba, par les soins subtils de ce mathématicien.

» J'ignorais tout cela. J'étais installé à Marly, avec quelques amis que je recevais de mon mieux. Nous nous reposions des fatigues du siège; et nous nous refaisions, après les semaines de famine. J'avais invité l'Ingénieur; mais il n'était pas venu, occupé à son travail lucratif.

» Le soir de l'entrée des troupes à Paris, quand déjà s'allumaient partout les incendies, — je les voyais flamber, du haut de mon orangerie, — on m'annonce l'Ingénieur.

» — Qu'il aille au diable!...

» J'étais exaspéré, indigné... Brûler Paris! des Français!... Mais le domestique ajoute :

» — Il a l'air malheureux; il est pâle; il s'est fait couper la barbe...

» — Qu'il entre!...

» Je le reçus un peu durement. Pourtant, je fis mettre son couvert ; mais je grommelais :

» — Il fallait venir, que diable! au lieu de rester à Paris, avec ces misérables, qui ont mis Paris à feu et à sang, qui ont renversé la Colonne!...

» Il ne broncha point... Il demeura chez moi une quinzaine. Et puis, il m'annonça qu'il s'en allait, en Espagne, ayant le désir de voyager. Il me demanda de lui viser un passeport... Je faisais, à Marly, fonction de maire... Je lui donnai un certificat, attestant qu'il avait passé chez moi ces quinze jours. Et il partit.

» Je n'ai su qu'un mois plus tard l'histoire de la Colonne. Pendant toute la Commune, il avait habité le logement de du Locle. Du Locle, à son retour, trouva chez lui les papiers qu'y avait cachés l'Ingénieur au moment de sa fuite : les plans, les épures du renversement de la Colonne, toute une correspondance relative à ce travail, et des félicitations, des certificats, etc.

» Plus tard, il rentra à Paris. La Commune était loin, toutes ces aventures oubliées... Il désirait obtenir un emploi dans le chemin de fer des Charentes... On le présenta à M. de Freycinet, qui était alors ministre et qui, par d'autres amis, avait déjà entendu parler de lui.

» — Vous êtes ingénieur... Oui, je me rappelle... Et vous avez construit un chemin de fer dans le Midi... C'est cela, c'est cela... Et n'avez-vous pas été un peu compromis pendant la Commune?...

» L'Ingénieur se défendit d'avoir occupé aucune fonction militaire, dans la Commune, et d'avoir combattu ; — mais il avoua la Colonne...

» — Ah! dit Freycinet. C'est vous qui avez imaginé la coupure en sifflet?...

» Il y avait, dans la manière dont il dit cela, une certaine estime. Certes, il réprouvait l'acte; mais, en tant qu'ingénieur, lui aussi, il appréciait le bel ouvrage.

» — C'est moi, répondit modestement l'Ingénieur.

» Et M. de Freycinet accorda immédiatement la place convoitée par ce technicien distingué.

» Voilà comment fut renversée la Colonne, et comment ce fut ma faute... Et l'on parle des lois de l'histoire, de l'évolution des grands faits historiques... Eh! oui, sans doute; mais, à ces grands faits, que de petites causes, presque toujours inconnues!...

XX

LE RETOUR A TANGER

— Après la Commune, au mois de juillet 1871, je quittai Paris pour retourner au Maroc. J'étais las, découragé, incapable d'initiative. Recommencer à vivre me semblait un effort impossible. Il me paraissait que ma vie était achevée, et la pensée de l'avenir m'accablait; ma douleur m'avertit de chercher dans le passé mon refuge. Revoir notre maison blanche de Tanger, notre patio, si frais et lumineux, Mohamed, Ali-Pata et Chamma, les témoins des beaux jours, ce fut mon vœu doux et amer.

Certes, je n'ignorais pas ce qui m'attendait là-bas de tristesse... Mais encore, j'avais promis à M. Regnault de mettre en ordre les affaires d'Henri, de lui renvoyer tout cela. Il me fallait accomplir ce devoir douloureux. C'est ainsi que je m'en allai.

Ah! l'affreux départ, — désiré, pourtant, mais plus pénible qu'on ne peut l'imaginer!...

A Paris, dans la mêlée, dans le tohu-bohu de la débâcle, je participais à la frénésie générale. Seulement, lorsque je quittai le costume militaire,

prêt à reprendre la vie d'autrefois, je me sentis désemparé, sans force contre l'étonnement qui me frappait.

Aller là-bas, tout seul!... Ce fut comme si j'avais perdu une jambe; ou bien, n'étais-je pas un aveugle à qui on a volé son bâton?...

Lagraine arriva, très heureusement, pour m'aider. Je vous ai dit combien il avait toujours été dévoué à Regnault... En quittant le Maroc précipitamment, l'année précédente, nous avions laissé Lagraine à Tanger, pour qu'il rangeât notre maison et la mît en posture de nous attendre. Sa besogne terminée, il vint, lui aussi, se battre. Mais il trouva Paris fermé; alors, il s'engagea dans les régiments provinciaux qui marchaient sur Paris pour le délivrer. Il se conduisit en brave homme. Et puis, la guerre finie, son maître mort, il se demanda s'il n'allait pas retomber à la triste existence dont Regnault l'avait tiré.

Lagraine était, vous vous rappelez, un bohémien, un gitano, un nomade venu de l'Inde, avec son père, son frère et sa sœur; par quelles routes, comment et pourquoi? Il continuait la séculaire aventure de sa race... Les Lagraine étaient bronzés, de beaux types, vigoureux et souples. Le père jouait de l'orgue dans les rues. Il posa dans les ateliers. Notre Lagraine aussi, dès l'enfance et jusqu'à l'âge d'homme. Quand il ne posait pas, il allait chercher quelque ouvrage à Asnières, près de l'île des Ravageurs. C'était alors le rendez-vous des canotiers. Il y avait, au bord de l'eau, des restaurants, des cafés, des bastringues, et quelques chalets. On y venait surtout le dimanche; et, la semaine, c'était tranquille. Saint-Saëns, qui avait déjà le goût de l'isolement, s'y réfugia une fois chez un mastroquet loueur de bateaux, pour com-

poser un opéra. Le dimanche, on voyait aux Ravageurs la jeunesse amie des sports.

Lagraine travaillait le long de la Seine, et trouvait toujours à bricoler pour le gain de quelque monnaie. Il était menuisier, serrurier, peintre, ce qu'on voulait, malin comme un singe, très honnête, habile, fort, superbe. Il clouait des planches à des bateaux, les radoubait, les peignait. Il était courageux et opéra des sauvetages qui lui valurent des médailles.

Bref, une sorte de vagabond de Gorki, insouciant, bon : il n'aurait pas fait de mal à une mouche, mais il avait de terribles coups de poing.

Regnault l'eut pour modèle; et, dès lors, il fut lancé, il fut célèbre parmi toute notre génération de peintres. Puis Regnault le prit comme domestique : à la fois valet de chambre, modèle, cuisinier. Il l'emmena à Rome, en Espagne, au Maroc... En Espagne, il nous servit souvent d'interprète. Il comprenait le langage des gitanos madrilènes, ces vagabonds pareils à lui, venus des mêmes lointains et du même passé. Ils se regardaient, eux et lui, comme des chiens qui se reconnaissent...

A Tanger, Lagraine fut notre majordome. Il avait la haute main sur les domestiques, les Mauresques, les chevaux et les chiens : nos Arabes avaient peur de lui et respectaient sa redoutable vigueur. Il était aussi notre photographe; et il savait contruire des châssis, préparer les toiles en les enduisant de plâtre fin, tenir les comptes, ordonner une maison : si, de temps en temps, nous dépensions trop, Lagraine nous avertissait...

La mort de Regnault lui fut un véritable chagrin. Comme je me préparais à partir pour Tanger, il vint me voir. Je lui offris de retourner au Maroc. Il partit avant moi, pour préparer notre

maison qui, depuis des mois, était fermée. Je l'ai gardé à mon service jusqu'à mon retour dans Paris. Alors, avec un peu d'argent que Regnault lui avait laissé, il s'établit marchand de couleurs. Les affaires ne lui réussirent pas : il dut vendre sa boutique après y avoir perdu son petit pécule... Que faire? Il ne lui plaisait plus beaucoup de poser, après avoir été négociant... Il chercha une place. Seulement, sa tête de gitano, qui l'avait si bien servi quand il était modèle, le gêna pour entrer chez des « bourgeois » ; il me disait :

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on me prenne, avec cette gueule-là? Je fais peur à tout le monde!...

Il a cependant trouvé une place, grâce à notre ami le peintre Jadin. Il est garde, dans un château. Il peint un peu, photographie et, comme toute sa vie, il bricole. On est très bon pour lui. Il s'habille de velours vert; il est gros et vit tranquillement, avec le souvenir des jours héroïques...

... J'ai traversé l'Espagne, comme jadis, mais avec quelle pénible impression de n'être plus qu'un chien battu et qui se sauve! Un sentiment de honte m'accablait, de honte et de définitive solitude. Je ne m'arrêtai guère que, dans quelques villes, le temps de me reposer, d'étape en étape. Ah! ce n'étaient plus les allègres et les braves voyages d'autrefois!...

Je n'oublierai jamais mon arrivée matinale à Tanger, mon débarquement, cette deuxième entrée dans la ville blanche, la même et nouvelle, dans ce beau pays qui nous attendait comme si nous devions revenir, les deux amis, ensemble!

Le beau soleil comme autrefois; le ciel splendide de rayons et de lumière prodigieuse; l'atmosphère

tiède et parfumée de cette odeur d'Orient qui est lourde de nostalgie; les murailles blanches des maisons et des mosquées, cette blancheur ensoleillée qui émergeait, avec ses touffes de verdure, à l'horizon de la mer bleue... Cette beauté, qui m'avait été si douce et si enivrante, me fit mal; cette clarté entrait dans mes yeux comme une lame aiguë et mauvaise.

Je n'avais averti personne de mon arrivée.

En passant devant la douane, les visages que je voyais m'étaient familiers; je passai, la tête basse, et je filai... En montant la rue qui menait chez moi, je reconnus les Juifs et les Maures que je rencontrais, et ils me reconnurent. Ils s'arrêtaient, comme pour m'aborder. A leurs yeux, je compris qu'ils savaient tout et qu'ils s'apprêtaient à me plaindre : ils avaient si bien l'habitude de nous voir toujours ensemble, Henri et moi!... Mais je filai. J'avais hâte de m'enfermer dans notre maison, d'y être enfin, de m'y cacher et d'y pleurer tant que je voudrais... Je grimpai cette rue et je n'osai pas lever les yeux sur les maisons qui la bordaient; je franchis les portes mauresques; je m'engageai dans une ruelle dont le silence et la solitude m'apaisèrent... Et puis je trouvai entr'ouverte la porte de notre petit palais, je la poussai, je m'enfournai là ; — et les sanglots que j'avais durement contenus allaient éclater, une fois la porte close, lorsque soudain bondirent vers moi nos deux lévriers; ils me sautaient aux épaules, et puis s'allongeaient sur le sol, et puis sautaient encore, et les gambades de leur joie emplirent le patio; ils me léchaient; ils me marquaient de toutes les façons leur plaisir, et ils aboyaient de contentement. Alors survinrent et la veuve du consul grec, notre fidèle cuisinière, et Mohamed, si beau, et

Ali-Pata, l'infirme, et Lagraine. Et ils firent leurs salamalecs, et ils me baisèrent les mains, et je ne sais pas ce qu'ils me dirent en leurs jargons de tour de Babel, mais ils pleuraient tous. Ils m'entourèrent; et les lévriers se faufilaient entre eux pour m'approcher : ma douleur fut environnée de ce tumulte affectueux.

— Maudite soit la guerre. Mais Allah le veut!...

Ils répétèrent cent fois cette phrase.

Toutes choses étaient à leur place habituelle. Pourtant, Lagraine avait déjà commencé à mettre dans les malles les vêtements de Regnault, divers objets à lui.

Je me suis enfermé dans notre chambre, où il n'y avait plus qu'un lit, le mien. Je m'y trouvai plus seul que jamais, plus atrocement seul, et je pleurai, tout mon saoûl; je me roulai, je me vautrai dans mon chagrin. Les bons lévriers se glissèrent jusqu'à moi et me vinrent cajoler.

Aux murs, il y avait des croquis de Regnault, des études que je l'avais vu faire, avec tant de fougue et d'ardent génie. Et cette pensée atroce me hantait : — Il est mort, il est mort, lui qui était plus vivant que personne!...

Et je dus me remettre à vivre, le long des heures monotones et désertes, dans notre patio, dans ce temple du bonheur, qui était fait pour la belle existence, où tout invitait à la joie. Le soir, je montais à la terrasse et je regardais, comme jadis avec Regnault, la fantasmagorie du crépuscule; le silence nocturne était dérangé quelquefois par des chants et des coups de fusil qui célébraient les fiançailles d'un Maure... Moi aussi, je voulais chanter, comme jadis avec Regnault; mais ma voix seule me faisait peine à entendre; je me taisais et, par un sentiment cruel de timidité douloureuse,

j'étais rendu à moi-même et à mon chagrin : mes tentatives de ressusciter une gaieté morte n'aboutissaient qu'à m'attrister davantage. Le calme de la nuit m'alarmait et le bruit des vagues me tourmentait. De loin, j'apercevais un phare, qui m'indiquait que là était l'Europe, l'Europe toute proche et si lointaine, l'Europe mauvaise et belliqueuse, la terre où dormait Regnault, enfermé dans les planches de son cercueil, Regnault, mon Regnault, qui naguère vivait plus que les autres!...

Je repris mes toiles, mes pinceaux; je recommençai à peindre. Mais il n'était plus là, lui, pour m'animer de son génie, de son perpétuel courage, de son entrain magnifique et de sa rayonnante ardeur.

Et puis, pour réussir à peindre le bel Orient, j'étais par mon séjour à Paris trop francisé; mes yeux avaient vu trop de neige, d'arbres noirs, de paysages lugubres : ces tristes images s'interposaient entre mon regard et les beaux sites marocains.

En dépit de tout, il me semblait évident que je ne pourrais plus vivre ailleurs, désormais, qu'à Tanger. Il me plaisait de n'avoir autour de moi que des gens dont le langage m'était incompréhensible, tant j'étais las de tout ce qu'on peut entendre. La chaleur m'anéantissait agréablement et, pour me calmer, je ne comptais plus que sur la torpeur orientale. Cet éloignement devenait la seule patrie possible de mon cœur désespéré.

Je fis une visite courtoise à la légation. Le nouveau chargé d'affaires de notre pays me reçut de la façon la plus gracieuse et la plus délicate. M. Tissot était un homme élégant, distingué, artiste, mais sérieux, et faisait un utile contraste avec son prédécesseur. Son rôle n'était pas facile, car

il avait à maintenir le prestige d'une nation humiliée, vaincue. Il s'y employait avec un tact et un zèle que le succès récompensa.

Son visage était marqué de souffrance et de mélancolie. Il cachait sous des dehors froids une sensibilité très fine et charmante.

C'est à son administration que l'on dut de voir le Chérif d'Ouassan se déclarer protégé français : un tel résultat de sa diplomatie parfaite, obtenu en de dures circonstances, fut un triomphe.

M. Tissot vint assez souvent me voir, dessiner chez moi, bavarder. Peu à peu, notre intimité permit l'échange des confidences; cet ami tout neuf m'était précieux : il me donnait l'illusion de commencer une existence nouvelle.

Un jour, il me dit :

— Je dois aller prochainement porter mes lettres de créance à l'Empereur du Maroc. Voulez-vous m'accompagner à Fez?...

Je bondis de joie. En ce temps-là, Fez, ville religieuse et mystérieuse, n'était pas accessible aux étrangers : on ne pouvait y pénétrer autrement qu'à titre officiel, accompagné d'escortes...

— Vous serez l'un de mes attachés. Préparez vos tentes, vos chevaux; emmenez Lagraine et un Arabe ou deux... Nous partirons dans huit jours...

Regnault avait tant désiré ce voyage!...

XXI

LE VOYAGE A FEZ

— Notre départ de Tanger fut charmant. C'était un matin d'automne, lumineux et chaud. Notre escorte se composait de soldats maures. En outre, les diverses légations, à cheval, nous accompagnèrent quelque temps. Ce courtois cérémonial s'accomplit avec gentillesse.

Nous étions suivis de nos domestiques et de mules porte-bagages. D'ailleurs, nous ne prenions avec nous que peu de provisions : les tribus devaient, sur notre passage, nous offrir ce qu'il nous faudrait. J'emmenais Lagraine et son attirail de photographe, Mohamed et Ali-Pata.

Le pays était un peu rôti par les chaleurs de l'été. De grandes plaines et des collines rondes. Pas de culture; mais on avait le sentiment que cette terre, à peine travaillée, serait fertile.

Nous cheminions assez lentement, parce que M. Tissot, de santé faible, devait se ménager; et puis, féru d'archéologie, il cherchait des vestiges de routes romaines; et puis, en ces régions, il ne convient pas à la dignité d'un haut personnage d'aller vite...

Le soir, campement. Nous avons dîné sous la tente ; nous avons dormi la nuit durant.

Au petit jour, nous fûmes réveillés par une extraordinaire fusillade. C'était la tribu, sur le territoire de laquelle nous allions entrer, qui venait à notre rencontre. Le grand chef était suivi de quatre ou cinq cents cavaliers : ils nous souhaitèrent la bienvenue, au soleil levant ; ils devaient nous accompagner et nous protéger jusqu'à notre arrivée à la frontière de la tribu voisine.

Dès lors, commença le « jeu de la poudre » : les coups de fusil multipliés sont le moyen qu'ils ont de faire honneur à leurs hôtes très éminents.

Nous levons le camp ; et nous voici en route, de nouveau cernés de ces quatre ou cinq cents cavaliers, qui galopent autour de nous, se démènent, font rage, cependant que nous allons au pas avec une noble indolence. Ils étaient habillés de laine blanche, la tête même à demi emmaillotée sous le turban, et ils avaient d'étonnantes figures de délirants sauvages. Les chefs demeuraient impassibles, mais la troupe s'abandonnait à sa folie de mouvement prodigieux. A mesure qu'on est plus élevé en grade, il faut être plus majestueux et plus lent. Les chefs avaient de magnifiques visages : sérénité, mépris de toute chose, calme souverain.

Je me rappelle pourtant l'un d'eux, qui était splendide et qui ne résistait pas à l'attrait du jeu de la poudre. Attaché à son dos, l'étendard de la tribu flottait et, aux bonds de son cheval, était secoué. Plusieurs nègres, derrière lui, se hâtaient de lui charger ses fusils et les lui passaient... Il prenait un fusil de chaque main, levait haut les bras et tirait, tenant entre ses dents serrées la bride de son cheval.

Ce furent de perpétuelles fantasias. Les quatre

ou cinq cents gaillards, soudain, nous quittaient; ils s'en allaient comme s'ils n'avaient pas le projet de revenir; leurs burnous volaient au vent de leur course; ils avaient l'air de grands oiseaux blancs qui émigrent. Puis, quand ils étaient à quelque distance, un brusque demi-tour; et, alors, au galop furieux de leurs petits chevaux, ils fonçaient sur nous, comme s'ils désiraient nous écraser. Leur cercle se resserrait vite. Et ils faisaient sur leurs chevaux des gymnastiques singulières, tantôt se penchant en arrière, et leur tête pendait à la croupe des bêtes, tantôt se dressant sur leurs étriers courts de toute leur taille, leurs longs fusils brandis au bout de leurs bras tendus, et ils tiraient en l'air, un panache de fumée filait derrière eux; et ils étaient dans un nuage de poussière et de poudre dont l'odeur, qui les grisait, venait jusqu'à nous; et ils criaient, hurlaient, lançaient leurs armes et les rattrapaient. Leurs burnous se dégrafaient, flottaient; quelquefois ils perdaient leurs turbans et ne le savaient pas : leur tête rasée apparaissait plus sauvage et plus effarante ainsi. Ils arrivaient comme des déments, comme des hordes frénétiques... Et, tout à coup, lorsqu'ils étaient à vingt pas de nous et qu'ils allaient nous détruire, halte! Ils tiraient sur les brides de leurs chevaux, qui se cabraient, qui se dressaient, les naseaux fumants, la bouche contractée, ouverte, les yeux fous. La poussière montait devant eux comme une vague que la tempête pousse. Ils criaient : leurs mentons écartaient l'étoffe; et la bouche hurlante, haut levée, répandait sa clameur. Et puis ils repartaient.

Ils accomplissaient ainsi un rite ancien. Tout leur manège signifiait la protection dont ils nous entouraient. Leurs départs : ils allaient inspecter

les environs. Leurs retours : ils n'avaient rien vu d'anormal. Leur joie indiquait leur sécurité; leurs coups de feu, leur gymnastique admirable indiquaient qu'en tout cas ils seraient capables de nous défendre... Mais tout cela se transformait en une fête absurde et sublime de force exubérante et d'allégresse...

Nous avions peine à tenir nos chevaux et à garder notre paisible allure, au milieu d'un tel vacarme et d'un tel remuement.

Vers la fin de l'après-midi, nous aperçûmes, loin devant nous, vers l'horizon, des points noirs. Ils s'approchèrent peu à peu. C'était la tribu limitrophe qui venait à notre rencontre. Alors, insensiblement, notre escorte endiablée s'apaisa. Bientôt, elle nous accompagnait, au pas comme nous, adoucie, amollie.

Les chefs de l'une et de l'autre tribu se détachèrent du gros de la troupe, s'avancèrent l'un vers l'autre. Nous n'avancions plus; nous attendions l'achèvement de mille salamalecs. Et puis, les chefs des deux tribus, rangés sur une ligne, revinrent à nous. Les cavaliers étaient en cercle, immobiles.

M. Tissot remercia le chef qui nous avait conduits jusqu'à ce point de notre route. L'autre chef nous fit ses nombreuses et belles salutations.

Il apportait des vivres; ou, du moins, il amenait avec lui les noirs qu'il avait pressurés et dont il nous livrait la dîme. Les pauvres diables se tenaient, penauds, soumis, à notre disposition, certains présentant des moutons, d'autres portant des poulets par les pattes, d'autres étant chargés de beurre, d'œufs, de bougies, de lait, de couscoussou, d'autres ayant les bras embarrassés de pains de sucre emmitouflés de papier bleu. Nous des-

cendîmes de cheval et nous fîmes ainsi notre marché dans le désert.

M. Tissot ne voulut prendre que ce qu'il nous fallait absolument. Poulets, dindons et le reste furent alignés sur le sol, comme pour le « tableau » d'une chasse en basse-cour. Les noirs qui remportaient leurs provisions avaient d'heureuses mines !...

Assez souvent, nous chassions, le matin, le lièvre et la perdrix rouge, M. Tissot et moi. Mais, la plupart du temps, nos expéditions cynégétiques tournaient à l'archéologie. M. Tissot apercevait un monticule où il flairait de vieilles pierres et de belles inscriptions. Il en trouva beaucoup et nous suivions, guidés par ces débris, l'ancienne route romaine, comme des Petits Poucets dont les cailloux blancs auraient été semés, des siècles d'avance, par de mystérieux morts...

J'étais armé d'une pioche pour mettre à nu ces vestiges antiques; avec du papier buvard, je prenais les empreintes des inscriptions; et puis je faisais des croquis de ces documents un peu lourds et qui resteraient là. Sincèrement, j'avoue que cette besogne m'empêchait un peu de regarder le paysage et de faire des croquis plus frivoles, qui m'auraient amusé davantage. Mais je sacrifiais ma préférence à M. Tissot et... à la science : c'est la seule fois, en somme, que j'aie servi la science... D'ailleurs, l'émotion est belle, qu'on éprouve à découvrir, en pleine solitude d'Afrique, des villes romaines : mon orgueil de Latin se plaisait à retrouver là, si loin, la trace des ancêtres...

Si nous campions un jour ou deux, les gens des alentours venaient consulter le médecin de la légation, qui nous accompagnait. Ils venaient de loin,

quelquefois, amenant de petits enfants nus et qui dépérissaient ou dont les yeux étaient malades.

Un jour, arriva un gros bonhomme à cheval, un personnage important, propriétaire, et qui n'avait pas l'air chétif le moins du monde. Mais, par le moyen d'un interprète, il expliqua — non sans embarras — que la vieillesse le gagnait trop vite, qu'il n'avait plus sa vigueur de bel adulte et qu'il en concevait de la tristesse, de l'humiliation, du regret. Il était magnifique, une statue de bronze. Le docteur lui donna des boulettes de mie de pain...

— Tu en avaleras la moitié d'une tous les jours, et, dans une semaine ou deux, tu seras un gaillard!...

Le bonhomme noua les boulettes précieuses dans un coin de son mouchoir, qu'il portait pendu à son cou. Et alors, confiant, il se remit à cheval, laboura de ses éperons la bête, qui rebondit, et il fila, fier maintenant et prêt à des conquêtes...

Ce bureau d'assistance publique en plein air était pittoresque et lugubre. Cette souffrance vagabonde qui venait là pour implorer la guérison, ces figures de fièvre, ces membres douloureux, ces yeux morts évoquaient toute la misère que le beau soleil n'empêche pas...

Les pauvres gens avaient une terrible peur de la boîte à pharmacie.

Notre voyage, qui dura plus de quinze jours, ne connut guère d'épisodes. Je me rappelle qu'une fois nous arrivâmes à une rivière, dite Sebouh, et qui, par sa couleur, ressemblait au Tibre des environs de Rome. Il fallut chercher le gué. Pour cela, nous longeâmes à pied la rive : elle était toute parsemée de plaques de faïence, de la même couleur que le terrain, grosses comme des assiettes, lui-

santes et qui, à notre approche, se coulaient dans l'eau, — des tortues aquatiques, qui prenaient l'air.

Une autre fois, nos chevaux s'arrêtèrent net. Impossible de les faire avancer. Ils reniflaient et reculaient, comme des ânes qui ont une idée en tête... Qu'avaient-ils? quelle lubie les tracassait? Nous remarquâmes bientôt une odeur de soufre, que les chevaux avaient sentie avant nous probablement. Le chef nous raconta qu'il y avait, à quelques centaines de mètres, une montagne d'où se répandait une source sulfureuse. Nous dûmes contourner cette montagne, du côté opposé au vent.

Et M. Tissot trouva quelques pierres, desquelles il conclut que les Romains devaient avoir établi là, jadis, des thermes, une station thérapeutique qui eut peut-être beaucoup de vogue.

Mais comment vous dire le charme délicieux de la vie sous la tente?... Au bout de peu de jours, on n'était plus le même. L'esprit changeait, prenait d'autres aptitudes et en perdait plusieurs autres. La durée ne comptait plus : quand je voulais écrire à mon père, je ne pouvais pas dater mes lettres; je ne m'apercevais pas de la longueur du temps; et je ne savais plus où j'en étais, parmi les jours pareils. D'autre part, j'avais acquis une étonnante sensibilité aux variations de l'atmosphère; au milieu de la nature, j'avais conscience de tous ses émois.

Il faisait beau; j'étais à la fois insouciant de presque tout et singulièrement avide du spectacle merveilleux. Seule, la pensée de Regnault, que ce voyage eût mis en belle joie, me tourmentait; je le cherchais auprès de moi; et mon impression, souvent, m'était pénible de n'être plus partagée...

L'après-midi, après le déjeuner, des heures

chaudes étaient accordées à la sieste. Grand repos des êtres, gens, animaux, et du paysage appesanti. La bourgade ambulante goûtait le plaisir d'être immobile un peu, comme si elle avait trouvé son lieu d'élection. Dans les endroits où il y avait des arbres, les cavaliers posaient sur les branches leurs selles de drap rouge, et ils dormaient à l'ombre d'oliviers gris pâle qui, pour les garantir mieux, semblaient avoir poussé ces grandes fleurs de pourpre éclatante.

Sur les quatre ou cinq heures, nous remontions à cheval, quelques-uns, et nous allions nous promener, comme au Bois, avant le dîner. A notre retour, des feux étaient allumés pour chauffer le repas. Nous dînions dehors. Causeries; et le remue-ménage d'un campement de Bohémiens qui mangent.

Avant de me coucher, je circulais souvent parmi les tentes. Les Arabes étaient couchés autour de petits bivouacs; leurs étoffes faisaient de beaux plis. Ils dormaient peu et ils se racontaient mille et mille choses, des victoires, des aventures, que sais-je? De vivantes Mille et une Nuits...

Je me couchais à mon tour. Le grand calme de la nuit n'était varié que de hennissements, d'aboiements, plus ou moins proches, épars dans l'étendue environnante; et parfois criaient des chacals que l'odeur de nos repas attirait...

Au petit jour, grande agitation, cliquetis du mors des chevaux et des larges étriers; des gens vont et viennent autour des tentes; la lumière dessine leurs mouvantes silhouettes sur la toile.

Une nuit, nous avions campé sur une petite éminence. Je suis sorti avant le lever du soleil et je suis allé vers l'Orient, à quelque cent mètres. Nos Arabes étaient là, rangés en ligne, debout, droits,

et ils attendaient l'astre : on eût dit d'une muraille blanche et qui s'était dressée pour la prière. Quand l'astre émergea des vapeurs de l'aube, ils s'inclinèrent lentement. Leurs robes blanches furent roses du soleil levant... Un murmure de prières passa, comme le petit souffle de vent qu'éveille, en nos pays, la naissante aurore. Le rite fut si beau, si émouvant que, moi aussi, je saluai la venue admirable du soleil !...

Une heure après, tentes pliées, bagages clos, on partait. Ces cavaliers pieux se trémoussaient en folles cavalcades, pétarades et cris sauvages.

Ainsi succédaient aux jours les jours ; l'exubérance y alternait avec le repos et le rêve. Tel était le rythme et comme la respiration de la nature, en ce large espace où la vie s'éployait.

Pendant les deux derniers jours de notre voyage, il plut. Nous eûmes de l'eau sous notre tente, et les chevauchées se firent dans la boue. Les fantasias se ternirent et s'alourdirent comme des ailes de papillons mouillés.

Et puis, quand nous fûmes en vue de Fez, soudain les nuages disparurent et l'enchantement du soleil recommença. A l'arrivée, trois mille cavaliers marocains nous entourèrent. Nous avons passé en revue l'armée de l'Empereur. Les costumes étaient admirables et singuliers, d'une prodigieuse richesse de couleur ; et, parmi ces troupes, on distinguait les Askas, qui forment la garde impériale et qui étaient habillés — étrangement — de nos anciens uniformes, quelques fusils de chez nous, musique en tête, et les sapeurs.

Quand nous eûmes passé les portes, les commerçants, les notables de Fez vinrent à notre ren-

contre. Les ministres nous accompagnèrent, et ils nous conduisirent à la demeure qu'on nous avait préparée : un ravissant petit palais des Mille et une Nuits, avec une fontaine en marbre, entourée d'un clair bassin de mosaïque, et un charmant jardin d'orangers. Au milieu de cette féerie, pour laquelle mes yeux ne me suffisaient pas, tout à coup me toucha la pensée de Regnault, qui eût tant joui de ces merveilles; et, riche de bonheur, enivré du spectacle délicieux, je pleurai comme un misérable...

L'Empereur fit avertir M. Tissot qu'il le recevrait à telle heure... Le palais impérial était d'aspect fort simple. Nous entrâmes à cheval dans une grande cour bornée de hauts murs blancs. Seule y détonnait une *Marseillaise*, que joua la musique impériale, laquelle était composée de divers gredins d'Europe, enrôlés avec des trombones, des trompettes et des tambours volés. L'Empereur parut, à cheval, sa suite à pied. Un parasol l'abritait. Il avait une longue et fine barbe blanche. Son turban, son haïk, tout son costume de drap, de soie et de gaze était blanc; son cheval était blanc et harnaché de blanc. Il avait l'air d'une belle statue et il demeurait impassible.

Comme il était seul à cheval parmi les siens, nous mîmes pied à terre, laissant M. Tissot seul à cheval. Ces deux chefs s'approchèrent l'un et l'autre, et l'Empereur prononça le Mahababic; c'est le salut de bienvenue. Vous savez comme, en Orient, les salamalecs sont compliqués. Ils le furent, ce jour-là, principalement, parce que la grande et majestueuse statue blanche bégayait.. Le maha... baba... mahabababa... bic... n'en finissait pas.

On disait, à Fez, que l'Empereur « avait avalé

une paille qui n'était pas sortie ». On racontait qu'à la bataille de l'Isly, quand les chasseurs d'Afrique menaçaient la smala de son père et bientôt prirent tout le campement, il avait fallu fuir en hâte. Il n'était alors qu'un jeune enfant ; il mâchait un brin de paille, au moment où on l'emporta précipitamment ; la peur lui contracta le gosier... Voilà comment le mahababic n'en finissait pas.

L'Empereur et M. Tissot entrèrent dans le palais ; et je n'assistai pas à cette entrevue. Les jours qui suivirent, je laissai notre diplomate vaquer à sa diplomatie et je me promenai dans Fez.

Ces promenades n'étaient pas faciles... Je vous parle de Fez il y a trente-cinq ans. Aujourd'hui, toute l'Europe y a des consuls ; on y rencontre bicyclettes et automobiles ; le sultan kodaque ses femmes... En 1871, il me fallut, pour me promener sans trop de péril, une garde : sept ou huit soldats marocains, dûment armés, qui ne me quittaient pas d'une semelle — encore qu'ils eussent les pieds nus — et qui cognaient, à droite et à gauche, de leurs bâtons, si la foule s'approchait trop. Car j'étais toujours suivi de deux ou trois cents Arabes, des enfants, des vieillards, de tout, qui crachaient à ma vue et bredouillaient, paraît-il : « Chien de chrétien, sois maudit, toi et ta famille !... » Cette traduction sévère, je l'eus par l'interprète qui était attaché à ma personne. Ajoutez que ma garde ne me rassurait pas tout à fait : ces gaillards n'étaient pas moins fanatiques que la foule et n'aimaient pas davantage le chien de chrétien qu'ils voyaient en moi. Quand nous passions devant une mosquée et que j'essayais de la regarder, ils pressaient le pas et ils me poussaient de telle sorte que mes yeux avaient à peine le temps de la profaner... et de me ravir.

Lagraine photographiait de son mieux ; les gens ne comprenaient pas sa manigance : ils ne l'eussent jamais permise !... Et moi je faisais des croquis, en me dissimulant comme je pouvais ; encore, au bout de quelques jours, mon album me fut-il volé par un fanatique, sans doute l'un des soldats de ma garde. M. Tissot le réclama diplomatiquement : on ne le retrouva point.

Il y avait, à Fez, beaucoup de ruines, mais qui attestaient que Fez, autrefois, avait été une capitale d'une richesse inouïe. Elle était encore admirable, avec ses monuments analogues à l'Alhambra, ses fontaines de faïence et ses palais de guipure. Ce n'est pas du tout l'art de Constantinople ni de l'Algérie, mais un art qui, plutôt, évoquerait l'Inde ou la Perse. Mieux, c'est l'art mauresque en son triomphe, c'est l'Alhambra avec ses habitants, sa vie réelle et authentique. J'ai vu alors ce que durent être Grenade et Séville au temps des Maures. Mon beau rêve d'Espagne s'animait, suscité par la vie !...

Un luxe prodigieux d'architecture et de minutieuse sculpture, le décor d'une extraordinaire magnificence ; et, à côté, tout près, une misère atroce, une saleté repoussante, une odeur infecte.

La pluie tomba, des jours durant. Elle fit, des quartiers bas de la ville, un marécage et, ailleurs, il y eut des ruisseaux, des cascades de boue. Je n'avais jamais vu tant de boue, coulante, gluante, où la pluie faisait de petites mares. Le sol de Fez est accidenté ; les rues, escarpées, étaient glissantes au point qu'on les pouvait à peine escalader.

Les Maures que je rencontrais ou qu'ameutait ma présence de chrétien scandaleux étaient de grands hommes pâles et blancs, ronds de formes, dignes, fiers, insolents et plus dédaigneux encore,

vêtus de blanc : leurs simples costumes n'avaient pas d'autre ornement que les belles lignes de leurs plis. Ainsi accoutrés, les plus misérables étaient imposants. De grands yeux noirs, abrutis; de belles mains blanches. Ils remuaient peu. Ils avaient l'air de fantômes. Leurs yeux semblaient songeurs; — et je crois qu'ils ne pensaient à rien : le rêve intérieur qu'ils n'achèvent jamais, je crois qu'ils ne l'ont pas commencé...

Et puis un grand nombre de nègres, musclés, solides, magnifiques et enfantins.

Quant aux femmes, on ne voyait que leurs yeux, leurs beaux yeux qui prêtaient à mille conjectures inutiles...

En contraste, il y avait le quartier juif, laid tout autant que le reste était splendide, sale et repoussant comme la population qui y grouillait. Des hommes longs, maigres, des cadavres verts, aux visages osseux que des mèches pendantes de cheveux noirs encadraient. Epaules étroites, souffle court : un type lâche, avare et mendiant. La vue d'un peu de monnaie les éveillait; la physionomie changeait alors, les regards brillaient et les bouches minces frémissaient d'une sorte de vile joie.

Des garnements à qui l'on aurait flanqué des coups de pied pour vingt sous, sans les fâcher le moins du monde! Les Maures les traitaient ignoblement, les rouaient de coups, les injuriaient et les écartaient comme des chiens. Ils les cantonnaient dans un quartier fermé de chaînes; mais ils ne les chassaient pas, vu qu'ils aimaient beaucoup mieux les exploiter. Actifs, ingénieux, les juifs étaient la richesse du pays.

Les juifs implorèrent du ministre de France une visite officielle : ils voulaient exprimer leurs

doléances et demandaient à recevoir le titre de protégés français.

La visite se fit avec apparat. Nous étions à cheval, suivis d'une escorte.

Dès l'entrée de ce quartier juif, ce furent des cris, une bousculade. Une population sale et noire se rua vers nous, bredouillant je ne sais quelles jérémiades nasillardes. Cela venait par toutes les rues et les ruelles; il en sortait de taudis, de trous, comme quand on a mis le pied sur une fourmilière. Hommes et femmes, pèle-mêle, et les femmes ayant le visage découvert, celles-là, du reste, belles et opulentes autant qu'étaient les hommes laids et chétifs, entourèrent nos chevaux, baisèrent nos bottes, nos étriers, nos mains. Il nous fallait tenir nos chevaux et avancer très lentement pour ne point écraser cette horde lamentable, qui nous acclamait, qui nous adorait... J'eus l'impression d'être le sauveur attendu de ces foules, leur Messie désiré depuis des siècles.

On nous mena chez le juif le plus riche : c'était le tailleur du Sultan, — son tailleur et, à l'occasion, son banquier, fût-ce à contre-cœur. Belle maison, tapis, étoffes, le luxe lourd de ces gens-là; bref, tous les signes d'une existence cossue et qui fait mine, dehors, d'être pauvre. Et ils se plaignirent; ah! qu'ils se plaignirent!... Certes, le sujet ne manquait pas; mais avec quel acharnement ils dévidèrent la kyrielle de leurs déplorations! Ils étaient obligés, disaient-ils, d'enrouler un mouchoir autour de leur calotte noire, afin de la fixer solidement sur leurs crânes, parce que les petits Maures couraient après eux et, avec des baguettes, faisaient dégringoler leurs calottes sur leurs nez; et puis les Maures les obligeaient à ôter leurs babouches quand ils passaient devant une mosquée,

et à patauger dans la boue; et puis, ils n'osaient pas quitter cette ville où on les persécutait, parce qu'alors on leur tirait des coups de fusil... etc... Ces gens braillards et gesticulants nous étonnaient, auprès des Maures silencieux et graves.

Un voisin du tailleur mariait sa fille. Il nous fit inviter à la noce qu'on célébrait.

Dans le patio, il y avait une grande table basse, entourée de juifs, les enfants piaillant, les petites filles admirables, tôt énormes et déformées.

Je vis un gros paquet d'étoffes, velours, soies, de couleurs voyantes, de tissu épais, riches, dans le genre turc, sans goût. Et là brillaient de beaux yeux noirs. Je m'approchai et je discernai trois ou quatre femmes, en tas, des bras ronds et blancs, des chairs dodues : les grosses femmes sont la coquetterie, et peut-être le plaisir, de ces juifs hâves et efflanqués...

On amena la fiancée... et on la mit sur la table : c'était une petite fille d'une dizaine d'années. On eût dit d'une poupée; elle portait un costume lourd, empesé, qui l'engonçait, qui lui donnait un air assez moyen âge. Son fiancé, un grand garçon de vingt ans, fort laid et maigre et déjà voûté, lui donna la main, sans monter sur la table, et ils firent ainsi le tour de l'assistance.

On nous fêta. Le repas était pantagruélique et détestable. Nous dûmes nous retirer avant la fin, parce que le quartier juif fermait ses portes au soleil couchant ; et nous partîmes en faisant mille promesses — qui ne furent jamais tenues... Nous sommes rentrés dans les rues de Fez, silencieuses et nobles.

Nous fûmes à Fez une douzaine de jours. A notre départ, la garde de l'Empereur nous escorta

jusqu'aux portes de la ville. A peine dehors, nous entendîmes siffler trois ou quatre balles qui nous étaient évidemment destinées; il était temps de nous en aller : on avait assez des chiens de chrétiens, et on nous le marquait!...

Le retour se fit par un autre chemin que l'aller. Le paysage avait changé d'aspect. Nous avions traversé une campagne rôtie par les chaleurs de l'été; maintenant, après les pluies, le sol avait un air de printemps. Il était frais et vert. Autour des douars, les Maures labouraient, semaient ; nous étions en novembre et l'on se figurait le mois de mai en Beauce.

Comme à l'aller, les chefs de tribus nous accompagnaient, nous gardaient nuit et jour et veillaient à notre nourriture. Mais les fantasias étaient moins nombreuses et moins vives; c'est l'habitude de là-bas : les retours n'ont pas l'allégresse des départs. Peut-être aussi les cavaliers supportaient-ils péniblement de se voir déranger de leurs labours. Plus d'une fois, la nuit, sous ma tente, je fus éveillé par les cris d'un raisonneur à qui l'on appliquait la bastonnade : cinquante, cent, deux cents coups de bâton bien tapés. C'est la discipline des tribus en voyage, quand les prisons sont un peu loin.

Nous avons campé, notamment, aux abords d'Alcazar, qui est une ville presque tout entière consacrée à teindre en jaune les babouches. Cette teinture est empruntée à la peau des grenades; de sorte que les gens se nourrissent le plus possible de ce fruit, et, autour de la ville, il y a, comme des fortifications, des murailles d'écorces de grenades.

La mosquée est fort belle. Je l'examinais, avec M. Tissot ; il me fit remarquer de nombreuses

pierres, qui étaient entrées dans la construction de cet édifice musulman et sur lesquelles on lisait des inscriptions latines. Elles avaient été prises par les Maures à des temples romains; et ainsi se trouvaient assemblées deux pensées ennemies, l'une vaincue par l'autre.

XXII

HISTOIRE DE CHAMMA

— Je vous ai dit comment Chamma Bent El Arbi, jeune Mauresque au visage voilé, nous rencontra, un jour, Regnault et moi, sur le Socco de Tanger, nous fit un signe de ses yeux, nous suivit, entra chez nous, et devint notre modèle de prédilection. Chamma, par tant de complaisance pour les infidèles, trahissait gravement la loi de l'Islam : elle agissait ainsi en haine d'une religion dont elle avait souffert.

Quels étaient son père et sa mère, où et comment avait-elle grandi, parmi quels entours? cela, je ne l'ai jamais su. Mais elle avait été mariée, et puis, faute d'enfants, répudiée. C'est de là que datait sa grande colère contre l'Islam, son horreur des mahométans et sa bienveillance pour nous. Alors commença la nombreuse aventure de cette petite révoltée, de cette féministe orientale; je vous la conterai.

Après son divorce, qui l'indignait, elle détesta si bien ses coreligionnaires qu'elle vécut de préférence parmi les juifs et les chrétiens. Elle y eut

le succès dont elle était digne. Elle sut bientôt quelques mots d'espagnol, de français, d'italien, de tous les langages d'Europe, — souvenirs un peu mêlés des amitiés qu'elle avait eues dans les diverses légations de Tanger. Pour le français, il est certain qu'elle n'en connaissait pas les termes les plus choisis : on remarquait, dans son bavardage, un innocent argot, dont elle ne comprenait qu'à moitié la valeur expressive.

Il y a trente-six ans, rien n'était plus difficile, à Tanger, pour des peintres, que de se procurer des modèles maures. Chamma nous fut précieuse. En outre, elle nous amenait des amies à elle, qu'elle exhortait à retirer leur voile; et elle nous trouvait de beaux costumes, que nous achetions et qui nous furent très commodes.

Elle s'installa chez nous. Elle fut, dans notre patio, un oiseau singulier, toujours remuant et babillant. Par exemple, elle ne s'entendit point à merveille avec nos gens : notre cuisinière, la veuve du consul grec de Gibraltar, vit d'un mauvais œil cette étrangère, d'ailleurs impertinente. Chamma ne ménageait personne, et c'était son plaisir de donner des ordres à tout le monde, et à la Grecque, et à Mohamed, et à cet Ali-Pata qui était le maître de notre cavalerie. Elle criait; elle piaillait, en espagnol, en français, en arabe. Les autres se fâchaient, récusaient son autorité : — il fallait, à chaque instant, mettre le holà. Chamma, très maligne et sachant que nous avions besoin d'elle, abusait effrontément de notre faveur.

Le soir, quand elle nous avait amené, en cachette, quelques Mauresques de ses relations, nous donnions dans notre patio de petites fêtes bien marocaines; et alors il nous semblait que l'Orient nous possédait une fois pour toutes; notre sou-

venir de l'Europe s'en allait et nous étions à jamais loin.

La police de Tanger ne tarda point à découvrir la retraite de Chamma. Chez nous, elle n'était pas en péril ; mais, dehors, elle s'exposait aux représailles d'un fanatisme irrité. Or, c'était le diable de la retenir. Elle savait qu'en sortant elle risquait la prison, la bastonnade et possiblement la pendaison. Cependant, elle imaginait des prétextes irréfutables : ne devait-elle pas aller au bain, au cimetière?...

Un jour que nous étions allés, Regnault et moi, nous promener, nous apprîmes au retour que Chamma était partie... Elle était partie sans rien dire, sans faire connaître où elle allait, sans annoncer qu'elle reviendrait... Elle nous manqua. Nous craignions pour elle des ennuis, les pires ennuis. Le lendemain, le surlendemain, la semaine durant, pas de nouvelles... Notre patio fut désert et triste, comme une cage dont l'oiseau s'est envolé. Nous ne savions pas ce qu'elle était devenue. En prison, peut-être?... Mohamed et Ali-Pata refusaient de s'inquiéter d'elle; nous les envoyâmes s'informer : ils affectèrent de n'avoir rien appris... Ils étaient, au fond, ravis de ce départ de Chamma; ils se félicitaient de n'avoir plus à servir la renégate.

Quelques jours plus tard, nous étions à travailler dans notre patio, lorsqu'un bruit d'étoffe, un glissement, un frou-frou se fait entendre. Un singulier paquet de linge tombe, comme du ciel, le long d'une des colonnes qui soutenaient, autour du patio, la terrasse... C'est Chamma. Arrivée près du sol, elle saute. Elle vient à nous et, très simplement, dit :

— Me voilà !...

Elle étendait les bras, elle souriait; elle resta une minute immobile à nous regarder et à jouir de notre étonnement. Et puis, avec une volubilité joyeuse, avec des gestes prestes et jolis, avec des mines de comédie et de drame, elle nous raconta son odyssée périlleuse : — elle était sortie pour aller au cimetière, — il le fallait bien! ne le fallait-il pas?... l'évidence même, il le fallait! — et puis elle était allée voir sa sœur — comment ne pas aller voir sa sœur, quand on a tant fait que de sortir, quand on est dehors, à deux pas? — et alors elle s'était aperçue que la police la guignait; donc elle s'était sauvée, en toute hâte, pour échapper aux méchantes gens; elle avait filé, de terrasse en terrasse, grimpant, dégringolant, se faufilant et se glissant, évitant les rues périlleuses, et elle était arrivée enfin, un peu lasse, très essouflée, rose de peur et d'amusement, chez nous, enfin chez nous...

— Et me voilà!...

D'ailleurs, elle jurait de ne plus s'échapper, jamais : c'était décidément trop dangereux, elle avait eu trop peur... Ah! jamais, jamais elle ne se sauverait!...

Que répondre à de telles explications? Chamma, du reste, ne nous laissait pas le temps d'une objection timide. Elle bavardait drûment; et, à peine eut-elle achevé son récit, elle se sauva jusqu'à sa chambre, pour changer de robe, pour se faire belle, pour se retrouver chez elle et être contente...

Ali-Pata et Mohamed, eux, étaient fort mécontents de ce retour. Chamma dîna avec nous. Pendant le dîner, une dispute s'éleva entre Chamma et ses compatriotes. Ils échangèrent un rude langage marocain. Sans comprendre les mots, il était facile

de deviner que de terribles paroles étaient dites, grossières à souhait et ardemment injurieuses.

La vie reprit son cours. Regnault se servit de Chamma pour le tableau que Dumas lui avait commandé.

Chamma était belle plutôt qu'exactement jolie. Un visage très caractérisé, des yeux noirs très vifs, de petits cheveux noirs et frisés, la mâchoire assez forte et qui marquait l'énergie de cette petite révoltée. Des mains très fines, la peau brune, un corps svelte, long, élégant comme une statuette de bronze.

Elle nous racontait la vie que mènent les Maures et — avec quelle indignation farouche ! — l'abrutissement qu'ils obtiennent de leurs femmes...

Comment cette fillette, parmi tant de résignées, avait-elle résisté, avait-elle songé à devenir cette rebelle, animée de principes nouveaux et munie d'un programme de revendications?... Puérile, avec cela, rieuse, étourdie, bien différente des féministes de chez nous, plus gracieuse infiniment!...

Elle se moquait de tous. Il fallait la voir bousculer nos Arabes. Elle les traitait comme des sauvages, et se déclarait enchantée des chrétiens.

Arriva la guerre ; et vous savez comment nous avons, un jour, Regnault et moi, décidé de partir.

Que deviendrait Chamma? Ce fut alors l'une de nos préoccupations.

Chamma ne comprenait pas très bien notre départ. Elle l'acceptait comme un coup de l'inéluc table fatalité. Nous lui promettions de revenir ; ce ne serait qu'un peu de temps à passer. Elle nous écoutait, silencieuse; mais elle était moins attentive aux projets d'avenir qu'à la réalité présente. Elle avait peur...

Nous avions peur pour elle. Serait-elle mise en prison? La police, qu'elle avait narguée, se vengerait-elle? Comment faire?...

La veuve du consul grec, bonne femme et capable d'humanité, alla par la ville voir si Chamma ne pourrait pas se joindre à quelque caravane en partance pour quelque bourgade cachée... Justement, il y avait un brave marchand qui s'en allait, avec des bourriquets, vers le Sud. Moyennant une petite somme, il voulut bien emmener Chamma. Et Chamma consentit à le suivre ; elle était abattue par l'annonce de notre départ, elle n'avait plus de volonté, elle obéissait à la destinée avec un triste abandon.... Les prix furent faits, l'itinéraire décidé, la date fixée.

Seulement, la date, ce fut un secret; nos Arabes ne la surent pas. Il fallait se méfier. Ali-Pata n'était point un mauvais diable; mais Mohamed était un fanatique; et il eût été, par zèle religieux, capable de trahison .. Chamma s'en irait, oui, un jour ou l'autre... Tel fut ce pénible complot.

Chamma, elle, savait la date. Et, à mesure que la date approchait, Chamma devint plus sombre, plus douce, plus docile au mauvais sort. La veille au soir du jour fixé pour la séparation, elle s'assit par terre, dans un coin de patio; elle y resta sans bouger; elle suivait des yeux nos mouvements; elle regardait toutes choses autour d'elle, comme pour emplir sa mémoire de ce bonheur qu'elle quittait, et elle pleura sans discontinuer.

Elle partirait le lendemain, dès l'aube. Il fallut la conjurer d'être prête; il fallut aussi lui promettre d'aller, par un autre chemin, jusqu'à un point de campagne où elle nous verrait encore, et certes ne nous parlerait pas, mais nous verrait. Et elle nous ferait un signe, comme ceci, que per-

sonne ne comprendrait, mais qui serait pour nous dire adieu, finalement adieu...

Lorsque nous avons été, Regnault et moi, nous coucher, il y avait sur chacun de nos oreillers un petit bouquet de fleurs, que Chamma y avait posé. Nous l'avons remerciée, et elle nous a dit :

— J'ai voulu vous dire adieu à ma façon, sans parler; vous garderez les fleurs de Chamma aussi longtemps que vous pourrez...

Elle partit à cinq heures, le matin, quand la lumière n'était pas encore chaude. Et nous, bientôt, tristes presque autant qu'elle, nous sommes montés à cheval, nos fleurs à la boutonnière, et nous avons été vers la plage, assez loin, attendre le passage de la petite caravane où serait Chamma.

Il faisait beau. Le frais soleil matinal emplissait l'air d'une clarté délicate et qui jouait parmi des buées humides.

Au faîte d'une ligne de collines qui séparaient de la campagne le rivage de la mer, la petite caravane apparut, en fine silhouette sur le ciel bleu ardoise. Nous étions très émus et nous guettions cette épiphanie. D'abord, cheminaient des chameaux, lents, balancés, souples, chargés de gens, de ballots; et puis des ânes; et puis des gens; et enfin, un peu en arrière, sur un bourriquet qui trottinait, Chamma. Elle ne nous vit pas tout de suite; elle regardait le sol, sans bouger. Quand elle nous vit, elle eut un bref sursaut et ensuite, veillant à ne pas être aperçue de ses compagnons, elle agita ses mains, elle se risqua même à faire flotter, un instant, son mouchoir, en signe d'adieu et de bon voyage... Sa tête s'inclinait à gauche, en une pose de mélancolie et de lourde peine.

La petite caravane suivit les monticules de sable

qui de la plage allaient à l'intérieur du pays. Lorsque Chamma fut le plus près de nous, pour s'éloigner enfin, c'est alors que nous eûmes le plus de chagrin tous les trois..

Nous ne pouvions, Regnault et moi, sans être remarqués, au péril de Chamma, l'accompagner davantage. Nous étions immobiles, à cheval, et nous la regardions qui s'en allait, qui s'en allait... Elle se retourna à plusieurs reprises; et, chaque fois, il nous semblait que nous voyions son visage pour la dernière fois. Enfin, elle prit son parti, elle ne se retourna plus... La caravane devint une ligne de fourmis qui voyagent, en file... Et alors, il n'y avait plus qu'à s'en aller. Nous sommes retournés chez nous, sans échanger une parole; nous sommes rentrés dans notre patio, que nous devions abandonner nous-mêmes le lendemain. Quelques secondes, nous regardâmes, autour de nous, ces murs où la gaieté n'était plus. Et, d'un même mouvement, nous sommes tous les deux montés à notre terrasse, afin de voir s'il n'était pas possible de discerner encore vers l'horizon la petite caravane qui emmenait au Sud mystérieux Chamma Bent El Arbi, petite âme, attristée maintenant, de notre vie marocaine finie... Non. La caravane était loin déjà, ou cachée par les maisons blanches de Tanger. Au ciel régnait le splendide soleil de notre dernier jour marocain!...

Lorsque je revins à Tanger, seul, après la guerre, je m'informai de Chamma. Quatorze mois s'étaient écoulés depuis que je l'avais vue s'enfoncer vers le Sud... J'appris que, dans le petit village où elle s'était réfugiée, les fanatiques l'avaient découverte. Ils l'avaient, hélas! ramenée à Tanger, fait emprisonner et mettre aux fers. On se vengea

d'elle cruellement. Alors, la légation française, aux soins de qui nous l'avions en partant recommandée, s'employa pour elle et obtint qu'elle fût mise en liberté.

Les légations exerçaient une heureuse influence au Maroc. C'est vers cette époque-là, par exemple, qu'elles réussirent à faire supprimer, dans le terrible Empire, une pratique redoutable : le talion. Les voleurs, jusqu'alors, avaient la main droite coupée, et coupée sans précaution, de telle manière qu'ils mouraient, en général, des suites de ce supplice. Tout au plus étaient-ils invités à profiter de ce remède qu'on leur offrait gracieusement : tremper leur moignon saignant dans un bassin de poix bouillante qui était mis à leur disposition. Presque tous préféraient la mort à ce remède sauvage...

Chamma futlibre, et je ne sais pas ce qu'elle devint. On ne l'inquiéta plus. Peut-être avait-on reconnu qu'il était inutile de la vouloir dompter.

Je l'aperçus, un jour, sur le Socco. Et la scène fut la même que lors de notre première rencontre. Elle cligna des yeux, en signe d'intelligence, me suivit et, lorsque j'entrai chez moi, elle entra aussi.

Grande joie de me retrouver. Mais elle me montra ses poignets, ses chevilles, que les fers avaient écorchés, meurtris. Elle pleura... Je lui appris la mort de Regnault. Son chagrin fut de la colère : ses sentiments pénibles tournaient toujours à la révolte. Elle s'en prit au dieu des musulmans :

— Alors, Allah?... quoi?...

Et, parmi ses larmes, elle déclama son athéisme.

Elle ne s'installa point, comme jadis, dans notre demeure triste à présent. Mais elle vint presque

tous les jours. Elle entrait et sortait à sa guise. Depuis qu'elle était, en quelque sorte, au ban de l'Islam, les fanatiques eux-mêmes la négligeaient.

Elle courut, comme jadis, au travers du patio... Mais il n'y avait plus de gaieté chez nous; le bonheur n'était plus là.

Je restai quelques mois à Tanger, travaillant comme je pouvais, rangeant et emballant les affaires d'Henri pour les envoyer à son père, chassant un peu, usant le temps de mon mieux. Je n'éprouvais aucun désir de rentrer en France : il me semblait que je n'avais plus qu'à endormir ici, en ce pays, des souvenirs défunts, mon existence désolée. Mon père m'écrivit qu'il désirait me revoir, il insista pour que je revinsse, et je décidai de faire à sa guise.

J'avertis les domestiques, je leur donnai congé; je vendis les chevaux. Enfin, je préparai mon départ. Nouvelle débâcle, l'abandon de ce passé tant précieux! Ali-Pata et Mohamed pleurèrent; la veuve du consul grec pleura. Quant à Chamma Bent El Arbi, elle me déclara :

— Tu m'emmèneras avec toi.

Comme j'essayais de lui expliquer tout ce qu'avait d'absurde et d'impossible ce projet, elle refusa de m'entendre; elle m'interrompit et répéta :

— Tu m'emmèneras avec toi.

Je me disais à moi-même :

— Non, je n'emmènerai pas avec moi Chamma Bent El Arbi, qui est délicieuse à Tanger, mais qui serait, à Paris, déplorable. Non, je n'emmènerai pas à Paris Chamma Bent El Arbi.

Je me disais cela en moi-même. Mais, tout haut, je ne disais rien, parce qu'il n'y avait au monde rien de plus inutile et vain que de prétendre dis-

cuter avec Chamma. Jamais on ne l'eût persuadée : le seul espoir, en pareille occurrence, était qu'elle changeât d'idée toute seule.

J'annonçai à mon propriétaire que je lui restituerais bientôt sa maison. Il n'en était point embarrassé, le diable!... Nous l'avions si bien embellie, Regnault et moi, sa maisonnette, si bien ornée et peinte, qu'elle était devenue un petit palais. Il se dit qu'il profiterait de ces améliorations pittoresques. . J'appris qu'il voulait en faire un café, pire peut-être, et qu'il était, à ce propos, en pourparlers avec des juifs opulents.

Nous avions peint avec un soin particulier les portes qui donnaient sur le patio; nous les avions peintes, d'après nos croquis espagnols, à la ressemblance des portes de l'Alhambra. J'aurais voulu les emporter. Elles étaient, là-bas, à la lumière d'Orient, très jolies; je ne sais pas ce qu'à Paris elles auraient donné... Mais elles m'étaient un souvenir, en tout cas, auquel je ne renonçais pas sans tristesse. Je demandai au propriétaire de les lui acheter. Il s'y refusa obstinément. Parbleu, il était malin!...

Or, il me fut insupportable de laisser à l'affreux bonhomme ces reliques de nos heureux jours, ces planches où il y avait de la peinture de Regnault.

La veille de mon départ, le soir et la nuit, Lagraine et moi, nous avons avec acharnement travaillé à supprimer tout cela, tous les souvenirs. Nous avons blanchi à la chaux les murs que j'avais décorés avec Regnault. Et nous avons remis en l'état de bois naturel les portes du patio. Nous brûlions la peinture, au moyen de fers à repasser, et nous la grattions : elle tombait en petites loques ternes et ridées; elle faisait, sur le sol, de petits tas lamentables et sales...

Cette destruction du passé nous occupa toute la nuit. Le lendemain matin, cette demeure tant aimée avait repris son air de banalité indifférente; elle était redevenue, comme au temps où nous ne l'aimions pas encore, anonyme, quelconque, et déserte. Nos caisses étaient parties ; il ne restait que de menus bagages; et les gens qui erraient encore entre ces murs dénudés avaient déjà les gestes vagues et l'allure hâtive de qui a brisé les liens nombreux d'une habitude.

Je quittai ainsi Tanger la blanche, qui avait été propice au plus parfait bonheur de ma vie, et qui m'avait donné la prodigieuse révélation d'une lumière inoubliable, et qui avait accueilli ma tristesse, plus tard, avec autant de douce complaisance que mon allégresse d'antan. L'adieu que lui fit mon cœur me déchira. Il me sembla que j'avais prolongé le plus possible et au delà de ses bornes réelles l'enchantement de ma plus belle jeunesse et qu'enfin je devais comprendre que c'était fini. Mon deuxième séjour à Tanger avait été un paradoxal effort pour me nier à moi-même une fatalité. Je renonçais à cette vaine tentative; je m'en allais, abandonnant un rêve, un fantôme, que ma ferveur n'avait pas ressuscité. L'adieu que je dis à Tanger, c'est une illusion qui le reçut.

Le terrain que nous avions acheté, Regnault et moi, pour y bâtir notre définitive demeure, pour y installer notre joie, fut vendu par les soins de la légation. Il paraît qu'on y a construit un grand hôtel... Je ne tiens pas à voir cela.

J'emmenai Lagraine et mes lévriers... Je n'emmenai point Chamma.

Elle m'avait dit et répété, la petite Mauresque têtue :

— Emmène-moi!

Quand elle vit que je partais, elle ajouta :

— Emmène-moi, — ou j'irai te rejoindre !...

Que Chamma vînt me rejoindre à Paris, cela me semblait si absurde et impossible, que la promesse — ou la menace — ne me troubla guère. A tout hasard, cependant, je lui cachai mon adresse. D'ailleurs, elle négligea de me la demander : le projet qu'elle affirmait ainsi était assez vaste et comportait assez de difficultés extraordinaires pour qu'elle en pût négliger un détail... Moi, je comptais sur les difficultés de l'entreprise ; elle, ne songeait qu'à sa volonté nette.

Je lui expliquai :

— Chamma, Paris est une ville toute différente de ce que tu as jamais vu, et où il n'y a pas de place pour une petite Mauresque, même brouillée avec l'Islam. Tu y serais malheureuse ; tu n'y vivrais pas...

Comme j'argumentais, elle se tut. Et je ne pus savoir exactement si je l'avais persuadée ou bien si elle n'attachait à mes paroles aucune espèce d'importance.

Quand Chamma avait une idée, elle ne s'occupait pas du tout de savoir si cette idée était bonne, ou seulement réalisable. Pour qu'elle y renonçât, il fallait qu'une autre idée, plus délicieuse encore et peut-être impossible, l'eût séduite. Mais elle ne faisait de concessions qu'à elle-même. Tout cela s'arrangeait dans le silence où elle s'enfermait parfois, lorsqu'en valait la peine le sujet de sa méditation.

Elle me fit des adieux très tendres. Mon départ ne l'irritait pas autrement, puisqu'elle avait décidé de me rejoindre...

A Paris, je me remis à travailler et à vivre. Les mois passèrent. Deux ans passèrent... Et je

n'avais pas oublié Chamma, si vous voulez, mais je ne pensais pas à elle constamment. Les souvenirs d'Orient s'éloignaient; l'existence quotidienne s'accumule, vaille que vaille, et opprime le passé...

Un jour, mon domestique m'annonça :

— Il y a une dame qui demande à voir monsieur... Une dame très bizarre...

Je travaillais, dans mon atelier...

Habillée en chrétienne, un peu comique en cet accoutrement, Chamma entra, toute simple. Et elle me dit, comme une chose toute naturelle :

— Me voilà. Je t'avais dit que je viendrais te rejoindre, et me voilà...

J'eus l'impression qu'un bolide, qu'un morceau détaché de la lune ou de quelque planète folle entrait dans mon atelier. Je m'écriai :

— Toi, Chamma, ici? Comment, diable?...

Elle n'était aucunement embarrassée. Tandis que la stupeur m'immobilisait, elle s'assit et, sans me laisser le temps de l'interroger davantage, elle me raconta son histoire en grand détail, depuis le commencement :

— Je t'avais dit que je te rejoindrais. Depuis que tu es parti, je ne pensais qu'à venir. C'était très dificile. Et il m'a fallu tout ce temps pour réussir. Tu aurais dû m'emmener, cela perdait moins de temps. Mais me voilà : c'est bien... J'ai réfléchi; j'ai arrangé cela. Moi, je ne savais pas du tout comment on voyage, en ces drôles de pays. Mais j'ai causé avec une juive, qui était mon amie et qui connaissait beaucoup de choses, et qui était assez bonne... Je lui ai confié en secret que je voulais aller à Paris. Elle m'a dit : « A Paris, Chamma?... tu n'y penses pas!... » Mais, moi, je lui ai dit que je voulais aller à Paris, et

que je ne voulais plus vivre avec les Maures, et comment faire?... Alors, elle, qui était assez bonne, m'a donné une robe : ce n'est qu'une robe de juive, n'importe! ça ressemble mieux aux robes de chez vous qu'un haïk. Je suis allée sur le port. Et il y avait un navire; et on m'a dit que ce navire-là s'en allait à Oran. Je ne savais pas si c'était le meilleur chemin. Mais, en tout cas, j'ai bien compris qu'à Oran je ne serais plus chez les Maures. Le navire partait à telle heure. Et moi, en attendant cette heure-là, je me suis cachée derrière des barques qui étaient à sec sur la plage, et je me disais : « Chamma, si on te trouve, on te prendra, on devinera que tu te sauves; et, pour que tu ne te sauves pas, on te mettra en prison ». C'est pourquoi je me suis cachée dès la veille. Et voici, le temps passe; et puis c'est le soir et on ferme les portes de la ville; la ville s'est enfermée et Chamma est dehors. Et puis la nuit, toute la nuit, qui n'en finissait pas. Et j'avais peur de m'endormir; mais non, je n'avais pas sommeil, parce que la pensée de partir me tenait éveillée.

» Le lendemain matin, ce fut bientôt l'heure. Et moi, j'ai vu des gens qui venaient pour partir, et ils montaient dans de petites barques qui les menaient au grand navire... Alors, Chamma est sortie de sa cachette sans être vue, et elle a fait semblant d'être une femme comme les autres qui venaient pour partir. On ne l'a pas remarquée ; et, avec les autres gens, elle est montée sur une petite barque. Elle se disait, quand il y eut de l'eau entre le rivage et elle : « Je quitte le pays des Maures, je ne touche plus à la terre d'Islam ». Et je fus sur le grand navire. Alors, j'ai payé ma place; j'avais de l'argent, j'avais bien su en avoir... Le bateau

est parti; et j'étais si contente!... si contente, de n'être plus chez les Maures!... si contente, que j'aurais voulu, tout de suite, me marier avec un chrétien!... Oui, c'est cela... A Oran, je restai plusieurs jours. Et je ne savais plus où aller... J'ai demandé à celui-ci, à celui-là... Et ils m'ont dit qu'il fallait aller d'abord à Alger... Ce fut très long, par des voitures et à pied, et je ne sais comment... A Alger, il y avait encore de grands navires; ils allaient à Marseille, et j'ai su que Marseille était en France. En France : alors, c'était bien! Je suis montée dans ce navire et je suis arrivée à Marseille...

» A Marseille, je ne savais plus. Je n'étais plus dans mon pays, là, plus du tout!... Plus personne ne parlait arabe, plus personne; et j'ai un peu parlé à des matelots de bateaux espagnols, qui déchargeaient des oranges. Seulement ils ne s'occupaient pas de Chamma, et ils riaient. Alors j'étais découragée et fatiguée. Je me suis assise par terre, sur le quai, et j'étais triste, et j'ai pleuré.. Un homme est venu, qui était comme le chef du port; je lui ai dit que je voulais aller à Paris. Seulement, il ne comprenait pas. Alors, un autre homme est venu, qui était Benjamin Constant. Il m'a reconnue parce qu'à Tanger, chez vous, j'avais posé pour lui. Il m'a dit : « Chamma? » et j'ai répondu : « Oui, c'est moi, Chamma!... » Il était là, en promenade sur le port. Il entendit qu'il y avait une Mauresque en train de pleurer, parce qu'on ne la comprenait pas. Et c'est pourquoi il est venu et il m'a dit : « Chamma!... » Il m'a encore dit : « Toi?... Qu'est-ce que tu fais là?... » J'ai répondu : « Je veux aller à Paris, voir ton ami et le mien! » Alors, il m'a conseillé : « Tu ferais mieux de retourner à Tanger... » Je

crois qu'il me conseillait ainsi parce qu'il croyait que tu aurais de l'ennui de me revoir... Mais, moi, j'ai dit : « Non! A Tanger, on me pendrait. Et je veux aller à Paris!... » Alors, Benjamin Constant m'a donné de l'argent, et il m'a écrit sur un papier l'adresse où tu demeures, et il disait : « Avec une voiture, Chamma, tu le trouveras. » Il m'a menée au chemin de fer; quand le chemin de fer est parti, Chamma était bien contente d'aller à Paris; et Benjamin Constant était bien content d'être débarrassé de Chamma... Et puis j'arrive à Paris, et j'étais si fatiguée que j'en serais tombée et, si j'étais tombée, je me serais endormie là... J'avais toujours gardé dans ma main, serrée entre mes doigts, l'adresse où tu demeures. Seulement, je ne savais pas à qui la donner. Alors, j'ai pleuré : les gens s'apitoient, je montre le papier, on me mène à une voiture... Et me voilà. Je suis bien contente, parce que je suis loin de l'Islam et près de toi... Chamma est contente!... »

Le voyage de Chamma était, à cette époque-là, une chose extraordinaire, extravagante, absurde et presque héroïque. Aujourd'hui, non : les Mauresques ont bien changé. Mais le voyage de Chamma fut une aventure d'exploratrice inconsidérée...

Toujours est-il que ce n'est pas une petite affaire, pour un peintre de Paris, qu'un tel débarquement soudain d'une féministe mauresque. Et j'eus évidemment du plaisir à revoir Chamma; mais, plus encore, je fus embarrassé d'elle.

Elle, non. Elle n'éprouvait aucun embarras. Je lui dis :

— Chamma, que vais-je faire de toi?...

Elle me répondit, avec une simple intrépidité :

— Tu me mettras un matelas par terre. Et je coucherai là, dans ce coin. Et je ferai ton ménage...

Avec sa robe de velours noir, râpée et fripée, ce n'était plus la Chamma de Tanger, la vraie Chamma. Et puis, il lui manquait le soleil; il manquait à sa beauté le décor, les entours de lumière, de couleur magnifique; et il manquait à sa révolte la présence hostile de l'Islam. Ce n'était plus Chamma, mais un petit être égaré, bizarre en ce lointain où le sort l'avait éconduite.

Premièrement, et avant toute organisation d'existence, il fallait à cette Chamma parisienne un costume convenable. Je l'ai emmenée, pour cette emplette, dans un magasin de confections. Nous y sommes allés en voiture découverte. Chamma était ravie. En chemin, je lui montrais la ville, les monuments, les boulevards... Mais rien ne l'étonnait; elle acceptait aisément ce spectacle nouveau. On eût dit qu'elle avait prévu tout cela; ou bien, peut-être, en se lançant dans une telle aventure, son imagination s'était-elle préparée à de surnaturelles découvertes, de telle sorte que la réalité restait en deçà de son attente.

Ce qu'elle admira le plus, ce furent les militaires : les officiers en pantalon rouge l'émerveillaient.

Moi, je lui montrais les sergents de ville et je les lui signalais comme beaucoup plus méchants que les policiers du Maroc. Il convenait, en effet, que Chamma, délivrée de l'Islam, ne prît point une trop large idée de sa liberté nouvelle : je voulus lui rendre imposants les gêneurs. Elle m'écoutait avec scepticisme et riait...

Le plaisir de la promenade n'empêchait pas cette question de me tourmenter :

— Que faire de Chamma ?

Je me le demandais tout bas ; et elle le comprit sans doute, car elle me dit, comme répondant à mon incertitude :

— Bah ! je poserai chez les artistes que tu connais...

J'avais, à ce moment-là, pour modèle une négresse qui était une brave femme. Je lui présentai Chamma et je la priai de s'occuper d'elle. Ces deux exilées, la Mauresque et l'Éthiopienne, que des hasards différents avaient jetées, si loin de leurs origines et de leurs races, à Paris, s'entendirent le mieux du monde. La négresse veilla d'abord au logement de Chamma : elle lui trouva, dans l'arrière-boutique d'un marchand de vins, une chambre suffisante. Ce marchand de vins était natif de Séville : ainsi, ce que Chamma ne trouvait pas à lui dire en français, elle le lui baragouinait en espagnol ; j'imagine que, quand la négresse était là, cela faisait un singulier estaminet de tour de Babel. Et puis la bonne négresse mena Chamma chez les peintres. Chamma fut un modèle en vogue. Elle était maligne et se faisait payer cher. Seule Mauresque de Paris, elle avait conscience d'être précieuse. Elle savait croiser les jambes à l'orientale : c'est une pose qu'on n'obtient pas des modèles parisiens les mieux dressés à prendre des façons arabes. — Elle venait assez souvent me voir. Elle était enchantée ; sa vie s'arrangeait, elle gagnait de l'argent et s'en amusait. Puis je la vis de moins en moins, et elle me négligea tout à fait. Je ne savais pas trop exactement ce qu'elle devenait ; pourtant je devinais qu'une aventure la devait occuper, une folie quelconque...

Un soir, j'étais aux Folies-Bergère; et je m'aperçus qu'on regardait beaucoup, au balcon, une jeune femme d'une extrême élégance, à côté d'un jeune homme très élégant lui-même, un gandin. C'était Chamma, cette jeune femme qui avait ce grand succès de coquetterie, Chamma surmontée d'un chapeau prodigieux dont les plumes éclatantes, bleues et roses, faisaient comme un jet d'eau et retombaient jusqu'à ses épaules nues : car Chamma était décolletée, parmi des dentelles et des rubans et des bijoux rutilants; et Chamma souriait, ravie, et jouissait de son triomphe, et n'avait aucune modestie, et rayonnait, déjà péronnelle et puérile encore...

La belle dame!... Et voilà où aboutissait le féminisme d'une petite Mauresque endiablée!...

Elle me reconnut et me fit « bonjour » de la tête. A l'entr'acte, elle descendit au promenoir pour me rencontrer, pour me raconter son bonheur :

— C'est mon amant, tu sais?... Et il m'adore; et je suis très heureuse, ah! si heureuse! tu ne peux pas imaginer comme il m'adore; et, moi, je l'aime bien!...

Je lui demandai, pour rire :

— Et Tanger?...

— Ah! pftt!... fit-elle.

Et, au nom de Tanger, elle cracha, de mépris...

Voilà comme je retrouvai Chamma, transformée par quelques mois de Paris. Elle était d'esprit varié, docile aux influences agréables, et se différenciait ainsi de sa race immobile.

Plus tard, l'année suivante peut-être, je retournai aux Folies-Bergère, et j'y revis Chamma, mais Chamma transformée encore, une autre Chamma. Cette fois, elle n'était plus une élégante Pari-

sienne : son costume était celui d'une Mauresque, ou à peu près, un costume fané, d'ailleurs, et composé d'étoffes médiocres. Et Chamma ne trônait plus au balcon ; mais, dans un coin du vestibule, derrière une table, elle vendait du racahout, des pastilles du sérail, du nougat, des bonbons quasi orientaux.

Chamma fut un peu gênée de m'apercevoir, un peu humiliée...

— On s'est disputé, me dit-elle ; et il est parti...

Chamma, répudiée une seconde fois, acceptait l'aventure avec mauvaise humeur; mais il lui venait quelque résignation de l'habitude commençante.

Elle ajouta :

— N'importe ! C'est bien !... Seulement, tu vois, j'ai un laid costume et ça m'ennuie. Tu devrais, toi qui en as de très beaux, m'en prêter un...

Volontiers. J'avais gardé, en effet, les costumes de Tanger, les étoffes souples et charmantes que Chamma nous procurait là-bas.

Elle arriva, le lendemain matin, de bonne heure ; et, tous les deux, nous avons cherché parmi ces nippes admirables celles qui conviendraient le mieux à son incarnation nouvelle. Nous avons ouvert les malles où étaient enfermés ces robes, ces haïks, ces voiles, ces sandales; nous avons remué ces souvenirs d'où montait, pour elle et pour moi, une mélancolie étrange...

Chamma fut gaie et, peu à peu, s'attrista. Elle choisit l'accoutrement le plus beau. Elle le revêtit ; et, quand elle fut ainsi habillée selon l'usage ancien de sa race, il nous parut, à tous les deux, qu'elle était déguisée; l'évocation du passé réel nous sembla paradoxale.

Elle partit, en ce costume, silencieuse et douce.

Et puis, je fus encore longtemps sans la voir. Elle revint, après des mois, langoureuse, pauvre, désolée...

— Ça ne va plus, Chamma?

— Non, me répondit-elle; ça ne va plus...

Elle avait déménagé. Elle me raconta qu'elle habitait, à Montmartre, une chambre au premier étage d'une maisonnette. Une chambre petite et misérable, mais qui avait cet avantage de donner sur une terrasse en zinc, d'où l'on découvrait Paris...

— Une terrasse, tu comprends? comme à Tanger; plus étroite, oui... Mais enfin, le soir, je m'y assieds, et je croise les jambes, et je regarde... C'est moins beau qu'à Tanger!...

Chamma, Parisienne, était prise de nostalgie. Elle se le dissimulait à elle-même afin de ne pas constater que le grand effort de sa vie aboutissait à ce déplaisir. Mais elle était, malgré elle, attentive au souvenir de la lumière merveilleuse sur le sable et souriait amèrement au bonheur d'autrefois...

Et puis, elle ne posait plus guère. Elle n'avait plus la vogue. Les peintres délaissaient l'Orient. Chamma ne gagnait plus beaucoup d'argent. Et je crois que, jeune encore, elle sentait la fatigue de ses années aventureuses...

Je lui demandai :

— Chamma, veux-tu retourner au pays?...

Elle me répondit avec tant de brusquerie que je vis bien que l'offre la tentait, en la révoltant :

— Non, non! jamais! Chamma mourra ici!...

J'appris, quelques semaines plus tard, qu'elle était tombée malade, entrée à l'hôpital... Ce fut la négresse qui me le raconta. Mais à quel hôpital? Ni la négresse ne le savait, ni le propriétaire de Chamma, me disait-elle. Du moins, elle me l'af-

firma, et je me demande encore si elle n'avait pas reçu de Chamma la consigne de me raconter ainsi les choses... Je voulus m'informer. Des jours passèrent. La négresse me vint annoncer que Chamma était morte...

— Comment?...

— Oui, d'une pleurésie...

J'en eus tant de chagrin qu'en vérité je n'osai pas interroger davantage. La petite Mauresque si gaie était morte en quelque hôpital affreux, loin du soleil, loin de Tanger natale, et le dernier regard de ses yeux n'avait pas rencontré autre chose que le terrible spectacle de la souffrance misérable, couchée en des lits parallèles... Pauvre Chamma, pauvre petit oiseau de lumière!...

Je ne désirai pas de voir le cimetière et la tombe. Puisque Chamma était morte et puisque ainsi s'anéantissait de jour en jour tout le passé précieux, je n'avais plus qu'à m'enfermer plus étroitement chaque jour dans la solitude où je travaillais à oublier, de mon mieux...

Vingt ans passèrent, — vingt ans ou vingt-cinq ans, je ne sais plus... Un de mes amis, un peintre, qui a son atelier au-dessus du mien, partit pour l'Algérie. Il voulait faire des études là-bas, connaître, comme nous, autrefois, le soleil et ses fantasmagories.

A son retour, il vint me voir; et il me raconta les belles choses qu'il avait vues, les splendides révélations que le soleil lui avait prodiguées...

Soudain, il me dit :

— J'ai vu Chamma!...

— Quoi?...

— Mais oui, j'ai vu Chamma!...

Je crus, un instant, qu'il était fou, ou bien que je l'étais moi-même, ou bien je me demandai s'il

parlait par symboles... Mais il reprit, posément :

— Oui, j'ai vu Chamma... J'étais un jour à la Kasbah et je faisais une aquarelle, lorsque s'est approchée de moi une femme d'un certain âge... Dame! oui, Chamma n'est plus toute jeune...

Jamais je ne lui avais parlé de Chamma. Je ne le connaissais pas lorsque Chamma était à Paris. Il est beaucoup plus jeune que moi... Mais il continuait :

— Chamma tourna autour de moi, regarda l'aquarelle que je faisais et bientôt engagea la conversation. Elle me raconta qu'elle avait connu deux peintres, à Tanger, que l'un s'appelait Regnault et qu'il était mort, et que l'autre... Elle vous nomma. Je lui dis que, moi aussi, je vous connaissais et que je demeurais, à Paris, dans la même maison que vous. « Rue de Rome? » fit-elle... « Oui, rue de Rome... »

— Mais, voyons, Chamma est morte!

— Elle n'est pas morte; et je l'ai vue...

Il me rapporta les récits que Chamma lui avait faits. Et vingt détails prouvaient que c'était bien Chamma qu'il avait vue, et qu'il n'y avait là nulle imposture : ce qu'elle lui avait raconté, Chamma seule le pouvait savoir.

Ainsi, Chamma était vivante. Elle était vieille maintenant et, au soleil de nouveau, elle achevait de vivre et elle se souvenait des beaux jours de Tanger.

Lasse probablement de tant de vaines aventures, calmée de ses chimères, elle servait, domestique, dans la maison d'un bourgeois d'Alger. D'ailleurs, elle n'était point heureuse et avouait sa pauvreté...

Je lui fis parvenir un peu d'argent. Elle m'écrivit, avec l'aide d'un scribe; et je l'imagine très bien, dictant sa lettre devant l'échoppe du bon-

homme, qui ne trace pas vite les caractères français :

« Voilà. Tu penses à moi. Tu n'as point oublié Chamma. Envoie-moi ton portrait, comme Lagraine savait le faire, par la photographie. Et, si tu m'avais envoyé un peu plus, je serais venue te voir, parce que je pense à toi, moi aussi. Et sois heureux. — Chamma Bent El Arbi. »

Ce projet de revenir à Paris m'effarant, je ne lui envoie d'argent que par petites sommes.

Au jour de l'an, elle m'adresse ses compliments et ses vœux de bonheur.

Elle vit encore, à Alger. Elle n'est plus domestique. Elle s'ennuie, je crois, avec une sorte de résignation mélancolique, Chamma!...

Je n'ai jamais pu savoir comment elle a quitté Paris, comment et pourquoi elle a machiné avec la négresse cette fiction d'une mort à l'hôpital : la négresse est morte, à présent... Je ne sais pas quelle idée elle eut de s'en aller sans m'avertir, sans me revoir, et de rester ensuite des années sans me donner signe de vie...

Il n'est pas facile d'entrer dans le mystère compliqué de ces petites âmes charmantes et astucieuses, fertiles en inventions déraisonnables et acharnées à composer de grands secrets. Que s'est-il passé en elle? et elle, seulement, l'a-t-elle su?...

Dans ma pensée, elle est devenue une sorte de touchant et joli symbole de ma jeunesse, que j'ai crue morte et qui survit, mais loin de moi, vieillie, flétrie et attristée...

Est-elle partie afin que je ne visse pas ma jeunesse vieillir? est-elle partie ainsi, sans le savoir,

pour me laisser l'image d'un passé que le temps laisse intact, avec piété?...

La vie de Chamma est pleine de coïncidences qui lui donnent un air emblématique. Lorsque mourra enfin, là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée, Chamma Bent El Arbi, c'est ma jeunesse qui sera mise au tombeau.

XXIII

HISTOIRE D'UNE CUIRASSE

— Au musée d'artillerie, dans une de ces étonnantes salles où bombardes, fusils, sabres, qui ont bien travaillé, se reposent et ont l'air de dormir, il y a une cuirasse dont je sais l'histoire. Elle ne dort pas, elle. Mais elle est tuée. Et, si les autres objets de guerre ancienne rêvent peut-être encore des vieux combats où ils servirent, elle, trouée par un boulet, n'est plus qu'un auguste cadavre. On l'a posée droite sur sa base, comme elle était lorsque la mort la prit; mais elle fut couchée sur le sol et puis enfouie. À présent, tirée de sa sépulture, elle garde son aspect funèbre.

C'est le colonel Lichtenstein qui l'a donnée au musée d'artillerie, et voici ce qu'il m'a conté.

Je le rencontrai, un soir, aux Champs-Elysées, dans un music-hall où nous avait l'un et l'autre menés le désœuvrement d'un après-dîner du mois d'août. Après avoir un peu flâné, nous nous étions échoués là. Il était alors attaché à la maison militaire du président Carnot. J'avais du plaisir à le voir. C'était un homme charmant, instruit, fin,

très élégant, et le type du bel officier français. D'ailleurs, officier remarquable; de brillants états de service. Et causeur très agréable. Une jolie nature, loyale et franche; une distinction parfaite et une attrayante variété de connaissances. Il avait voyagé, lu; il savait beaucoup de choses et bavardait volontiers, avec beaucoup de grâce.

Bientôt, les véhémences de l'orchestre, la niaiserie des romances ou des chansonnettes et la mimique forcenée des demoiselles nous ennuyèrent et nous sommes partis.

Il faisait chaud ; et l'ennui de déjà rentrer dormir difficilement et mal fit que nous nous sommes un peu promenés sous les arbres, si beaux à la lumière de l'électricité, qui leur donne de magnifiques oppositions de clarté vive et d'ombre noire... Les musiques retentissaient encore, mais moins rudes, mieux acceptables.

Lichtenstein me parla de sa collection d'armes et d'armures et m'annonça qu'elle venait de s'enrichir d'un numéro intéressant : une cuirasse qui avait été à Waterloo; — ne voudrais-je pas la voir?...

Quand un collectionneur désire vous montrer sa dernière acquisition, il y aurait de la discourtoisie et même un peu d'irrévérence à ne pas marquer d'empressement. J'en marquai. D'ailleurs, une cuirasse de Waterloo est une relique émouvante...

Nous entrons dans le palais de l'Elysée, où Lichtenstein avait son appartement. Le palais était silencieux, désert. Lichtenstein me conduisit jusqu'à un long couloir sur lequel donnaient un assez grand nombre de portes symétriques, comme dans un hôtel ou dans un couvent. Il ouvrit l'une de ces portes et nous voici environnés de cuirasses, de sabres, de pistolets. Les murs sont ornés de

panoplies, d'armes en faisceaux, en éventails. Il y a de fines épées dont les lames luisantes ont l'air de remuer lorsque bouge la lampe qui les éclaire et que les reflets courent le long d'elles. Il y a des poignards de tous pays, les uns effilés et pointus comme des aiguilles, d'autres larges et qui feraient de grandes plaies, d'autres encore compliqués de dentelures et de cruels détails. Il y a de l'acier damasquiné, ciselé. Les cuirasses, d'un dessin net, serrées à la taille, corsets de minces cavaliers, ont une singulière élégance. Tout cela brille, tout cela est poli, pimpant, coquet...

— Regardez celle-ci! me dit Lichtenstein.

Et je vis, dans une encoignure de la pièce, posée sur un piédestal en forme de colonne, cette cuirasse de Waterloo, cette cuirasse terrible, épaisse, lourde, en cuivre verdâtre, sans reflets, terne et largement trouée à la hauteur de la mamelle droite. Ce large trou que le boulet y avait fait, les deux poings fermés y eussent passé. Le métal était déchiré comme les lèvres d'une plaie et replié vers l'intérieur; le métal avait dû entrer dans la chair de l'homme, quand le boulet traversa le plastron et sortit par la dossière, ouvrant l'homme, le perforant. Et l'homme devait être un fort gaillard, qui se vêtait de cette cuirasse, un gaillard aux larges épaules, à la poitrine bombée, à la taille massive. Cette armure de gros soldat contrastait avec les autres, qui étaient sveltes, élégantes. Les plaques de cuivre s'encadraient solidement de bandes d'acier auxquelles des clous de cuivre les attachaient. Et, autour de la taille, il y avait encore la courroie de cuir du soldat.

— Regardez-la bien! reprit Lichtenstein. N'est-ce pas qu'elle est effrayante, avec son œil unique et vide, son œil saccagé, son œil torve?... On

dirait d'une face monstrueuse de cyclope... Une dame belge de mes amies, qui a une propriété sur le champ de bataille de Waterloo, m'écrivait, il y a quelques semaines, qu'en remuant la terre d'un massif son jardinier avait trouvé une cuirasse de soldat français, une vieille cuirasse et qui devait être là, à se rouiller et à se vert-de-griser depuis le 18 juin 1815. Cette dame aimable, connaissant ma manie de collectionneur, m'envoyait l'objet précieux. Il m'arriva, très emballé, ici même, à l'Elysée; et le voici, nettoyé, à peu près tel de couleur qu'il était sur la poitrine du soldat napoléonien. Voyez : elle a encore son corselet capitonné. J'ai fouillé cette vieille étoffe, en partie rongée par l'humidité de la terre où elle fut ensevelie trois quarts de siècle, et j'y ai retrouvé le numéro du régiment — c'est le 2e carabiniers, — le numéro de l'escadron — c'est le quatrième, — le numéro de la compagnie — c'est la quatrième, — et le numéro matricule de ce carabinier de Waterloo.

» Ainsi, ce farouche débris reprenait une sorte de personnalité, anonyme encore, mais distincte. Quelques années de plus dans sa fosse, et l'étoffe pourrissait complètement, le matricule était perdu, le souvenir individuel anéanti. J'installai la cuirasse sur le socle où vous la voyez. Et elle me devint hallucinante, quelquefois. Je me figurais que, sentant la corruption l'atteindre, la gagner de plus en plus, elle avait donné, dans le sol, un grand sursaut pour se tirer du mortel oubli. Le jardinier de là-bas avait dû souvent remuer cette terre : le jour qu'il a heurté cette cuirasse, la cuirasse l'avait voulu !... Ne riez pas de mes imaginations déraisonnables : de tels objets ont une singulière puissance de suggestion.

Tandis que Lichtenstein me parlait ainsi, avec une fougue étrange, les musiques des cafés-concerts continuaient leur ronron vulgaire et arrivaient à nous par la fenêtre ouverte, assourdies, mystérieuses ; et je ne savais plus si je n'entendais pas une fanfare belliqueuse menant des troupes à des combats...

Lichtenstein reprit :

— Bientôt, cette cuirasse à l'œil de cyclope me regarda de telle façon que je compris qu'elle voulait de moi davantage. Enfin, je fus poussé par elle, — oui, par elle, — à faire revivre son histoire. Elle le voulait, je vous dis !... Muni des numéros régimentaires et du matricule, j'allai chercher, dans les archives du ministère de la guerre, parmi les contrôles des armées impériales. Et je vis le nom du soldat qui est mort dans cette cuirasse : Fauveau, — François, Antoine, — né à Heaulme, canton de Marines, en Seine-et-Oise, le 25 décembre 1791.

» François Antoine Fauveau avait donc un peu moins de vingt-cinq ans, lorsqu'il fut tué à Waterloo.

» Je pus, sans trop de peine, reconstituer l'itinéraire exact qu'avait suivi, pour se rendre là-bas, le 2e carabiniers; et je sus qu'il était passé, dans les premiers jours du mois de juin 1815, devant ce palais de l'Elysée où nous voici, ce soir, tous les deux, à regarder cette cuirasse, qui, vide de son homme, a rebroussé chemin et est revenue presque à son point de départ. Imaginez-la, vivante alors, pleine d'un vigoureux garçon qui la trimbale au galop d'un bon cheval ; elle tressaute, et elle est orgueilleuse, fière de cette jeunesse vaillante qu'elle habille et protège !...

» Le nom de François-Antoine Fauveau m'oc-

cupa, me sollicita... Bref, un jour, je partis pour Heaulme, afin d'apprendre si, au pays, on savait encore quelque chose de ce carabinier. C'était peu probable... Pourtant, je m'informai auprès du boulanger, de l'épicier : y avait-il encore des Fauveau dans le village?...

» — Oui, me dit-on, une vieille, très vieille demoiselle. Elle demeure là-bas, au bout du chemin. Vous la trouverez : elle ne bouge plus de son fauteuil. Seulement, elle est sourde et elle ne parle plus guère...

» J'allai voir Mlle Fauveau...

» — N'avez-vous pas eu, lui demandai-je, un frère dans les armées de l'empereur Napoléon, un frère qui ait été à la bataille de Waterloo?...

» J'eus beaucoup de peine à me faire entendre, et encore plus de peine à réveiller des souvenirs dans cette pensée assoupie... La vieille demoiselle ne comprit pas tout de suite ce que je lui demandais. Et puis elle me répondit que non. Et puis, en cherchant bien dans son obscure mémoire, elle y trouva enfin que oui, qu'elle avait eu un frère, un frère plus âgé qu'elle, et qui était parti pour la guerre quand elle était encore tout enfant, et qui n'était pas revenu... Oui, on l'avait pris, emmené ; et elle ne l'avait pas revu...

» Je me rappelle, disait-elle maintenant, un peu ranimée par cette évocation; je me rappelle... Mais il y a si longtemps, monsieur, si longtemps!... J'étais une toute petite fille, quand il est parti ; et maintenant je suis vieille, si vieille...

» C'est tout ce que je pus tirer de la pauvre demoiselle Fauveau. Et je m'apprêtais à lui dire que j'avais chez moi la cuirasse de son frère, la cuirasse qu'il portait sans doute quand il lui disait adieu et la prenait, petite fille, dans ses bras, pour

l'embrasser... Mais déjà la vieille pensait à autre chose, ou ne pensait plus à rien, comme lasse de cet effort qu'elle avait fait pour ressusciter un si vieux souvenir... Et je m'en allai, content tout de même et touché d'avoir vu la sœur de François-Antoine Fauveau... »

Ces récits du colonel Lichtenstein restituaient à la cuirasse vide et trouée une sorte de survie étrange. Les autres, que j'avais également sous les yeux et qui étaient plus récentes, plus proches de leurs jours d'activité guerrière, me semblaient moins réelles, moins significatives, — des ornements gracieux autour de cette héroïne mémorable et ennoblie d'histoire...

— A quelque temps de là, continuait Lichtenstein, il y eut une fête à l'Elysée. L'attaché militaire allemand vint à moi et me dit :

« — Je sais que vous avez une collection d'ar-
» mes... Serais-je indiscret en vous demandant
» à la visiter. Je suis très amateur, moi aussi... »

» Je l'amenai, ici, où vous êtes ; et je lui montrai la cuirasse du carabinier de Waterloo, comme je vous la montre, et je lui racontai ce que j'en savais... Il la regarda longuement et en silence... Je crois qu'elle a, cette cuirasse, quelque chose d'étonnant et de captivant, car toutes les personnes que je lui amène demeurent devant elle surprises et troublées... Mais l'attaché militaire allemand manifestait une émotion plus poignante. Il parut se recueillir comme si de pathétiques idées le tourmentaient.

« — La vie a des rencontres singulières. Nous
» voici tous deux en présence de cette cuirasse,
» vous Français, moi Allemand, tous deux fils
» d'officiers. Eh ! bien, mon père était à Waterloo,
» officier d'artillerie, ennemi des vôtres, ennemi

» de François-Antoine Fauveau, dont il ne savait
» pas le nom ni l'existence. A un moment donné,
» la batterie de mon père était démontée, lors-
» qu'une charge de carabiniers la menaça, tant et
» si bien que mon père se mit aux pièces. Alors,
» songez, s'il vous plaît, à ceci. Le boulet qui a
» troué cette cuirasse, immobile aujourd'hui et
» que je touche, c'est peut-être mon père qui
» l'a envoyé... Je ne dis pas que ce soit évident
» ni probable; mais, en tout cas, c'est bien pos-
» sible... Et, dans les tribulations de cet objet
» glorieux, ce dernier épisode serait d'une ter-
» rible ironie, si je n'étais infiniment respectueux
» et pieux devant cette relique d'un soldat qu'a
» peut-être tué mon père et qui, par un autre
» hasard, pouvait tout aussi bien tuer mon père,
» le 18 juin 1815!... »

Voilà ce que m'a raconté le colonel Lichtenstein. Il est mort peu d'années après, beaucoup trop tôt, et il a laissé au musée d'artillerie, avec d'autres belles pièces de sa collection, la cuirasse du carabinier Fauveau.

Mlle Fauveau est certainement morte aujourd'hui. Et, tout ce qui reste de cette histoire tragique et singulière, c'est le simple récit que je vous en fais à mon tour...

XXIV

HUGO

— J'admirais passionnément Hugo, que Théodore de Banville appelle avec déférence « le Père » et qu'avec trop de familiarité l'on appelle aujourd'hui « le père Hugo ». Pour nous, les peintres, il était l'inventeur de l'Orient et le roi de la fantaisie. Je me suis laissé dire que les philosophes ont des objections à lui faire. Cela m'est bien égal, et je ne connais pas les philosophes... En tout cas, les peintres n'ont qu'à l'admirer, pour l'abondance et la beauté de la couleur dont il avait le sens prodigieux.

Mon ami Busnach était de ses familiers; et je lui avais dit plus d'une fois combien je l'enviais d'un tel privilège. Un jour, il m'annonça :

— Je vais te le montrer... Tu verras!...

C'était trois ou quatre ans après la guerre. Hugo habitait alors un modeste quatrième étage rue de Clichy... Vous devinez qu'en montant cet escalier-là je pensais gravir les flancs escarpés du Parnasse et qu'au moment où je vis le poète, une singulière émotion m'étreignit. Je m'attendais

à ce qu'il fût olympien, distant, terrible, pareil à Zeus qu'entourent des nuées. D'ailleurs, il me suffirait de l'avoir approché, de l'avoir seulement aperçu dans sa gloire... Il fut simple et bienveillant; il me parla de peinture, de la façon la plus naturelle, sans pose, ni affectation d'aucune espèce; et, quand je partis, il me pria de venir dîner chez lui quelques jours après...

Ce soir-là, je trouvai à sa table plusieurs amis, Busnach, Lockroy, Armand Gouzien...

Armand Gouzien était, à cette époque-là, inspecteur des Beaux-Arts, très connu, très aimé de tous les artistes, écrivains, poètes. C'était un Breton pur sang, que Gouzien. Il avait la vigueur de sa race; il en avait la sincérité, la noblesse d'âme et le sentiment profond. Seulement, singulier contraste, il remplaçait la mélancolie bretonne par une sorte de méridionalisme oriental; et, je ne sais comment, cet assemblage était harmonieux. Il n'avait pas le méridionalisme léger, superficiel, que l'on connaît; mais il était méridional avec gravité, force, puissance... Tout d'abord, il s'était cru destiné, par sa vocation véritable, aux études scientifiques. Il fit de la médecine. Et puis il fit de la musique. Et puis il fit de la littérature... Il était capable de faire ce qu'il voudrait. Mais il s'aperçut que les arts l'amusaient plus que tout le reste; et, s'il n'a laissé que le renom d'un amateur, c'est qu'il aimait trop tous les arts pour se consacrer tout à l'un d'eux. C'était un homme supérieur, d'un grand charme et très généreux de nature...

Une fois, je sortis avec Gouzien de chez Victor Hugo, qui maintenant occupait son petit hôtel de l'avenu d'Eylau. En chemin, je disais à Gouzien combien me choquait cette fausse et absurde lé-

gende qui avait cours, d'un prophète inabordable et entiché de soi...

— Vous avez tout à fait raison, me dit Gouzien, il aurait le Diable et le Bon Dieu à sa table qu'il n'en serait pas moins naturel. Il est la bonté, l'indulgence et la gentillesse même...

Et Gouzien me raconta ceci :

— Une fois, il y a quelques mois, les amis d'Hugo remarquèrent, en face de sa maison, un petit soldat qui, assis sur un banc, regardait obstinément les fenêtres. Il n'en détachait pas ses yeux ; il ne bougeait pas ; il resta ainsi toute la matinée et tout l'après-midi. Le lendemain, de bonne heure, il revint, se réinstalla sur son banc et regarda. Que faisait-il là ? Que voulait-il ?... Je signalai la chose à Hugo qui me dit :

« — Ayez donc la complaisance de lui demander ce qu'il veut... »

» Je descendis ; j'allai trouver le petit soldat :

« — Vous avez l'air d'attendre quelque chose ?... » Victor Hugo vous fait demander s'il peut vous » rendre quelque service...

» — Voici, me répondit le soldat. Je me suis » engagé bêtement, sans savoir ce que je faisais... » Et puis, je n'ai pas été raisonnable... On m'envoie très loin... Mais j'admire passionnément » Victor Hugo. Avant de partir, je voudrais le » voir et le saluer. Il me semble que je partirais » de meilleur cœur, si j'avais vu Victor Hugo.

» — Faites-le venir ! me dit Hugo, quand je lui » transmis ce vœu naïf et enthousiaste... Nous » causerons... »

» Je redescendis :

« — Victor Hugo va vous recevoir !... »

» Un éclair de joie illumina les yeux du jeune homme désespéré. Il était si ému que ses jambes

flageolaient. Quand il entra, il vit, dans l'escalier, Hugo, assis sur une marche, avec deux verres à côté de lui et une bouteille de bourgogne. Et Hugo lui disait doucement :

« — Voyons, qu'est-ce qu'il y a, mon enfant?
» Qu'est-ce qu'il y a?... Approchez. Asseyez-vous
» à côté de moi; et nous allons trinquer, tous
» les deux... »

Le pauvre petit soldat tortillait son képi entre ses doigts. Il avait l'aspect d'un garçon de bonne famille qui a fait un peu les cent coups; mais il était charmant, dans son admiration mystique du vieux poète. Ils trinquèrent tous deux. Hugo lui dit de bonnes paroles encourageantes, lui souhaita de n'avoir pas la vie trop dure, lui fit promettre de venir le voir, à son retour. Le petit soldat ne disait rien, tout au bonheur de son rêve réalisé; et il partit ragaillardi...

Je le revois, cet étonnant vieillard, quand il avait quatre-vingts ans; je le revois avec ses cheveux blancs, drus sur sa tête énorme, son teint frais, ses joues roses, très propre et de tenue soignée, en cravate blanche.

Il avait l'air jeune; ou plutôt il semblait ne point avoir tel ou tel âge; on eût dit que le temps s'était arrêté pour lui et le laissait en ce bel état de verte vieillesse. Cependant, il m'a dit un jour, avec gaieté :

— J'ai fait un vers que je regrette beaucoup et qui est célèbre bien malencontreusement.

Ce siècle avait deux ans, etc...

» Alors, quand je veux faire le gracieux auprès d'une jolie dame, si je deviens un peu pressant,

elle me réplique : « Ce siècle avait deux ans... » et elle m'offre, avec beaucoup d'esprit, son amitié, sa bonne amitié... C'est une de mes grandes maladresses, que ce vers-là!... J'en ai fait d'autres, mais celle-là me désoblige plus que toutes les autres ensemble!...

Et il riait avec bonne humeur.

Il était extrêmement poli et courtois avec les dames. Vous vous rappelez ces vers de lui :

> Et je vous dis : « O lavandières... »
> Blanchisseuse étant familier...

C'est tout à fait dans la manière d'être qu'il avait. S'il rencontrait à sa porte la charbonnière ou la porteuse de pain, il ôtait son chapeau et saluait cérémonieusement une femme...

On n'a pas assez dit comme il était généreux et bon. Je regrette que tant de gens qu'il a obligés aient négligé de lui rendre ce témoignage. Il a fait mille et mille charités en cachette; et, au lieu de lui savoir gré de sa discrétion, les tapeurs en profitaient pour ignorer ce que donnait sa main droite.

On venait chez lui comme on voulait. Il avait table ouverte; et, si ses proches le mirent en garde utilement contre une invasion de quémandeurs, il ne le sut pas. Il accueillait tout le monde...

Je me souviens d'une soirée chez lui, avenue d'Eylau. Nous étions très nombreux autour de lui et, parmi nous, il y avait un très bel homme, en habit noir impeccable, des bijoux aux doigts, une couronne de comte ou de prince au fond de son chapeau sur de triples initiales. Nous ne connais-

sions pas ce personnage au teint basané, à la forte moustache, à l'air un peu balkanique; et nous nous interrogions les uns les autres à son sujet...

— Connais pas!...

Personne ne le connaissait. Il ne disait rien. Il demeurait immobile sur une chaise, écoutait la conversation et ne s'y mêlait pas. Un instant, on vint à parler de la question d'Orient, qui alors préoccupait vivement les politiques. Nous crûmes que là-dessus il aurait quelque chose à dire de ses Balkans probables... Mais il se tut. Il semblait penser à autre chose et trouver le temps long...

Enfin arriva l'heure du sirop de groseille qu'Hugo offrait toujours lui-même à ses invités avec une charmante politesse. D'ailleurs, ce sirop de groseille voulait dire qu'il était temps de s'en aller... Le bel homme noir accepta le sirop de groseille, et ne partit pas. Il regarda les autres s'en aller; et il ne restait plus que les intimes, la garde d'honneur, admise à saluer le poète après la foule : le bel homme noir était toujours là...

Il profita d'un instant où Hugo ne causait avec personne pour s'approcher de lui et nous le vîmes entrer en conversation particulière. Nous n'entendions ni ses paroles ni celles d'Hugo. De silencieux qu'il était précédemment, il devint un bavard extraordinaire...

— Qui est-ce? se demandait la garde d'honneur, avec impatience. Qui est-ce?...

Quelqu'un proposa :

— Ce doit être un délégué des Karpathes ou de quelque Transylvanie, qui cherche l'appui du poète pour sa cause nationale!...

La conversation durait, durait; et nous ne savions pas quand elle finirait; et Hugo opinait avec complaisance...

Tout à coup nous le vîmes passer sa main dans sa poche, en tirer de l'argent et le mettre dans la main du bel homme noir, qui mit cela dans son gousset, salua correctement et sortit... Le délégué des Karpathes ou des Balkans était venu demander, tout bonnement, un louis. Sa politique n'allait pas plns loin; et c'est pour cela qu'il avait trouvé la soirée longue...

A table, dans l'intimité, Hugo était charmant de gaieté, de drôlerie. Il riait à tous les calembours de Busnach; et il en faisait lui-même, d'énormes!...

Quand il mourut, j'en éprouvai la plus vive tristesse. L'idée qu'allait disparaître à jamais cette tête extraordinaire me désola... Je pris mes crayons et je courus là-bas, au petit hôtel de l'avenue d'Eylau, prier qu'il me fût permis de dessiner... Mme Lockroy me fit entrer dans la chambre modeste où était le mort. Le visage, sur les oreillers, calme, gardait la bouche entr'ouverte, comme à peine déshabituée encore de parler...

Victor Hugo était couché dans un lit à colonnes, ancien; il avait été des premiers à rechercher bibelots et antiquités. A gauche de son lit, je vis le pupitre où naguère il travaillait.

Vacquerie était là, très affligé. De temps en temps, on apportait et l'on déposait sur le lit mortuaire des fleurs.

Je fis mon croquis, de mon mieux, aussi bien que me le permit mon émotion. Et puis, j'eus peine à m'en aller, tant je voulais que se fixât dans mes yeux cette dernière vision d'Hugo... Je rentrai chez moi, j'écartai les importuns et m'enfermai. Je me rappelle qu'un jeune ménage vint me voir, gai, pimpant, — et que j'éconduisis un peu brusquement cette jeunesse, pour être seul

avec la mélancolie de la mort d'Hugo. De mon croquis, je fis une aquarelle, pieusement exacte.

Charles Garnier, le grand architecte, fut chargé de décorer l'Arc de Triomphe. C'est un des hommes pour qui j'ai eu le plus de gratitude affectueuse. Il a toujours été pour moi un ami précieux, favorisant mes goûts de décorateur, me conseillant et m'encourageant; je lui dois beaucoup et je suis fidèle à son souvenir.

Donc, Charles Garnier reçut cette mission d'avoir à mettre en deuil l'Arc de Triomphe. Ce ne fut pas facile. Chaque tenture qu'on y plaçait, n'importe comment, faisait l'effet d'un petit foulard ridicule... Je suivais les travaux et je voyais l'incertitude de Garnier... Quand on eut l'idée de jeter sur le monument un grand voile de crêpe, l'embarras fut que l'on manqua d'étoffe. On ne trouvait plus, à Paris, de crêpe. Il fallut en faire venir de province, et coudre tout cela pour obtenir ce prodigieux voile funèbre...

La nuit qui précéda les obsèques, j'étais avec Garnier là-bas. On devait apporter dès le soir le corps d'Hugo. Seulement, les travaux n'étaient pas terminés, bien qu'on eût travaillé jour et nuit sans relâche.

Des charpentes immenses étaient dressées. Des barrages d'agents empêchaient la foule d'approcher, — une foule dense, curieuse, agitée, à laquelle des camelots vendaient médailles, images, souvenirs, et chantaient ou hurlaient l'hymne à Victor Hugo. Les gardes de Paris arrivèrent pour la veillée. Le corps n'était pas là. Mais, enveloppés dans leurs grands manteaux sombres, immobiles sur leurs chevaux, les torches allumées et par les

casques reflétées, ils veillèrent autour d'un sarcophage vide.

Peu à peu, comme l'heure avançait, les bruits se turent; la foule commença de descendre les Champs-Elysées... Et la solitude se fit... Les ouvriers achevaient leur besogne, avec lassitude. On n'entendait plus qu'un remuement vague, des coups de marteau épars. Des chevaux s'ébrouaient; des cavaliers dormaient sur leurs montures : on eût dit d'une haie étrange de statues à qui l'on a mis, dans les mains de pierre, des torches. Le crêpe qu'on avait tendu flottait au petit vent de la nuit et projetait de mouvantes ombres qui semblaient des oiseaux de ténèbres... Garnier n'en pouvait plus; il s'en alla. Moi, je restai : la solennité du spectacle me retenait. Des ouvriers s'en allaient; d'autres s'étaient couchés par terre, dans les angles d'architecture, et, harassés, dormaient... Je me sentais étrangement seul, dans le silence hanté de cette nuit d'histoire... Je dessinais et je laissais ma mémoire s'emplir de souvenirs étonnants.

Au petit jour, parmi les brouillards et dans la tristesse de l'aube, tandis que Paris dormait, je vis s'acheminer par l'avenue d'Eylau l'humble cortège, le char des pauvres qui apportait le corps d'Hugo. C'était sinistre et poignant. Et, quand le cortège arriva, les hommes qui soulevaient le cercueil ne trouvèrent pas tout de suite l'entrée du catafalque où ils devaient pousser la dépouille lourde du poète...

De cette veillée, j'ai fait un tableau que j'ai donné au musée de Besançon.

XXV

SOUVENIR DE FLAUBERT

— J'ai vu Flaubert assez souvent; mais je ne lui ai parlé qu'une fois. Encore n'ai-je fait que lui bredouiller quelques mots. Pourtant je me rappelle cette rencontre comme si elle était d'hier; et elle est vieille de plus de trente ans.

J'en sais la date : 7 juin 1876.

En sortant de la Comédie-Française, où elle avait joué, Sarah me demanda de la reconduire. Elle habitait alors un petit appartement au bas de la rue de Rome.

C'était une claire et chaude nuit d'été, pleine d'étoiles.

Au moment où nous descendions de voiture, j'aperçus, qui venait vers nous et ne nous voyait pas, un grand bonhomme, à la figure d'officier retraité. Il avançait, tête basse, lentement... Je dis à Sarah :

— Regardez! C'est Flaubert!...

Sarah se retourne. Flaubert est à deux pas de nous. Sarah exubérante et gentille, s'écrie :

— Ah! bonjour, maître!...

Flaubert leva la tête et, quelques secondes, regarda qui le saluait ainsi. Son visage était contracté; ses yeux étaient voilés. Il semblait occupé d'une pensée obsédante. Pour la secouer, il fit un grand effort; et alors, comme s'il venait de s'éveiller avec peine, il reconnut Sarah, et il l'embrassa, disant :

— Oh! ma pauvre enfant!...

Il prononça ces quatre mots d'une voix si étrange, et il éprouvait une difficulté si manifeste à ne pas éclater en sanglots, que je vis Sarah le regarder avec une sorte d'épouvante. Il se taisait; et elle balbutia, comme une petite fille craintive en présence d'un grand malheur :

— Qu'y a-t-il, maître?... Qu'y a-t-il?...

Alors, le père Flaubert, rassemblant toute son énergie et se maîtrisant, déclara :

— Ma pauvre enfant, il y a que George Sand vient de mourir. Voilà. Je l'ai vue morte, sur son lit.

Sarah était toute frissonnante; elle pleura silencieusement. Elle aimait beaucoup George Sand, de qui elle avait joué plusieurs pièces et qui avait toujours été très bonne pour elle.

Il était une heure du matin. Sarah et Flaubert furent ainsi, quelque temps, à ne se rien dire et même à ne plus se regarder, après l'annonce de cette nouvelle, tombée des lèvres de Flaubert dans le silence de la rue déserte, dans le silence et la détresse de la nuit, où clignotent des becs de gaz, pour toute lumière, et où l'on dirait que se cache, se tait et se prépare l'activité diurne pour le guet-apens du réveil... Ils n'échangèrent pas une parole. Simplement, au bout d'interminables secondes, Sarah dit à Flaubert :

— Adieu, maître...

Et elle lui serra la main fortement; puis elle entra chez elle... Je fis quelques pas avec Flaubert. Et j'aurais voulu lui dire quelque chose. Seulement, les mots me manquèrent. Il s'était renfermé dans sa méditation de deuil. Il marchait pesamment, respirait fort et, dans ses grosses moustaches, il grognait...

Je le quittai. Et je le vis s'éloigner sans lui-même savoir où il allait, sous la nuit tranquille et constellée, vieil homme qu'un malheur a démoli...

XXVI

ÉMILE DE GIRARDIN ET GAMBETTA

— Girardin avait beaucoup d'amitié pour Sarah Bernhardt, qu'il avait connue toute jeune et qu'il admirait également pour son talent et pour sa prodigieuse activité. Elle le consultait souvent et il lui donna plus d'une fois de bons conseils, car il avait un sens excellent des réalités pratiques.

Quand Sarah se mit à faire de la sculpture, — et, d'ailleurs, elle y réussit comme à tout ce qu'elle tenta, — elle désira faire le buste de cet homme célèbre et dont le visage était si fortement caractérisé. Girardin n'avait pas beaucoup de temps à perdre. Il était dans son plein, jouait une partie considérable et la gagnait. C'était l'époque du Seize-Mai. Il se décidait résolument et reconquérait Paris qui, les derniers temps, l'avait un peu lâché. La période précédente n'avait pas été fameuse pour lui : divers partis lui en voulaient et les républicains eux-mêmes le tenaient en suspicion. Alors, il vit qu'il fallait frapper un grand coup et donna donc un énergique coup de poing : les républicains revinrent à lui en moins de temps qu'ils n'en avaient mis à s'éloigner...

Je me rappelle une soirée qu'il offrit peu de jours après son acte. J'arrivai de bonne heure. Il n'y avait pas encore grand monde; et, visiblement, bien qu'il fût habile à dissimuler ses impressions, le petit père Girardin se demandait avec inquiétude si l'on viendrait; c'était grave, il tâtait l'opinion, il consultait sa renommée et faisait l'épreuve de sa réussite. Cette soirée marquerait sa défaite ou sa victoire. Il allait, venait, affectait un air dégagé et, tout de même, lançait à la dérobée des regards vers la porte de l'antichambre. Des minutes passèrent, des minutes d'angoisse comme en a, je pense, un général qui vient d'engager le combat décisif...

Ce fut la victoire. Bientôt, on arriva. Un domestique, à la porte, annonça les noms les plus retentissants de la République. Tout le parti républicain fut là. Et alors je revois le petit père Girardin, appuyé contre la cheminée du luxueux salon de son hôtel. Sa tête rasée, aux traits aigus marqués de rides fortes, est placée tout juste au-dessous d'un buste en marbre de Descartes. Les deux visages ont la même impassibilité. Mais, dans le visage de chair, j'aperçois une expression de triomphante joie lorsque s'approchent, l'un après l'autre, en défilé, et lorsque s'inclinent avec déférence, et lorsque rendent hommage et désirent un entretien d'un instant les ennemis d'hier, les plus acharnés ou les plus perfides, oui, tous, qui font leur soumission, renoncent à leurs rancunes et reconnaissent la maîtrise de cet homme.

Le petit père Girardin, ce soir-là, eut peut-être les plus belles minutes et les plus enivrantes dont ait joui jamais son amour-propre. Il faisait mine de continuer son existence habituelle, et il jubilait secrètement.

C'est au milieu de ces conjonctures graves et occupantes, que Sarah Bernhardt lui demanda de venir poser chez elle. Tout de suite, il accepta.

Je lui demandai :

— Puisque vous posez, voulez-vous me permettre de faire votre portrait. Je profiterai de vous, sans vous déranger davantage...

— Très volontiers !...

Il posa le mieux du monde. Il était délicieux, enjoué, merveilleusement spirituel et, pendant que nous travaillions, il nous racontait de charmantes histoires avec une verve juvénile. De temps en temps, il tirait de sa poche un petit peigne en écaille et arrangeait prestement sa mèche, sa mèche célèbre qui lui barrait le front et lui donnait le masque un peu dur et singulier qu'il voulait avoir.

Mais il gardait la pose avec une exactitude étonnante et, comme il avait accoutumé de parler presque sans mimique, les récits qu'il nous faisait ne nuisaient pas à son immobilité. Il ne bronchait pas, durant des séances très longues.

Je lui dis, un jour :

— Voulez-vous un peu vous reposer?... Vous êtes fatigué, sans doute...

Il y avait plus d'une heure qu'il ne bougeait pas.

— Non, pas du tout, pas du tout ! Je tiens !...

Seulement, lorsque la séance fut finie et qu'il voulut se lever de sa chaise, il était ankylosé. Nous avons dû, Sarah et moi, le prendre sous les bras pour le conduire jusqu'à un fauteuil où il se détendit.

Un autre jour, il nous proposa :

— Venez donc, ce soir, dîner chez moi. Je serai seul avec Gambetta. Nous dînerons tous les quatre...

Sarah bondit de joie :

— Oh ! merci... Oui... Avec bonheur !...

Lorsque j'entrai dans le salon de Girardin, je vis un gros homme, un peu voûté ; je le vis de dos ; il était tourné vers la fenêtre ; d'une épaule il écartait le rideau et ses doigts tambourinaient sur les vitres. Il ne s'aperçut pas de mon entrée ; pendant quelques secondes, je le regardai, puissant et nerveux, agité manifestement d'une colère sourde.

Je connaissais un peu Gambetta et je l'admirais passionnément. Je m'approchai de lui et je le saluai. Il fut aimable, cordial comme toujours. Mais une idée le hantait et il se mit à marcher de long en large comme s'il lui était impossible de se tenir coi.

Je lui demandai, gauchement, parce que le demi-silence où nous restions l'un et l'autre devenait pénible, gênant :

— Vous êtes énervé ?

Alors, il s'écria ; et toute sa colère sortit à la fois :

— Oui, c'est épouvantable !... Ils me font une existence infernale, horrible. Ils ne savent qu'inventer pour me taquiner... Imaginez-vous qu'ils ont défendu aux photographes de me photographier !...

— Comment cela ? pourquoi ?

— Ah ! pourquoi ?... Parce qu'ils prétendent que je me sers de la photographie comme d'un moyen de propagande qui fait de moi un homme dangereux !... Voilà... C'est absurbe, imbécile et irritant !...

Il était déchaîné contre ces *ils* qu'il ne prenait pas la peine de nommer et qui, dans ses imprécations, restaient mystérieux, mais qui, dans sa pensée, étaient précis, concrets ; il les voyait et il les détestait de toute sa violence magnifique. Il était beau, en tel état de haine débordante.

Girardin arriva, calme, maître de lui... Et puis Sarah, fluette, gaie, jolie. Ils s'aperçurent l'un et l'autre du trouble où était Gambetta; et il fut décidé, d'un commun accord, qu'on ne parlerait pas politique, de tout le dîner. Sarah était là : on parlerait théâtre, art, littérature; pas un mot de politique, une trêve au milieu des ennuis et des intrigues de toute sorte...

Ce projet ravit Gambetta. Il se rasséréna subitement, oubliant et ses adversaires et leurs auxiliaires complaisants, les photographes. Et à peine étions-nous à table qu'il négligeait tout cela et qu'il entreprenait Sarah sur la *Phèdre* de Racine. Sarah, un peu intimidée et plus amusée encore d'entrer en conversation avec le terrible tribun sur l'un de ses rôles qu'elle aimait le mieux, se mit à expliquer sa façon d'entendre la fille de Minos et de Pasiphaé. Moi, je les écoutais et j'admirais leurs belles trouvailles. Girardin, sur de telles questions littéraires, était silencieux... Mais Gambetta citait des vers de Corneille et de Racine; et Sarah, quelquefois, les répétait : c'était à ne pas reconnaître un même vers proféré par la tonitruante voix de l'orateur et modulé par la chantante voix de la tragédienne... Et Gambetta citait aussi les Grecs; il évoquait, il appelait en témoignage de ses dires éloquents Eschyle, Sophocle et Euripide... Ce méridional avait un goût très vif pour la Grèce; quand il parlait de ces harmonieux ancêtres, sa phrase devenait plus posée, plus calme, sa voix plus douce. Ils s'enflammèrent, Sarah et lui, et discutèrent ardemment. Ce fut une belle joute, où chacun fut éblouissant. S'ils n'étaient pas d'accord sur un point, ils imaginaient de jolis arguments; s'ils étaient d'accord, ils renchérissaient et c'était à qui aurait le plus d'enthousiasme et offrirait à l'inter-

locuteur de nouvelles raisons d'enthousiasme plus vif encore...

Quand fut épuisée la littérature, la causerie se porta sur la vie, ses batailles et son hygiène. Là-dessus, Girardin avait, mieux que des idées, une pratique admirable et toute une théorie. Cet homme fort et qui ne comptait pas beaucoup sur le hasard était pourvu, comme pas un, de volonté lucide et obstinée. Gambetta n'était pas moins exempt de mollesse. Ces deux grands combattants, ces deux héros qui avaient fait de leur existence une quotidienne lutte, égaux d'énergie et pareillement vaillants, ne vivaient pourtant pas de même, et leur tempérament les distinguait.

Chacun d'eux prôna sa méthode.

Girardin se levait à cinq heures du matin tous les jours, et quel que fut le temps, la saison : il n'admettait pas que les circonstances extérieures modifiassent son programme et la régularité de son horaire. Levé, propre, habillé, il se mettait au travail, et toujours la fenêtre ouverte, qu'il fît chaud ou froid. L'hiver, il avait dans sa cheminée un gros feu de bois bien flambant, mais il ne fermait pas la fenêtre pour cela.

— Il faut de l'air autour de la tête, pour travailler! disait-il.

Et il fixait volontiers ses audiences à cinq heures trente du matin : si les gens étaient exacts, il les estimait et augurait qu'ils feraient leur chemin.

Il lisait, il écrivait ses articles et puis déjeunait, sobrement; ensuite, il s'accordait un petit sommeil. Ensuite, Chambre, Sénat. La Chambre et le Sénat se tenaient alors à Versailles. Il y allait en voiture et, tout le long du chemin, il lisait, il travaillait. Oh! il n'aimait pas le temps perdu. Au retour, s'il

faisait nuit, il travaillait cependant, et, pour ce, je crois qu'il fut le premier à imaginer d'avoir, dans sa voiture, une petite lanterne qui suffisait à éclairer ses paperasses. Le soir, il dînait en ville, ou allait au théâtre, sortait beaucoup et recevait, se montrait, voyait les gens qu'il lui fallait. Mais, quoi qu'il advînt, il était toujours rentré chez lui à onze heures trente et se couchait et dormait chaque nuit le même nombre d'heures. Ni les inquiétudes ni les machinations, souvent compliquées, d'une vie tout entière tendue pour l'attaque ou la résistance ne l'empêchaient de dormir. Il avait mesuré la puissance effective de son activité, précisément; et il donnait tous les jours son maximum, mais il ne cherchait point à le dépasser.

Gambetta, lui, n'avait certes pas cette régularité ni cette méthode. Abuser de soi, ce fut son usage constant. Après avoir bataillé tout l'après-midi et déployé sa prodigieuse nature sans compter, il travaillait toute la nuit, il utilisait pour l'étude ces heures de loisir que le tumulte de la politique ne lui disputait pas.

On ne peut imaginer deux hommes plus différents; le petit père Girardin, sec, très sobre, fumant peu et, jusque dans l'abandon d'une causerie amicale, se ménageant; et Gambetta qui, à chaque instant et en toute circonstance, grande ou petite, se dépensait, se prodiguait, sans compter, pour la seule joie de sentir vivre entièrement son abondant, son exubérant génie.

Ce dîner fut charmant. Et, quand nous dûmes nous séparer, Gambetta disait :

— Voilà de bonnes heures! Que nous avons bien oublié la politique!... Que c'était bon!...

Mais art, littérature et politique lui étaient mêmes occasions de penser, de parler, de vivre. Il

aimait tout cela; il aimait passionnément toute la vie.

Sarah, entre ces deux aigles, semblait un timide et gracieux oiseau.

Nous avons beaucoup vu Girardin ces semaines-là. Le buste fut achevé à loisir. Il est très beau.

XXVII

LE VOYAGE D'ÉGYPTE

— En 1895, je partis pour l'Égypte, tout seul cette fois. Mes compagnons de voyage d'autrefois, ou bien étaient morts, ou bien avaient autre chose à faire, désormais, que de baguenauder par le monde. Moi, qui suis un vagabond de nature, je m'en allai... Je ne savais pas pour combien de temps, ni ce que je ferais là-bas.

Je ne connaissais personne, en Égypte. On m'avait bien donné quelques lettres de recommandation. Mais, surtout, je comptais sur le hasard. Et j'avais raison : vous allez voir que le hasard fit bien les choses.

En wagon pour Marseille, je m'endormis avec cette sorte d'insouciance qu'on a quand on s'éloigne de Paris pour des mois et qu'on n'est pas trop sûr de sa destination. Puis, le lendemain matin, je me promenais dans le couloir du train, lorsqu'un homme aimable vint à moi : c'était le consul de France à Jérusalem. Je l'avais rencontré à Paris. Il retournait à son poste ; sa femme et ses enfants l'accompagnaient.

— J'espère bien, me dit-il, que vous pousserez jusqu'à Jérusalem... je vous ferai voir de belles choses...

Volontiers! Donc, Jérusalem est à moi.

Sur le bateau, il y avait un passager si grand et si gros qu'avec le consul de Jérusalem nous nous demandions comment il pouvait bien se mettre dans sa couchette.

Le passager grand et gros s'approche de moi, me regarde; il a manifestement envie de causer.

— Je m'appelle M. Abbat, et je suis l'ami de l'un de vos cousins. J'étais avec lui aux cuirassiers... Seulement, je suis devenu si gros, comme vous voyez, que je ne pouvais plus trouver de cheval à mon format. Alors j'ai donné ma démission. Maintenant, je suis propriétaire d'un des meilleurs hôtels d'Alexandrie... Vous descendrez chez moi, s'il vous plaît; vous serez en famille... Ne vous occupez de rien...

Volontiers! Donc, Alexandrie est à moi.

Toujours pendant la traversée, j'eus pour voisin de table un grand garçon distingué, qui voyageait seul. Nous nous sommes liés, étant seuls l'un et l'autre. Il s'appelait le capitaine Bégouen. Il profitait d'un congé pour visiter l'Egypte. Il est mort aujourd'hui. C'était un homme délicieux, intelligent, lettré, curieux de belles choses... Il me dit :

— Il y a, dans le bateau, un garçon qu'il faudrait connaître. Il s'appelle Amélineau. C'est un savant. Il va faire des fouilles à Abydos... Seulement, il n'a pas l'air très abordable!...

Ce n'était pas du tout qu'Amélineau eût un visage renfrogné, des façons de froid misanthrope. Au contraire, il avait la figure réjouie et bon enfant. Mais, à bord, les relations se font surtout

entre gens un peu désemparés, à qui pèse leur solitude visiblement... Amélineau, lui, se suffisait très bien à lui-même. Il allait, venait et ne semblait avoir besoin de personne... Nous avons fait, Bégouen et moi, le siège de cet Amélineau profitable. Enfin, nous l'avons abordé. Il fut l'amabilité même. Il mit Abydos à notre disposition et il nous offrit de partager sa vie d'archéologue.

Le voyage, décidément, s'organisait à merveille.

Nous arrivons à Alexandrie. M. Abbat s'occupe de tout, m'emmène chez lui, me présente à sa famille et je reçois l'accueil le plus charmant.

J'avais une lettre de recommandation pour M. de Morgan, le grand découvreur d'antiquités égyptiennes...

— M. de Morgan? me dit Abbat. Mais vous le verrez demain : il déjeune à l'hôtel...

Un dieu propice — Osiris ou Isis — veillait sur moi et s'était établi mon Cook omnipotent...

Je vis M. de Morgan et je me présentai à lui...

— Nous nous verrons au Caire. Vous me trouverez au musée, le matin, de dix heures à midi.

Un homme froid, M. de Morgan, lors de cette première rencontre! D'ailleurs, belle apparence, une physionomie énergique, calme, un regard droit, l'air d'un chef.

L'après-midi, je rendis visite à notre consul, M. de Lacretelle. Je le connaissais un peu. J'allai le voir avec Bégouen, que j'avais adopté comme mon compagnon. De Lacretelle nous offrit de nous emmener à Aboukir. Ce champ de bataille tentait beaucoup mon capitaine; et, moi, j'étais curieux du paysage que Gros a mis dans son tableau. Bégouen s'attendait, je crois, à retrouver les vestiges illustres du combat; moi, en tout cas, je m'y attendais. Notre espérance fut déçue.

Aboukir !... Un terrain plat, une plage calme... oh ! oui, ridicule de calme et d'oubli. Que quelque chose se fût jamais passé là, rien ne l'attestait, rien, absolument rien... Si, un bout de forteresse abandonnée, mais qu'on eût aussi bien pu prendre pour les ruines d'un vieux casino. Et, dans le sol, de Lacretelle nous dit qu'on n'avait pas trouvé un morceau de bois, un clou...

Nous étions tous les trois à bourriquot, au bord des vagues. Bégouen nous expliqua la bataille ; il nous en démontra le plan et, pour être plus clair, il circulait : ici, les troupes de Murat, etc... Il trottinait, sur son bourriquet, à l'endroit même où s'était ruée la cavalerie formidable de Murat... Sur le rivage, il y avait une petite barque, une absurde petite barque, abandonnée, crevée, au bord des eaux où mouilla la flotte de Nelson !...

Nous sommes retournés à Alexandrie par le chemin de fer... Nous attendions l'heure, à la fin de la journée...

Le train entre en gare.

Mais, juste à ce moment, le chef de gare, un musulman rigoureux, se mettait à genoux et faisait sa prière au soleil couchant. Le train attendit que cet homme pieux eut accompli ses dévotions, qui furent longues et indifférentes à l'horaire des convois. C'est, en vérité, le seul chef de gare que j'aie vu si délibérément servir le Créateur avant la créature. Quand il eut achevé ses prières, il s'occupa du train, et nous partîmes.

Quelques jours après, nous sommes allés au Caire. Du chemin de fer, on voit les Pyramides : elles sont alors toutes petites. Et puis, elles sont énormes et on les voit tout le temps. On les voit, d'où qu'on soit, et — soyons simples — elles deviennent fastidieuses, elles deviennent des

sortes de tours Eiffel qui n'attendent pas, pour se montrer, qu'on désire les voir. Des tours Eiffel plus belles, c'est convenu, et consacrées par des siècles imposants... oui ; tout de même, on les voit presque un peu trop.

Je me suis installé, avec mon ami Bégouen, dans une pension tenue par une excellente femme, une Française, Mme Rochmann. On m'avait donné cette adresse, et ce nous fut un grand bonheur d'échapper à la vie de ces terribles caravansérails que sont les grands hôtels modernes.

Le soir, pour le dîner, je me mets à table. Une seconde après, vient s'asseoir à côté de moi M. de Morgan. Bien ! C'est une aubaine... Je salue avec beaucoup de respect l'archéologue éminent. Lui, très calme :

— Vous me trouverez au musée demain matin, dix heures.

Mille remerciements. Je suis enchanté. Mais il n'est pas liant, tout de même, l'éminent archéologue. L'indication de ce rendez-vous précis et qui n'admettait pas d'inexactitude, voilà tout ce que j'obtins de lui, pendant le dîner. J'eus le sentiment que ma figure, comme on dit, ne lui revenait pas et que j'étais, pour lui, un fâcheux. Il avait l'aspect sévère d'un colonel habitué au commandement. Tant pis ! Je serais exact au rendez-vous...

Au Caire, j'ai retrouvé mon ami Philipoteaux, le petit Philipoteaux qui jadis, en Bretagne, marchait toujours en tête de notre escouade pour donner une bonne opinion de ses courtes jambes. C'est un charmant camarade. Il était installé là-bas, comme inspecteur des écoles de dessin. Il m'a fait visiter le Caire, ses mosquées, ses rues arabes, son quartier moderne, mélange de civi-

lisation nouvelle et antique. Il m'a présenté à M. Bouriant, le directeur de l'école d'égyptologie.

Ce Bouriant était un homme d'une modestie et d'une gentillesse délicieuses. Très savant, et l'on avait beaucoup de peine à le faire parler de tant de belles choses qu'il savait ; il désirait surtout s'effacer. Avec cela, charmant de gaie et saine jeunesse. Pour ses élèves, il était la bonté même; il avait l'art de les diriger sans qu'ils s'en aperçussent autrement que pour le remercier de ses conseils et de ses attentions d'ami un peu plus âgé, d'érudit parfait.

Au Caire encore, je suis allé voir le ministre de France, M. Cogordan. J'arrivais à lui muni d'une lettre d'introduction de Félix Faure, qui était alors président de la République. Le caractère à demi officiel de cette présentation m'amusait. Je ne sais pas pourquoi j'étais gai, ce jour-là, je ne sais comment l'idée me vint d'une fumisterie absurde...

— Monsieur le ministre, dis-je à Cogordan, voici mes papiers. Je suis chargé d'une mission très délicate et dont l'importance politique ne vous échappera certainement pas...

— Asseyez-vous, monsieur, qu'est-ce que c'est?...

— Voici. Je viens peindre les Pyramides en tricolore..

Cogordan recula, épouvanté. Je continuai.

— Oui. C'est pour étonner les Anglais!... Car ils sont loin de s'attendre à celle-là!... Seulement, il faut que je trouve les couleurs et les hommes nécessaires à cette entreprise patriotique et républicaine. C'est pour cela que je m'adresse à vous...

Cogordan eut la conviction légitime qu'un fou

était entré chez lui. Je le vis s'approcher de la sonnette. Il me disait :

— Certainement!... Certainement!...

Car il est imprudent de contrarier les aliénés. Toutefois, il s'apprêtait à faire venir un domestique qui l'eût débarrassé de moi... J'éclatai de rire... Il comprit que je plaisantais, éclata de rire; et cette fumisterie fut le commencement de nos relations très amicales.

Enfin, nous allons au musée du Caire trouver de Morgan, Bégouen et moi. De Morgan nous fait entrer dans son bureau. Il nous explique comment il a organisé son musée, ce qu'il a fait, ce qu'il compte faire. Il s'anime en parlant, il se détend et il devient délicieux. Il nous conduit dans toutes les salles, il nous montre des merveilles et des merveilles, que rend plus attrayantes encore son commentaire d'érudit et d'homme de goût. Au milieu des Ptolémées, il est chez lui, il est content. Il voit que j'aime aussi les Ptolémées; comment ne pas les aimer, présentés par lui, intimement, familièrement?... Je sens que nous devenons amis et que cette amitié sera précieuse et charmante.

De Morgan avait été d'abord ingénieur. De sorte qu'à ses qualités de savant il joint une extrême habileté dans le travail des fouilles. Il est, en outre, administrateur accompli. Bref, il a organisé d'une manière excellente l'œuvre actuelle de nos égyptologues.

Nous sommes restés quelque temps au Caire; et nous avons passé au musée des heures longues et ravissantes. Un jour, de Morgan nous dit :

— Voulez-vous visiter mes fouilles? C'est à quelque distance vers le sud. J'y vais maintenant avec Amélineau. Si cela vous tente, je vous enver-

rai de là-bas mes chevaux; et mon domestique vous amènera...

Au jour dit, nous arrivons aux Pyramides, le rendez-vous fixé. Il était quatre heures du matin; le soleil se levait. Nous avions la folie dans le cœur. Le paysage était une féerie souveraine, un rêve des Mille et une Nuits. Les Pyramides, par l'aurore teintes de rose, semblaient, dans la demi-lumière, un jeu de nuages capricieux. Le Sphinx, peu à peu, s'éclaira. La tête fut dorée et, comme il y courait des colorations chaudes, elle parut vivante; on eût dit qu'elle s'animait, qu'elle souriait, et que le monstre allait remuer.

De tous côtés, le sable, qui l'après-midi est monotone sous la lumière égale, mais qui, à cette heure de jour naissant, prenait toutes les nuances les plus jolies.

Et la grosse boule du soleil montait, de plus en plus ardente et rouge et flamboyante.

Nous étions en arrêt là devant, immobilisés par la surprenante beauté du spectacle... Mais le Bédouin nous fit comprendre qu'il était temps de partir, pour voyager avant la grande chaleur. Nous sommes donc montés en selle et nous avons trotté, par le désert, quelques heures.

Enfin, nous arrivons aux fouilles. Il y avait là des Pyramides, moins hautes que celles de Khéops, de Khéphren et de Mykérinos, les unes en pierre, les autres en terre amoncelée et formant des sortes de tumuli. C'est là qu'opérait de Morgan; c'est là qu'il a trouvé quelques-unes des belles choses qui sont maintenant au Louvre.

Il vint au-devant de nous. — Il était entouré d'Arabes, de Bédouins, de Coptes. Et alors, vraiment, il avait grand air : un chef de tribu, très oriental.

Avec sa femme et sa fille, il demeurait là plusieurs mois chaque année. Il s'était fait bâtir, au milieu de ces nécropoles qu'il explorait, une petite maisonnette, une cahute, refuge de vie parmi ces sépultures ouvertes ou qui gardaient encore leur mystère... Une installation sommaire, évidemment, mais il ne faut pas grand'chose à un homme dont la pensée habite les siècles immémoriaux.

Il nous accueillit comme des camarades, ou plutôt comme des initiés; et il nous conduisit à la pyramide qu'il était en train d'étudier. Quand je suis descendu dans ce caveau, il me sembla que j'entrais dans le formidable secret de la vieille Egypte, que je laissais derrière moi le présent et l'avenir, et que j'allais, à l'inverse du temps, vers le passé dont les autres hommes ont perdu le chemin...

XXVIII

AU TEMPLE DE KARNAC

— Nous sommes restés aux fouilles une semaine peut-être. Et puis, de Morgan me dit :

— Je dois faire une inspection dans la Haute-Égypte. Je remonterai le Nil en dahabié... M'accompagnerez-vous? Notez que vous me rendriez service. J'ai besoin de quelques croquis, vous me les feriez?...

— Oh! oui, — et mettez-moi dans la machine, si vous n'avez pas de place ailleurs!...

Une dahabié est un grand bateau long, où il y a des chambres, où l'on demeure; une sorte de maison capable de voguer et qui, amarrée, devient une vraie maison. La vie y est délicieuse, incomparable, détachée de tous les ennuis de la terre, surnaturelle...

Amélineau nous quitta en vue d'Abydos. De Morgan, Bégouen et moi, nous remontions le Nil à petites journées, de Morgan s'arrêtant ici ou là pour examiner la restauration des temples dont les archéologues français étaient chargés. Et puis j'ai quitté de Morgan, qui allait plus loin, pour m'installer un peu à Karnac.

A Karnac, je trouvai un homme très intelligent, tout jeune et vraiment délicieux, un artiste et un savant, M. Legrain.

Une figure gaie, de gaies moustaches blondes, une perpétuelle bonne humeur, un entrain charmant dans son activité circonspecte d'archéologue. Toute la précaution qu'exige le délicat métier de restaurateur des vieux temples, et toute la fougue de qui a la noble passion de son art.

Il habitait, parmi les ruines des siècles morts, une cahute en terre avec un toit fait de branches de palmier. Dans cette solitude, il était heureux, il s'amusait : les ressources de son esprit et la joie de sa belle besogne lui tenaient lieu d'une agréable compagnie.

Un Parisien; et qu'il me pardonne si je l'appelle un gamin de Paris : il était cela de la façon la meilleure, la plus spirituelle. Fils d'un typographe, si je ne me trompe, et sans fortune, il avait de bonne heure manifesté un goût très vif pour le dessin. Ses dimanches, il les passait dans les musées; il n'avait de souci que de l'art, de telle sorte que bientôt on vit qu'il ne serait jamais typographe, ni rien de ce genre, et qu'il fallait, coûte que coûte, le laisser s'établir artiste. C'est ainsi qu'il entra à l'atelier de Gérôme. Et, quand nous nous vîmes à Karnac, n'étions-nous pas collègues? Nous fûmes amis en peu de temps.

Au Louvre, Legrain s'était féru des choses égyptiennes. Il avait dessiné et redessiné sphinx, dieux et momies. Les hiéroglyphes l'avaient intrigué... Bref, la maladie de l'Égypte le prit et, dès lors, il ne rêva que d'aller, sur les bords du Nil, voir les ibis vivants et les pharaons morts, parmi les pierres écroulées des temples.

Il n'était pas riche et le tourisme lui était refusé.

Alors, volontaire, il passa les examens qu'il fallait... Bref, il se fit envoyer à l'Ecole du Caire, où il se distingua. De Morgan vit en lui un collaborateur de premier ordre; il le chargea de restaurer le temple de Karnac.

C'est à quoi travaillait Legrain quand je le connus. Il dirigeait trois ou quatre cents ouvriers. Il avait appris l'arabe et il menait cette petite armée avec aisance. Tout à son affaire, dévoué absolument à sa tâche, il allait, venait, voyait tout. Je suis resté deux mois auprès de lui. Nous faisions la popote ensemble; et que j'étais loin de toute civilisation vivante!... Je me souviens de cette époque de ma vie avec une sorte d'émerveillement. Jamais je n'ai passé d'heures plus sereines, plus calmes, meilleures.

Le temple était à moi. J'en avais fait mon atelier. J'étais le maître de ces architectures prodigieuses que le temps avait abîmées, mais où l'histoire subsistait.

Quand les ouvriers — des fellahs — travaillaient, c'était une animation singulière. Avec leurs robes blanches, ils semblaient à mon imagination complaisante les prêtres, soudain ressuscités, de ce temple en délabre... Et voici : les prêtres ont décidé de rebâtir, après la catastrophe mystérieuse, le sanctuaire de leur piété longtemps abolie. Sous l'alluvion des sables que les siècles ont jetés sur ces ruines, ils cherchent une à une les pierres consacrées et les retrouvent et les remettent en place. Le temple surgira de l'amoncellement de ses décombres et la vie ancienne avec l'ancienne dévotion refleurira... Ah! qu'ils avaient de hâte et de soin! Comme ils employaient bien leur vie posthume à relever de l'oubli leur dogme!...

Le soir, quand les ouvriers s'en allaient, la solitude était immense, extraordinaire ; le magique silence, plein de siècles morts, enveloppait ces lieux ; et puis la belle nuit régnait, impératrice de la solitude...

Souvent, j'accompagnais Legrain. Je subissais comme lui l'enivrement de la fouille. C'est une sorte de vertige qui vous prend et qui vous fait frissonner de la tête aux talons. On devient un chien qui flaire et qui creuse. On devine que c'est ici qu'il faut remuer le sol. On trouve, et c'est une allégresse poignante. Le temps actuel n'existe plus. C'est lui, ce n'est plus le passé, qui s'est effondré, qui a disparu dans l'oubli. Le passé renaît et vous occupe et vous accapare...

J'avais pour interprète, secrétaire, porteur de mes cartons et de mes toiles, intendant, maître Jacques des bords du Nil, un singulier petit bonhomme, un Copte, que Legrain m'avait envoyé de Louqsor et qui s'appelait Sabhi Joseph. Ces Coptes sont les descendants des premiers Egyptiens qui adoptèrent le christianisme ; leur race s'est perpétuée, et ils sont les plus intelligents, les plus instruits, les plus actifs, à l'occasion les plus intrigants, tant ils ont la volonté de réussir. Leurs ancêtres ont évidemment contribué beaucoup à la destruction des temples de l'ancienne Egypte ; mais eux s'établissent volontiers guides parmi ces ruines qu'on dirait que leurs ancêtres leur ont préparées comme un gagne-pain.

Sabhi Joseph était un jeune garçon lettré, débrouillard. Il avait acquis, en conduisant les voyageurs quelques notions d'archéologie. Il était habillé d'une grande robe de laine et coiffé d'un petit bonnet blanc. Tandis qu'il portait mes cartons ou me tenait une ombrelle au-dessus de la

tête, si je dessinais sous un trop fort soleil, il tâchait de causer, d'attraper un renseignement, une anecdote. Il avait trouvé moyen de se faire agréer comme correspondant de plusieurs journaux du Caire; et il leur envoyait des notes sur les touristes éminents qui visitaient la Haute-Egypte, sur les potins qui couraient, sur les découvertes que faisaient les archéologues... Il demeurait, s'il n'était pas en tournée, à Louqsor, chez son père, et il enseignait à ses jeunes frères ce qu'il avait appris. Il était fort intelligent et il connaissait à merveille l'histoire du temple de Karnac. Je ne sais pas ce qu'il est devenu; mais il a dû se tirer d'affaire.

J'étais à Karnac depuis quelques jours et je vivais trois mille ans avant Jésus-Christ lorsqu'arrivèrent plusieurs de nos contemporains : c'était M. Bouriant, le directeur de l'Ecole du Caire, avec deux ou trois de ses élèves, parmi lesquels Pierre Jouguet, philologue très doux qui a le visage d'un mousquetaire et qui, dans les sarcophages, déroulant des momies, découvre de beaux textes grecs...

Nous étions ainsi cinq ou six Français.

Un soir, nous causions, assis devant la maisonnette de Legrain. Le bavardage tomba sur la musique. Vous savez comme il est fréquent que les érudits soient des musiciens honteux. L'un de mes compagnons vint à parler de Saint-Saëns. Je racontai qu'il était mon ami très cher; je dis l'homme étonnant qu'il est, ce vagabond qui déteste le monde et qui ne cesse pas beaucoup de voyager, en quête de belles solitudes...

— Comme il serait heureux, ici !...

Cette idée me hantait; et, à chaque détour de la conversation, je la retrouvais :

— S'il était ici, ce sauvage, qu'il admirerait de telles heures silencieuses et lointaines !...

Le lendemain, je travaillais, dans le temple, à quelque étude. Il était à peu près midi. Les ouvriers étaient partis déjeuner; ils avaient, à quelque distance, leur campement. Il faisait chaud, clair; la lumière vibrait sur le sable et sur les pierres, leur donnait une couleur d'or somptueux. Rien ne bougeait; j'étais seul. Un grand calme de la nature pâmée sous le soleil.

Soudain, j'entendis une voix, un peu nasillarde et bien claironnante, crier :

— Où est-il? où est-il?...

Je levai le nez et je vis, monté sur une pierre et agitant de sa main droite une canne, un singulier petit bonhomme un peu bedonnant, la tête coiffée d'un casque blanc qu'entourait un voile de tulle vert, comme en ont les dames anglaises qui voyagent aux pays chauds... C'était Saint-Saëns. Et il criait :

— Où est-il? où est-il?...

— Comment? c'est toi?...

Je crus rêver. Il me semblait impossible que ce Saint-Saëns imprévu fût réel... Cependant il répondait :

— Oui, c'est moi, c'est tout à fait moi...

— Comment vas-tu? Hier, toute la soirée, nous avons parlé de toi, ici, avec des gens qui t'adorent...

— Non, non, non!...

Déjà, l'idée de voir des gens l'effarait; et, plutôt que d'affronter une telle aventure, il me niait qu'il fût ici, que ce fût lui...

— Non, non!... Je ne suis pas ici. Je suis à Louqsor. Et puis, tu sais, je suis malade!...

C'est vrai qu'il avait son gîte à Louqsor. Mais, de Karnac à Louqsor, il y a trois quarts d'heure de bourriquet, pas plus...

— Comment es-tu venu?

— Mais à bourriquet, parbleu! J'ai attaché ma

bête là-bas, pour pénétrer dans le temple. Voilà. J'ai appris à Louqsor que tu étais à Karnac. Alors, je suis venu te voir. On m'a dit que tu étais dans le temple...

Je repris :

— Tu vas déjeuner avec nous...

— Non, non, non!

— Viens, ils seront si contents de voir Saint-Saëns!...

Alors, il répliqua :

— D'abord, je ne suis pas M. Saint-Saëns. M. Saint-Saëns, c'est à Paris... En voyage, je suis M. Badois... Tu comprends que M. Saint-Saëns n'est pas libre; il a son personnage à garder, M. Saint-Saëns... Tandis que M. Badois fait ce qui lui plaît, vit à sa guise, a toute son indépendance, grâce à l'obscurité heureuse de son nom. Présentement M. Badois se promène...

— Eh bien, monsieur Badois nous fera-t-il l'amitié de déjeuner avec nous?...

Il céda. Ce ne fut pas sans peine. Encore fallut-il promettre que la fiction de M. Badois serait rigoureusement observée. Pendant qu'il s'occupait de son bourriquot, je suis allé prévenir mes amis :

— Saint-Saëns est ici!...

D'abord ils ne voulaient pas le croire...

— Seulement, appelez-le « Monsieur Badois » ; ou bien tout est perdu : il se sauve, on ne le reverra plus!

Grande joie. Et, quand Saint-Saëns arriva :

— Bonjour, monsieur Badois!... Bonjour, monsieur Badois!...

On déjeuna. Saint-Saëns fut délicieux, gai, bon enfant. A la faveur de son pseudonyme, il plaisantait le mieux du monde; ses admirateurs furent enchantés de lui.

Le soir, il reprit son bourriquot, son casque à voile vert, enfourcha sa monture et s'en alla, trottinant, vers Louqsor.

Pendant que j'étais à Karnac, Legrain découvrit, entre le temple et le Nil, un grand mur, de construction fort ancienne et qui devait servir à marquer l'étiage et la hauteur des diverses crues du fleuve. On remarquait, sur ce mur, des inscriptions, pour moi certes indéchiffrables, mais que Legrain lisait. Il paraît que c'étaient, tracés par des mains malhabiles, dessinés comme par des enfants, des noms de femmes grecques... Les ouvriers grecs qui, voilà des siècles et des siècles, bâtissaient ce mur pensaient, sans doute, à quelque bien-aimée, proche ou lointaine, et, afin de marquer qu'ils pensaient à elle, gravaient son nom chéri dans la pierre... Hélas! hélas! les amours d'il y a deux mille ans!...

A quelque cent mètres de ce mur, dans le temple, les soldats de Bonaparte ont gravé, de la pointe de leurs baïonnettes, sur la pierre éboulée, les noms qui occupaient leur souvenir... « A toi, Julie », etc. Parfois, des cœurs sont percés d'une flèche, ou des mains tendres sont liées étroitement. Même désir obscur, à deux mille ans de distance, chez le Copte laborieux ou le Français vainqueur, d'éterniser la bonne amie!...

Pendant tout mon voyage d'Égypte, je fus hanté par la mémoire de l'expédition de Bonaparte; je pensais en trouver, ici ou là, des signes durables : on ne se met pas en tête facilement que les grandes aventures de l'histoire puissent disparaître sans laisser de traces derrière elles, comme les pas d'un voyageur, sur le sable d'Afrique, sont effacés d'un coup de vent.

Eh bien, non, je n'ai rien retrouvé. Je n'ai guère retrouvé que les « A toi, Julie », les cœurs percés de flèches, les mains enlacées, et, sur les murs à demi détruits de quelques temples, à la hauteur du sol, des traînées noires de suie ou de pierre chauffée : en ces places s'étaient installés les bivouacs, la soupe avait cuit.

Il y a aussi l'inscription de Philæ. Elle avait été gravée par « Castex, sculpteur », sous les yeux des soldats de Bonaparte « le 13 ventôse, an VII de la République, 31 mars an de J.-C. 1799 ». Et puis, les soldats de Bonaparte étaient partis. Et puis, l'Égypte avait changé de domination... De sorte que les Anglais, un jour, on ne sait pas quand, supprimèrent cette inscription qui n'était pas de leur goût; du moins ils l'effacèrent à demi. Plus tard, le prince Napoléon, voyageant en Egypte, vit la chose. Il dit :

— On ne déchire pas une page de l'histoire!...

Et il fit restaurer l'inscription qu'on a, depuis lors, respectée et que voici; je l'ai copiée : elle est belle dans sa simplicité parfaite.

L'AN VI DE LA RÉPUBLIQUE,
LE 13 MESSIDOR,
UNE ARMÉE FRANÇAISE COMMANDÉE
PAR BONAPARTE EST DESCENDUE
A ALEXANDRIE.
L'ARMÉE, AYANT MIS, VINGT JOURS
APRÈS, LES MAMELOUKS EN FUITE
AUX PYRAMIDES,
DESAIX, COMMANDANT LA
PREMIÈRE DIVISION, LES A
POURSUIVIS AU DELA DES
CATARACTES OU IL EST ARRIVÉ
LE 13 VENTOSE DE L'AN VII.

Voilà tout ce qu'a laissé de visible là-bas le passage de Bonaparte. Rien d'autre. Dans le sol, on ne trouve pas de ceinturons, de baïonnettes, rien. Dans les musées, rien. Pas un sabre de mamelouk, pas une giberne, pas un bout d'étoffe. On ne sait pas au juste où Kléber fut assassiné. Au cimetière, pas une tombe de soldat français. Il en mourut, pourtant, beaucoup. Où sont-ils? qu'a-t-on fait de leurs corps, de leur souvenir?

Cette disparition totale d'une histoire qui, somme toute, n'est pas très ancienne est plus paradoxale qu'ailleurs en Egypte, où durent si obstinément les siècles. Et l'on a déterré la momie de Ramsès ou de Séti; mais, des soldats de Bonaparte, rien.

Quelques années après mon retour en France, une dame américaine vint me voir. C'était la veuve d'un égyptologue. Elle désirait acheter l'un de mes tableaux des bords du Nil, le temple de Médinet-Habou. Nous avons parlé de l'Égypte. Je lui demandai :

— Votre mari n'avait rien retrouvé de l'expédition française?

— Si, une pipe! Une pipe cassée. Il n'y a plus que le fourneau et deux centimètres de tuyau, avec ces six lettres tracées en émail : ROBESP... Mon mari pensait que le mot complet devait être ROBESPIERRE. Sans doute, à l'époque de la Révolution, vendait-on des pipes à l'effigie de ce personnage. Un soldat de Bonaparte en avait une; il la cassa et en laissa les morceaux sur le sol. Puis le sable a recouvert ce débris et mon mari l'a retrouvé...

Je ne sais pas, quant à moi, ce que vaut cette hypothèse. Mais enfin, l'inscription de Philæ, les « A toi, Julie » du temple de Karnac et ce bout de

pipe incertaine, voilà tout ce qui resta de l'expédition d'Égypte en cette terre pieuse aux morts... Je me rappelle que parfois, là-bas, tandis qu'autour de moi ressuscitaient les Ptolémées, j'en venais à me demander si l'histoire ultérieure était réelle ou bien n'était pas une légende inventée à plaisir...

XXIX

RENCONTRES AU BORD DU NIL

— Un soir, seul dans le temple de Karnac, je fumais des cigarettes et profitais de la beauté de l'heure. Ce n'était pas le soir tout à fait, mais plutôt le demi-jour qui précède le crépuscule, avant l'obscurité tombante. Le temple de Karnac n'est plus couvert; depuis que sa toiture s'effondra, des siècles ont passé. Mais il reste les éléments de la muraille et des morceaux de dieux monstrueux; il reste aussi le souvenir des cultes morts et la beauté poignante des lieux qui furent consacrés au mystère.

Dans l'intervalle des architectures, je regardais le ciel passer du bleu diurne au bleu nocturne et celui-ci qui, peu à peu, devenait assez sombre, par endroits, pour que n'y fussent plus offusquées les étoiles.

Le jour et la nuit jouaient parmi ces ruines religieuses. La nuit subtile s'installait aux petites cachettes et, de là, chassait le jour toujours plus loin... Les figures des rois et des dieux, sur les murailles et sur les colonnes, sont tracées vigou-

reusement; le contour de leurs silhouettes fait un creux profond. Quand l'ombre se répand parmi ces ruines et ne laisse plus y pénétrer que les lueurs de la journée finissante, la forme des colonnes et les lignes de l'architecture disparaissent. On ne voit plus que les rois, les dieux et les extravagants emblèmes du divin, qui semblent remuer avec les demi-clartés subsistantes; et l'on dirait que de muets conciliabules s'engagent entre ces surnaturelles personnes.

Ce soir-là, beau entre tous les soirs de la terre, je m'abandonnais au prestige crépusculaire; j'en subissais le charme et l'étrangeté...

Un fellah, qui, je crois, venait chercher ses outils, entra, erra quelque temps et sortit, en chantant d'une voix limpide. Et puis le silence régna de nouveau; et bientôt fleurit le clair de lune.

Le silence était admirable. A peine, de temps à autre, entendais-je le bruit que fait un bout de pierre en tombant sur le sable, de brefs éboulis au bord des fouilles de l'après-midi, comme si les dieux qu'on avait dérangés dormaient mal et remuaient dans le sol sépulcral...

Au fond du temple, par la baie ouverte de ces ruines, et loin, très loin, j'aperçus une lumière extraordinaire dont le ciel était éclairé, comme une prodigieuse étoile filante qui se serait soudain figée, ou comme une comète, une traînée de feu tombant en ligne presque verticale... C'était si étrange et les choses, autour de moi, prenaient de si bizarres aspects que ce spectacle m'effara... J'allai trouver Legrain qui travaillait chez lui; et je lui annonçai qu'un météore extravagant venait de naître...

— Oui, oui, c'est la comète! me répondit-il. Et son œil malin s'amusait de mon émoi.

— Venez, venez ! reprit-il. Je vais vous la montrer de tout près, la comète !...

Je voyais bien qu'il plaisantait; mais je trouvais qu'il avait tort de traiter légèrement un pareil phénomène...

Nous avons traversé la longue enfilade des colonnes, tout le temple et puis un espace vide, et nous fûmes en présence de l'obélisque !... Son sommet, taillé en diamant, faisait briller comme une étoile un reflet de lune ; puis la lueur lunaire, glissant aux lignes de la pierre, jouant parmi les hiéroglyphes dorés, traçait une magnifique traînée de feu...

J'avais pris l'obélisque pour un météore... Tels sont les fantasmagories des nuits d'Egypte.

Après avoir une minute joui de mon étonnement, Legrain retourna travailler ; moi, je me promenai parmi ces prestiges...

Les nuits d'Egypte sont splendides et sublimes. Les étoiles, dans le ciel divinement pur, ont l'air de danser, avec lenteur; et leur clarté fine s'allonge ; elles s'étirent vers la terre qu'elles enchantent... Les fresques de certains tombeaux représentent chaque étoile suspendue par un fil de lumière.

Les Egyptiens, dès la plus haute antiquité, inventèrent de beaux symboles de leurs nuits admirables. Dans le temple de Dendérah et dans le tombeau de Ramsès, la Nuit — la déesse Nout — est figurée par une femme dont le vêtement n'est qu'une résille d'étoiles. Elle s'appuie, de ses pieds et de ses mains, sur le dieu Seb, son époux, qui est la Terre. Ses jambes fortes et ses bras démesurés sont les quatre colonnes qui soutiennent son corps. Et voici le mythe. Râ, le Soleil, à l'heure amoureuse du soir, s'approche des lèvres de

Nout. Et Nout l'absorbera. Il sera dans le corps de Nout; et alors, le corps de Nout rayonnera; la Nuit répandra ses clartés diffuses. De tout le corps de Nout et de ses seins tombent sur la Terre de longs rayons d'argent.

En d'autres images, à gauche et à droite de la déesse voluptueuse, il y a les Heures de jour et les Heures de nuit, qui reçoivent du Soleil ce que Nout veut leur en donner...

Le mystère du Jour et de la Nuit tenta les imaginations aventureuses des contemporains des Ptolémées, qui ne savaient pas que la terre pût tourner autour du soleil. Ils inventaient de poétiques fables qui ne symbolisent pas seulement le fait du jour et de la nuit, mais encore la poésie et comme la magie dont ces beaux phénomènes s'environnent. Et, comme ils avaient des nuits plus merveilleuses qu'ailleurs, il fallut des fables aussi plus somptueuses...

Donc, j'étais, dans le temple de Karnac, à m'enivrer du clair de lune et de son rêve resplendissant, lorsque soudain j'entends du bruit. Ce sont des ânons et des gens. Ils dérangent le doux silence et offensent le clair de lune... Oui, ce sont des touristes venus de Louqsor : cette heure est, par les guides, recommandée à qui veut voir les ruines de Karnac... Le charme est rompu. Ces touristes m'ont gâté la délicieuse nuit. Je ne songe plus qu'à disparaître... Mais j'entends qu'on parle français et l'une des voix m'est connue... Je regarde... A la clarté lunaire, ces touristes ne sont que des silhouettes presque fantomales... Mais l'une de ces silhouettes m'est connue... Oui, c'est mon ami Febvre, le très distingué sociétaire de Molière...

— C'est toi, Febvre?

— C'est toi ?...

— Mais oui !...

— Mais oui !...

Ces deux « mais oui » furent balbutiés plutôt que dits. Il y avait, dans notre étonnement, quelque chose comme un peu de déception. « C'est toi » voulait dire : « ce n'est que toi » ; quand on s'attend à rencontrer les ombres divines d'Isis ou d'Osiris, un camarade de Paris n'est pas grand'chose !...

Febvre était accompagné de sa femme ; et, avec eux, divers voyageurs anonymes, gens résolus à ne rien perdre du spectacle et qui déjà parcouraient le sanctuaire, escaladaient les chapiteaux, les architraves, et se mettaient à quatre, à six, pour entourer de leurs bras le fût d'une colonne. Ils ne faisaient pas beaucoup de bruit; et, s'ils n'étaient pas tout à fait silencieux, c'est qu'un touriste ne l'est pas ; mais le prestige du lieu leur imposait.

Febvre et moi, nous éprouvions une sorte de gêne, comme si nous avions senti qu'en vérité nous ne nous attendions guère, l'un à l'autre...

Je lui dis :

— Reviens demain. Louqsor est à deux pas d'ici. Je te montrerai de belles choses.

Il me promit qu'il reviendrait. Et je m'en allai, plutôt que de n'être pas seul avec la fantasmagorie qu'avaient organisée pour moi la lune et les dieux morts.

Le lendemain, de bonne heure, je vis, sur la route de Louqsor, un petit nuage de poussière, dans lequel je discernai bientôt mon ami Febvre monté sur un bourriquet. Il galopait de son mieux. Il arrivait en éclaireur, en fourrier. Il m'annonça, un peu timidement, puisqu'il m'avait

trouvé la veille sauvage et même un peu farouche :

— A notre hôtel de Louqsor, il y a M. et Mme Loyson, — tu sais, le P. Hyacinthe Loyson? — Ils ont dit qu'ils viendraient... Tu vas les voir dans un instant. Est-ce que cela t'ennuie?...

— Pas du tout!...

En plein jour, j'étais moins jaloux de mon temple... Et, je l'avoue, la drôlerie de la rencontre commençait à m'amuser. Ce coin de Paris, qui tout à coup fondait comme un bolide sur le temple de Karnac, me plaisait.

— C'est à merveille! dis-je à Febvre, qui, rassuré sur ma bonne humeur, s'égaya.

Nous attendîmes tous les deux, en bavardant, l'arrivée du gros de la caravane. Bientôt, un nouveau nuage de poussière s'éleva sur la route... Nous aperçûmes d'abord un palanquin, porté par six fellahs; et il y avait, sur ce palanquin, une dame grande, imposante, vêtue de noir. Puis venait, sur un bourriquet, un homme imposant aussi et corpulent. Ces deux personnes étaient M. et Mme Loyson. Du palanquin, soudain, jaillirent deux bras, qui s'agitèrent avec des gestes évangéliques. Voici. Le chef des fellahs qui portaient le palanquin tenait de la main droite une longue et fine baguette, et il en touchait les porteurs, de temps en temps, pour leur rappeler de marcher au pas. Il ne leur faisait aucun mal... Cependant, Mme Loyson déclarait :

— On ne doit pas frapper des hommes. Une personne humaine est sacrée. Et, si l'on frappe des hommes à cause de moi, j'aime mieux descendre. Le Christ a dit : « Aimez-vous les uns les autres! » Il nous défend de frapper notre frère!...

La caravane, à peu de distance du temple, s'ar-

rêta. Mme Loyson descendit de son palanquin, toute troublée encore, dans sa véritable bonté, d'avoir vu entre des frères humains l'apparence de l'inimitié.

A vrai dire, ni le chef des fellahs, ni les fellahs ne comprenaient son scrupule plus que son français; et ils la regardaient avec surprise.

M. Loyson descendit de son âne. Il était habillé d'une longue redingote noire. Il avait chaud et, pour s'éponger, soulevait de son beau front large son casque de toile blanche...

Je me présentai à M. Loyson qui voulut bien me présenter à madame. Puis, je leur présentai à tous deux M. Febvre, de la Comédie-Française, qui leur fit des salutations très Louis XIV. Et nous sommes entrés dans le temple. Febvre poussait des cris d'étonnement. M. Loyson se taisait et admirait, attentif sans doute aux tribulations que les dogmes traversent et aux catastrophes qu'ils subissent. Febvre, qui est très artiste, allait et venait, curieux, amusé, parmi les béliers à corps de félins et les sphinx à tête humaine. Et il disait :

— Quel décor, pour un *Sésostris !*...

Mais il vit M. Loyson préoccupé d'idées plus graves; et il trouva, l'homme ingénieux, trois ou quatre phrases, très jolies, ma foi! sur les dieux qui s'en vont et la religion qui demeure...

Puis il dut nous quitter, ayant organisé sa promenade avec la rigoureuse exactitude d'une tournée. Je restai avec les Loyson, qui déjeunèrent avec moi dans la cahute de Legrain. Ils furent charmants, simples. Je me rappelle que tout à coup, pendant le déjeuner, M. Loyson me demanda :

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

Je ne sais plus ce que je répondis...

L'après-midi, nous sommes retournés au temple. M. Loyson s'assit sur la tête de bouc d'un dieu et médita... Il respirait une atmosphère étrange et lourde, pour lui, de religion... Et il était extrêmement ému... Je le vis appuyer son front sur ses paumes, se recueillir; j'eus le sentiment que les siècles de piété qui dorment en ce lieu sublime le hantaient et le tourmentaient, et qu'il subissait leur interrogation pressante comme, jadis, en de tels parages, Œdipe l'énigme du sphinx.

Au soleil couchant, ces pèlerins regagnèrent Louqsor, accompagnés des dieux de Thèbes...

XXX

MÉDINET-HABOU

— C'est une impression plaisante, en voyage, quand on est bien dépaysé, quand avec le paysage toutes les conditions de la vie sont devenues autres, de retrouver, à un détail, le souvenir de la terre natale ou de son voisinage...

A Karnac, un jour, cela m'arriva, d'une façon comique; voici :

A côté du temple, il y avait un petit champ, que le propriétaire, un assez pauvre homme, cultivait lui-même. Pour de tels travaux, durant la belle saison, là-bas, on simplifie son costume; si bien que cet agriculteur était tout nu, bêchant. Sa femme survint, elle enveloppée d'étoffes sombres, noires, — et violemment en colère. Elle criait, baragouinait je ne sais quoi : sa mimique, à défaut de son langage, indiquait son irritation, ses injures et ses menaces. L'autre ne répliquait pas beaucoup et ressemblait à la statue d'un dieu, contre laquelle une démente invective. L'épouse véhémente, emportée par sa fureur, commença de ramasser des mottes de terre pour les lancer à son mari. Elle s'agita, de sorte que ses

voiles s'écartèrent : je vis son visage, ses bras, son cou. Mais elle m'aperçut et soudain s'emmitoufla de nouveau : je ne vis plus, comme il sied, que ses deux yeux et les deux doigts qui retenaient, à la hauteur de son nez, son manteau. Alors, la querelleuse fut immobile et, sans gestes, se contenta de grogner. Je m'éloignai pour ne gêner personne. A mesure que je m'éloignais, j'entendis, pendant quelque temps, plus de vacarme...

Et je me rappelais une autre scène de ménage à laquelle j'avais assisté en Bretagne, — à Carnac!... Un champ, comme ici. Deux paysans, homme et femme, en costume breton. Ils se lancent de terribles sottises et commencent de se cogner, quand soudain l'*Angelus* sonne. La femme, alors :

— C'est l'*Angelus*, canaille... A genoux!...

Armistice immédiat. L'homme et la femme se mettent à genoux, l'un auprès de l'autre, font leur prière. La grêle cloche de l'église éparpille sa chanson pieuse dans le silence doux du crépuscule. Et puis, elle se tait. Alors, le ménage irrité bâcle un signe de croix, se relève : les injures repartent, et les coups, solides, drus, oublieux de tout mysticisme...

Pendant que je séjournais à Karnac, je suis allé passer quelques jours, de l'autre côté du Nil, à Médinet-Habou. Médinet-Habou, c'est-à-dire la ville de Habou; seulement, on ne sait rien de ce Habou qui a donné son nom à cette ville. Une grande butte de terre amoncelée, qui provient de la destruction d'une ville copte bâtie autrefois sur l'emplacement de plusieurs monuments pharaoniques. Il reste de grands pans de murs du temple de Ramsès III, et ils sont ornés de bas-reliefs

admirables : scènes religieuses et guerrières, chasses aux lions et aux taureaux sauvages, défilés de prêtres qui portent aux divinités leurs offrandes, combats de nègres, scènes de la vie quotidienne. C'est un grand livre d'images, toujours ouvert et où l'on voit les détails nombreux et divers d'une existence abolie... Devant le temple, un petit château fort était dressé, qui lui faisait comme une porte triomphale.

Je fus reçu, à Médinet-Habou, par M. Daressy, l'archéologue chargé de ce temple. M. Daressy dirigeait les travaux, à Médinet-Habou, comme Legrain à Karnac, Amélineau à Abydos.

C'est une belle chose que cette pléiade de jeunes savants français qui se sont partagé la tâche de ressusciter la vieille Egypte. Eparpillés tout le long du Nil et dociles tous à la même méthode prudente et scientifique, ils relèvent les temples, ils délivrent les statues, ils déchiffrent les inscriptions et les papyrus où, depuis des siècles, dormait le secret d'une civilisation prodigieuse, le mystère des origines. L'œuvre qu'ils ont assumée les occupe absolument. Séparés de tout le reste de la vie, seuls durant des mois et des mois, loin des plaisirs et des commodités de l'existence, ils sont pareils à des moines laborieux. Ils sont pareils aux solitaires de l'ancienne Thébaïde, pour l'abnégation, le dévouement à une pensée, la puissance de rêve et le détachement de tout ce qui n'est pas leur unique résolution. Ils demeurent dans des cabanes et ils se nourrissent n'importe comment. Mais ils sont gais et heureux, parce que leur besogne est belle et que la joie de découvrir est la plus belle joie d'ici-bas.

Après qu'ils ont dégagé du sable séculaire les

anciennes architectures, ces colonnes et ces murailles devenues débiles et qui ont perdu leur soutien, comme étonnées de ne plus s'appuyer sur la funèbre alluvion, menacent ruine. Et il les faut affermir de nouveau sur leurs bases consolidées. Nos égyptologues font un travail d'érudits, d'ingénieurs et d'architectes. Sur tous les points de leur immense chantier, le succès fut le même, complet.

Un temple, une maison et puis le désert tout autour, c'est Médinet-Habou. La maison, la seule de l'endroit, est celle qu'habitait, avec sa femme et ses enfants, M. Daressy. Une vraie maison, d'ailleurs, plus confortable que la cahute de Legrain. Mme Daressy, — une Alsacienne, je crois, — était une femme excellente, qui s'occupait des malheureux fellahs, les soignait et cherchait tous les moyens d'améliorer leur sort. Elle était leur providence; et ils avaient pour elle une sorte de dévot respect.

Un jour, pendant que nous déjeunions, un fellah arrive. Il annonce qu'on vient de trouver un sarcophage et sa momie...

— Apportez! dit M. Daressy.

Cette nouvelle excitait vivement ma curiosité...

— Une dame d'il y a trois mille ans, qui s'invite à déjeuner avec nous?... Quelle aventure!...

— Nous allons voir, répondait avec calme mon hôte.

Nous mangions des côtelettes, lorsque fut apportée la boîte funèbre où une momie dormait depuis un grand bout d'éternité. Les fellahs étaient enchantés de leur trouvaille, ils prévoyaient une récompense; et puis, eux aussi, pauvres piocheurs du sol natal, éprouvaient à ces exhumations une sorte d'émoi troublant.

Le sarcophage fut déposé dans la pièce voisine; la côtelette fut abandonnée; et nous voici tous réunis autour du sarcophage : Daressy, Mme Daressy, les enfants, la bonne d'enfants, la cuisinière, des poules, un chien, un chat et moi, tout ce monde fébrile, amusé, intrigué, oui, le chien et le chat aussi. Daressy ôte le couvercle, qui ne tient que par des chevillettes de bois. La momie apparaît, gros tas de linges desséchés. Daressy commence à dérouler les bandelettes; il y en a une longueur prodigieuse, ça n'en finit pas : quelle bobine d'une gigantesque Pénélope! .. Peu à peu, à mesure que Daressy dévide, dévide, la momie s'affine, prend des dimensions humaines; sa taille se creuse, et son cou n'est plus guindé... Daressy dévide, dévide; et déjà les formes du corps se devinent sous la dernière étoffe. Encore un tour ou deux... Une angoisse singulière nous étreint. Une si forte angoisse que, soudain, les bonnes ont peur et se sauvent. Une panique s'est manifestée. Je crois que Mme Daressy se sauve, les fellahs se sauvent. Et il ne reste plus, auprès de la momie, que Daressy et moi; et moi, je me serais bien sauvé, si ma curiosité ne m'avait retenu, immobile, tremblant, dans l'attente de ce visage mystérieux...

Le pauvre corps parut, le corps desséché, le visage, la bouche ouverte sur les dents blanches, les cheveux longs, la barbe frisée, le ventre vide, les bras et les jambes émaciés, pareils à des cordes figées dans du goudron. C'est un cadavre terrible, nu. Et cette nudité est effrayante. C'est un cadavre qui n'a plus son gîte d'ombre...

Sur les bandelettes, il y avait des inscriptions, des figures emblématiques. Daressy lisait cela comme son journal. Et nous sûmes que nous

étions en présence d'un très ancien M. Legrand, qui, en son temps, avait été un personnage, un militaire distingué; nous sûmes quelle était l'époque en laquelle il avait flori; nous sûmes que ses contemporains lui étaient reconnaissants de ses exploits à la guerre. Et alors, je l'imaginais en tête de ses troupes, triomphant après la bataille gagnée, ce chef glorieux et fort, maintenant momifié !... Il avait encore de petites moustaches sous le nez; et ses cheveux revenaient sur ses tempes en accroche-cœur ou, si vous voulez, en rouflaquettes. Auprès de lui, dans le sarcophage, on avait placé, le long de son bras droit, son arc; mais on l'avait brisé d'abord, son arc désormais inutile, en signe de mort, puisque les instruments de notre activité meurent avec les mains qui les maniaient. Et on l'avait couché, lui, le guerrier, sur une peau de léopard : les poils noirs étaient anéantis, les poils blancs restaient. Autour de la poitrine, il avait une sorte de cuirasse peinte, dont la couleur, en dépit des siècles écoulés, gardait sa première fraîcheur : animaux, gens, petites scènes qui eurent, quand on les peignait, des significations de symboles et qui, après avoir été deux ou trois mille ans cachées, n'étaient plus que des ornements précieux. A côté de l'arc, il y avait deux brassards en cuir, d'un très beau dessin. Bref, tout l'accoutrement d'un soldat sérieux.

Voilà comme je fis, avec un tourmentant plaisir, la connaissance de M. Legrand, qui fut un capitaine autrefois. J'ai esquissé une petite étude de ce mort illustre. Puis, nous avons jeté sur lui ses étoffes et ses bandelettes; nous l'avons recouvert de sa biographie et nous sommes retournés à table, où les côtelettes avaient refroidi. La cuisinière ne voulait plus apporter les plats, parce

qu'entre sa cuisine et la salle à manger il lui fallait passer devant ce mort qui l'épouvantait. Toute la maison fut plongée dans une morne tristesse, à cause d'un décès qui remontait à des époques étonnantes...

A présent, M. Legrand, tout nu, est au musée du Caire, dans une cage vitrée...

Un autre jour, aux fouilles, on découvrit une statue admirable, celle d'une jeune reine, de quelle dynastie ancienne? je ne le sais... La jeune reine avait, en pierre, plus de deux mètres de hauteur; elle était appuyée contre le mollet du roi son seigneur. Ce mollet fut tout ce qui subsista de la statue du roi, et il avait à lui seul deux mètres de hauteur. La hiérarchie de l'homme et de la femme est rigoureusement observée par les sculpteurs égyptiens... La jeune reine, peu à peu, sortit de terre; le sable coulait le long de son visage et tombait, comme des cheveux d'or, entre ses petits seins. Des touristes étaient là; et cette épiphanie d'une souveraine les troublait, car ils se turent, respectueux et charmés. Le calme visage, dégagé de sa gangue, parut : les grands yeux immobiles recommencèrent de regarder vaguement un nouveau défilé de siècles, et les belles lèvres longues, hautes, d'un pur dessin, sourirent aux siècles futurs comme elles avaient souri aux siècles abolis.

A l'entour, il y avait le désert, et puis des bandes de montagnes où le sable ruisselle comme de l'eau, avec des tourbillons et des cascades, et puis le temple : et c'était tout ce qu'il y eut sur terre; mais la terre couvrait les restes d'une immense vie éteinte...

J'avais apporté en Egypte le plus beau livre de Gautier, ce *Roman de la Momie*, qui est magni-

fique et charmant. Je le fis lire à mes amis égyptologues; et ils me dirent que c'était remarquable d'exactitude. Non seulement on y trouvait la vérité connue à l'époque où écrivait Gautier; mais encore les découvertes ultérieures n'avaient rien révélé qui le contredît. Moi, peintre, je vérifiais la justesse de la couleur, les paysages authentiques.

Pourtant, Gautier, quand il écrivit le *Roman de la Momie*, n'était pas allé en Egypte. Je le vis après la Commune, et il me raconta ceci. Au moment où l'on célébrait l'inauguration du canal de Suez, on l'invita au voyage et aux cérémonies. Il accepta, certes, et se promit de contrôler son livre. Il prit avec lui un exemplaire de *la Momie*, qu'il avait fait interfolier...

— Oui, me disait-il, je voulais noter sur les pages blanches les erreurs que j'avais dû commettre et remplacer mes imaginations par des descriptions véritables... Eh bien! je vous le déclare sans forfanterie, je n'ai rien eu à changer dans mon livre. J'avais deviné juste. J'ai rapporté mon exemplaire interfolié sans y avoir rien noté de nouveau, de différent...

Il ajoutait :

— C'est une chance!...

Sa chance, ce fut son prodigieux don d'évocation. Il était bien allé au Louvre et dans quelques autres musées, qui n'étaient pas riches comme ils le sont aujourd'hui en antiquités égyptiennes. En somme, il avait tout inventé. Ces gens-là ne s'amusaient pas, ainsi que maintenant c'est la mode, à faire des mosaïques de petits documents; mais ils se fiaient à leur fantaisie, qui était la règle excellente et la substance de leur art...

Pendant mon séjour à Karnac, Saint-Saëns vint plusieurs fois me voir. Et puis j'allai le retrouver à Louqsor. Nous avons fait ensemble vingt promenades.

Un jour que nous regardions les colosses de Memnon, — il était sur son bourriquet, moi sur le mien, — le paysage fut si beau que nous sommes restés en arrêt assez longtemps. Saint-Saëns ouvrait les yeux tout grands et murmurait :

— C'est beau ! c'est beau !...

Je remarquai que ses doigts pianotaient avec agilité sur le pommeau de sa selle et je lui demandai :

— Qu'est-ce que tu fais ?...

Il me répondit :

— C'est beau !... C'est parfaitement beau !... Mais, moi, dans un mois et demi, je donne un concert à Naples ; et je n'ai pas envie que mes doigts se rouillent, pendant que j'admire le paysage ; je n'en ai pas du tout envie !...

Le matin, dans sa chambre, il chantait à tue-tête. Il sortait de très bonne heure, en costume de flanelle ; et il allait s'acheter au marché de petits oignons d'Egypte, dont il était friand. Puis il rentrait, avec ses provisions de gourmandise ; il retournait sa cuvette, posait dessus une lampe à esprit-de-vin, une casserole, et commençait à se fabriquer une soupe, au milieu de ses paperasses toutes couvertes de musique...

— Des oignons d'Égypte ! s'écriait-il... Ah ! il n'y a rien de meilleur au monde !...

Il touillait sa soupe et il chantait ; et, comme je faisais des objections sur l'odeur que dégageait sa cuisine, il me répliquait :

— Tais-toi !... Tu n'y connais rien... Cléopâtre n'avait pas mieux pour son déjeuner du matin !...

Un jour, nous avons rencontré mon ami André Chevrillon, qui préparait alors le beau livre qu'il a écrit sur Thèbes. Il me demanda de le présenter à Saint-Saëns, ce que je fis... Mais j'avais oublié de l'avertir que je le présentais à M. Badois. Il dit:

— J'ai la plus vive admiration pour vous, monsieur Saint-Saëns...

Et aussitôt, Saint-Saëns lui tourna le dos. Je compris... Tout bas, j'avertis Chevrillon :

— Appelez-le M. Badois...

— Monsieur Badois...

M. Badois fut charmant.

Saint-Saëns me quitta pour aller visiter l'île de Philæ. Moi, je partais pour Abydos, où je devais passer quelque temps en compagnie d'Amélineau et où Saint-Saëns devait venir me retrouver plus tard.

Mon séjour à Abydos fut très agréable, grâce à la gentillesse de mon hôte et grâce à la beauté de cette région, plus gaie, plus fertile que la région thébaine. Ici, on travaille, on cultive; ce n'est pas seulement un pays de mort et de passé aboli, mais les vivants y prennent la peine de vivre pour eux-mêmes. J'habitais une extraordinaire maison, dépourvue de fenêtres. La viande de nos repas était accrochée aux murs; et les oiseaux entraient, par la porte entr'ouverte, pour becqueter cette viande.

Amélineau s'occupait de dégager la nécropole d'Abydos. Il faisait de superbes trouvailles.

XXXI

FIN DU VOYAGE D'ÉGYPTE

Saint-Saëns vint me retrouver à Abydos, et nous sommes partis en dahabié, lui, Bouriant, Jouguet et moi, pour le Nil... Nous avions à bord un piano qui était le bonheur de M. Badois. Quelquefois, les matelots égyptiens qui faisaient notre service et qui manœuvraient l'embarcation se mettaient à chanter. C'étaient de singulières et touchantes musiques, douces, mélancoliques et d'un caractère étrange. Saint-Saëns les écoutait avec une attention rêveuse; et il notait les airs qui lui plaisaient le mieux...

Il était habillé, pour la navigation sur le Nil, comme ceci : le casque en tête, bien entendu; et puis une grande robe japonaise, des babouches et un éventail. Et il passait toutes ses journées étendu nonchalamment. Un jour, il me montra sa manchette, qu'il avait tirée de ses larges manches et sur laquelle il venait de noter une chanson d'Egypte. Cela faisait de bizarres hiéroglyphes, intelligibles à lui seul; et il me dit :

— Tiens, le voilà, ce qu'il chante!...

Cette complainte était plus belle que les autres, et plus triste, semblait-il. Elle avait de lents détours et de molles reprises. Comme le matelot parlait un peu français, nous l'avons appelé, pour qu'il nous traduisît les paroles. Mais, non, il ne voulait pas. J'insistai. Il prenait des mines confuses et faisait de grands gestes de dénégation. Il s'intimidait et il avait envie de rire, en même temps.

— Voyons, c'est absurde!... Qu'est-ce que ça veut dire, ce que tu chantes? Dis-le!...

— Non, je ne peux pas...

— Pourquoi ne peux-tu pas?

— Je ne peux pas traduire... parce que c'est dégoûtant!

Et il partit, en éclatant de rire. Cette musique qui nous attristait n'était qu'une chanson polissonne... Ainsi, les musiques des peuples divers sont dissemblables comme leurs langages, et, entre les âmes humaines, il n'y a même pas l'accord d'une commune mélodie.

Ce que jouait Saint-Saëns sur le piano, les fellahs ne le comprenaient pas du tout. Ils riaient comme nous rions à des musiques sauvages.

Des notes qu'il avait prises sur les chansons de nos fellahs, Saint-Saëns tira cette grande symphonie égyptienne, qui fut exécutée d'abord aux concerts du Conservatoire et ensuite partout, et qui est si belle.

Il était, en dahabié, plus heureux que nulle part. Un piano, de beaux paysages, une vie lointaine et tranquille, voilà son idéal de félicité. La nuit, de temps en temps, il me réveillait pour me donner une leçon d'astronomie, car il est passionné pour les étoiles : il sait leurs noms, leurs célestes itinéraires et tout ce qu'on dit sur leur compte...

Quand nous fûmes à la hauteur d'un village où le chemin de fer aboutit, il nous quitta, bien à regret. Son concert de Naples ne lui permettait plus de flâner. Il fut désolé de troquer sa robe japonaise contre un costume un peu plus européen. Nous avions décidé de le conduire jusqu'à la gare. Il y avait, du Nil à cette station, deux cents mètres à travers champs. Saint-Saëns n'avançait qu'en rechignant, tant il lui coûtait de s'en aller. Et nous arrivâmes à la gare, comme le train s'apprêtait à partir. Alors Saint-Saëns s'aperçut qu'il avait oublié ses clés, son argent, sa musique et il poussa des cris de paon :

— Ma sacoche, ma sacoche!... Je ne peux pas partir sans ma sacoche!... C'est épouvantable!...

Il fallut qu'un fellah courût comme un dératé jusqu'au bateau. Je crois que le train nous attendit. Enfin, M. Badois partit, très ému, très agité :

— Au revoir, monsieur Badois, au revoir!...

Au Caire, j'ai retrouvé de Morgan, qui me fit présent d'un album où il avait lui-même dessiné, à l'encre de Chine, les plus beaux points de mon itinéraire. Il partait pour le Sinaï, en tournée, et il m'emmena, ainsi que Legrain et un jeune archéologue suisse, M. Jéquiet.

Je ne vais pas vous décrire le Sinaï, bien sûr!... Les moines de ce couvent sont, pour la plupart, des moines russes qui, au mont Athos, ne se conduisaient pas à merveille ou bien avaient des velléités d'hétérodoxie; on les envoie s'amender au Sinaï..

Je me promenais un jour dans le couvent, avec l'un d'eux. Il me montra, au faîte d'une muraille, une dizaine de pierres qui portaient une inscription dont voici l'histoire sommaire. A l'époque de

l'occupation de l'Egypte, — c'est consigné dans les annales du couvent, — un officier français et une vingtaine de soldats étaient, une nuit, arrivés, exténués et demandant asile. D'où venaient-ils, exactement ? On ne le sut jamais. Ils disaient qu'ils s'étaient perdus. On leur fit accueil, et ils restèrent au couvent quelques semaines. En reconnaissance de l'hospitalité qu'ils recevaient, ils aidèrent les moines à reconstruire une muraille qui s'abîmait et ils gravèrent cette inscription en mémoire de leur séjour...

— Et puis ?

— Et puis, ils sont partis, par là...

Le moine désignait l'occident...

— Et jamais on ne les a revus. Jamais on n'a plus rien su d'eux, rien, absolument rien... Je crois qu'ils se sont encore perdus, dans le désert.

Au Sinaï, je tombai malade, et gravement. Je ne sais pas au juste ce que j'avais. De la fatigue, et puis les longs séjours que j'avais faits dans les ruines, dans la terre remuée, dans la compagnie des momies et de toutes ces exhumations m'avaient peut-être empoisonné le sang. J'eus la fièvre. Impossible d'être soigné au Sinaï. De Morgan, inquiet et vigilant, me ramena. Il me fallut faire à dos de chameau ce long chemin ; ce me fut un véritable supplice et, quand j'arrivai au Caire, j'étais à bout de force.

Je repris ma chambre, dans l'hôtel de Mme Rochmann et j'y fus enfermé pour plus de deux mois.

Ce fut pénible atrocement. La sensation d'être loin, que j'aime tant en voyage, me devint tout à coup intolérable, dans cette chambre d'hôtel où je croyais bien que j'allais mourir... Un pauvre diable de fellah me veillait nuit et jour, la nuit

couché sur la carpette de mon lit, le jour assis à peu de distance de moi et ne cessant de m'épier. Si j'étais plus accablé de fièvre et plus abattu, je le voyais qui, de son bon regard d'esclave dévoué, s'appliquait à m'encourager sans mot dire. Si j'allais un peu mieux, il tâchait de me distraire avec ses récits; parlant à demi-voix un français rudimentaire, il me racontait ceci ou cela de son existence passée, de sa famille. Un jour, il me donna un petit ouvrage de perles enfilées que sa fillette avait fait pour moi : cela devait servir à mettre des fleurs.

La chaleur était cruelle. Ma fenêtre restait ouverte tout le temps sur un ciel dont le bleu bientôt m'offensa. Et, parfois, à ma fenêtre, se présentaient des éperviers... Cet oiseau sacré de l'ancienne Egypte, qui fut le symbole visible du dieu Hor, fils d'Osiris, et qui symbolisa aussi l'âme humaine, l'âme errante des morts, est maintenant au Caire à peu près ce que sont à Constantinople les chiens : il est maraudeur et ramasseur d'ordures. Ce que jettent les gens par les rues, il l'emporte et le mange. Telle est la déchéance du symbole de Hor et de l'âme humaine!... Les éperviers venaient, à deux ou trois, regarder dans ma chambre, avec leurs yeux terribles, s'il n'y avait rien dont se pût contenter leur appétit. Mais ils ne voyaient que de la pharmacie et ils fuyaient avec un grand bruit d'ailes. J'étais nerveux et ils me déplaisaient extrêmement. J'avais tant de fois vu leur image dans les tombeaux qu'ils me semblaient chargés d'une mission funèbre; et, fébrile, je ne savais plus s'ils venaient chercher mon âme ou mon corps. Ma colère leur répondait :

— Pas encore! pas encore!...

Et, quand ils s'en allaient, déçus, ces fils d'Osiris qui ont mal tourné, je me réjouissais de leur départ; mais ils me laissaient une sorte de crainte pénible...

J'étais soigné par deux médecins admirables de science et de bonté. Sans eux, sans leur dévouement et leur habileté, je ne vous raconterais pas aujourd'hui ces histoires, mais j'aurais émigré vers « l'autre terre » et je labourerais avec les morts, les champs d'Aïlou. Ce sont les docteurs Brossard et Fouquet : Brossard, un Lyonnais, grand gaillard, superbe, une figure un peu rabelaisienne, ami des bons repas et du bonheur, et son bel amour de la vie l'incite à la plus généreuse activité; Fouquet, un beau Normand, à la grande barbe blonde, un esprit délicat, lettré, un collectionneur averti... On doit à Brossard la fondation d'un hôpital français au Caire. Son heureuse initiative a tout fait; il a fallu triompher de résistances opiniâtres, il a fallu trouver les ressources, convaincre, agir. Il est directeur de cet hôpital et il y prodigue son zèle excellent. Fouquet est médecin de la mission française. Et les archéologues l'adorent, parce qu'il ne se contente pas de les soigner, mais il leur fournit, à l'occasion, de précieux documents pour leurs travaux. Il est archéologue lui-même. Il a donné au Louvre, aux musées de Lille, de Lyon, de Sèvres, d'Angers, de Rouen, de Péronne, des centaines d'objets, céramiques, émaux, verreries, étoffes... Il a publié de nombreux ouvrages; et dans sa bibliographie se mêlent agréablement et utilement la médecine et l'archéologie. Quelquefois même, avec lui, l'une de ces sciences apporte à l'autre sa contribution la plus imprévue et la plus ingénieuse : c'est ainsi que Fouquet a décrit

mieux que personne les procédés d'embaumement qui avaient cours au temps de la XXIe dynastie; et c'est encore ainsi qu'il a étudié sur une momie l'arthrite déformante du maxillaire supérieur. Cette momie-là se croyait, depuis longtemps, abandonnée des médecins; pas du tout! le docteur Fouquet l'a travaillée, et, s'il ne l'a pas guérie, du moins sait-il à merveille de quoi elle est morte!...

Au moment dont je vous parle, il y avait au Caire le choléra; une grave épidémie; et mes pauvres docteurs étaient sur les dents... Comment trouvaient-ils encore le temps de venir me voir plusieurs fois chaque jour? c'est le secret de leur dévouement. Ils me soignaient et ils bavardaient avec moi; ils s'efforçaient de me remonter, car j'étais dans le marasme.

Je me rappelle qu'un jour Fouquet arriva en habit noir, sans pardessus, tant la chaleur était forte, mais en habit noir, gilet ouvert et cravate blanche... Il était deux heures de l'après-midi...

— Quelle toilette!... C'est magnifique!

— Voilà! me répondit Fouquet. Je n'ai plus autre chose à me mettre. Tous mes autres vêtements sont à désinfecter. Ils ont tous été faire visite aux cholériques... C'est le tour du frac; mais qui sait si demain vous ne me verrez pas en pyjama?...

Le pauvre docteur avait un mal de tous les diables à soigner sa clientèle misérable. Pour obtenir d'un fellah qu'il veuille prendre les remèdes qu'on lui ordonne et renonce aux pratiques d'une médecine superstitieuse, il faut mille cérémonies. Une négresse était particulièrement difficile. Elle avait la conviction forte que les potions qu'on lui présentait l'empoisonneraient; et

le bon Fouquet, pour lui démontrer le contraire, devait, deux ou trois fois le jour, absorber des gorgées de cette potion dont il n'avait, lui, pas du tout besoin...

— De sorte, concluait-il, que je n'ai vraiment pas le choléra... Je ne l'ai terriblement pas!...

Quand j'étais plus déprimé que jamais, il me racontait des anecdotes gaies ou bien il flattait mon vieux romantisme en me récitant des vers d'Hugo.

Comme il était gentil! Je ne puis pas assez le dire...

Nous étions trois artistes, au Caire, et tous les trois malades dangereusement. Un peintre mourut du choléra. Un sculpteur, qui étant venu en mission pour étudier les bijoux de l'ancienne Egypte, Vernier, fut pris d'un épouvantable rhumatisme aux yeux, qui le tortura, qui le mit longtemps dans l'obscurité... Je demandais de ses nouvelles; on me disait qu'il allait mieux, mais je sentais bien qu'on m'entourait d'optimisme et, en dépit de tout ce qu'on pouvait me dire, je savais que l'épidémie allait son train d'enfer.

Un jour, j'entendis des cris, des ululements entrer de la rue par ma fenêtre. Malgré l'avis de mon fellah, je me levai brusquement et j'allai voir ce qu'il y avait... Un cortège passait, un cortège funèbre qui portait un mort au cimetière. Le cercueil était appuyé sur les épaules de six fellahs; et derrière allaient, farouches, agitées de convulsions singulières, les pleureuses. Elles tenaient de la main droite une étoffe, comme un mouchoir, qu'elles secouaient avec fureur pour écarter du défunt le mauvais esprit; et elles chantaient, piaillaient, répandaient un vacarme atroce... Je me recouchai; mais la scène, vraiment sauvage, m'avait ému.

Et, depuis lors, combien de fois, de mon lit de fièvre, enfermé sous la moustiquaire, — car cette plaie d'Egypte aussi me tourmentait, — combien de fois n'ai-je pas entendu les cris plaintifs, la cruelle lamentation de ces pleureuses qui passaient !... Leur clameur, dans la chaleur des lourds après-midi, éclatait et se prolongeait, traînait longtemps par les rues, multipliée par les échos, obstinée, affreuse. C'était sinistre... Mon fellah faisait de son mieux pour me distraire ; mais le chant de mort emplissait mes oreilles et ma pensée...

Mes amis étaient délicieusement gentils pour moi. Cogordan venait me voir aussi souvent que son service le lui permettait. De Morgan, très inquiet, multipliait les attentions, les prévenances. Le bon petit Philipoteaux communiquait à ma famille, en France, le bulletin de ma santé. On fut aux petits soins. Et l'excellente Mme Rochmann, dont j'encombrais l'hôtel désagréablement, au lieu de se plaindre du mauvais voyageur, chercha les occasions de l'obliger et de lui marquer sa compassion.

Au bout de deux mois, j'allais décidément mieux et j'entrai en convalescence... Je retrouvai le malheureux Vernier. Ses yeux étaient rafistolés. Seulement, les rhumatismes lui étaient tombés dans les jambes et il ne marchait qu'appuyé sur des béquilles. Moi, j'étais si faible qu'il me fallait deux cannes pour me soutenir. Nous avons offert à nos bons docteurs un dîner où nous ne fûmes pas très brillants. Tout de même, nous nous sentions tirés d'un mauvais pas. Et tel est le charme de l'Egypte que nous ne lui gardions pas rancune de nous avoir éprouvés... Je serais reparti vers les sables d'or où dorment les temples, si la science médicale ne m'eût enjoint de rentrer en France, pour changer d'air le plus tôt possible.

— Voilà, cher ami, quelques-uns de mes souvenirs. Ce n'est pas l'histoire de ma vie, et vos lecteurs l'auront bien vu. Il y a, dans une existence humaine, tant de fatras inutiles! A quoi bon recueillir tout cela?...

Je n'ai voulu vous raconter que les épisodes agréables ou émouvants et dont les personnages sont dignes d'être connus... Le reste, c'est pour moi.

Une tragique aventure a traversé ma destinée: la mort de Regnault. J'en garde le chagrin persistant.

Cependant ma vie fut heureuse. D'incomparables amitiés l'ont embellie, en ont été l'honneur et le plaisir. Je ne suis pas du tout un pessimiste. Je n'ai pas vu l'humanité mauvaise et laide comme on assure qu'elle l'est; et, quant à la nature, ses paysages, admirables ou délicieux, m'ont enchanté. Il me semble que les mécontents d'ici-bas oublient de regarder autour d'eux et méprisent un précieux divertissement. C'est leur faute, et je n'ai pas le temps de les plaindre!...

FIN

TABLE DES CHAPITRES

Pages.

I. Ingres et Delacroix........................ 1
II. Henri Regnault........................ 12
III. La Bretagne........................ 24
IV. Ulysse Butin........................ 41
V. Notre ami Pavie........................ 69
VI. La Révolution espagnole de 1868........... 77
VII. Le Portrait du général Prim............... 88
VIII. Rome pontificale........................ 98
IX. La Sierra, Grenade, Gibraltar............... 105
X. Tanger........................ 115
XI. Adieux au Maroc........................ 132
XII. Les soldats improvisés................... 141
XIII. Aux avant-postes........................ 150
XIV. Noël 1870........................ 161
XV. L'Examen de conscience aux avant-postes..... 168
XVI. Buzenval........................ 178
XVII. Versailles au printemps de 1871............ 198
XVIII. La Commune........................ 207

XIX. La Chute de la Colonne.................. 223
XX. Le Retour à Tanger..................... 234
XXI. Le Voyage à Fez........ 242
XXII. Histoire de Chamma..................... 259
XXIII. Histoire d'une cuirasse................. 285
XXIV. Hugo 293
XXV. Souvenir de Flaubert....................... 302
XXVI. Emile de Girardin et Gambetta...... 305
XXVII. Le Voyage d'Égypte........................ 313
XXVIII. Au Temple de Karnac................. . 322
XXIX. Rencontres au bord du Nil.................. 333
XXX. Médinet-Habou 341
XXXI. Fin du Voyage d'Égypte.................. 351

6802. — L.-Impr. réun., rue St-Benoît, 7. — MOTTEROZ et MARTINET, dir.

2676. — Imp. Motteroz et Martinet, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

ANDRÉ
EAUNIER

S SOUVENIRS
IN PEINTRE

TION COMPLÈTE
n un volume

IBLIOTHÈQUE
IARPENTIER
à 3 fr. 50
E VOLUME





